

*Le*  
Livre  
Poche  
Jouvet

WALTER FARLEY

# L'ÉTALON NOIR



**Walter Farley**

**L'Étalon Noir**

**by mam**

# Chapitre 1

## Sur le chemin du retour

Le Drake, un vieux cargo britannique quelque peu fatigué, creusait péniblement sa route dans les Ilots tumultueux de l'océan Indien. Il venait de quitter Bombay et emportait en Angleterre une lourde cargaison de café, de riz, de thé et de jute. Son unique cheminée vomissait dans un ciel sans nuages des torrents de fumée noire.

Accoudé au bastingage, le jeune Alexander Ramsay - Alec pour ses amis new-yorkais - ne se lassait pas de regarder les vagues rebondir contre la coque et couvrir la mer d'écume. Sous le brûlant soleil, ses cheveux roux et bouclés brillaient d'un vif éclat, cependant que le hâle de ses bras nus et de son visage rendait moins apparentes ses taches de rousseur.

Qu'ils avaient donc été amusants, ces deux mois de séjour aux Indes ! Son oncle Ralph allait lui manquer. Et puis, comment ne pas regretter la jungle et tous les bruits étranges de ses habitants, même les cris des panthères qui l'impressionnaient tant la nuit ? Jamais plus il ne considérerait comme un métier de tout repos le rôle du missionnaire. Pour accomplir une telle tâche, il fallait être grand, fort et capable de parcourir à cheval, pendant des heures, les rudes sentiers à peine tracés dans l'inextricable forêt vierge. Non sans fierté, Alec se plut à regarder ses bras musclés : l'oncle Ralph lui avait appris à monter à cheval, exauçant ainsi un rêve caressé depuis des années. Hélas ! l'heure était maintenant venue de tourner la page. Les promenades à cheval se feraient rares, désormais...

Alec ouvrit sa main droite pour mieux examiner le couteau de poche qu'il serrait dans son poing. Sur la lame, l'oncle Ralph avait fait graver :

« Pour l'anniversaire d'Alec. Bombay. »

Et le vaillant pasteur lui avait dit en lui remettant ce souvenir :

« Tu sais, Alec, quelquefois, on est bien content d'en avoir un ! »

Une grosse main se posa sur son épaule, tandis qu'une voix rude l'interpellait :

« Alors, petit, te voilà en route pour le pays ! » Alec leva les yeux vers le visage tanné et plein de rides du commandant.

« J'en ai du chemin à faire, commandant, répondit-il, avant d'être rendu chez moi ! Je vais avec vous en Angleterre, et de là je gagnerai New York par le Majestic.

— Oui, ça te fera un petit mois de navigation ! Tu m'as l'air d'un excellent marin, ma parole.

— Oh, ça oui ! Je n'ai jamais été malade, et pourtant, on a eu souvent mauvais temps pour venir, vous savez !

— Quand es-tu arrivé aux Indes ?

— En juin, avec des amis de mon père qui m'ont laissé à Bombay chez mon oncle Ralph, celui qui m'accompagnait tout à l'heure. Vous le connaissez ?

— Oui. C'est un homme remarquable, ton oncle. Et, comme ça, tu rentres tout seul chez toi ?

— Il le faut bien, commandant ! Les classes recommencent le mois prochain !

— À la bonne heure ! fit l'officier qui, tout souriant, le prit par le bras. Viens avec moi, veux-tu ? Je vais te montrer comment on gouverne ce bateau et comment il marche. »

Tout le monde à bord se montra gentil pour Alec ; non seulement le commandant et l'équipage, mais aussi les quelques passagers du navire ; néanmoins, les jours s'écoulèrent monotones, tout au long de la traversée du golfe d'Aden et de la mer Rouge, et la torride atmosphère tropicale, impitoyable dans ces parages, incommoda beaucoup ses compagnons de voyage. Pour eux, l'interminable succession de côtes sablonneuses ne présentait aucun attrait ; pour Alec, au contraire, l'Arabie toute proche était le pays où l'on élevait les plus beaux chevaux du monde. Or il considérait le cheval comme le roi des animaux, et souvent il se demandait si beaucoup de gens en rêvaient à tout moment, comme lui.

Il advint qu'un jour le Drake fit escale dans un petit port d'Arabie, ne comportant qu'un seul et médiocre quai d'embarquement. A mesure que le bâtiment s'en approchait, Alec se rendit compte qu'une foule d'indigènes, massés sur le môle, manifestait une agitation extrême ; sans doute l'arrivée d'un bateau dans ce coin peu fréquenté était-elle la cause du tumulte.

Mais dès que, avec un claquement sec, la passerelle se fut abaissée, chacun put constater que l'entrée du Drake dans le port n'était pas la seule raison de cette effervescence. En effet, les Arabes se rassemblaient en un point de la longue estacade et vociféraient.

Soudain, un sifflement aigu et d'une rare puissance déchira l'air : jamais encore Alec n'avait entendu quelque chose de pareil. Aussitôt après, un cheval noir, d'une taille et d'une force étonnantes, se dressa droit sur ses postérieurs et se mit à battre l'air de ses antérieurs, comme s'il boxait. Il avait la tête enveloppée d'une étoffe blanche qui l'empêchait de voir.

Dès qu'il se cabra, la foule qui l'entourait s'écarta, terrifiée, et beaucoup de spectateurs s'enfuirent. Les flancs

et le ventre de l'animal étaient blancs d'écume, et sa bouche, grande ouverte, laissait voir de redoutables mâchoires qui étincelaient au soleil. C'était une bête gigantesque, beaucoup plus grande que les pur-sang arabes courants. Sa crinière se dressait, haute et droite comme une crête, avant de retomber jusqu'au bas de l'encolure ; celle-ci longue, mince et fortement arquée, soutenait une tête assez petite, d'une saisissante beauté.

Sans doute possible, il s'agissait là d'un étalon sauvage, c'est-à-dire du plus farouche, mais aussi du plus magnifique des animaux. C'était un splendide modèle dont la perfection physique illustre admirablement le caractère indomptable. À plusieurs reprises il pointa de nouveau en poussant de furieux hennissements qui semblaient être des cris humains. Alec eut peine à en croire ses yeux et ses oreilles ; il pouvait enfin contempler cette prodigieuse créature dont il avait lu maintes descriptions et rêvé plus souvent encore : un étalon sauvage et indompté.

Deux cordes avaient été fixées au licol de la bête, et quatre hommes s'acharnaient à tirer dessus, pour tenter de mener l'étalon vers la passerelle d'embarquement du Drake. Ainsi donc, on allait amener l'animal à bord ! Un Arabe au teint bistre, vêtu à l'européenne mais coiffé d'un haut turban blanc, dirigeait l'opération, un fouet à la main et s'exprimant rudement dans un langage inconnu d'Alec. Passant derrière le cheval, il lui assena un coup de fouet sur la croupe. Aussitôt l'étalon fit un tel bond qu'il renversa l'un des hommes qui tenaient la corde. L'indigène s'écroula et ne bougea plus. Le Géant Noir s'ébroua, puis se laissa tirer sur la passerelle ; Alec se demanda où on allait le mettre, si on réussissait à l'embarquer.

Or voici que l'on y parvint. À quelque distance, le commandant Watson, l'air fâché, levait les bras au ciel et multipliait recommandations et ordres, pour que l'on fît avancer l'animal jusqu'à la poupe. Un box de fortune y

avait été aménagé dans une cabine de pont désaffectée : le Drake n'était guère conçu pour le transport des animaux, et ses cales étaient pleines à craquer.

Lorsqu'on eut enfin amené l'étalon jusqu'à l'entrée de la cabine, un aide grimpa sur le toit et, se penchant vers l'animal, il le délivra de son capuchon. Au même moment, l'homme au turban cingla encore d'un coup de fouet la croupe du Géant Noir qui bondit dans son box.

Alec eut l'impression que les cloisons de cette stalle improvisée ne résisteraient ni à un tel poids ni à de tels coups de pied. Déjà des planches craquaient sous l'effet des ruades qui en envoyèrent voler les éclats de tous côtés ; les sabots martelant le plancher firent un vacarme infernal : on aurait dit un roulement de tonnerre ininterrompu. Quant à ces sifflements suraigus, ils donnèrent à Alec le frisson. Cela ne l'empêcha pourtant pas de plaindre de tout son cœur le fier prisonnier qui passait brutalement de la liberté absolue à la plus exigüe des captivités, puisqu'il pouvait à peine se tourner dans son box.

Cependant le commandant Watson, fort mécontent, discutait ferme avec l'homme au fouet ; jamais encore il n'avait embarqué une cargaison de ce genre. Mais l'Arabe, tirant de sa poche un portefeuille ventru, y prit une grosse liasse de billets qu'il compta et remit à l'officier. Celui-ci considéra tour à tour l'argent et le box puis, hochant la tête et haussant les épaules, il s'en alla. L'Arabe paya les hommes qui l'avaient aidé à embarquer l'étalon ; dès qu'ils furent redescendus à terre, on releva la passerelle, et le Drake se remit en route.

Alec demeura un instant à observer les indigènes qui, sur le quai, s'affairaient autour du corps inerte de leur camarade terrassé par le Géant Noir, puis il se tourna vers le box. L'homme au fouet s'était retiré dans sa cabine,

laissant les autres passagers stationner et discuter avec passion, devant la stalle où l'étalon continuait à mener un tapage endiablé.

Les journées qui suivirent furent fiévreuses pour tout le monde, à bord du Drake. Alec n'aurait jamais imaginé qu'un cheval pût avoir une énergie pareille et se montrer indomptable à ce point. Presque sans interruption, et même fort avant dans la nuit, les coups de sabot de l'animal résonnaient d'un bout à l'autre du navire. On avait en hâte renforcé les parois du box ; quant à l'Arabe au turban, il observait une attitude réservée et mystérieuse, n'échangeant de rares paroles qu'avec le commandant, et passant son temps seul à l'écart.

La mer Rouge fit enfin place au canal de Suez, puis le cargo pénétra en Méditerranée. Ce soir-là, Alec, laissant les autres passagers jouer aux cartes, remonta sur le pont. Il écouta avec soin : par exception, le Géant Noir se tenait tranquille. D'un pas vif, il s'en fut vers le box. La nuit était sombre et, tout d'abord, Alec ne vit ni n'entendit rien. Puis, à mesure que ses yeux s'habituèrent à l'obscurité, il distingua les naseaux colorés de rose de l'étalon, qui avait réussi à passer sa tête par la fenêtre.

Alec s'avança lentement et fouilla dans sa poche, où il avait glissé un morceau de sucre pendant le dîner. Une forte brise lui soufflait au visage, empêchant le cheval de flairer son approche. Le jeune garçon arriva tout près du Géant Noir. Celui-ci, les oreilles bien droites, regardait vers le large ; ses naseaux frémissaient, et le vent agitait sa crinière comme une longue flamme noire. Alec, fasciné, le contempla longtemps, ayant peine à croire qu'une telle merveille pût exister.

Soudain, l'étalon tourna la tête et le regarda ; ses yeux brillaient dans la nuit. Une fois encore le sifflement perçant déchira l'air, et l'animal rentra sa tête dans le box. Alec

posa le morceau de sucre sur le bord de la fenêtre, puis retourna dans sa cabine. Quand il revint, un peu plus tard, le sucre avait disparu. À partir de ce soir-là, Alec répéta quotidiennement la même manœuvre et apporta du sucre au prisonnier ; parfois, il lui arrivait d'apercevoir le Géant Noir ; mais le plus souvent il ne faisait qu'entendre les sabots marteler nerveusement le plancher.

## Chapitre 2

### La tempête

Le Drake fit escale à Alexandrie, Bengazi, Tripoli, Tunis et Alger, puis, franchissant le détroit de Gibraltar, il mit le cap au nord en longeant les côtes du Portugal. Quand il eut doublé le cap Finisterre, au large de l'Espagne, le commandant Watson assura que dans peu de jours ils parviendraient au terme du voyage.

Cependant, Alec ne cessait de se demander pourquoi l'on envoyait le Géant Noir en Angleterre ; peut-être voulait-on le faire courir ? Ses épaules obliques, sa haute et large poitrine, ses membres puissants, ses genoux situés ni trop haut ni trop bas, toutes ces qualités, l'oncle Ralph les considérait comme les caractéristiques mêmes de la vitesse et de l'endurance du pur-sang.

Ce soir-là, comme à son habitude, Alec s'en fut, les poches garnies de sucre, rendre visite à l'étalon. Il faisait une nuit chaude et exceptionnellement calme : de gros nuages masquaient les étoiles, tandis qu'au loin des éclairs zébraient le ciel. Le Géant Noir avait la tête à la fenêtre et regardait la mer, en frémissant plus encore que de coutume. Dès qu'il vit le garçon, il hennit puis se tourna de nouveau vers l'océan.

Alec se sentit content, car c'était la première fois que l'étalon ne rentrait pas la tête. Aussi continua-t-il d'approcher, puis, plaçant un morceau de sucre sur la paume de sa main, il tendit celle-ci, non sans hésitation, vers le cheval. Le Géant Noir se retourna et recommença à hennir, mais plus doucement. Alec ne broncha pas. Ni lui ni

personne n'avait encore réussi à approcher de si près l'étonnante bête, depuis qu'on l'avait embarquée. Mais il se garda de prendre un trop grand risque et se contenta de poser le morceau de sucre sur le rebord de la fenêtre. L'étalon regarda tour à tour le garçon et la friandise, puis il saisit délicatement le sucre avec ses lèvres et se mit à le mâcher. Alec, enchanté, resta encore quelque temps à l'observer ; mais la pluie, commençant à tomber, le força à rentrer dans sa cabine.

Au milieu de la nuit, il fut réveillé en sursaut ; le Drake roulait bord sur bord de façon si insensée qu'Alec, incapable de se tenir debout, perdit l'équilibre et s'étala sur le plancher. Dehors, les roulements de tonnerre se succédaient sans interruption, et les éclairs illuminaient la pièce comme en plein jour.

C'était sa première tempête en mer. Il voulut allumer l'électricité, mais il n'y avait pas de courant. A la lueur d'un nouvel éclair, il s'aperçut que tous les objets se trouvant sur sa table avaient été projetés, eux aussi, sur le parquet, lequel était jonché de débris de verre. Il se hâta de passer une chemise et un pantalon, puis, n'ayant aux pieds que ses pantoufles, il allait sortir quand il se ravisa. S'agenouillant près de sa couchette, il chercha dessous et en retira une ceinture de sauvetage ; il la passa autour de lui et la fixa solidement, tout en espérant ne pas avoir besoin de s'en servir.

Il ouvrit la porte et se dirigea en titubant vers le pont ; mais la fureur de la tempête l'empêcha de l'atteindre et le contraignit à rester dans la coursive. Cramponné à la rampe de l'escalier, il scruta intensément le trou noir qui s'ouvrait au-dessus de lui. Les cris du commandant et des matelots parvenaient à peine à se faire entendre dans l'ouragan. D'énormes vagues balayaient le pont, d'un bout à l'autre du cargo. Des passagers affolés hurlaient dans la

cursive, derrière Alec qui commença à avoir très peur ; jamais il n'avait vu une telle tempête.

Pendant des heures, le Drake réussit à passer au travers des vagues qui le faisaient trembler, le couchaient tantôt d'un côté tantôt de l'autre, mais ne le submergeaient pas. Les éclairs se succédaient sans le moindre répit dans le ciel, et les claquements secs du tonnerre se répercutaient sur les eaux déchaînées.

A un moment donné, Alec aperçut un des matelots qui, agrippant le bastingage, s'efforçait désespérément d'atteindre l'escalier des cabines. Mais le navire se mit à rouler plus fort que jamais, et une vague colossale s'abattit sur le pont. Quand elle fut passée, le matelot n'était plus là. Alec ferma les yeux et dit une prière.

Il se produisit ensuite une légère accalmie qui lui redonna un peu d'espoir. Mais, tout à coup, une colonne de feu tomba du ciel en plein sur le bateau. Un craquement formidable retentit, et Alec fut précipité à plat ventre. Après un assez long étourdissement, il revint à lui ; son visage était chaud et gluant ; il y porta la main et s'aperçut, en la retirant, qu'elle était rouge de sang. Puis il se rendit compte qu'on lui marchait dessus : les passagers, hurlant et vociférant, se ruaient sur le pont en piétinant son corps. Quant au Drake il n'avancait plus : ses machines s'étaient tues.

Rassemblant ses forces, Alec parvint à se relever et entreprit à son tour de monter sur le pont ; ce qu'il y trouva lui glaça le sang. Frappé par la foudre, le Drake semblait presque coupé en deux et commençait à sombrer !

Chose étrange, malgré l'imminence d'une catastrophe et le péril mortel où il se trouvait, Alec, à sa propre surprise, ne perdit pas son sang-froid. L'équipage mettait les canots à la mer, sous les ordres du commandant. Mais, au moment même où la première chaloupe touchait l'eau,

une grosse lame la prit par le travers et la fit chavirer, précipitant tous ses occupants dans les flots.

Debout près du second canot, Alec attendit vainement que son tour vînt d'y embarquer.

« Ils sont au complet ! lui cria le commandant. Mais ça ne fait rien, petit ! Tu vas monter dans le troisième. »

L'officier lui mit amicalement une main sur l'épaule, et Alec s'efforça de lui sourire. Comme ils observaient la descente de la chaloupe, l'Arabe au turban blanc parut soudain, gesticulant et bredouillant des mots inintelligibles.

« Sous la couchette ! Sous la couchette ! » lui cria le commandant.

Alec s'aperçut alors que l'homme n'avait pas revêtu sa ceinture de sauvetage. Or voici qu'au lieu de retourner la chercher dans sa cabine, l'individu, terrifié, se précipita sur le garçon pour tenter de lui arracher la sienne. Alec se débattit de son mieux, mais il n'était évidemment pas de force pour résister à ce fou furieux. Un instant plus tard, le commandant Watson bondit sur le forcené et, le contraignant à lâcher prise, il le repoussa contre le bastingage, tout près du canot qui commençait à descendre. Mais, avant même que l'officier pût intervenir, l'Arabe enjamba la lisse, pour sauter dans l'embarcation. A ce moment survint un brusque coup de roulis, et l'homme, perdant l'équilibre, bascula dans les flots en poussant un grand cri. Nul ne devait le revoir.

Aussitôt, Alec pensa à l'étalon. Qu'était-il devenu dans ce drame ? Se trouvait-il encore dans son box ? Poussé par un irrésistible désir de lui porter secours, Alec quitta la file des hommes qui attendaient d'embarquer dans le troisième canot et se précipita vers la poupe. Si l'étalon vivait encore, il allait lui rendre la liberté et le laisser courir sa chance.

Le box n'avait pas été détruit par la foudre ; dès qu'il en approcha, Alec entendit, dominant la tempête, les

hennissements aigus du Géant Noir. Se ruant sur la porte, il souleva la lourde barre de fer qui la verrouillait et l'ouvrit toute grande. Aussitôt, les violents coups de sabot cessèrent de marteler le plancher.

Alec s'écarta lentement de la porte et recula sans perdre de vue le cheval. Celui-ci sortit de son box, la tête haute, les naseaux frémissants. Tout d'abord il marqua un temps d'arrêt et parut hésiter. Puis, brusquement, il fonça droit sur Alec, qui, paralysé, se cramponnait à un morceau du bastingage, mais celui-ci, brisé en maints endroits, n'offrait plus qu'une faible protection, et Alec se rendit compte que l'étalon cherchait à profiter d'un des trous pour sauter à la mer.

Arrivé tout près du garçon, l'animal vacilla un peu sur ses jambes, puis bondit dans les flots ; mais, ce faisant, son épaule frôla celle d'Alec qui, lui aussi, bascula par-dessus bord.

Lorsque, après un plongeon magistral, le garçon revint à la surface, sa première pensée fut de chercher des yeux le navire. Or, à ce moment même, une formidable explosion retentit, et le Drake, après avoir un instant dressé sa proue vers le ciel, s'engloutit en quelques secondes. Épouvanté, Alec regarda de tous côtés, espérant découvrir une chaloupe, mais il n'en vit aucune.

En revanche, à moins de dix mètres de lui, il aperçut la tête de l'étalon qui nageait vigoureusement. Quelque chose glissa près de lui sur l'eau ; c'était une des cordes qui avaient servi à tirer le Géant Noir sur la passerelle et que personne n'avait réussi à détacher du licol. Instinctivement, Alec s'en empara et aussitôt il se sentit traîné dans l'eau.

Les vagues étaient encore très fortes, mais, grâce à sa ceinture de sauvetage, Alec put se maintenir à la surface. Au point où il en était, il ne réfléchissait plus guère. Il n'avait d'ailleurs que peu de choix : il lui fallait ou bien

rester seul dans l'eau ou bien se laisser tirer par l'étalon. Et plutôt que de périr seul, il préférait encore, si tel était son destin, disparaître en compagnie de l'extraordinaire Géant Noir.

Pendant des heures, Alec se débattit contre les vagues. Il avait solidement attaché la longe à sa ceinture de sauvetage, et souvent il pouvait à peine maintenir sa tête hors de l'eau. Soudain, il sentit que la corde se détendait : l'étalon avait cessé de nager ! Alec attendit anxieusement ; malgré l'obscurité, il pouvait apercevoir la tête du cheval qui continuait à émerger. Un hennissement strident déchira l'air, puis la corde se tendit de nouveau, mais la vaillante bête avait changé de direction. D'autres heures passèrent, la tempête fit place à de longues vagues, moins hautes et plus régulières, puis les premières lueurs de l'aube parurent à l'horizon.

A quatre reprises, au cours de la nuit, l'étalon s'arrêta ainsi, pour changer de direction, et Alec se demanda si l'instinct de cet animal sauvage allait le conduire vers la terre. Le soleil, se levant, devint bientôt brûlant. Ayant avalé beaucoup d'eau de mer Alec mourait de soif, mais, chaque fois qu'il sentait le découragement l'envahir, il puisait un courage nouveau à voir lutter devant lui la merveilleuse bête qui l'entraînait ainsi.

Tout à coup, il se rendit compte qu'ils progressaient, non plus contre les vagues, mais dans le même sens qu'elles. Réfléchissant à ce phénomène, il en conclut qu'ils devaient approcher d'une côte. Ecarquillant ses yeux brûlants de sel, il chercha à distinguer l'horizon, et finalement il découvrit, à moins d'un kilomètre, une plage.

Ce n'était qu'une île, mais peut-être y trouverait-il de la nourriture, et en tout cas de l'eau. Ils approchèrent de plus en plus vite de la côte, poussés par les brisants. De temps à autre les cris de l'étalon dominaient le bruit du

ressac, et bientôt l'animal put marcher. Dès qu'il toucha la terre, il s'arrêta un instant et parut chanceler un peu. Il secoua vigoureusement la tête, puis reprit sa progression, avec une aisance incroyable, dans les brisants.

Alec sentit sa tête tourner ; quelle force, quelle endurance que celles de cet animal ! Voici qu'il l'entraînait maintenant à une allure beaucoup plus rapide. La situation du garçon allait vite devenir dangereuse, car s'il ne détachait pas la longe, il risquait d'être traîné sur le sable.

A mesure que la côte approchait, il fit des efforts désespérés pour défaire le nœud de sa ceinture ; mais l'eau de mer et la longue tension de la corde rendaient la chose impossible. C'est alors qu'il se rappela le couteau donné par son oncle Ralph. L'avait-il encore ? Heureusement, il l'avait mis dans la poche revolver de son pantalon, laquelle était boutonnée. Il y plongea la main et en retira le providentiel objet.

Il était temps, car le Géant Noir venait de sortir de l'eau et commençait à traîner Alec dans le sable ; le malheureux garçon en avait déjà plein la figure lorsqu'il réussit à ouvrir son couteau. Mais la corde était affreusement dure, et il lui fallut la scier. En quelques secondes, l'étalon accéléra son allure ; les vêtements d'Alec se déchirèrent, et il se trouva bientôt, à demi nu, roulant dans tous les sens au bout de la corde, et le corps en feu. Enfin, dans un dernier et frénétique effort, il réussit à trancher la longe. Il roula encore une ou deux fois sur lui-même, puis demeura étendu les bras écartés sur la plage. Et, fermant les yeux, il murmura :

« Oui, oncle Ralph, c'est rudement utile..., un couteau ! »

# Chapitre 3

## L'île

Alec ouvrit les yeux. Le soleil, haut dans le ciel, dardait ses rayons sur sa tête nue. Il avait le visage luisant et la langue gonflée. Il essaya de se lever, mais n'y réussit pas et, retombant sur le sable, il demeura encore longtemps inerte, incapable de faire un mouvement. Revenant enfin à lui, il rassembla ses forces et tenta un nouvel essai, plus heureux cette fois. Il se mit d'abord à genoux, puis, au prix d'un immense effort, parvint à se dresser sur ses jambes ; elles tremblaient tellement qu'il eut grand-peine à ne pas retomber. Il défit sa ceinture de sauvetage et la laissa glisser à terre.

Regardant autour de lui, il chercha désespérément où il pourrait se procurer de l'eau. L'étalon avait laissé dans le sable de profondes traces ; sans doute aboutissaient-elles à un ruisseau, car l'animal devait sûrement mourir de soif, lui aussi. Alec se mit donc en route, d'un pas chancelant. La piste, quittant la plage, obliqua brusquement vers l'intérieur de l'île. Celle-ci n'offrit tout d'abord à ses regards que l'aspect désolé de dunes de sable brûlant. Il en escalada une, puis, parvenu au sommet, il se retourna et contempla la mer, maintenant paisible. Que d'événements survenus en peu de temps ! Qu'étaient devenus ses compagnons de voyage ? Était-il donc l'unique survivant du naufrage ? Il ferma les yeux, et, machinalement, ses lèvres murmurèrent une prière.

Du haut de la dune, il put avoir une vue d'ensemble de l'île ; elle était toute petite et son pourtour ne devait guère

dépasser trois ou quatre kilomètres. Elle semblait déserte et ne présentait pour toute végétation que de rares arbres, de chétifs buissons et çà et là quelques bandes de terre couverte d'une herbe clairsemée, brûlée par le soleil. De l'autre côté de l'île, le rivage était plus escarpé et comportait de hautes falaises rocheuses.

Les traces de l'étalon conduisirent Alec au bas de la dune, puis sous une maigre futaie ; et là, après une brève marche, il aperçut une petite mare. Passant avidement sa langue rugueuse sur ses lèvres craquelées, il hâta le pas et, un instant après, il découvrit, à quelques mètres de la source, le Géant Noir qui broutait voracement l'herbe desséchée.

La première réaction du garçon fut la peur. Il revit en pensée le petit port d'Arabie et la foule entourant le corps de l'homme terrassé par les sabots de l'étalon. La redoutable bête n'allait-elle pas lui faire du mal ?

Pour l'instant elle dressa la tête et cessa de brouter. Alec remarqua que le licol et la corde avaient disparu ; l'indomptable pur-sang s'en était débarrassé. La brise secouait sa crinière, cependant que sa robe luisait au soleil. Dès qu'il vit Alec, il poussa un vigoureux hennissement et se cabra en agitant ses antérieurs, comme il l'avait fait sur l'estacade. Puis, ayant laissé retomber son avant-train, il se mit à piaffer violemment.

Alec chercha des yeux un abri, mais n'en trouva pas à proximité ; trop épuisé pour courir, il resta sur place et regarda le cheval droit dans les yeux, fasciné par cet animal si sauvage et si proche. Il venait de lutter victorieusement contre les éléments, pour sauvegarder tout ce dont il avait eu besoin jusqu'alors, pour reconquérir sa liberté, pour retrouver de quoi se nourrir, pour sauver sa vie. Sans doute ne connaissait-il qu'une loi : tuer ou être

tué. Pour la seconde fois, il pointa, puis s'ébroua et bondit droit vers Alec.

Celui-ci ne bougea pas ; il se sentit paralysé, hypnotisé. A vingt mètres de lui l'étalon s'arrêta net, roulant des yeux terribles et couchant ses oreilles en arrière, puis il fit entendre son sifflement le plus aigu, qu'il répéta plusieurs fois, tandis que ses naseaux semblaient se dilater. Finalement, il passa entre Alec et la mare et recommença à piaffer d'un air farouche. Ce manège dura longtemps, sans qu'Alec osât faire le moindre geste ; l'animal regardait tour à tour le garçon et l'eau, et paraissait indécis. Enfin, après un nouveau hennissement et une demi-courbette, il repartit au trot vers la prairie d'où il était venu.

S'armant de courage, Alec s'approcha alors de la source et se laissa tomber au bord de la mare ; il baigna longuement son visage en feu dans l'eau claire et fraîche ; il lui sembla qu'il n'en boirait jamais assez. Puis, se sentant renaître, après s'être ainsi désaltéré, il ôta ses vêtements en lambeaux et lava son corps tuméfié. Mais cet effort même l'épuisa, en sorte que, aussitôt rhabillé, il se glissa sous un buisson proche, ferma les yeux et s'endormit sur-le-champ.

Il ne reprit conscience qu'une fois pendant la nuit ; ouvrant ses yeux encore lourds de fatigue, il aperçut à travers le feuillage un croissant de lune, très haut dans le ciel fourmillant d'étoiles. À quelques pas de lui une grande silhouette noire dominait la petite mare ; l'étalon avait troublé son sommeil en venant boire ; lorsqu'il se fut longuement désaltéré, il leva sa belle tête, s'ébroua, dressa les oreilles et s'en alla d'un pas tranquille.

Alec se rendormit aussitôt, pour se réveiller tard le lendemain, très affamé : depuis trente-six heures, il n'avait rien mangé. Se levant, il alla boire et se préoccupa tout de

suite de trouver de la nourriture ; après d'assez longues recherches, il finit par découvrir un buisson plein de mûres d'une espèce différente de celles qu'il avait connues jusqu'alors. Mais elles avaient bon goût et il en fit son repas. Peut-être l'île ne lui fournirait-elle aucun autre aliment ?

Il entreprit alors de la visiter méthodiquement ; elle était plate, sauf dans la zone des falaises rocheuses, qu'il se garda d'escalader, de peur d'accroître inutilement sa fatigue. Il repéra d'autres buissons couverts de mûres et quelques maigres prairies : l'étalon et lui ne seraient certes pas gâtés, sur cette terre inhospitalière et totalement inhabitée. Il n'y vit en effet ni oiseau ni animal d'aucune sorte.

Il s'en retourna donc à pas lents vers la mare, en passant par les crêtes des dunes pour observer la mer, dans l'espoir d'y apercevoir un navire. Mais rien ne bougeait sur l'immense étendue bleue. À ses pieds le Géant Noir galopait sur la plage. A sa vue, il oublia un instant l'angoissant problème de sa subsistance ; c'était en effet un spectacle de toute beauté que le galop rapide et gracieux du grand pur-sang, dont la crinière et la queue s'agitaient dans le vent. Quand le cheval eut disparu derrière une dune, Alec descendit sur la plage.

Son premier souci fut alors de se bâtir un abri ; pour cela, il lui fallait du bois ; il en trouva ici et là quelques morceaux épars, presque tous rejetés par la mer sur le rivage. Continuant ce travail, il rapporta ses trouvailles près de la mare, et, au bout de quelques heures, il fut surpris de la quantité de bois qu'il avait ainsi amassée. Il choisit dans la pile un morceau particulièrement lourd et solide, qu'il réussit à hisser dans les fourches de deux arbres voisins l'un de l'autre. Or, tandis qu'il travaillait à cette installation, il tomba en arrêt devant une inscription qui figurait sur la grosse planche : Drake. C'était une épave

provenant d'une des chaloupes. Alec fut si bouleversé de sa découverte qu'il resta longtemps immobile, regardant l'inscription.

Se ressaisissant enfin, il mit soigneusement l'épave en place, puis disposa les autres morceaux de chaque côté, en les appuyant sur le madrier, de manière à former une sorte de tente ; de même, il boucha tant bien que mal les orifices et, pour consolider l'ensemble, il lia les morceaux de bois les uns aux autres, en utilisant de longues bandes d'écorce qu'il put arracher aux arbres avec son couteau. Enfin, il rapporta de la plage du varech, dont il recouvrit sa construction, prenant soin d'obturer tous les trous pour la rendre aussi étanche que possible. Tel qu'il était, cet abri pouvait convenir par beau temps ; mais qu'advierait-il, lorsque le vent se remettrait à souffler en tempête ?

Quand son œuvre fut achevée, il estima, en voyant le soleil très haut dans le ciel, qu'il devait être à peu près midi. La chaleur accablante l'avait mis en nage et la faim le tenaillait. Il décida de tenter une expérience. Choisisant avec soin une branche d'arbre bien droite, longue, et tout à la fois solide et mince, il en ôta l'écorce et attacha son couteau à l'une des extrémités, au moyen d'une lanière d'écorce.

Puis il se rendit à une petite anse du rivage qu'il avait remarquée le matin. L'eau en était limpide et le fond sablonneux. Il s'accroupit tout près du bord et observa attentivement ; il avait lu dans plusieurs livres que certains pêcheurs adroits arrivaient à prendre des poissons en les harponnant. Après une longue attente, il en aperçut un qui, nageant entre deux eaux, venait vers lui. Il leva lentement son harpon improvisé puis le lança de toutes ses forces. L'arme fila très vite et disparut dans l'eau, pour s'enfoncer dans le sable : il avait manqué le but.

Il retira la longue tige et s'en alla plus loin, dans une autre petite crique. Là, de nouveau, il se mit à l'affût et attendit longtemps avant d'apercevoir un poisson. Celui-ci lui parut plus long que le précédent. Il le laissa approcher jusqu'au bord même du rivage ; puis, visant avec grand soin, il lança son harpon presque à la verticale. Cette fois, il vit nettement la lame atteindre son but. Craignant de faire sortir le couteau s'il tirait sur la tige, il sauta dans l'eau peu profonde et enfonça le bâton dans le fond de sable, pensant clouer ainsi sa prise au sol. Mais l'eau était maintenant si trouble qu'il n'y distinguait plus rien. Aussi chercha-t-il à tâtons, en glissant sa main le long de la tige, jusqu'au couteau. Hélas, malgré son ardent espoir, ses doigts n'atteignirent que la lame métallique ! Le poisson avait pu s'échapper...

Tout l'après-midi, Alec tenta vainement de réussir une capture. Au crépuscule, il se releva, rompu de fatigue, et reprit lentement le chemin de son abri. Les heures passées à fouiller des yeux la mer l'avaient épuisé, et il était affamé. Il s'arrêta au bosquet de mûres et en mangea une quantité. Quand il atteignit la mare, il y trouva le Géant Noir, broutant non loin de là. L'étalon leva la tête à son approche, le regarda un instant, puis se remit à manger. Il allait de place en place, arrachant ici et là de rares pousses.

« Je parie qu'il a aussi faim que moi ! » se dit Alec, en se mettant à plat ventre pour boire avidement.

La nuit ne tarda guère à tomber. Subitement, Alec fut frappé par le silence extraordinaire de cette île, qui ne possédait ni oiseaux ni animaux, et où nul bruit ne se faisait entendre. Il semblait vraiment que l'étalon et lui fussent les seuls êtres vivants au monde. Des milliers d'étoiles luisaient au-dessus de sa tête et paraissaient étrangement proches. La lune monta à son tour dans le firmament et se refléta dans la mare.

Le Géant Noir leva, lui aussi, la tête, comme s'il contemplait également la lune. Alec siffla d'abord assez bas, puis plus fort, et enfin en diminuant d'intensité. Après un long silence, le hennissement aigu du cheval déchira la nuit. Alec vit son compagnon le regarder un instant, puis se remettre à chercher de l'herbe. Le garçon sourit et rampa dans son abri ; peu après, il s'endormit, vaincu par la fatigue.

Le lendemain, dès l'aube, il retourna à la petite anse où il avait failli attraper un poisson ; cette fois, il était décidé à réussir. Mais à midi il dut encore se contenter de quelques mûres pour tout repas. Dans l'après-midi, il ressentit un malaise, une sorte de vertige, et il eut toutes les peines du monde à s'empêcher de fermer les yeux.

Tout à coup, un léger tourbillon apparut à la surface, et Alec aperçut une ombre grise qui glissait lentement à ses pieds. Il leva son harpon et mit ce qui lui restait de forces à le lancer. La tige vibra comme une flèche avant d'entrer dans l'eau. Touché ! Il bondit dans la mer et enfonça son arme dans le sable ; puis, en toute hâte, sa main fouilla le fond. Victoire ! Le poisson était bien là, cloué au sol et se débattant âprement. Il s'en empara et, le sortant de l'eau ainsi que le harpon, il jeta le tout sur la plage, à bonne distance. Puis, il gravit péniblement la pente abrupte du rivage et s'en vint examiner sa prise.

« Bah ! fit-il. C'est toujours ça ! »

Il retira le couteau, ramassa le poisson et rentra à son camp. Là, il le lava dans la mare, puis il l'étendit sur une planche et l'écailla. Maintenant il lui restait à réussir l'opération sans doute la plus délicate : faire du feu. Il se souvint d'avoir observé aux Indes un indigène qui ne se servait pas d'allumettes pour mettre le feu à un tas de bois, et il résolut de l'imiter.

Il rassembla de petits morceaux d'écorce et de branches mortes, ainsi que de l'herbe sèche ; puis, choisissant le bout de bois le plus sec, il le creusa avec son couteau, sans cependant le percer. Dans la cavité ainsi formée, il plaça de minuscules brins d'herbe brûlée par le soleil ; enfin, il coupa un autre bout de bois très sec et résistant, qu'il tailla de manière que son extrémité pénétrât exactement dans la cavité. Il ne lui restait plus alors qu'à faire tourner ce bâton, en appuyant, comme sur une vrille, jusqu'à ce que le frottement des deux morceaux de bois provoquât assez de chaleur pour enflammer les brins d'herbe.

Alec n'aurait su dire combien de temps il passa à travailler ainsi : mais en fin de compte ses patients efforts furent couronnés de succès. Une mince colonne de fumée commença à sortir de la cavité, puis une petite flamme jaillit, et comme le bois était extrêmement sec, le tas s'enflamma rapidement.

Tout heureux, Alec enveloppa le poisson dans du varech qu'il avait pris soin de laver et le posa sur le brasier. Quelque temps après, lorsqu'il le retira du feu, il le goûta et le trouva bon ; aussi se jeta-t-il dessus comme une pauvre bête affamée ; il ne devait en laisser que les arêtes.

Des jours passèrent et le malheureux garçon fit des efforts désespérés pour trouver de quoi subsister ; il ne réussit à prendre qu'un seul autre poisson et comprit qu'il ne pouvait compter sur la mer pour le nourrir. D'autre part, la quantité de mûres diminuait rapidement. L'abondance de combustible sec lui permit de maintenir son feu en permanence, mais sans grande utilité, puisqu'il n'avait rien à cuire.

Un jour qu'il se promenait sur la plage, il aperçut à quelque distance une grosse coquille rouge qui lui sembla être une tortue. Serrant bien fort son harpon dans sa main,

il se précipita sur l'animal et enfonça son couteau dans l'orifice qu'il croyait être celui de la tête. Puis il retourna la grosse coquille ; hélas, elle était vide ! La mer l'avait rejetée là, après que les crabes l'eurent dévorée. Hébété, il resta un long moment incapable de bouger, découragé par ce nouvel échec, puis retourna à la mare.

Il y trouva l'étalon qui se désaltérait. Son corps imposant commençait à porter les marques des privations, de la famine. Alec n'avait plus peur de lui et l'animal semblait habitué à sa présence. Ils se regardèrent tranquillement l'un l'autre, puis le Géant Noir, dressant sa fière tête, poussa un vigoureux hennissement et s'en alla un peu plus loin.

Alec, l'observant à distance, envia cette prodigieuse et sauvage énergie. Sans doute ce cheval était-il habitué depuis longtemps aux dures privations du désert, et, de ce fait, il lui survivrait probablement. Inconsciemment, une pensée vint à l'esprit du garçon affamé :

« Mais voyons, Alec, de la nourriture, en voilà ! Tâche donc de trouver un moyen de le tuer ! »

Mais, aussitôt, il se ressaisit et se maudit d'avoir pu accueillir, ne fût-ce qu'un instant, une telle idée. Tuer l'animal qui lui avait sauvé la vie ?

Jamais ! Si même il en avait le moyen, il préférerait se laisser mourir de faim plutôt que causer le moindre mal au Géant Noir. Celui-ci venait de grimper sur la dune ; immobile comme une merveilleuse statue de bronze, il regardait la mer. Le garçon ne se lassait pas de le contempler.

Un matin, Alec décida d'aller, malgré son extrême fatigue, jusqu'à l'autre rivage de l'île. Parvenu au pied des falaises, il en escalada une. Ce n'étaient que des roches dénudées encore plus arides que tout le reste. La marée était basse et découvrait sur une grande étendue un amas

de rochers ; sur la plupart d'entre eux, immergés à marée haute, Alec remarqua une substance semblable à de la mousse. Et voici qu'il se rappela qu'un jour son professeur d'histoire naturelle avait emmené la classe faire des expériences au bord de la mer. Il leur avait fait manger de cette mousse. Comment l'appelait-il donc ? De la carragheen. Oui, c'était bien cela, une sorte d'algue qui abonde sur les côtes rocheuses de F Atlantique, en Europe et aux États-Unis : si on la lave et si on la sèche, elle est comestible. Alec sentit un immense espoir l'envahir.

Avec précaution, il entreprit de descendre au pied de la falaise puis, ayant atteint les rochers découverts à marée basse, il arracha en tremblant une poignée de la mousse verdâtre, à reflets jaunes. Il la porta à ses lèvres ; elle sentait la carragheen. Il la goûta : naturellement elle était terriblement salée, mais, sans erreur possible, il s'agissait bien de la même substance que le professeur lui avait donnée à manger.

Fébrilement, il en emplit ses poches, puis, enlevant sa chemise, il s'en servit comme d'un sac pour emporter le plus possible de la précieuse denrée. Après quoi, plein d'une ardeur nouvelle, il gravit la falaise et se hâta de rentrer à son camp. Il y procéda aussitôt à un abondant lavage de son chargement qu'il mit ensuite à sécher au soleil. En moins d'une heure, la mousse fut assez sèche pour qu'il la goûtât. Il cria de joie : elle était mangeable ! C'était enfin une nourriture abondante assurée.

Quand il eut fini d'en absorber une certaine quantité, le soleil s'apprêtait à disparaître à l'horizon. À ce moment le Géant Noir s'en vint d'un pas tranquille vers la mare. Alec garda pour lui un peu de mousse et laissa le reste au bord de l'eau. L'étalon allait-il le manger ? Alec se blottit dans sa hutte et observa intensément ce qu'allait faire son compagnon.

Le Géant Noir plongea goulûment sa bouche dans l'eau et but beaucoup. Quand il eut fini, il leva la tête vers Alec et ses naseaux frémirent. Puis il vit le tas de mousse par terre et, baissant la tête, il le renifla, avant d'en prendre une bouchée qu'il se mit à manger. Il mâcha longtemps, puis en reprit davantage. Une demi-heure plus tard, il n'en restait plus trace sur le sol.

Cette nuit-là, Alec dort mieux, pour la première fois depuis son arrivée dans l'île. Car désormais il était sûr non seulement de ne pas mourir de faim, mais encore de pouvoir nourrir le Géant Noir !

## Chapitre 4

### La plus sauvage de toutes les créatures

Le lendemain, Alec se mit en devoir d'amasser une grande provision de carragheen. Comme il approchait des falaises, il y trouva l'étalon qui se tenait immobile devant un énorme rocher ; pas un muscle de son corps ne bougeait et, à distance, sa superbe silhouette se détachait sur le fond clair de la pierre, évoquant ainsi un tableau de maître.

Alec s'approcha des rochers, cherchant le passage le plus pratique pour descendre au pied de la falaise. Soudain il entendit l'étalon pousser un cri plus perçant, plus terrifiant que jamais. Se retournant aussitôt, il vit l'animal debout sur ses postérieurs ; ses lèvres retroussées laissaient voir ses formidables mâchoires entrouvertes et ses yeux lançaient des éclairs. D'un bond prodigieux, il s'élança vers Alec, arriva en quelques foulées à sa hauteur, et s'arrêta net devant lui, pour se cabrer immédiatement.

Alec, fort effrayé et n'y comprenant rien, fit un saut de côté, mais, trébuchant sur une pierre, il perdit l'équilibre et roula à terre. Les antérieurs de l'étalon s'agitèrent un instant au-dessus de la tête du garçon puis s'abattirent lourdement sur le sol, à trois mètres de lui. Quatre ou cinq fois de suite le cheval recommença cet étrange manège, pointant puis se laissant retomber avec une telle violence que la terre en tremblait ; il avait de l'écume aux coins de la bouche, et son regard furieux restait obstinément fixé vers le sol. Petit à petit ce martèlement diminua d'intensité, puis il cessa. Le Géant Noir dressa bien haut sa tête et hennit de tout autre façon, presque gaiement. Il s'ébroua,

ses naseaux frémirent encore un peu, puis il s'en alla lentement, au pas.

Très déconcerté, Alec se releva et s'approcha prudemment de l'endroit que son compagnon venait de piétiner avec tant de frénésie. Il eut alors l'explication de l'incident, en découvrant dans le sable les morceaux écrasés d'un long serpent jaunâtre et tacheté de noir, dont la tête avait la forme d'un diamant. Cette découverte le stupéfia, tout d'abord par le fait qu'elle lui révélait la présence dans l'île d'un être vivant autre que l'étalon et lui-même. Puis une sueur froide lui vint au front, à la pensée de ce qu'aurait pu être une morsure de serpent, des souffrances, de la mort peut-être, qu'elle aurait provoquées. Ebloui, il suivit des yeux le Géant Noir qui s'éloignait. Avait-il tué le serpent pour sauver la vie de son jeune ami ? Commençait-il à comprendre que, pour subsister sur cette terre désolée, ils avaient besoin l'un de l'autre ?

Le garçon s'avança d'un pas tranquille vers le pur-sang ; celui-ci ne chercha pas à s'enfuir, mais roula des yeux effrayés ; bien d'aplomb sur ses membres, il frémit à l'approche d'Alec, et les muscles de ses épaules saillirent sous sa robe lustrée. Alec désirait lui faire comprendre qu'il ne lui voulait aucun mal. Prudemment, il tendit la main vers la tête de l'animal, qui la redressa autant qu'il le put, sans toutefois faire un pas en arrière. Alec continua d'approcher et caressa légèrement l'épaule ; l'étalon ne broncha pas. S'enhardissant, il essaya de toucher l'indomptable tête : cette fois le Géant Noir pointa et tout son corps tressaillit.

« Là ! Là ! Doucement, mon vieux ! Je ne te ferai pas de mal, tu sais ! »

Le cheval se cabra encore puis s'en alla au petit galop. Cent mètres plus loin, il s'arrêta, se retourna et, très calme, la tête haute, il regarda le garçon. Alec ne chercha pas à

s'en approcher de nouveau, mais il lui parla d'une voix forte et décidée :

« T'en fais pas, Black ! C'est comme ça que tu t'appelles, maintenant ! On en sortira, tous les deux, tu verras ! Mais il faut qu'on travaille ensemble ! »

Laissant son compagnon chercher quelques brins d'herbe, il descendit parmi les rochers jusqu'au pied de la falaise. Il ne progressa qu'avec une extrême prudence, car s'il y avait un serpent dans l'île, peut-être n'était-il pas le seul représentant de cette maudite espèce. Comme la veille, Alec ôta sa chemise et la remplit des précieuses algues, puis il prit le chemin du retour. En escaladant la falaise, il aperçut Black qui, s'étant avancé jusqu'au bord des rochers, semblait une statue dressée face à l'océan. Lorsque Alec eut achevé son ascension, l'étalon quitta son poste d'observation et revint vers la mare, suivant le garçon à quelques mètres. A mesure que les jours s'écoulèrent, l'amitié réciproque d'Alec et de Black ne fit que croître. L'étalon, répondant aux appels ou aux sifflets, venait sans crainte retrouver son compagnon, et bientôt il se laissa caresser, ne manifestant qu'un peu de surprise et de nervosité.

Un soir, Alec se tenait assis près du feu ; la nuit était tombée et, à la lueur des flammes, il pouvait voir Black manger tranquillement la carragheen, au bord de la mare. Il se demanda si le cheval commençait à se lasser autant que lui de cette nourriture. Il avait constaté qu'en faisant bouillir les algues dans la carapace de la tortue, soigneusement conservée, il obtenait une substance gélatineuse dont le goût était un peu meilleur que celui de la mousse crue. Quand par hasard il lui arrivait de capturer un poisson, c'était pour lui un rare festin.

Les flammes dansantes projetaient sur la robe de l'étalon d'étranges effets d'ombre et de lumière ; on eût dit

qu'elles suscitaient des fantômes s'agitant dans la pénombre. Tandis qu'il s'amusa à les observer, Alec ne cessait de songer à un projet qu'il avait formé dans l'après-midi. Le mettrait-il à exécution dès le lendemain ? Oserait-il essayer de monter Black ? Ne vaudrait-il pas mieux attendre encore quelques jours ? Mais non, voyons !... Allons, va pour demain !... Attends un peu !... Non, vas-y !...

Le feu faiblit, pour ne devenir qu'un tas de braises ; mais Alec resta encore longtemps à réfléchir, les yeux fixés sur le grand pur-sang, plus noir que la nuit même, qui broutait paisiblement au bord de l'eau...

Il dormit lourdement et s'éveilla tard, frais et dispos ; le soleil était déjà haut dans le ciel. Après avoir rapidement déjeuné d'un peu de carragheen, il partit à la recherche de Black qui avait disparu. Il l'appela, siffla, mais n'obtint aucune réponse. Sous le brûlant soleil il s'en alla vers les dunes et bientôt fut en nage. Si seulement il pleuvait ! La dernière semaine s'était passée dans une atmosphère de fournaise.

Parvenu au sommet de la côte, il aperçut l'étalon à l'autre bout de la plage s'étendant à ses pieds. Il le siffla et aussitôt Black, tournant la tête vers lui, répondit par un hennissement joyeux. Alec, résolument, descendit de la dune. Le cheval, le voyant venir, ne bougea pas et le laissa approcher. Alec posa une main sur son encolure.

« Là !... Doucement, Black ! » murmura-t-il, sentant frémir sous sa paume la chair chaude de l'étalon.

Mais celui-ci ne manifesta ni crainte ni colère et garda les yeux tournés vers la mer. Alec resta longtemps appuyé contre son encolure ; puis il s'en fut jusqu'à la dune qui formait une sorte de digue peu élevée. Le cheval le suivit et s'approcha de la banquette de sable qu'Alec entendait utiliser comme marchepied. Debout sur le talus, le garçon passa sa main gauche dans l'épaisse crinière. Black,

dressant ses oreilles, tourna la tête vers son compagnon ; un éclair sauvage passa dans ses yeux et ses muscles tressaillirent. Alec hésita un instant, puis, prenant sa décision, il posa sa main droite sur le garrot et bondit sur le dos de Black. L'espace d'une seconde, l'étalon ne broncha pas ; puis il s'ébroua, baissa la tête entre ses antérieurs, et lança de toutes ses forces ses postérieurs en l'air. Alec sentit la formidable détente musculaire et se trouva irrésistiblement projeté fort loin, en avant de sa monture. Il tomba à plat sur le dos dans le sable, un voile passa devant ses yeux et il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, il sentit contre sa joue quelque chose de chaud ; ouvrant lentement les yeux, il constata que Black le poussait sans brutalité avec son nez. Avec précaution, il essaya de remuer, l'un après l'autre, chacun de ses membres ; aucun n'était brisé mais tous lui faisaient mal. Il se releva péniblement. L'étalon demeurait tout près de lui, comme si rien ne s'était passé ; il n'avait l'air ni fâché ni craintif.

Alec attendit un peu, pour se remettre ; puis, ayant repris des forces, il retourna à la dune, en marchant cette fois à côté du cheval, dont il tenait la crinière. S'étant de nouveau placé sur la banquette, il ne sauta pas sur le dos de Black, mais se contenta d'appuyer son buste contre le flanc de l'animal, tout en lui parlant doucement. L'étalon, agitant nerveusement les oreilles, les dressa et les coucha tour à tour ; tournant légèrement la tête vers Alec, il semblait l'interroger des yeux.

« Tu vois bien, mon vieux ! Je ne veux pas te faire de mal !... Doucement !... Là !... Doucement !... » murmura le garçon tout en flattant l'encolure et l'épaule, et laissant progressivement son corps peser sur le dos de Black.

Après quelques minutes de ces essais, Alec se risqua à passer sa jambe droite par-dessus la croupe ; or à peine

avait-il enfourché l'étalon que celui-ci lui opposa la même défense que précédemment et, d'une ruade magistrale, l'envoya rouler à plusieurs mètres.

Alec attendit longtemps avant de se relever ; mais, quand il se sentit reposé, il siffla Black qui s'était un peu éloigné. Le pur-sang ne fit aucune difficulté pour revenir près de lui et se laissa pour la troisième fois conduire près de la banquette de sable.

De nouveau, Alec appuya progressivement son buste contre le flanc, puis sur le dos du cheval, en lui parlant tout bas et en passant ses deux bras autour de l'encolure. Petit à petit, il sentit que Black se calmait et le laissait faire. Finalement, il se hissa sur le dos de l'animal, sans cesser d'enlacer l'encolure. La défense de l'étalon ne fut plus la même, et au lieu de ruer il se cabra ; mais Alec, solidement cramponné à son cou, tint bon. Alors, tout d'un coup, tel un bolide, Black se lança à plein galop sur la plage ; ses foulées, longues et régulières, étaient cependant si rapprochées qu'il semblait voler sans toucher terre.

Alec se cramponna du mieux qu'il put à la crinière, cherchant surtout à ne pas gêner sa monture et à conserver son équilibre. C'était un galop si rapide que le vent l'empêchait de voir et lui coupait le souffle. Or voici que Black, changeant brusquement de direction, quitta la plage, grimpa sur la dune et dévala à toute allure de l'autre côté ; il passa comme le vent près de la mare et fonça vers les falaises ; puis, évitant les rochers, il entreprit de faire le tour de l'île. À un moment donné, il sauta, comme en se jouant, un large fossé ; Alec, qui n'avait aperçu l'obstacle qu'à la dernière seconde, fut un peu déplacé par ce bond prodigieux, mais Black l'effectua avec une telle aisance que ce saut s'accomplit sans à-coup sensible.

Tout heureux d'avoir tenu bon, Alec reprit ses esprits : penché en avant, la tête contre l'encolure de Black, il

recommença à lui parler à l'oreille :

« Là !... Là !... C'est parfait, mon grand !... Mais du calme, maintenant !... Doucement !... Doucement !... »

La course folle continua encore jusqu'à la dune qu'ils franchirent de nouveau ; mais, quand il se retrouva sur la plage, Black commença à ralentir et Alec se laissa aller à s'asseoir beaucoup plus, comme il l'aurait fait sur une selle. Ils parcoururent encore, à un galop de moins en moins rapide, deux ou trois cents mètres, pendant lesquels Alec continua à calmer sa monture, tant par la parole qu'en lui caressant l'encolure ; finalement, Black passa au pas, puis s'arrêta.

Alec ne mit pas tout de suite pied à terre ; il appuya son buste contre l'encolure qu'il continua d'enlacer de ses deux bras ; il enfouit son visage dans l'épaisse crinière et, reprenant progressivement son souffle, il savoura l'intense plaisir de cette première et merveilleuse performance. Puis, très doucement, il se laissa glisser à terre. Il n'eut pas même la force de rester debout et s'effondra, épuisé, aux pieds de Black. Certes, il n'était guère en état d'accomplir une course de ce genre. Jamais il n'aurait imaginé qu'un cheval pût galoper à une telle allure.

En revanche, l'étalon ne paraissait nullement affecté par son effort. Tenant bien haut sa tête, il demeura près de son cavalier, le regardant d'un air fier et tranquille. Il respirait profondément, et sa belle robe soyeuse était à peine mouillée de sueur.

Si fatigué qu'il fût, Alec mit longtemps à s'endormir, ce soir-là, tant sa joie était débordante. Son cœur battait à grands coups et ses douloureuses courbatures le laissaient indifférent. Il avait réussi à monter Black ! Il avait dompté, conquis, par sa seule douceur, cet animal sauvage et redoutable ! Désormais, cet extraordinaire étalon noir lui appartenait, à lui seul. Mais à quoi bon ? Seraient-ils jamais

sauvés, l'un et l'autre ? Reverrait-il jamais son foyer, sa famille, son pays ? Allons !... Il ne fallait pas penser à cela. Il s'était promis de ne jamais plus se poser cette question.

Le lendemain, il monta Black pour la seconde fois. L'étalon pointa légèrement, mais ne se défendit pas. Alec lui parla beaucoup et réussit à le faire rester sur place. Puis il serra un peu les jambes et Black se mit à avancer d'un pas allongé et régulier. Ils parcoururent ainsi toute la plage ; puis Alec entreprit de le faire tourner en penchant le haut du corps du côté où il voulait aller et en appuyant doucement sur la tête de Black. Petit à petit, le cheval comprit et exécuta le mouvement.

Saisissant plus fermement la crinière, Alec décida de faire prendre le trot à sa monture ; à cet effet, il accentua la pression de ses jambes contre les flancs de Black qui, sans nervosité, se mit aussitôt à trotter. Mais, si cette allure semblait fort bien convenir au pur-sang, son cavalier dut admettre que, sans selle ni étriers, elle manquait de charme. Aussi s'empressa-t-il de remettre Black au pas, rien qu'en lui parlant ; puis, pendant des heures, il s'appliqua uniquement à le faire changer d'allure et de direction, en un mot à lui faire comprendre tout ce qu'il désirait de lui.

Le soleil déclinait à l'horizon quand ce long et premier dressage s'acheva ; ils se trouvaient alors au bout de la plage. Soudain l'étalon prit le galop si brusquement qu'Alec faillit être désarçonné. Se raccrochant de justesse à la crinière, il se pencha en avant, collant son buste contre l'encolure de Black qui, sans effort apparent, filait comme le vent. L'air lui coupait le souffle et le faisait pleurer. Fatigué par cette journée, il eut peur de voir se renouveler la folle course de la veille et tenta de faire ralentir sa monture.

« Ho ! Là... Ho ! Là... » cria-t-il, mais en vain.

La plage avait environ deux kilomètres de long, et pendant les trois quarts du parcours il ne put être question de calmer le pur-sang. Alors, Alec, jouant le tout pour le tout, cessa de se pencher en avant et s'assit au contraire, légèrement penché en arrière, tout en tirant de toutes ses forces sur la crinière, comme s'il s'était agi de rênes. Presque tout de suite, Black ralentit, puis passa au trot et enfin au pas. Alec, transporté de joie, l'enlaça comme la veille et caressa passionnément l'encolure et la tête de l'animal ; il n'eut ensuite aucune peine à lui faire regagner tranquillement la mare, où ils se désaltérèrent ensemble.

Au cours des jours suivants, l'emprise d'Alec sur son cheval ne fit que croître, et bientôt il fut capable d'obtenir de lui à peu près tout ce qu'il désirait. À la seule vue du garçon, l'instinct sauvage et brutal de l'étalon cessait de se manifester. Plusieurs fois par jour, Alec le montait, soit pour se promener au pas dans l'île, soit pour galoper à toute allure sur la plage ; et c'était pour lui un émerveillement sans cesse renouvelé que de voir l'aisance avec laquelle sa monture dévorait

l'espace. En même temps, et sans qu'il s'en rendît compte, ces séances d'équitation sans selle ni bride le perfectionnèrent à tel point qu'il en arriva à faire véritablement corps avec son cheval.

Un soir, Alec se tenait près de son feu de camp dont les flammes vacillaient au crépuscule ; assis à la turque, les jambes croisées, les coudes reposant sur ses genoux et la tête dans ses mains, il réfléchissait profondément. Le Drake avait quitté Bombay le 15 août, et le naufrage avait eu lieu le 2 septembre. Dix-neuf jours s'étaient écoulés depuis lors ; il les avait soigneusement comptés. En ce 21 septembre, nul doute que sa famille devait le considérer comme perdu en mer. Il serra les poings. Il fallait trouver un moyen d'en sortir ! Cette île ne devait pas être inconnue ni très éloignée des côtes de France ou d'Espagne ! Il

devait y avoir des bateaux qui passaient dans ces parages, et pourtant, malgré des heures de faction quotidienne sur la dune, il n'avait jamais aperçu le moindre navire.

Pour la première fois, il pensa à l'hiver qui approchait. Depuis son arrivée dans l'île il avait eu tellement chaud que l'idée du froid ne lui était pas encore venue à l'esprit. Son abri le protégerait-il assez, quand viendrait le mauvais temps ? Il l'avait renforcé à mesure qu'il trouvait du bois utilisable, mais cela suffirait-il ? Vêtu de haillons, comment résisterait-il au froid, si celui-ci devenait intense ? Déjà, les nuits commençaient à fraîchir.

Il se leva et s'en fut jusqu'à la dune. Black, qui broutait près de la mare, le suivit. Tous deux restèrent une heure à regarder la nuit s'étendre sur la mer houleuse dont les rouleaux venaient inlassablement s'écraser sur la grève. Une brise aigre se leva, les incitant à retourner à l'abri de la futaie. Alec empila du bois sur le feu, pour qu'il durât toute la nuit, puis, fatigué par plusieurs ramassages de carragheen, il alla s'étendre sous son refuge et s'endormit aussitôt.

Un hennissement aigu le réveilla en sursaut au milieu de la nuit, et il fut surpris de trouver l'air particulièrement chaud. Il tardait à ouvrir ses yeux lourds de sommeil quand un craquement inusité au-dessus de lui l'incita à lever la tête. Il se leva d'un bond : le toit de son abri était en feu et les flammes gagnaient les parois.

Dès qu'il en fut sorti, il comprit la cause du désastre. Une forte bourrasque balayait l'île ; elle avait attisé son feu et entraîné des flammèches jusqu'à sa hutte, l'embrasant aisément, à cause de l'extrême sécheresse du bois. N'ayant pour tout récipient que la coquille de tortue, il courut la remplir d'eau et tenta d'enrayer l'incendie en répétant un grand nombre de fois cette manœuvre. Mais le feu avait pris depuis longtemps déjà ; et ces faibles aspersion d'eau

ne purent ni l'éteindre ni même le limiter. Bientôt l'abri ne fut qu'une énorme torche, dont les flammes embrasèrent à leur tour les deux arbres entre lesquels Alec l'avait construit.

Tandis que le garçon s'affairait en vain, l'étalon, demeuré près de la mare, piaffait nerveusement ; de toute évidence il était effrayé, et les torrents de fumée lui déplaisaient. Au reste, la chaleur de l'incendie et l'atmosphère, rendue irrespirable par la fumée, contraignirent les deux compagnons à s'éloigner. Il n'y avait, hélas ! rien à faire qu'à attendre que tout fût consumé ; le feu ne s'étendrait pas, faute de trouver assez d'aliment. Mais la disparition de son abri portait à Alec un coup très dur, car l'île ne pouvait plus lui fournir assez de bois pour construire une autre hutte.

Tout le restant de la nuit, il regarda tristement se consumer sa précaire cabane, puis le vent se calma, en même temps que les premières lueurs de l'aube blanchissaient l'horizon. Si déçu qu'il fût de la perte qu'il subissait, il ne se laissa pourtant pas aller au découragement et se promit de reconstruire un abri, au besoin par d'autres moyens. S'il n'y parvenait pas, il partagerait le sort de Black, qui se contentait de coucher à la belle étoile.

Il se dirigea donc vers la plage, espérant y trouver les épaves rejetées par la houle. Black, qui l'accompagnait, atteignit avant lui le sommet de la dune. Or à peine y était-il arrivé qu'il se cabra, hennit fortement et fit un brusque demi-tour, en revenant vers Alec. Celui-ci, pressant le pas, parvint à son tour en haut de la côte, et quelle ne fut pas sa stupéfaction en découvrant, ancré à quelques centaines de mètres du rivage, un navire !

Il entendit des voix sur sa gauche ; c'était un groupe de matelots qui hissaient une embarcation sur le sable.

Incapable d'articuler un son, tellement il était bouleversé, Alec s'élança vers eux.

« Tu avais raison, Pat ! disait l'un des marins, dans un dialecte typiquement irlandais. Il y a sûrement quelqu'un sur cet îlot !

— Dame ! répondit l'autre. D'habitude, le feu ne prend pas tout seul, et ça fait un moment que je le voyais, celui-là ! »

## Chapitre 5

Sauvés !

Alec, bouleversé, ne put retenir ses larmes ; elles brouillaient son regard, tandis qu'il courait vers la chaloupe. Il trébucha, tomba, se releva et reprit sa course. Un instant plus tard, les matelots le reçurent dans leurs bras.

« Sainte Vierge ! s'écria l'un d'eux. C'est un gosse ! »

Alec, essoufflé et trop ému, balbutia quelques mots inintelligibles, si bien que les cinq hommes, ahuris, se regardèrent en hochant la tête. Mais bientôt le garçon retrouva sa voix et se mit à crier, de toutes ses forces :

« Sauvés ! On est sauvés, Black !... Black ! On est sauvés !... »

De plus en plus déconcertés, les marins l'observèrent en silence. En vérité, il offrait un aspect peu banal avec ses longs cheveux en broussaille et ses guenilles. Son corps était si bronzé que, sans sa chevelure rousse, on aurait pu le prendre pour un indigène. L'un des hommes, que son uniforme désignait comme le commandant du navire, passa son bras autour des épaules d'Alec et lui dit, paternellement :

« Ne t'en fais pas, petit ! Tout va s'arranger ! » Alec, semblant sortir d'un rêve, se ressaisit et, regardant l'officier, répondit :

« Merci, commandant !... Ça va maintenant. » Les cinq hommes, l'entourant, se penchèrent vers lui, et le commandant lui demanda :

« Y a-t-il quelqu'un d'autre que toi dans l'île ?

— Rien que Black, commandant ! » répondit-il. Les marins, n'y comprenant rien, se concertèrent des yeux et leur chef reprit :

« Qui est donc Black, petit ?

— C'est un cheval ! » dit Alec.

Il se mit à raconter son aventure, la tempête, le naufrage, les heures passées dans la mer démontée, cramponné à la longe de l'étalon qui l'avait sauvé, la lutte contre la faim dans l'île, la conquête et le premier dressage de Black, enfin l'incendie qui, cette nuit même, avait réduit en cendres sa cabane. A mesure qu'il évoquait ainsi les épreuves de ces terribles semaines, la sueur perlait au front d'Alec. Lorsqu'il eut achevé son récit, il y eut un moment de silence, puis un des hommes déclara :

« Ce gosse a un coup de soleil, commandant ! il nous raconte des histoires. Ce qu'il lui faut, c'est un repas chaud et un bon lit ! »

Alec les regarda les uns après les autres et vit qu'ils ne le croyaient pas. Une violente colère lui empourpra le visage. Pourquoi ces gens se montraient-ils tellement stupides ? Son histoire était-elle donc si fantastique ? Il allait leur prouver qu'elle était vraie, et avant peu ! Il n'avait qu'à appeler Black. Il mit deux doigts dans sa bouche et siffla. Puis il leur dit :

« Et maintenant, écoutez !... Ecoutez bien ! »

Immobiles, les cinq hommes gardèrent le silence. Plusieurs minutes s'écoulèrent, sans que l'on entendît autre chose que le ressac.

« Allons ! dit alors le commandant. Il faut nous en aller, petit ! Nous nous sommes écartés de notre route pour te chercher et nous avons pris du retard, tu sais ! »

Hébété, Alec se tourna vers le cargo dont les deux cheminées crachaient une épaisse fumée. C'était un bâtiment plus important que le Drake. Comme il réfléchissait, le commandant reprit :

« Nous allons en Amérique du Sud, sans escale jusqu'à Rio de Janeiro. Nous pouvons t'y emmener et nous câblerons à tes parents que tu es vivant. »

Ce disant, il le prit par un bras ; trois matelots avaient déjà regagné la chaloupe qu'ils s'apprêtaient à remettre à la mer. Pat, le dernier marin, lui saisit l'autre bras et voulut l'entraîner vers l'embarcation. Éperdu, Alec chercha quel était son devoir. Il allait quitter l'île, quitter l'étalon qui lui avait sauvé la vie !... C'était impensable ! D'un brusque mouvement, il se dégagea et prit sa course en direction de la mare.

Bouche bée, les matelots le suivirent des yeux tandis qu'il gravissait la dune ; quand il en eut atteint le sommet, il s'arrêta et siffla de nouveau. Un assez long silence suivit, puis un cri perçant, inhumain, déchira l'air ; c'était un appel sauvage et terrifiant qui donna aux cinq hommes la chair de poule. Le garçon disparut pendant quelques minutes, puis soudain un étonnant spectacle s'offrit à leurs yeux. Surgissant de derrière la dune, un gigantesque cheval noir, dont l'ample crinière s'agitait sous la brise, apparut, accompagné du gosse. Tous deux marquèrent un temps d'arrêt et l'animal poussa un nouveau hennissement, véritable cri de bête sauvage. Il tenait sa tête très haute et dressait ses oreilles ; même à cette distance, on pouvait se rendre compte qu'il s'agissait d'une bête exceptionnelle, tant par sa taille que par son comportement.

Alec passa ses bras autour de l'encolure de Black et enfouit son visage dans l'épaisse crinière.

« On va s'en aller ensemble, Black ! lui dit-il. Moi, je ne pars pas sans toi ! »

Ils reprirent côte à côte leur marche vers la plage ; Alec ne cessait de parler doucement à l'étalon et de le caresser pour le calmer. Black avançait d'un pas incertain, mais sans chercher à fuir. En approchant des marins, il se cabra et agita ses antérieurs. Les trois matelots s'accroupirent dans la chaloupe ; seuls Pat et le commandant ne bronchèrent pas, mais, à mesure que Black continuait d'avancer, leurs visages trahirent une frayeur croissante. A vingt mètres d'eux, le cheval s'arrêta, puis recula de deux ou trois pas sans quitter des yeux les étrangers. Alec, n'essayant pas de le retenir, se borna à le flatter et à lui parler calmement, passant tour à tour, à sa droite et à sa gauche, de l'air le plus naturel. Tourné vers l'officier, il lui dit d'une voix forte :

« Il faut que vous nous preniez tous les deux, commandant ! Je refuse de l'abandonner.

— Il est bien trop sauvage, répliqua l'autre. Nous ne pouvons pas le prendre à bord. Jamais nous n'arriverions à le maîtriser !

— Vous n'aurez pas à vous en occuper. Moi, je me chargerai de tout ce qui le concerne. Regardez donc comme il est calme maintenant ! »

Black, immobile comme une statue, avait la tête tournée vers le cargo, comme s'il comprenait ce qui se passait. Alec, un bras passé autour de l'encolure, reprit :

« Comprenez-vous, commandant, que je ne peux pas le quitter ? C'est lui qui m'a sauvé ! »

L'officier échangea quelques mots avec ses hommes, puis il s'écria :

« De toute façon, nous n'avons aucun moyen de le transporter à bord ! Alors, à quoi bon discuter ? Comment veux-tu l'amener là-bas ?

— Il nage admirablement, commandant. »

Il y eut un nouveau conciliabule entre les marins, et quand leur chef revint vers Alec, son visage ridé paraissait encore plus soucieux. Il ôta sa casquette et passa la main dans ses épais cheveux gris.

« O. K. ! Tu as gagné, mon gars ! On va essayer. Mais à toi de te débrouiller pour l'amener jusqu'au bateau ! »

Alec sentit son cœur battre à grands coups.

« Allons, Black ! Viens ! » dit-il, en se dirigeant vers la chaloupe que les matelots venaient de mettre à l'eau.

L'étalon hésita, puis suivit lentement son ami ; à quelques pas du groupe, il s'arrêta, ses naseaux frémirent et il pointa un peu.

« Embarquez, commandant ! dit Alec. Moi, je sauterai dans la chaloupe quand elle sera un peu plus loin. Ne ramez pas trop vite, s'il vous plaît ! » Les cinq hommes prirent place dans l'embarcation, qui commença à quitter le rivage. Alec, se tournant alors vers Black, lui dit :

« C'est notre seule chance, mon vieux ! Ne me laisse pas tomber, surtout ! »

Il se rendit compte que l'animal était nerveux ; certes, Black avait appris à lui faire confiance, mais son instinct farouche l'incitait à se méfier des autres hommes. Alec marcha à reculons vers la chaloupe sans quitter l'étalon des yeux et sans cesser de lui parler. Black, la tête haute et roulant des yeux effrayés, le suivit. Lorsque le garçon entra dans la mer, le cheval s'arrêta et ne bougea plus. Parvenu à la chaloupe, Alec se hissa à l'arrière et les hommes commencèrent à ramer à petits coups.

A quelques mètres du rivage, Alec cria d'une voix forte.

« Allons, Black ! Viens !... Viens, Black ! » L'étalon piaffa, pointa légèrement, puis se décida à pénétrer dans l'eau ; mais au bout de quelques pas, il fit un brusque demi-

tour et revint sur la plage, qu'il laboura de furieux coups de sabot. La chaloupe dérivant un peu, il fit quelques foulées au galop dans la même direction que celle du courant. Mais, Alec l'ayant sifflé, il s'arrêta de nouveau et regarda le canot, distant d'une trentaine de mètres. Tout à coup, il se cabra tout droit, puis, d'un bond énorme, se jeta dans les flots.

« Bravo, Black ! C'est ça ! Viens !... Viens vite ! » criait Alec sans se lasser.

L'animal eut bientôt de l'eau jusqu'au poitrail, puis il perdit pied et se mit à nager vigoureusement. Il avançait si vite qu'il ne tarda pas à rattraper la chaloupe, dont les matelots ramaient à pleins bras.

« Vite ! Vite ! Au bateau ! » leur cria Alec.

Seule, la tête de Black émergeait de l'eau, à quelques mètres d'Alec, qui, penchant son buste au-dessus des vagues, multipliait les encouragements et les appels. La puissante masse du pur-sang glissait harmonieusement dans la mer, et ses membres fonctionnaient comme les pistons d'une machine.

Dès qu'ils eurent atteint le cargo, le capitaine et trois matelots bondirent sur l'échelle de coupée, ne laissant que Pat avec Alec dans la chaloupe.

« Tâche de le garder là pendant deux minutes ! » cria le commandant.

Black vint en nageant longer le canot, si bien qu'Alec put lui caresser la tête, en murmurant :

« À la bonne heure ! Ça, c'est un crack ! »

Du haut de la passerelle, le commandant l'appela, et levant les yeux, Alec vit descendre le câble du mât de charge, au bout duquel se trouvait une sangle. Le problème allait consister à passer cette sangle sous le ventre du cheval...

Black, cessant de regarder Alec, vit aussi descendre l'appareil non loin de sa tête, et, prenant peur, il s'écarta de la chaloupe malgré les appels réitérés de son ami. Cependant, Pat, qui défaisait fébrilement les boucles de la sangle, s'écria :

« Il faut arriver à lui passer ça sous le ventre ! Il n'y a pas d'autre moyen ! »

Alec réfléchit aussi vite qu'il le put. Il fallait trouver une solution, tout de suite, et coûte que coûte ! L'étalon venait de faire demi-tour et revenait vers le bateau. Si seulement il consentait à rester tout près !...

« Donnez-moi la sangle, je vous prie, et beaucoup de corde ! dit-il à Pat.

— Voilà, fit l'autre en s'exécutant. Qu'est-ce que tu veux faire ? »

Mais Alec parut n'avoir pas entendu la question.

Il saisit fermement la sangle et se redit continuellement : « Il le faut, il le faut, il le faut !... » Il enjamba le rebord du canot et se laissa glisser dans l'eau. Pat en fut si abasourdi qu'il ne put articuler un mot. Alec fit quelques brasses à la rencontre de Black, traînant le câble derrière lui ; puis il s'arrêta et, restant sur place, il appela doucement l'étalon, qui, sans hésiter, nagea vers lui.

Alec prit garde de ne pas le laisser trop approcher, de peur de recevoir un coup de pied ; il tint un instant la crinière à bout de bras, cherchant le meilleur moyen de passer la sangle sous le ventre de l'animal. Pat lui cria des conseils qu'il n'écouta pas ; car, pour Alec, il n'y avait qu'une méthode à appliquer, s'il voulait réussir rapidement.

Tenant dans sa main gauche la sangle, il se laissa couler le long de l'encolure de Black, dont il tenait la crinière dans sa main droite. Quand il fut sur le point de disparaître sous l'eau, il respira profondément et plongea,

nageant de toutes ses forces pour tenter de passer sous le ventre de l'étalon. Gardant les yeux ouverts, il aperçut les sabots qui battaient l'eau furieusement et réussit à se glisser dessous. Dès qu'il fut certain d'être arrivé de l'autre côté, il se hâta de remonter à la surface, serrant toujours la sangle dans sa main.

Il retrouva Black, qui, à peu près à la même place, le cherchait anxieusement des yeux. La manœuvre avait réussi. La sangle passait bien sous le ventre du cheval ; elle se terminait par trois gros anneaux qu'il fallait maintenant accrocher aux trois agrafes correspondantes situées à l'extrémité du câble.

Il fit signe que l'on amenât la potence du mât de charge juste au-dessus de sa tête et que l'on tendît le câble. De cette manière, les agrafes se présentèrent à peu près au-dessus du dos de Black. Alec comprit qu'il ne pouvait éviter le risque d'un coup de pied, en venant tout contre le flanc de l'animal pour saisir les agrafes. Jouant le tout pour le tout, il nagea donc de manière à se placer à égale distance des membres antérieurs et postérieurs de Black, qui provoquaient dans l'eau de puissants remous.

Dès que l'étalon sentit contre son flanc le frottement de la sangle, sa nervosité augmenta. Alec, prenant appui d'une main sur le garrot, tendit de l'autre les anneaux vers les agrafes. Par un effort désespéré, il réussit à accrocher le premier et il allait placer le second quand une douleur fulgurante le paralysa : une de ses jambes, atteinte d'un coup de pied, refusa de fonctionner. Dans un dernier sursaut d'énergie, il parvint cependant à accrocher les deux derniers anneaux, puis il se laissa aller sur le dos et, nageant de ses deux bras, il s'écarta de Black.

Aussitôt, les marins du cargo commencèrent à hisser l'étalon, qui se débattait furieusement dans l'eau, faisant jaillir de tous côtés d'immenses gerbes d'écume. Ses lèvres

retroussées laissaient voir ses énormes mâchoires prêtes à mordre, et ses yeux chargés de haine étaient terrifiants. Tout le temps que dura la lente ascension, ses membres et sa tête s'agitèrent farouchement, secouant le mât de charge au point que l'on craignit de le voir se rompre.

Pendant ce temps, Alec, épuisé de fatigue et de souffrance, atteignit la chaloupe, où Pat l'attendait anxieusement :

« Il faut me hisser, moi aussi ! balbutia-t-il... je suis blessé... à la jambe. »

Le matelot appela à l'aide, puis avec un camarade, il tira le garçon de l'eau. Mais ce mouvement rendit la douleur d'Alec si intolérable qu'il n'y résista pas. Il eut l'impression de sombrer dans un grand trou noir et s'effondra sans connaissance dans les bras de Pat.

Quand il revint à lui, il se trouvait dans un lit, et Pat était assis, lui souriant de ses petits yeux bleus et bridés.

« Ah ! tout de même ! s'écria le matelot en voyant le blessé ouvrir les yeux. Ce n'est pas trop tôt ! Je croyais que tu n'allais jamais te réveiller, petit !

— Quelle heure est-il ? J'ai dormi longtemps ? »

Pat passa dans ses cheveux noirs et hirsutes une grosse main noueuse.

« Ma foi, dit-il, encore assez, mon gars ! Mais c'est normal après tout ! Tu étais mort de fatigue, tu sais !... Voyons !... On t'a embarqué mardi matin, et maintenant nous sommes mercredi soir.

— Eh bien ! dit Alec. Ça fait un rude somme.

— On t'a réveillé deux fois pour te faire prendre un peu de bouillon ; mais tu l'as avalé sans même ouvrir les yeux, et tu t'es rendormi tout de suite. Tu ne t'en souviens sûrement pas. »

Alec remua légèrement, mais sentit aussitôt une douleur dans sa jambe droite. Il pâlit et demanda à Pat :

« Est-ce que je suis sérieusement touché ?

— Le docteur dit que non. C'est une plaie profonde, jusqu'à l'os, mais tu n'as rien de cassé. Tu pourras marcher dans quelques jours.

— Et pour Black, comment ça s'est-il passé ?

— Oh ! là ! là ! Ne m'en parle pas ! Jamais de ma vie je n'ai imaginé qu'un jour je me trouverais devant une bête pareille ! Quelle bagarre, mon fils ! Il nous en a fait voir, c'est moi qui te le dis ! Il a manqué tout défoncer dans le bateau ! Bon sang, quel démon ! Sitôt que ses pieds ont touché le pont, il a commencé à se battre avec nous. Sans la sangle qui le maintenait, il nous aurait tous tués, je te le jure ! Je n'ai jamais vu un cheval donner des coups de pied comme lui. Impossible de le faire tenir une seconde tranquille. Ah, tu nous as bien manqué, pour sûr ! Alors, on l'a de nouveau soulevé, et j'ai cru qu'il devenait complètement fou. Sa tête était vraiment terrible à voir, et quant à ses cris, je crois que je les entendrai jusqu'à mon dernier jour ! »

Pat s'interrompit et parut un peu embarrassé, puis il reprit :

« Un de nos gars s'est trop approché de lui, et ce démon noir ne l'a pas raté ! Il l'a envoyé rouler à dix mètres ! Alors on a décidé que le seul moyen de le posséder, c'était de l'étouffer. On lui a passé trois lassos autour du cou, et on a tiré dessus tant qu'on a pu. Quand il a été à peu près incapable de respirer, on l'a descendu dans la cale. Mais là aussi, ç'a été un travail comme je ne voudrais pas en refaire un, je te le jure ! Il y a d'autres chevaux et du bétail dans le fond, et tous ont une frousse épouvantable de Black. Il fait sans arrêt un vacarme effarant là-dedans, et je me demande comment ça va

tourner. On l'a mis dans la stalle la plus solide, et on l'a renforcée. Mais je crains que rien ne lui résiste ! »

Pat se leva et marcha de long en large dans la cabine. Alec garda le silence, puis il lui dit, lentement :

« Je suis désolé de vous avoir causé tous ces ennuis. Ce n'est vraiment pas de chance que je n'aie pas été capable de...

— Je ne t'ai pas raconté tout ça pour que tu t'excuses, petit ! s'écria Pat en l'interrompant. Nous savions bien, rien qu'à le voir sur la plage, à quoi nous nous exposions, et sans doute ce bougre d'animal vaut-il la peine qu'on prend pour lui. Mais ce qui est sûr, c'est que tout le monde à bord a compris qu'on a besoin de toi pour t'occuper de lui. Personne n'oserait maintenant en approcher, tu penses bien !

— Dites au capitaine et aux matelots que je les récompenserai. Je ne sais pas encore comment, mais je me débrouillerai.

— Bah, ne pense pas à ça, petit ! Maintenant il faut que j'aie à mon travail. Toi, tâche de dormir encore ; c'est ce que tu as de mieux à faire ; manger et dormir, dormir et manger, pour te retaper bien vite !... Ah, j'oubliais ! Donne-moi l'adresse de tes parents, pour qu'on leur câble que tu es sain et sauf et en route, avec nous, pour Rio. »

Alec sourit et écrivit son adresse sur le papier que Pat lui tendit.

« Dites-leur que je les retrouverai... bientôt, et merci beaucoup, Pat ! » fit-il.

# Chapitre 6

## Le roi de l'espèce

Après quelques jours de repos, Alec fut autorisé à se lever ; mais il ne put guère s'appuyer sur sa jambe encore fragile. Il était en train de s'habiller lorsqu'on frappa à la porte.

« Entrez ! » cria-t-il.

Pat fit irruption dans la cabine, brandissant un radiogramme.

« C'est de tes parents, petit ! » fit-il.

Alec saisit fébrilement la dépêche ; elle était ainsi conçue :

« REMERCIONS DIEU. ENVOYONS ARGENT RIO. RENTRE VITE. TENDRESSES. MAMAN ET PAPA. »

Le garçon, ému, garda un instant le silence puis leva vers Pat des yeux un peu humides.

« Ce ne sera plus bien long, maintenant, dit-il.

— Comment va la jambe ? demanda Pat, tout souriant.

— Pas trop mal, répondit Alec en continuant de s'habiller. Et Black, comment va-t-il ?

— De mieux en mieux, hélas ! Car il va nous en faire voir ! Il est grand temps que tu descendes près de lui ! »

Alec passa un ample pantalon de marin que le commandant lui avait fait remettre.

« Un peu grand, pas vrai ? dit Pat.

— Ça vaut mieux que de ne pas en avoir du tout ! »  
répliqua le garçon en riant.

Il plia le télégramme et le mit dans sa poche.

« Merci, Pat, fit-il. Et maintenant, allons-y. »

S'appuyant sur le matelot, il gagna la porte en boitant assez bas, et ajouta :

« Pourvu que Black n'ait pas tout cassé !

— Il ne faudra pas rester longtemps, fiston ! déclara Pat. Rappelle-toi ce que le docteur a dit ! »

Quand il arriva dans la cale, Alec se trouva au milieu d'un tapage assourdissant, mené par toutes les bêtes et dominé par le formidable martèlement des sabots de Black. La tête de l'étalon dépassait largement la porte de la stalle et ses yeux regardaient de tous côtés. S'avançant, Alec l'appela. Aussitôt, Black se tourna vers lui, ses naseaux frémirent et il hennit joyeusement.

« Hello, mon grand ! s'écria Alec en allongeant le bras. Est-ce que je t'ai manqué ? »

Le cheval secoua la tête, la baissa, et vint frotter son nez contre l'épaule d'Alec, qui, d'un geste calme et doux, lui caressa longuement le chanfrein. Puis, tirant de sa poche une pomme, qu'il avait mise de côté en prenant son petit déjeuner, il la plaça dans la paume de sa main, où Black eut tôt fait de la happer goulûment. Pat lui ayant apporté une brosse douce, une étrille et un peigne, Alec entra dans la stalle et s'y enferma. Il procéda à un examen minutieux de l'animal et se réjouit de le retrouver en bon état.

« Ils t'ont durement traité, mon pauvre vieux, lui dit-il. Mais, que veux-tu, ils n'avaient pas le choix ! »

Pendant une heure, il pansa l'étalon, démêlant les crins embroussaillés et redonnant à la robe soyeuse un superbe éclat. Il nettoya la stalle, refit la litière, mit un peu

d'avoine et beaucoup de foin dans la mangeoire et fit boire Black. Puis, certain d'avoir désormais calmé son compagnon, il regagna, très las, sa cabine, au bras de Pat émerveillé.

Dès lors, les jours s'écoulèrent rapidement. Alec passait la majeure partie de son temps dans la cale et se reposait près de Black, en attendant que sa jambe achevât de se guérir. En vain, le commandant et Pat tentèrent-ils de l'intéresser à la marche du navire et au voyage ; ils finirent par y renoncer, déconcertés par l'extraordinaire intimité du garçon et de son cheval, qu'ils n'arrivaient pas à comprendre.

Un jour que les deux hommes regardaient Alec, occupé à panser le pur-sang, le commandant dit à Pat :

« C'est vraiment incroyable de voir comment ces deux êtres s'entendent ! Quand je pense à la sauvagerie de cette grande bête, je n'en reviens pas. Elle est capable de tuer n'importe qui l'approche, mais il suffit que ce gosse arrive pour qu'elle devienne douce comme un agneau ! C'est inouï !

— Ça, pour sûr, commandant, c'est fantastique ! répliqua Pat. Je n'ai jamais rien vu d'aussi étonnant et je me demande où ça va les mener, tous les deux. »

Cinq jours plus tard, ils arrivèrent à Rio de Janeiro. Le commandant chargea Pat d'accompagner Alec à la poste, où l'attendait un mandat télégraphique, puis d'organiser son voyage de retour aux Etats-Unis. Tout en circulant dans la vaste capitale, Alec avait quelque peine à croire à la réalité de cette dernière étape. Encore quelques jours en mer, et il serait chez lui !

Dès qu'il eut touché son mandat, il s'en fut au bureau de transit ; un cargo à destination des U. S. A. devait lever l'ancre le lendemain. Alec prit un billet pour Black et pour lui ; presque tout son argent y passa.

Très gêné, il dit à Pat :

« Ça ne me laisse rien, ni pour le commandant, ni pour vous autres !

— Ah ! Ne t'en fais donc pas pour ça, petit ! répliqua Pat. Ça n'a aucune importance ! »

Aussitôt rentré à bord, Alec alla frapper à la porte du commandant ; il le trouva assis devant un imposant bureau couvert de papiers. Après avoir achevé ce qu'il était en train d'écrire, l'officier fit asseoir Alec et lui dit :

« Alors, mon petit, voici venu le moment de nous séparer !

— Oui, commandant. J'ai touché mon mandat et retenu ma place sur un cargo qui part demain. Seulement, voilà ! ajouta-t-il en tirant de sa poche quelques pièces de monnaie qu'il mit sur la table. C'est tout ce qui me reste ! Évidemment, mes parents ne pouvaient pas se douter que j'aurais à payer le passage de Black en plus du mien. Alors, ce qu'ils m'ont envoyé a tout juste suffi pour nos deux billets...

— Et tu te tracasses, parce que tu crois que tu nous dois quelque chose ?

— Bien sûr ! Sans vous, nous serions encore dans l'île ! »

Le commandant se leva et vint poser sa main sur l'épaule du garçon.

« Ne te fais pas de souci, mon petit ! Nous ne comptons rien recevoir de toi ; avec ton cheval, tu nous as donné plus de distractions et d'émotions que nous n'en avons connu pendant toute notre carrière ! »

• Ils sortirent ensemble de la cabine, et l'officier ajouta :

« Tout ce que je souhaite, c'est que tu rentres maintenant chez toi sans incident ; ma meilleure récompense sera de recevoir bientôt de bonnes nouvelles de toi.

— Merci, commandant ! dit Alec. Vous êtes chic !...

— Et surtout, ne te laisse pas voler ton démon noir !

— Oh ! ça, pas de danger, commandant ! »

Le débarquement de Black eut lieu le lendemain après-midi ; Alec lui fit descendre tranquillement la passerelle, tenant d'une main ferme son licol et ne cessant de le rassurer en lui parlant. Le cargo sur lequel ils devaient embarquer était arrivé pendant la nuit, et l'on procédait à son chargement sur un quai voisin. Pat et la plupart des matelots firent cercle autour de Black et d'Alec qui dit au revoir à chacun d'eux. Pat, resté seul auprès du garçon, lui dit :

« Ça me fait quelque chose de te quitter, petit ! Bonne chance, et surtout, pas d'imprudences !

— Compte sur moi, répondit Alec. Et n'oublie pas, si tu fais escale à New York, de venir me voir !

— C'est promis. Peut-être que j'irai là-bas quand j'en aurai assez de naviguer !... Mais dis moi, Alec, qu'est-ce que tu vas faire de Black à New York ?

— Je n'en sais rien, Pat. Je n'y ai pas beaucoup réfléchi, je t'avoue. Tout ce que j'espère, c'est que mes parents me laisseront le garder...

— Plus je le regarde, dit Pat, plus je trouve qu'il est taillé pour la vitesse. Je suis convaincu qu'il battra bien des records.

— Tu penses qu'il pourrait courir ?...

— Peut-être. Il y a huit ans, avant de devenir marin, je me suis occupé d'élevage et d'entraînement de chevaux en

Irlande. Il m'en est passé de fameux entre les mains, je t'assure ! Eh bien, je n'en ai jamais vu un seul qui semblait autant que le tien fait pour courir.

— Et tu ne te trompes pas ! répondit Alec en se remémorant les folles galopades dans l'île. Enfin, on verra bien ! Au revoir, Pat ! Il faut maintenant que j'aille là-bas ; ils ont presque fini leur travail. Et merci encore. »

Ils se serrèrent chaleureusement la main.

« A bientôt, petit, et bonne chance !

— C'est ça ! À bientôt, Pat ! »

Alec conduisit Black vers le quai voisin. Un groupe de chevaux se trouvait réuni dans un coin, en attendant qu'on procédât à leur embarquement. Des dockers affairés couraient de tous côtés. L'air était empli d'odeurs de fruits et de bétail.

À la vue des chevaux, l'étalon se cabra et les bêtes poussèrent des hennissements effrayés. Aussitôt, Alec prit soin de le mener à bonne distance de ses congénères. Il se laissa faire, mais, dressant fièrement la tête et les oreilles, il toisa les autres animaux d'un air dominateur.

« Ça te rappelle le bon temps, pas vrai, mon vieux ? » lui dit Alec.

Tandis qu'il attendait son tour d'embarquer, Alec, songeant à ses parents, se demanda quelle serait leur réaction à la vue du pur-sang. Quelle chance que, l'année précédente, ils eussent précisément déménagé de New York, pour aller habiter en banlieue, à Flushing ! Il était convaincu qu'il trouverait, non loin de chez lui, un endroit où installer Black, à la condition que ses parents y consentissent.

Tout à coup, l'étalon poussa un hennissement strident et tout son corps frémit. A l'extrémité du quai, un cri du même genre déchira l'air, et tous les chevaux parqués à

l'écart se serrèrent peureusement les uns contre les autres. Un grand étalon bai parut, tenu en main par un homme d'écurie qui le conduisait vers un autre cargo.

Alec se réjouit de ce que l'animal ne fût pas destiné à embarquer sur le même navire que Black, car ils avaient tous deux sensiblement la même taille et, de toute évidence, le Géant Noir n'éprouvait aucune sympathie pour le bai. Au contraire, il tirait si fort sur sa longe qu'Alec eut beaucoup de mal à le retenir. Dressant très haut la tête, il ne quitta plus des yeux le nouveau venu.

Celui-ci donnait d'ailleurs du fil à retordre à son conducteur. Il piaffa, rua, et finalement se cabra, tout comme Black l'avait fait si souvent dans l'île. Les autres chevaux se mirent à hennir à qui mieux mieux et, les deux étalons joignant leurs cris à ce concert, ce fut bientôt un vacarme infernal. Alec commença à s'inquiéter, car il se rendait compte que Black se laissait de nouveau aller à son instinct violent. Et, soudain, il se rappela ce que lui avait raconté son oncle : dans les troupes de chevaux sauvages, il y avait toujours un étalon qui régnait seul sur tous les autres, ne tolérant aucune rivalité dans sa suprématie.

« Holà, doucement, Black ! Du calme ! » dit-il.

L'étalon coucha ses oreilles et s'ébroua en piaffant rageusement. Après un bref répit, le bai poussa de nouveau un hennissement perçant et pointa, droit sur ses postérieurs. Autour de lui, des marins crièrent et gesticulèrent pour tenter de le faire tenir tranquille. Mais l'animal se cabra de plus belle, et soudain, l'homme qui le tenait, s'écroulant, lâcha la longe.

Instantanément Black se cabra à son tour et poussa un cri terrifiant. Dès lors, Alec comprit qu'il ne le retiendrait plus ; en fait, un instant plus tard, la longe lui échappa des mains.

Les deux étalons se précipitèrent l'un vers l'autre, faisant résonner leurs sabots sur le quai, comme des roulements de tonnerre. En quelques secondes ils se heurtèrent. Dressés tous deux sur leurs postérieurs et se servant de leurs antérieurs comme fait un boxeur de ses bras, ils se lancèrent de furieux coups ; de leurs énormes mâchoires grandes ouvertes, ils cherchèrent à se prendre à la gorge. Ce fut Black qui y réussit le premier ; ses dents pénétrèrent dans l'encolure du bai et ne le lâchèrent plus pendant un long moment. Mais les deux combattants perdirent bientôt l'équilibre et durent s'accorder un très bref répit.

Aussitôt après, ils se jetèrent de plus belle l'un contre l'autre, pointant, mordant, bottant, ruant, de toutes les manières imaginables. Alec, fasciné, contempla ce combat épique de deux bêtes sauvages luttant pour leur suprématie. Il se rendit compte que, petit à petit, le bai faiblissait. Incontestablement, Black était plus fort et plus résistant. Tout à coup, ayant réussi à prendre un peu d'élan, il bondit sur le bai avec une telle puissance qu'il le déséquilibra. L'énorme masse de l'étalon s'écroula sur le quai. Instantanément, Black se cabra de toute sa hauteur, puis laissa retomber ses antérieurs sur l'encolure de son adversaire qui, terrassé, ne bougea plus.

Il resta ainsi, triomphant, pendant quelques secondes, puis poussa un cri vainqueur, comme jamais Alec n'en avait encore entendu. Ses yeux étincelaient et tout son corps était couvert de sang mêlé d'écume. Qu'allait-il faire ensuite ?

Il tourna la tête vers les chevaux parqués non loin de là. Abandonnant sa victime, il s'en fut d'un pas majestueux vers les autres bêtes qui, à son approche, hennirent nerveusement mais ne bougèrent pas. Sans se hâter, il fit le tour du groupe, la tête haute et l'air dominateur.

Comme l'heure avançait, Alec, décidant d'aller le chercher, se dirigea vers lui.

« Attends, petit ! crièrent les matelots. Attends qu'il se soit calmé ! Tu vas attraper un mauvais coup ! »

Mais il n'en tint aucun compte et poursuivit sa marche. Black, le voyant venir, s'arrêta net et le laissa approcher. Il était dans un triste état, couvert de sang et de blessures, mais il portait sa tête plus haute et droite que jamais et sa crinière s'agitait au vent. Alec s'attacha surtout à observer les yeux de son cheval ; l'expérience lui avait appris à comprendre le langage de ce regard. Il constata que son terrible compagnon commençait à se calmer un peu ; ses naseaux cessèrent de frémir et il parut écouter les mots qu'Alec prononçait d'une voix douce.

Une ou deux minutes passèrent. Alec ramassa la longe qui était demeurée attachée au licol, la tendit et tira un peu dessus. L'étalon tourna la tête vers lui, hésita un instant, puis fit face au groupe des chevaux. Alec laissa glisser la longe entre ses doigts, pour ne pas gêner Black qui, une dernière fois, passait en revue ses congénères, et il attendit patiemment. Bientôt, l'étalon, semblant avoir pris sa décision, tourna le dos aux autres animaux et se mit tranquillement en marche à côté de son ami.

Parmi les matelots qui assistaient à la scène, des cris de stupéfaction et des applaudissements se firent entendre, mais Alec n'y prêta aucune attention. Il avait hâte d'embarquer son cheval et de panser ses blessures. La sirène du cargo mugit et le garçon se hâta vers la passerelle. Comme il tirait un peu plus sur la longe, Black lui résista un instant et s'arrêta pour jeter encore un regard en arrière.

« Allons, Black ! Viens, maintenant ! Il est tard ! »

Un long moment s'écoula, puis, docile, l'étalon se laissa conduire. Au moment de s'engager sur la passerelle,

Alec vit qu'un groupe de gens entourait le bai qui venait de se relever. On lui tâta les membres et on le fit marcher : chose incroyable, l'animal ne paraissait pas avoir de mal ! Alec s'en réjouit fort, car Dieu seul savait quels ennuis il aurait eus si Black avait gravement blessé son antagoniste !

L'arrivée de l'étalon sur le pont provoqua presque une panique, tous les matelots s'écartant de lui comme de la peste. Mais il s'en trouva un, moins peureux que les autres, pour montrer à Alec le chemin de la cale, où se trouvait le box retenu pour Black.

Dès qu'ils y furent parvenus, Alec se hâta de préparer une épaisse litière ; puis il remplit un seau d'eau et commença à laver les plaies. Le matelot revint peu après, apportant un gros pot d'onguent. Il était tout jeune, à peine plus âgé qu'Alec.

« Je n'ai jamais rien vu de pareil ! dit-il.

— Moi non plus, fit Alec, affairé à soigner les membres délicats du pur-sang. Merci pour l'onguent. Tu serais vraiment épatant si tu pouvais m'apporter des morceaux de linge propre. Il va falloir que je lui bande quelques-unes de ses coupures, sans ça, elles s'infecteront !

— Bien sûr ! On va lever l'ancre dans quelques minutes, et dès que j'aurai un instant, je t'apporterai ça ! »

# Chapitre 7

## Retour au foyer

Alec entendit la sirène du cargo mugir trois fois.

Le dernier cheval que l'on venait d'embarquer fut amené dans la cale et fit un écart en passant devant le box de l'étalon. Black dressait fièrement la tête au-dessus des bat-flanc et observait les stalles occupées par les autres chevaux.

Les machines se mirent en mouvement, faisant trembler le navire. Alec continua de nettoyer l'une après l'autre les blessures de son compagnon.

« Encore un peu de patience, mon vieux ! lui dit-il. Quelques jours de mer et nous serons chez nous ! »

Avec précaution, il lava une profonde entaille que le bai avait faite au flanc de son rival en le mordant. L'étalon frémit en sentant l'eau pénétrer dans la plaie, mais il se laissa faire. Il était si grand, si puissant !... Ne se montrerait-il pas trop difficile à soigner et à dresser ? Ne ferait-il pas peur aux parents d'Alec ?...

À mesure qu'il réfléchissait, le garçon se rappela qu'à proximité de leur maison de Flushing se trouvait une propriété, maintenant inhabitée par ses propriétaires qui se contentaient de louer, meublée, la vaste demeure à des touristes pendant la belle saison. Le parc d'environ deux hectares n'était plus entretenu, et le domaine comportait des communs inutilisés, qui semblaient près de tomber en ruine. S'il pouvait y installer Black, ce serait un endroit rêvé ; il se débrouillerait pour aménager un box et faire, au besoin, les réparations nécessaires. Il lui faudrait obtenir

de ses parents la permission de conserver le cheval, et trouver du travail en dehors des heures de classe pour gagner de quoi payer la nourriture de Black...

Il enduit d'onguent la plaie ; l'étalon, tournant la tête, le regarda faire sans s'agiter.

« Là ! fit Alec, en flattant la belle encolure incurvée. Ça va aller mieux maintenant ! Rude journée pour toi, mon pauvre vieux, pas vrai ? » Black frotta son nez contre la poitrine de son ami, puis, d'un petit coup de tête sans méchanceté, il le repoussa contre le bat-flanc. Alec rit de bon cœur ; il ramassa ses ustensiles de pansage, emporta le seau et sortit du box. Black passa la tête par-dessus la porte qu'Alec venait de refermer et ses naseaux frémirent un peu.

« Allons, sois sage maintenant, mon grand ! lui dit Alec. Il faut que j'aille voir ma cabine ! »

A peine Alec avait-il commencé à gravir les marches de l'escalier que Black hennit fortement. Son cri aigu fut suivi d'un craquement significatif : il venait de crever, d'un coup de sabot, le bat-flanc de son box. Alec revint vers lui en toute hâte.

« Holà, Black ! Holà !... Allons, du calme ! » lui dit-il.

Dès qu'il vit son ami rebrousser chemin, l'étalon allongea l'encolure par-dessus la porte. Alec caressa doucement ses naseaux soyeux et le gronda à mi-voix :

« Tu n'es pas raisonnable !... Ce n'est pas bien. »

Des hommes d'écurie, occupés à soigner les autres animaux, s'approchèrent, et l'un d'eux demanda :

« Ça va, petit ?

— Très bien, répondit Alec. Il est un peu nerveux, voilà tout !

— C'est qu'il est rudement méchant ! dit un autre. Tu feras bien de le surveiller.

— Il n'aime pas rester seul, déclara sèchement Alec. Alors, je vais rester près de lui. »

Les grooms retournèrent à leur travail et Alec, sans entrer dans le box de Black, murmura :

« C'est égal, tu vas fort, tu sais ! »

Il remit en place le morceau de bat-flanc que l'étalon avait crevé. Puis, regardant faire les hommes d'écurie, il constata qu'ils installaient tous des couchettes de fortune, faites de paille, le long des stalles où se trouvaient les chevaux dont ils avaient la charge. Alec n'hésita pas ; il alla chercher une botte de paille supplémentaire et fit son lit devant la porte du box.

« Que ça me plaise ou non, grommela-t-il, je n'ai pas le choix : il faut que j'y passe ! »

Cette nuit-là, il ne dort presque pas, car la mer était mauvaise et la paillasse peu confortable. De violents coups de roulis le secouaient à tout moment. Les chevaux avaient d'ailleurs peine à garder leur équilibre ; nerveux, ils frappaient sans arrêt le plancher, ce qui produisait un vacarme assourdissant. Il va sans dire que, dans ce concert, Black ne jouait pas le moindre rôle.

Toute la journée du lendemain, la mer continua à être très forte ; nombre de chevaux furent malades et les grooms eurent fort à faire à les soigner. Mais Black ne parut pas incommodé ; il continua à dresser bien haut la tête et tourna en rond dans son box pour se dérouiller les jambes.

Quand vint la nuit, l'océan se déchaîna plus violemment encore. Sans discontinuer les éclairs déchirèrent le ciel, cependant que le vent hurlait. Alec ne put s'empêcher de songer au Drake et à la tempête qui

l'avait envoyé par le fond. Se levant, il s'appuya à la porte du box. Black, debout, ne dormait pas ; selon son habitude, il frotta son nez contre la poitrine d'Alec.

« Tu n'as pas peur, non ? » lui dit le garçon.

Les éclairs illuminaient la cale comme en plein jour. Un craquement impressionnant retentit sur la mer. Alec serra fortement la crinière de Black. Le navire frémit, mais poursuivit sa marche ; pendant quelques instants les machines semblèrent tourner plus vite, puis elles reprirent leur rythme normal et régulier. Cependant, l'étaalon paraissait inquiet. Ses yeux ne restaient jamais en place ; à tout moment il secouait la tête et donnait des coups de sabot dans le plancher et les bat-flanc. Certes, Alec ne pouvait lui reprocher d'avoir peur. Fouillant dans sa poche, il en tira un morceau de sucre qu'il offrit à Black ; mais celui-ci, au lieu de le prendre, recula dans le fond du box et piaffa encore plus fort.

Comme la tempête redoublait de violence, les grooms se réveillèrent tous ; mais leurs chevaux ne bougèrent pas ; ils étaient bien trop malades pour cela. Alec commença à craindre de ne pas pouvoir rester maître de l'étaalon. Ouvrant la porte du box, il y entra et s'approcha de Black, qui restait acculé à un coin de la stalle, dressant très haut sa tête et paraissant sur le point de se cabrer.

« Allons, mon grand, sois raisonnable ! » dit Alec, en tendant vers lui sa main contenant le morceau de sucre.

L'animal cessa de marteler le plancher et baissa la tête vers le sucre. Alec, passant sa main sous la crinière, se mit à lui caresser longuement l'encolure, de la nuque au garrot.

« A la bonne heure ! Ça, c'est gentil ! » lui dit-il en sentant les muscles du cheval se détendre sous sa main.

Des heures passèrent et le jour finit par se lever, amenant un apaisement de la tempête ; mais l'ouragan fit

place à un véritable déluge. Un des grooms vint regarder Black et demanda à Alec :

« Il n'est donc pas malade ?

— Non ! Un peu nerveux seulement...

— Ça, par exemple ! lui dit l'homme d'un ton admiratif. Il faut qu'il soit en fer pour tenir le coup par une mer pareille ! Il est le seul dans la cale à ne pas avoir été sur le flanc ! »

Dans la soirée, Alec commença à souffrir de nausées. Il lutta contre son malaise avec l'énergie du désespoir, mais, finalement, il lui fallut admettre qu'il avait bel et bien le mal de mer.

« Ah, Black ! murmura-t-il. Tu tiens rudement mieux le coup que moi !... »

Pendant les jours qui suivirent, Alec perdit complètement le contrôle de ses réactions ; tout lui était indifférent. Vivre ou mourir ? Peu lui importait. Tous les grooms étaient également malades et personne ne s'occupa de lui, sauf le quartier-maître qui faisait office de médecin du bord. En vain s'efforça-t-il de convaincre Alec qu'il serait mieux dans sa cabine. Si malade qu'il fût, le garçon n'en demeura pas moins obstinément près de Black.

Trois jours plus tard, il parvint, non sans peine, à se lever et, d'un pas chancelant, s'approcha du box. Le bateau avait cessé de rouler et de tanguer.

« Eh bien, mon vieux ! s'écria-t-il. Je vois que tu es toujours en pleine forme ! »

L'étalon, dressant les oreilles, secoua la tête et poussa un hennissement joyeux. Un des hommes d'écurie s'approcha.

« Comment te sens-tu, petit ? demanda-t-il.

— Un peu faible, mais pas trop mal, dit Alec. Quand serons-nous à New York ?

— Dans deux jours, environ, à moins qu'on n'ait encore du mauvais temps. Mais je crois qu'on a eu notre part, pas vrai ?

— Tu parles ! » dit Alec.

Deux jours plus tard, le cargo stoppa en rade de New York pour y subir l'inspection des services de « quarantaine », avant d'être admis à pénétrer dans le port. Les inspecteurs vétérinaires descendirent dans la cale et, de stalle en stalle, examinèrent tous les chevaux. Chaque groom présenta aux fonctionnaires les papiers des animaux dont il était responsable. Alec, fort inquiet, se demanda ce qui allait se passer lorsque son tour viendrait. Sans doute valait-il mieux devancer les questions, en expliquant son cas à l'inspecteur principal. Il se dirigeait donc vers ce fonctionnaire lorsqu'un brusque hennissement de Black le fit sursauter. Se retournant aussitôt, il vit un des subordonnés de l'inspecteur qui venait d'ouvrir la porte du box.

« Attention ! » lui cria-t-il.

Mais il était trop tard. L'étalon pointa et, d'un coup de pied, envoya l'audacieux rouler sur le plancher. Alec, se précipitant dans le box, saisit le licol de Black et s'y cramponna, tandis que l'homme se relevait en grommelant des jurons. Dès que Alec les entendit, il fut rassuré ; l'employé avait eu plus de peur que de mal ; son pantalon était déchiré, mais le coup ne semblait pas grave.

L'inspecteur principal, alerté par le bruit, s'approcha.

« Qu'est-ce qui se passe donc, ici ? demanda-t-il.

— Ce cheval m'a attaqué, chef, répondit l'homme. C'est une bête dangereuse.

— Comment expliques-tu ça, petit ? »

Alec regarda bien en face le fonctionnaire. Aurait-il le pouvoir d'empêcher l'entrée de Black aux États-Unis ? C'était impensable ! À l'idée d'une telle éventualité, Alec sentit un vertige l'envahir.

« Je regrette ce qui vient de se passer, monsieur, répondit-il. Mais je suis sûr que rien ne se serait produit si votre adjoint n'était pas entré dans le box. Il faut vous dire que Black n'a pas l'habitude de voir des gens. Personne d'autre que moi ne l'a jamais approché. »

L'inspecteur examina attentivement l'étalon, puis il ouvrit à son tour la porte et pénétra dans le box.

Alec serra de toutes ses forces le licol de Black en lui disant :

« Doucement, Black, doucement !

— C'est un bien beau modèle que tu as là, petit ! déclara le fonctionnaire. Il t'appartient ?

— Oui, monsieur.

— Tes papiers sont en règle ?

— Nous n'avons aucun papier, ni Black ni moi, monsieur, mais le commandant m'a dit que je n'aurai pas d'ennuis. Notre bateau a fait naufrage...

— Ah ! C'est donc toi ! s'écria l'inspecteur. J'ai reçu des ordres à ton sujet. Nous allons te donner ton visa, bien sûr ! Tu as eu assez de malheurs comme ça ! Inutile de te compliquer encore la vie ! »

Il se tourna vers son employé qui, ayant relevé son pantalon, étanchait une forte coupure à la cuisse.

« Comment va la jambe, Sandy ? demanda-t-il.

— Je crois que ce ne sera rien, chef, répondit l'autre. Mais, depuis quinze ans que j'examine des chevaux, je n'en ai jamais vu d'aussi sauvage que celui-là !

— Sans doute, mais moi je ne crois pas en avoir vu de plus beau ! » dit l'officier, qui, se tournant vers Alec, ajouta : « Tu dois avoir une histoire peu banale à raconter, petit ! Ce naufrage d'abord, et puis tes aventures avec cet extraordinaire animal...

— C'est en effet une longue histoire, monsieur, répondit Alec. Nous sommes, je crois, les seuls survivants du Drake. Pas vrai, mon vieux ? » fit-il, en donnant une tape amicale à Black, qui s'ébroua doucement.

Le cargo, dûment inspecté, fut autorisé à franchir les passes et pénétra dans le port. Alec, installé devant le hublot proche du box, contempla avec émotion le panorama familier des gratte-ciel. Ainsi donc, il arrivait au terme de son aventure et se retrouvait au pays natal, après cinq mois d'absence ! Mais que de changements étaient survenus entre-temps, non seulement dans son existence mais en lui-même !

Sentant sur sa nuque le souffle chaud de Black, il se retourna et passa, d'un geste affectueux, sa main sur les naseaux soyeux de l'animal.

« Eh bien, mon grand, nous voilà arrivés ! murmura-t-il. Comment vas-tu trouver New York ? »

À quelque distance du cargo, deux petits remorqueurs tiraient tranquillement le navire vers les quais. À mesure qu'ils en approchaient, les immenses immeubles bouchèrent l'horizon. Un grand transatlantique, qui venait de lever l'ancre, se dirigea vers les passes, crachant d'énormes volutes de fumée. Le cargo croisa d'autres navires et des ferry-boats chargés de wagons. A la vue de la statue de la Liberté, les yeux d'Alec s'emplirent de larmes. Ce fut un réflexe instinctif, mais il s'en étonna. Qu'est-ce qui lui arrivait donc, brusquement ? Il avait pourtant passé l'âge de la sensiblerie ! Il lui fallut cependant convenir que c'était émouvant de retrouver, après tant de péripéties, la

statue qui symbolisait à la fois sa patrie et le plus précieux des biens.

Un transbordeur surchargé de passagers passa tout près du cargo, tandis que le soleil s'apprêtait à disparaître derrière les édifices colossaux de la plus vaste des capitales.

Black, un peu nerveux, souffla dans le cou de son compagnon.

« Encore un peu de patience, mon vieux ! lui dit Alec. Dans quelques minutes, ce sera fini ! »

Fouillant dans sa poche, il en tira deux morceaux de sucre et un radiogramme. Pendant que l'étalon savourait la friandise, Alec relut la dépêche qu'on lui avait remise peu auparavant. Elle disait :

« SERONS AU DÉBARCADÈRE BIEN IMPATIENTS DE T'EMBRASSER. TENDRESSES. MAMAN ET PAPA. »

Le navire arriva devant les quais de Brooklyn où il devait accoster et, en peu de temps, la cale s'emplit de bruits de toute sorte, l'équipage s'apprêtant à débarquer la cargaison. Ce tintamarre déplut visiblement à Black, qui commença à donner des signes de nervosité.

Après quelques manœuvres, le cargo vint à quai, sa coque heurta la pierre, les chaînes des ancres firent un affreux vacarme, puis ce fut le silence et le bâtiment s'immobilisa.

On ouvrit les portes des cales et l'équipage s'affaira à préparer le débarquement des chevaux. Les matelots n'avaient pas oublié la scène de Rio de Janeiro, aussi prirent-ils soin de faire descendre tous les animaux avant de procéder au débarquement de l'étalon. Quand la voie fut entièrement libre, un des hommes d'équipage vint avertir

Alec que son tour était venu. « O. K. », dit-il, en souriant, à la vue du marin qui se hâtait de se mettre à l'abri.

Tenant ferme la longe dans sa main gauche et le licol dans sa main droite, Alec fit sortir de son box Black, dont la tête se dressait fièrement comme pour mieux voir ce qui allait s'offrir à ses regards. Levant délicatement ses membres, il gravit sans nervosité le plan incliné qui conduisait au pont du cargo. La nuit était tombée et les quais, noirs de monde, baignaient dans la lumière crue des lampadaires.

L'étalon tressaillit. Même à Rio de Janeiro, il n'avait rien vu de semblable. La nuit était fraîche et une brise légère agita sa crinière. Nerveux, il lança de tous côtés des regards inquiets, secoua la tête et, malgré les objurgations d'Alec, se mit à hennir vigoureusement.

Ce cri fut si aigu, si exceptionnel, que la foule assemblée sur le quai fit soudain silence ; tous les regards se tournèrent vers le Géant Noir, dont la superbe silhouette se détachait nettement à l'entrée de la passerelle. Alec, tenant bien fort la longe, commença à faire descendre son cheval à pas lents sur le plan incliné. Au-delà du quai silencieux l'énorme grondement de la ville parut s'amplifier ; Black, impressionné, frémit, et brusquement se cabra. Alec réussit à lui faire baisser ses antérieurs. Trois matelots, voulant lui prêter main-forte, vinrent alors à sa rencontre sur la passerelle ; mais, dès qu'il les vit, l'étalon pointa de plus belle, et ses sabots menaçants firent reculer les arrivants. Il fut bientôt en sueur et, tremblant de tous ses membres, refusa d'avancer.

Alec vit avec effroi venir le moment où il n'allait plus rester maître de l'animal. Pour mieux le tenir, il saisit également le licol de sa main droite. À ce moment, un gros camion, arrivant sur le quai, les éblouit de ses phares, ce qui acheva d'affoler le pur-sang ; il hennit de nouveau très

fort et se cabra, soulevant de terre Alec, agrippé des deux mains au licol. Pour tenter de se libérer de ce poids, il secoua rudement la tête, jetant ainsi le garçon de côté. Alec lâcha prise et, perdant l'équilibre, tomba sur la passerelle, juste sous les sabots que Black agitait en l'air.

Plusieurs cris d'effroi jaillirent de la foule. Le cheval ramena ses antérieurs à terre, à quelques centimètres de la tête d'Alec, qui gisait inerte sur le sol ; puis, faisant brusquement demi-tour, il repartit vers la cale. Des marins, s'approchant alors, aidèrent Alec à se relever.

« Pas de mal ? demanda l'un d'eux.

— Non, ça va ! fit Alec. Un peu abruti, simplement.

— Il y a de quoi ! C'est une vraie bête sauvage, ton cheval ! »

Un agent de police gravit en courant la passerelle, revolver en main.

« Hé là, pas de blague ! lui cria Alec. Vous n'allez pas lui tirer dessus, tout de même ?

— Non, à moins qu'il ne constitue un danger public !

— Ne vous inquiétez pas ! dit Alec, dont les forces étaient revenues. Je vais le chercher, maintenant.

— J'y vais avec toi, petit », répliqua le policier tandis que les autres hommes s'écartaient.

« Je crois que je m'en tirerai mieux tout seul, fit Alec.

— Possible. Mais je t'accompagne quand même. On ne sait jamais... »

Alec redescendit dans la cale et trouva Black dans son box, roulant des yeux effrayés.

« Qu'est-ce qui ne va pas, mon vieux ? lui dit-il. Tu n'aimes donc pas New York ? »

Il s'approcha prudemment et posa sa main sur l'encolure de l'étalon, qui, tout en donnant des signes de

nervosité, le laissa faire.

« C'est tout nouveau, bien sûr, mais ce n'est pas bien terrible, tu sais, quand on s'y habitue ! » Black, un peu calmé, allongea la tête et la frotta contre la poitrine d'Alec. Celui-ci sortit du sucre de sa poche et le lui offrit. À mesure que l'animal mangeait, ses yeux perdirent leurs reflets sauvages. Espérant que cette grande crise de frayeur était passée, Alec fit une nouvelle tentative et, reprenant le licol en main, il ramena son cheval sur le pont, vers la passerelle. Mais dès que Black revit la foule et les aveuglantes lumières, il recommença à se cabrer. Alec, se gardant d'insister, fit demi-tour et rentra dans le box. L'agent de police, qui l'observait à l'écart, intervint alors.

« Enlève ton chandail, petit, lui dit-il, et sers-t'en pour lui bander les yeux.

— C'est une bonne idée ! » dit Alec.

Il ôta donc son tricot, puis, grimpant sur un des bat-flanc, il passa vivement le vêtement sur les yeux de l'étalon et fixa ce bandeau improvisé en nouant sous le cou de Black les manches du sweater. Pendant plusieurs minutes, l'animal secoua la tête en tous sens pour essayer de se débarrasser de son capuchon ; il pointa, rua, et fit le fou, mais les caresses et les paroles rassurantes d'Alec finirent par l'apaiser. Quand le garçon le jugea assez calme, il le fit sortir du box, espérant, cette fois, réussir à l'amener jusqu'au quai.

Malheureusement, dès que la foule les vit tous deux apparaître en haut de la passerelle, beaucoup de gens se mirent à crier. Black coucha ses oreilles en arrière, se mit à respirer bruyamment et tenta de se cabrer. Alec, cramponné d'une main au licol, de l'autre à la longe, fit des efforts désespérés pour le retenir. A ses pieds il eut l'impression que des milliers de visages l'observaient.

A mi-chemin de la descente, l'étalon pointa encore et Alec se sentit soulevé du sol. Craignant de se voir de nouveau jeté à terre, il lâcha le licol et laissa l'animal se cabrer de toute sa hauteur. Heureusement, le bandeau qui rendait Black aveugle l'obligea de ramener bientôt ses antérieurs à terre. Alec fit un bond de côté pour éviter un mauvais coup, puis, très pâle, il reprit en main la longe et réussit à conduire son cheval jusqu'au bas de la passerelle. Dès qu'il atteignit le quai, la foule craintive se hâta de s'écarter devant lui.

Black était superbe à voir. Il trotta, levant bien haut ses membres, et continuait inlassablement à essayer de se débarrasser du bandeau ; le chandail blanc qui lui cachait les yeux faisait paraître encore plus noires sa crinière et sa robe. Si nerveux qu'il fût encore, il semblait cependant s'accoutumer petit à petit aux bruits de la ville.

Soudain, Alec s'entendit appeler ; se retournant, il aperçut, au premier rang de la foule, son père, aussi grand et mince que sa mère était petite et replète. Une extrême anxiété se lisait sur leurs visages. Tenant toujours d'une main ferme son cheval, Alec s'approcha d'eux, et s'arrêta à quelque distance des spectateurs.

« Bonjour, maman !... Bonjour, papa ! » dit-il simplement, la gorge un peu serrée.

Il se rendit compte que sa mère avait pleuré. Laisant glisser la longe entre ses doigts, il n'en conserva à la main que l'extrémité et vint embrasser son père et sa mère.

« Enfin ! dit son père. Ça fait du bien de te revoir, petit !

— Moi aussi je suis content d'être rentré », dit Alec.

Derrière lui, l'étalon piaffait. Alec se retourna vers lui et le caressa un instant, puis il dit fièrement à ses parents :

« Il est à moi, vous savez !

— C'est bien ce que je craignais ! » grommela son père.

Sa mère, stupéfaite, garda le silence. M. Ramsay examina l'animal avec soin ; il était jadis beaucoup monté à cheval, et Alec avait dès son enfance appris de lui à aimer les chevaux. Il ne dit rien, mais admira visiblement Black, et Alec s'en rendit compte.

« Je vous raconterai toute l'histoire plus tard, dit-il. Je lui dois la vie !... »

— Mais voyons, mon enfant ! répliqua M<sup>me</sup> Ramsay, ayant peine à dominer son émotion. Il est affreusement dangereux ! Il t'a renversé tout à l'heure ! »

Alec ne répondit rien, mais la regarda d'un air si calme, si sûr de lui, qu'elle se tut. Elle n'en revenait pas : était-ce là le garçon qui l'avait quittée à peine cinq mois auparavant ?

« Et qu'est-ce que tu comptes en faire ? demanda son père.

— Je ne sais pas, papa, mais j'ai une idée de l'endroit où je pourrai le mettre. »

Il s'exprimait avec volubilité. Il lui fallait convaincre ses parents sur-le-champ, et une fois pour toutes, que Black lui appartenait et qu'il le garderait.

« J'ai pensé aux communs du domaine de Halle-ran, au bout de notre rue, là où habitent les Dai-ley. Je suis sûr qu'ils m'autoriseront à y mettre Black et ne me prendraient pas cher pour sa pension. Il y a au moins un hectare de pré derrière, où il pourrait pâturer. Et moi, je travaillerai en dehors des heures de classe pour payer sa nourriture. Laisse-moi le garder, papa, je t'en supplie ! »

— Nous verrons, mon petit, nous verrons ! » répondit avec calme M. Ramsay, qui sourit à son épouse pour la rassurer et reprit : « Nous allons le ramener à la maison, et

nous verrons comment les choses se présentent. Mais rappelle-toi bien ce que je te dis, Alec : c'est toi qui en prends la responsabilité, c'est toi qui devras t'en occuper et le nourrir ! C'est un gros travail que tu te mets sur les bras ! Je vais faire conduire ton cheval à Flushing, mais ensuite, à toi de te débrouiller. »

Un jeune homme, faisant à distance respectueuse le tour de Black, s'approcha d'eux, un appareil photographique à la main. Il les salua, montrant une chevelure aussi noire que la robe de l'étalon.

« Excusez-moi, dit-il à Alec. Je suis Joe Russo, du Daily Telegram. J'aimerais prendre quelques photos et une interview de vous. Je crois savoir que vous êtes l'unique survivant du Drake, qui s'est perdu corps et biens au large de l'Espagne.

— Je ne suis pas le seul survivant, dit Alec en montrant Black. Lui aussi !

— Ça, par exemple ! En voilà une histoire ! s'écria le reporter. Vous voulez dire que ce cheval-là se trouvait à bord du Drake ?

— Bien sûr ! fit Alec.

— Mais alors, qu'est-ce qui s'est passé quand le bateau a coulé ?

— Oh ! ce serait trop long à raconter, lui dit Alec, et, pour l'instant, j'ai bien autre chose à faire, croyez-moi ! »

Black recommençant à donner des signes de nervosité, il le flatta doucement.

« Laissez-moi vous aider ! » supplia Joe, avec l'obstination du journaliste décidé à parvenir à ses fins. « Il vous faut un van pour l'amener chez vous, et je crois savoir où je peux en trouver un. Ensuite, vous me raconterez toute votre aventure !

— O. K. ! » fit Alec, trop heureux de trouver un moyen de conduire Black à Flushing.

# Chapitre 8

## Napoléon

Une heure plus tard, Alec fit monter sans trop de difficultés son cheval dans un van fermé que Joe Russo avait réussi à se procurer. Sa mère était rentrée à Flushing en conduisant sa voiture, cependant que son père prenait place dans la cabine du camion avec le reporter et le chauffeur. Pour ne pas laisser Black seul, le garçon était monté avec lui dans le van ; il lui avait laissé le bandeau sur les yeux, mais, dès que le véhicule démarra, l'étalon manifesta une nervosité bien compréhensible. Les secousses de la marche, le trafic des rues, les avertisseurs des camions, les cris des gens, tout cela faisait un vacarme effrayant, bien caractéristique de la capitale des États-Unis.

Alec, debout près du pur-sang dont il tenait fermement le licol, regardait par la petite glace de la cabine les rues ruisselantes de lumière. Pour lui aussi New York était devenue une ville étrangère ; il l'avait presque oubliée. À mesure que le van progressait dans le dédale des avenues, évitant autant que possible les secousses, Alec ne cessa de rassurer Black, tant par la parole que par les caresses.

Dans la cabine, M. Ramsay, se retournant à tout moment, semblait ne pouvoir détacher son regard de cet animal étonnant, dont la tête encapuchonnée dominait celle de son fils. De temps à autre, quelque bruit plus violent que les autres, un coup de klaxon ou le passage d'une rame de métro aérien, faisaient tressaillir l'étalon, qui tentait de se cabrer et heurtait de la tête le toit du camion. Mais bientôt

le trafic diminua d'intensité dans les faubourgs précédant Flushing ; Black, s'habituant sans doute à la marche du van, devint moins nerveux et Alec se laissa aller au plaisir anticipé de pouvoir bientôt installer son compagnon dans la vieille propriété proche de son domicile. Si seulement on ne refusait pas de l'y accueillir ! Quelle joie ce serait de le monter dans le pré !...

Quand ils pénétrèrent dans Flushing, Alec, mettant le nez à la fenêtre, ne revit pas sans émotion le quartier aux magasins familiers, puis sa propre demeure. Ils passèrent sans s'arrêter devant elle, pour gagner, au bout de la rue, le vieux domaine de Halleran, à l'entrée duquel se trouvait une pancarte : « Touristes. » Une courte allée d'entrée menait à la maison d'habitation, devant laquelle le van s'arrêta.

« Nous y voilà donc ! dit M. Ramsay. Maintenant, mon petit, à toi de te débrouiller et d'obtenir que M<sup>me</sup> Dailey accepte de prendre ton cheval en pension ! »

Alec, lâchant le licol de Black, sortit du van et s'en fut sonner à la porte de la vieille bâtisse. Une grande et forte femme, d'aspect débonnaire, vint lui ouvrir.

« Bonjour, madame Dailey ! lui dit-il. Vous me reconnaissez ?

— Par exemple !... s'écria-t-elle. C'est le petit Ramsay !... Mais... on m'avait dit... que tu avais disparu dans un naufrage !

— J'ai été sauvé et je viens de débarquer.

— Ça, c'est une bonne nouvelle, et j'en suis bien contente pour tes parents ! Mais, dis-moi, tu as dû en avoir des aventures !...

— Dame ! fit Alec, ça n'a pas été facile ! En fait... je suis justement venu vous voir... parce que... j'ai été sauvé par un cheval... et je l'ai amené avec moi !...

— Un cheval ?...

— Oui, et papa m'a dit que je pouvais le garder, à condition de trouver une écurie où le mettre en pension. Alors, j'ai pensé que vous me loueriez peut-être une stalle des communs...

— C'est que l'écurie est en bien mauvais état, mon petit ! Et nous avons déjà un pensionnaire.

— Un pensionnaire ?

— Oui. Tony, le commissionnaire, a installé là le vieux Napoléon.

— Napoléon ? Son cheval gris ?

— C'est ça ! Il est si vieux qu'il va finir par mourir ici un de ces jours. Alors, tu pourras prendre son box ; c'est le seul qui soit à peu près utilisable.

— Excusez-moi si j'insiste, madame Dailey, répliqua Alec dont la voix trahissait l'anxiété, mais je ne vois pas d'autre endroit que votre écurie où loger Black. Ne pouvez-vous pas me laisser l'installer dans une des autres stalles ?

— Il y a bien celle à côté de Napoléon, mais il faut la retaper sérieusement, et je n'ai ni le temps ni les moyens de le faire. Si tu veux y mettre ton cheval, il faudra que tu fasses toi-même les réparations.

— Oh, merci, madame Dailey ! s'écria Alec. Comptez sur moi pour m'en occuper. Alors, je peux le laisser ici ce soir ?

— C'est d'accord, déclara en souriant la brave femme. Et, si tu ré pares bien le box, je ne te prendrai pas cher pour la pension.

— Ça, c'est vraiment chic ! Et vous verrez ! J'arrangerai tout comme il faut !

— Je vais réveiller mon mari qui dort et te l'envoyer. Il t'ouvrira la porte de l'écurie.

— Merci mille fois ! » dit Alec qui, revenant en courant vers le van, annonça :

« Elle accepte !

— Parfait, dit son père.

— Tu sais y faire ! s'écria Joe Russo en riant.

— Attends un peu qu'elle se rende compte du genre de pensionnaire que tu lui amènes ! » fit gravement M. Ramsay.

Quelques instants plus tard, Henry Dailey parut. C'était un petit homme trapu, aussi large que haut, aux jambes fortement arquées. Il n'avait pas même pris le temps de rentrer sa chemise dans son pantalon, si bien que les pans battaient comiquement au vent. Il s'essuya la bouche du revers de sa main noueuse et, d'une voix retentissante, cria :

« En voilà une histoire ! »

Il ouvrit une lourde grille, qui grinça dans le silence de la nuit, et s'avança, éclairé par les phares du camion, dans une cour couverte de gravier ; il fit signe au chauffeur de le suivre. Le véhicule se remit lentement en marche et vint se ranger devant l'écurie.

« Là ! Vous pouvez y aller ! » dit Dailey.

Le chauffeur ouvrit les portes.

« Te voilà rendu à ton nouveau domicile ! murmura Alec en caressant les naseaux de Black. Allons, viens ! »

L'étalon se laissa conduire hors du van ; dès qu'il fut délivré de son capuchon, il dressa bien haut la tête et s'ébroua joyeusement.

« Regarde-le, papa ! dit Alec. Il se sent déjà chez lui ! »

Les hommes contemplaient sans dire un mot le superbe animal ; Henry, adossé à la porte, examina en connaisseur son nouveau pensionnaire, puis déclara :

« La patronne m'avait dit que tu nous amenais un cheval, petit, mais je ne me serais jamais attendu à voir une bête pareille ! Belle tête, large poitrine, membres solides !... C'est un vrai crack que tu as là ! »

Alec fit entrer Black dans l'écurie. Napoléon passa sa vieille tête grise par-dessus la porte de son box ; mais, à la vue du grand pur-sang noir, il la retira et hennit.

« Dois-je le mettre dans la stalle voisine, monsieur Dailey ? demanda Alec. Vous ne pensez pas que ce soit risqué, non ?... C'est qu'il lui arrive d'être assez nerveux...

— Bien sûr qu'il faut le mettre là ! répliqua Henry. Le vieux Napoléon ne pourra que nous servir à le calmer, tu verras ! »

Henry alla prendre quelques bottes de paille sur un tas qui se trouvait au fond de l'écurie et prépara la litière.

« C'est à Tony, expliqua-t-il. On les lui emprunte ce soir, et il ne dira rien. Tu les lui rendras ces jours-ci. Voilà !... Amène-le maintenant ! Il manque pas mal de planches pour fermer la stalle et en faire un box, mais tu n'auras pas de mal à arranger ça.

— Merci beaucoup, fit Alec, et comptez sur moi pour m'en occuper.

— Et qu'est-ce que tu vas lui donner à manger, ce soir ? demanda M. Ramsay.

— Tony a une réserve de foin et d'avoine, dit Henry. On va s'en servir ce soir, et demain, tu pourras t'entendre avec lui pour le rembourser.

— D'accord », fit Alec.

Il installa Black dans la stalle, assez spacieuse pour être transformée en box ; il se rendit vite compte que l'étalon s'y plaisait, car celui-ci ne manifesta aucune nervosité pendant que le garçon allait et venait pour lui apporter sa nourriture. Lorsqu'il le vit manger de bon

appétit, Alec lui fit un peu de pansage, et le vieux Napoléon, fort intéressé, passa sa tête par-dessus le bat-flanc séparant les deux boxes. Black, un peu nerveux tout d'abord, se tourna vers son voisin et renifla fortement, en approchant son nez de celui de Napoléon ; mais ce dernier ne broncha pas. Alec, un instant, craignit une bagarre. Mais, au contraire, Black se mit à hennir gaiement et son nouvel ami fit de même.

« Qu'est-ce que j'avais dit ? s'écria Henry en riant. Les voilà déjà copains ! »

Alec sortit de la stalle, plus rassuré qu'il ne l'avait jamais été depuis son départ de l'île.

« Je suis rudement content qu'il aime Napoléon ! dit-il. Je vais pouvoir sortir, maintenant. Il faut qu'il s'habitue à se passer de moi !

— Oui, ça a l'air d'aller, répondit M. Ramsay. On dirait qu'il se plaît bien ici. Après tout, il n'est pas aussi sauvage que je le croyais.

— Je t'assure qu'il est très facile à manier, papa. Mais il faut qu'il s'habitue aux choses. Il ne devient intraitable que si un incident survient et lui fait peur.

— Eh bien, fiston, nous allons rentrer à la maison, car ta maman doit se faire beaucoup de mauvais sang à ton sujet ! »

A ce moment, Joe Russo intervint.

« J'ai horreur d'être indiscret, monsieur Ramsay, dit-il. Mais je vous demande la permission de vous accompagner pour entendre le récit de votre fils. Ce doit être sensationnel et je ne serais pas fâché d'en faire un reportage.

— Mais rien n'est plus facile ni plus naturel ! répondit le père d'Alec. Je ne demande pas mieux que de vous avoir avec nous, mon garçon ; car vous devez bien penser que,

pour ma femme et moi, c'est un vrai jour de fête aujourd'hui ! »

Après avoir éteint l'électricité, ils sortirent tous de l'écurie ; Black hennit une ou deux fois, et Alec resta un instant dans la cour à écouter. Mais il n'entendit rien : les chevaux, silencieux, continuaient de faire connaissance.

Le van était déjà reparti, en sorte qu'ils s'en allèrent à pied dans la nuit fraîche. Henry les accompagna jusqu'à la porte du domaine et remit à Alec la clef de l'écurie.

« Tu peux la garder, petit, dit-il. J'en ai une autre. J'ai idée que tu vas venir souvent ici, maintenant.

— Merci beaucoup, monsieur Dailey, répondit Alec. Je compte bien venir très souvent, si ça ne vous dérange pas.

— Pourquoi me dérangerais-tu ? C'est bien normal, et tu auras du travail pour tout remettre en état. Mais ne m'appelle pas M. Dailey. Pour toi, comme pour tout le monde, je suis Henry. Compris ?

— D'accord, Henry, et merci encore ! »

A mesure qu'ils approchèrent de la demeure des Ramsay, Alec pressa le pas.

« Hé là, doucement ! dit le père d'Alec. Je n'ai plus mes jambes de vingt ans, tu sais !

— Il marche si vite que moi aussi j'ai peine à le suivre ! Et pourtant je suis encore jeune ! fit Joe.

— Bon ! Eh bien, rendez-vous à la maison ! » s'écria Alec en prenant le pas de course.

Arrivé chez lui, il grimpa le perron quatre à quatre, poussa vivement la porte et courut au salon qu'il trouva vide. Il allait monter au premier étage, quand il entendit sa mère l'appeler de la cuisine :

« C'est toi, Alexandre ?

— Oui, Mom, c'est bien moi ! cria-t-il en se précipitant dans la pièce. Ah ! ce que c'est bon de se retrouver à la maison ! »

Il jeta ses bras autour du cou de sa mère et vit qu'elle avait les yeux humides.

« Qu'est-ce qu'il y a, Mom ? Pourquoi pleures-tu ?

— Ce n'est rien, mon petit. Je suis un peu émue, voilà tout. »

Il passa son bras mince et bronzé sous celui, rose et gras, de sa mère, et l'entraîna vers le salon où M. Ramsay venait de faire entrer Joe Russo. Celui-ci jeta un regard admiratif sur le joli mobilier et les lampes aux vastes abat-jour, dont la lumière tamisée achevait de donner à cet intérieur son caractère de chaude intimité.

« Pas étonnant qu'Alec ait eu hâte de retrouver une maison comme ça ! dit Joe.

— Tu parles ! » fit Alec.

M<sup>me</sup> Ramsay prit place sur le divan, tenant toujours son fils par le bras ; son mari s'installa dans son fauteuil favori et se mit à bourrer sa pipe.

« Eh bien, nous voici enfin tranquilles, fiston ! Alors, vas-y, raconte-nous tout !

— Voilà ! dit Alec. Quelques jours après notre départ de Bombay, le bateau a fait escale en mer Rouge, dans un petit port d'Arabie... »

La pendule placée sur le poste de radio égreña d'innombrables secondes, tandis qu'Alec racontait son aventure. Tout en parlant, il se revit à bord du Drake, apercevant Black pour la première fois. Pris par son sujet, il oublia bientôt que ses parents et Joe Russo l'écoutaient. Il se trouvait de nouveau dans la tempête, entendait rugir l'ouragan, voyait les vagues colossales s'abattre sur le navire. Il avait encore dans l'oreille le craquement

formidable de la foudre portant au cargo le coup de grâce. Puis ce fut l'incroyable nuit passée à se faire tirer par Black dans les eaux déchaînées, jusqu'à la petite île providentielle ; il revécut les jours où, affamé, il errait à la recherche de sa nourriture, et la découverte de la carragheen qui les avait sauvés tous les deux. Il en vint alors à ses premières tentatives pour monter l'étalon, et à la folle mais merveilleuse course à travers l'île, ce premier, cet inoubliable succès. Enfin, ce fut le récit de l'incendie grâce auquel ils avaient été sauvés, et de leur périlleux embarquement...

Quand il eut achevé, un long silence régna dans le salon. Sa mère, incapable de dire un mot, serrait sa main très fort ; le tic-tac de la pendule résonnait étrangement et semblait répéter : « C'est fini... c'est fini... c'est fini !... »

Ce fut M. Ramsay qui, ayant laissé sa pipe s'éteindre, rompit le silence en déclarant :

« Je ne sais vraiment pas quoi dire, Alec, sinon que c'est Dieu qui t'a sauvé. Pas vrai, Mammy ?... Nous ne pourrions jamais assez lui rendre grâce !

— Oh, oui ! fit M<sup>me</sup> Ramsay. Nous sommes vraiment privilégiés !

— Maintenant, dit Joe Russo, je comprends pourquoi tu es tellement attaché à ce cheval.

— Oui, enchaîna M. Ramsay. Et moi, je te promets, Alec, qu'il aura toujours sa place ici, parmi nous.

— Ah ! gémit son épouse. Si seulement il n'était pas si sauvage, si terrible...

— Il faut que je parte, dit le reporter en se levant. Je tiens à vous remercier infiniment pour m'avoir permis de rester avec vous ce soir. Si je peux faire quoi que ce soit pour vous aider...

— Merci, mon garçon, répliqua M. Ramsay qui, se levant, tendit la main à Joe. Je suis content d'avoir pu vous faciliter votre reportage. Bonne nuit !

— Bonsoir, monsieur ; bonsoir, madame, et toi, Alec, prends bien soin de ton cheval !

— Tu parles ! dit Alec. Et merci pour tout ! »

Peu après le départ de Joe, Alec monta se coucher. Les émotions et les fatigues du retour l'avaient épuisé, en sorte qu'il ne tarda guère à sombrer dans un profond sommeil. Tout à coup, au milieu de la nuit, il fut réveillé par un hennissement strident. Ouvrant avec peine ses yeux lourds, il crut tout d'abord à un rêve, car alentour, tout était silencieux. Mais, une minute plus tard, le hennissement reprit : c'était bien celui de Black.

Alec sauta à bas du lit. La pendule de la cheminée marquait une heure du matin. Passant sa robe de chambre sur son pyjama, il se précipita hors de la maison et courut vers l'écurie. En chemin, il entendit encore le cri de l'étalon, et remarqua que plusieurs fenêtres s'allumaient dans les maisons voisines. Black était en train de réveiller tout le monde !

Il trouva l'écurie éclairée ; dès qu'il en eut franchi la porte, Black, le reconnaissant, hennit fortement et dressa la tête. Soudain, un gémissement se fit entendre, émanant du box de Napoléon.

« Dio Mio ! » disait quelqu'un qu'Alec ne voyait pas.  
« Dio Mio !... »

Le vieux cheval gris se tenait au fond de son box, le plus loin possible de l'étalon, et regardait Alec d'un air suppliant.

« Holà ! cria Alec. Qui est là ? »

Black frappa de son sabot nerveux le sol de sa stalle. Alec vit alors une main glisser en tâtonnant sur la porte du

box et l'ouvrir avec précaution ; puis, brusquement, un homme sortit comme un bolide et se précipita hors de l'écurie en le frôlant, mais sans même prendre le temps de le regarder. À ce moment, l'étalon recommença à hennir.

« Allons, Black ! s'écria Alec. Tiens-toi un peu tranquille, veux-tu ? »

Courant à la porte, il chercha à découvrir le fugitif dans l'obscurité. Un instant plus tard, il aperçut Henry qui s'avancait vers l'écurie en compagnie d'un autre homme : c'était Tony, le propriétaire de Napoléon. Le pauvre commissionnaire avait probablement été terrifié en trouvant un autre cheval à côté du sien. Alec, qui le connaissait de vue, lui cria en allant à sa rencontre :

« Bonsoir, Tony !... »

Mais il s'arrêta net, car plusieurs voisins, vêtus de robes de chambre passées à la hâte, pénétrèrent dans la cour ; peu après, une voiture de police y fit aussi irruption et, dans un grand crissement de gravier, stoppa devant l'écurie. Alec, fort ennuyé de ce remue-ménage, se hâta de demander à Tony :

« Pas de mal, j'espère ?... »

— Du mal ? répliqua Henry à la place de Tony. Il se porte comme un charme ! Mais ton sacré cheval lui a fait peur, voilà l'histoire ! »

Tony, trop effrayé pour parler, acquiesça d'un signe de tête, tandis que les assistants formaient le cercle autour du petit groupe. Quant au policier, il descendit de voiture et s'écria :

« Qu'est-ce qui se passe donc ici ? »

— Rien de grave, monsieur l'agent, répondit Henry. Cette écurie m'appartient et jusqu'à aujourd'hui je n'avais comme pensionnaire que le vieux cheval de Tony, ici

présent. Mais ce soir j'en ai pris un second ; et alors, Tony et lui ont été un peu surpris de se rencontrer. Voilà tout.

— C'est bien ça, Tony ? demanda l'agent.

— Si ! répliqua le commissionnaire, d'une voix plus assurée. Napoléon s'était blessé au garrot cet après-midi ; alors je suis venu lui mettre de l'onguent. J'ai trouvé le nouveau cheval dans la stalle voisine, et il a été aussi étonné de me voir que moi de le découvrir là ! »

L'assistance éclata de rire, et le policier, bon enfant, déclara :

« Eh bien, c'est parfait, s'il n'y a rien qui cloche ici ! A qui appartient ce cheval ?

— A moi ! répondit Alec.

— Tu me parais bien jeune, petit, pour posséder un animal faisant un tel tapage !

— Je viens de l'amener à New York, dit Alec ; nous sommes arrivés hier soir ; il est encore un peu nerveux, mais il finira par s'habituer.

— Ça doit être un rude cheval, pour qu'on l'ait entendu de si loin ! J'aimerais bien le voir, si ça ne t'ennuie pas, mon garçon.

— Avec plaisir », dit Alec.

L'assistance, au premier rang de laquelle se trouvait Tony, se pressa à l'entrée de l'écurie. Avant d'en ouvrir la porte, Alec, se retournant, déclara :

« Je m'excuse, mais je vous demande de ne pas entrer ; s'il voit trop de monde, il va encore s'énerver. »

Seuls Henry, Tony et le policier approchèrent avec Alec de la stalle. Black hennit aussitôt. Napoléon, nullement effrayé, passa la tête par-dessus le bat-flanc et hennit à son tour en voyant Tony, qui restait prudemment en arrière. Black, nerveux, frappa du pied le sol de sa stalle ; mais

Alec, s'approchant de lui, lui caressa longuement la tête et le cheval se calma.

« Quelle superbe bête ! déclara le policier. J'ai toujours eu un faible pour les chevaux depuis que j'ai passé deux ans dans la police montée. Je ne crois pas en avoir jamais vu d'aussi beau que celui-là ! »

Il resta un long moment à contempler l'animal, puis il reprit :

« Eh bien, puisque tout est en ordre et qu'on n'a pas besoin de moi, je vais rentrer au commissariat. Bonsoir à tous ! »

En s'en allant, il emmena avec lui les autres assistants. Tony, qui était resté dans l'écurie avec Alec et Henry, vint s'appuyer à la porte du box de Napoléon et observa avec soin l'étalon. Black tourna la tête vers lui et hennit doucement.

« Il vous aime bien, vous et Napoléon ! » dit Alec.

Tony s'approcha et tendit la main vers les naseaux du pur-sang, mais la retira aussitôt, en voyant Black secouer la tête. Comme Alec et Henry riaient, le vieux commissionnaire répliqua :

« Si ! Moi aussi, je l'aimerai bien... dans quelque temps ! »

Peu après, Alec monta sans bruit l'escalier conduisant à sa chambre. Heureusement, ses parents, qui dormaient tous deux, n'avaient rien entendu.

Alec se glissa dans son lit ; il était réellement fatigué. La pendule marquait trois heures du matin, et il voulait retourner à l'écurie dès l'aube, pour soigner Black ! Il laissa tomber sa tête sur l'oreiller et s'endormit sur-le-champ.

## Chapitre 9

En fuite !

Quand Alec se réveilla de grand matin, son regard se posa d'abord sur ses diplômes de collègue accrochés au mur ; il n'était pas fâché de se retrouver enfin dans sa chambre. Mais à peine eut-il repris conscience qu'il pensa à Black : comment cette nuit mouvementée s'était-elle achevée ? Se tournant vers la fenêtre, il constata que le soleil commençait à paraître : en fait, six heures venaient juste de sonner. Il n'avait donc guère dormi ; mais au cours des derniers mois, il s'était habitué à se contenter de peu de sommeil. Il eut une pensée reconnaissante pour son père, qui l'avait autorisé à ne pas aller en classe ce jour-là, en lui disant :

« Que tu manques une journée de plus n'a pas d'importance, et cela te permettra de te réadapter ! »

En réalité, Alec savait que son père avait surtout voulu lui donner un peu plus de temps pour organiser l'existence de Black. Sautant à bas du lit, il courut sur la pointe des pieds à la salle de bains et prit une douche froide ; puis, s'étant vite habillé, il descendit sans bruit l'escalier et sortit dans l'air frais du matin.

Un grand calme régnait dans la ville encore endormie. Les arbres avaient déjà revêtu leurs premières dorures d'automne et une forte rosée couvrait l'herbe du jardin. Alec s'en fut d'un pas allègre vers l'écurie ; il sifflotait gaiement et se mit à chanter quand il fut à bonne distance de sa demeure.

Il trouva la grille ouverte : Tony l'avait, sans doute, devancé ! Il courut dans l'allée d'entrée et, dès qu'il approcha des communs, il entendit une belle voix qui chantait : « San-ta Lu-ci-a ! San-ta Lu-ci-a ! » Par la fenêtre ouverte, il aperçut le petit commissionnaire italien qui, assis sur un tabouret, surveillait les deux stalles où les chevaux mangeaient de bel appétit.

« Bonjour, Tony ! » s'écria-t-il.

Tony tourna vers lui son visage tanné et couturé de rides, qui s'éclaira d'un large sourire.

« Tu vois, petit ! répondit-il. Je n'ai plus peur de lui !

— En effet, dit Alec, tout content de cette constatation. Et je suis sûr que vous vous entendrez de mieux en mieux avec Black dans l'avenir.

— Ah ! c'est un grand cheval que tu as là ! Il me rappelle Napoléon dans son jeune temps. Quels nerfs, quelle vitalité ! Quand il m'a vu donner à manger à Napo, il m'a laissé lui apporter aussi une bonne ration !

— Ça, c'est un succès, Tony ! Parce que, d'habitude, personne d'autre que moi ne peut approcher de lui !

— Regarde-les donc ! »

Napoléon, qui avait achevé son repas, passait la tête par-dessus le bat-flanc et essayait d'attraper du foin dans la mangeoire de son voisin. Sans méchanceté, Black lui donna un petit coup de tête, si bien que le vieux cheval recula légèrement, mais sans rentrer tout à fait son encolure dans son box.

« C'est pas tout ça, c'est l'heure d'aller au travail, mon vieux ! » dit Tony à son fidèle compagnon.

Il le fit sortir du box et passa rapidement une brosse de chiendent sur la robe grise et terne de l'animal.

« Demain je lui donnerai un bon bain, et tu verras qu'il sera blanc comme neige ! »

Alec le regarda harnacher Napo et admira le soin avec lequel il plaçait un pansement sur la blessure que le collier avait faite au garrot de son cheval. Chose remarquable, Black parut, lui aussi, fort intéressé par ces préparatifs.

« Donne-moi un coup de main, Alec, veux-tu ? demanda Tony. Nous sommes un peu en retard ce matin. »

Ils attelèrent tous deux Napoléon à la carriole. Comparé au fougueux étalon qu'Alec avait eu tant de mal à conduire en maintes circonstances, le bon vieux cheval de Tony semblait un jouet d'enfant. Comme il achevait d'attacher un trait, Alec entendit soudain Black hennir très fort. Revenant dans l'écurie, il vit que l'étalon avait passé la tête dans le box de Napoléon.

« Eh bien, fiston, ça ne va pas ? lui dit-il. Ton nouvel ami te manque ?... Il faut qu'il aille travailler, tu comprends !... Mais il reviendra ce soir ! »

Détachant la longe du pur-sang, il le fit sortir de la stalle et le conduisit dans la cour, où Tony, qui venait de monter en voiture, lui cria :

« Allons, au revoir, petit ! Il faut que je parte. À ce soir ! Hue ! Napo, hue ! »

Napoléon leva la tête et hennit en regardant Black, mais refusa d'avancer. Tony secoua violemment ses rênes.

« Eh bien, quoi ? s'écria-t-il. Qu'est-ce que tu attends, vieux fainéant ? Allons, hue ! On est en retard ! »

Le vieux cheval secoua la tête, jeta un dernier regard vers Black, puis se résigna à partir. L'étalon tira sur sa longe et voulut suivre la carriole, mais Alec le retint fortement. Mécontent, Black se cabra, dressa ses oreilles et s'ébroua d'un air coléreux.

« Ça te déplaît de voir partir ton copain ? » dit Alec en souriant, tandis que la voiture de Tony s'éloignait dans l'allée, au petit trot de Napoléon.

Quand ils eurent disparu, Black se mit à tourner autour d'Alec, qui fit glisser la longe pour lui laisser une plus grande liberté de mouvement.

« Tu m'as l'air en pleine forme, mon grand ! reprit le garçon. Eh bien, nous allons faire un tour ! »

Il le conduisit dans le pré qu'un mur clôturait entièrement et s'écria :

« Regarde-moi cette herbe ! Tu vas pouvoir te régaler ! »

L'étalon se mit à brouter goulûment et Alec le laissa faire. Puis, quand Black parut rassasié, son jeune maître, raccourcissant la longe, l'emmena en courant d'un bout à l'autre du pré.

« Pas trop vite, Black ! Là !... Doucement ! »

Trottant et galopant tour à tour, le grand pur-sang régla sans nervosité son allure sur celle d'Alec. Mais celui-ci ne tarda guère à être à bout de souffle et s'arrêta.

« Dis donc, mon vieux, qu'est-ce que tu dirais si je te montais un peu maintenant ? » fit-il.

Cherchant des yeux un endroit où il pût monter sur son cheval, il opta pour le mur et y conduisit Black. Sans lâcher la longe, il grimpa sur le mur et, s'en servant comme d'un marchepied, il sauta sur le dos de l'étalon, dont il saisit à deux mains le licol.

C'était la première fois qu'il le montait depuis leurs promenades dans l'île. Black resta un instant sans bouger, puis prit le trot. Alec se rendit vite compte qu'il pouvait assez bien diriger sa monture en agissant sur le licol et qu'elle n'avait pas oublié ses premières leçons de dressage.

Ils parcoururent ainsi tout le pré ; le vent fouettait le visage du garçon et le bruit des sabots de l'animal résonnait étrangement dans le silence du matin. Les foulées de Black étaient si puissantes que le pré semblait beaucoup trop petit pour lui. Parvenu à l'une des extrémités, Alec lui fit faire demi-tour et pressa l'allure ; il serra les genoux contre les flancs de Black et s'appliqua à lier intimement les mouvements de son corps à ceux du pur-sang.

À mesure qu'ils progressaient, le garçon se sentit plus à l'aise ; passant du trot au galop, il fit faire plusieurs tours de pré à l'étalon, qui, sans agitation, parut enchanté de pouvoir enfin se dérouiller les jambes. Il n'eut ensuite aucune peine à ralentir l'allure, puis à reprendre le trot et enfin le pas. Jamais encore il ne s'était senti aussi heureux ! Il croyait rêver. Était-ce vraiment possible qu'il fût ainsi de retour au foyer, et possédât un tel cheval ? Oui, ce n'était pas un rêve, et Black lui appartenait pour toujours. Il enfouit son visage dans l'opulente crinière noire et, du revers de la main, essuya les larmes provoquées par le vent.

Ramenant Black vers l'écurie, il aperçut Henry qui, adossé à la porte, l'observait. Il mit pied à terre devant lui, sans lâcher la longe.

« Bonjour, Henry ! dit-il en passant la main sur le poitrail de l'étalon. Regardez ! Il n'y a pas trace de sueur ! Quel cheval, Henry ! Il a fait je ne sais pas combien de fois le tour du pré, en galopant comme le vent. »

Henry ne répondit pas tout de suite ; ses petits yeux gris examinaient Black des pieds à la tête.

« Tu penses que je vous ai vus ! finit-il par déclarer. Écoute-moi bien, fiston ! Dieu sait que j'en ai eu, des chevaux, et que j'en ai monté, et des fameux !... Eh bien, je

n'ai jamais, de ma vie, assisté à une démonstration comme celle que tu viens de me faire. »

Alec rougit de plaisir et d'orgueil.

« Il est merveilleux, n'est-ce pas, Henry ?... Je n'arrive pas à croire qu'il est vraiment à moi ! »

L'étalon, détendu, allongea l'encolure et se mit à brouter paisiblement.

« Lâche-le, Alec ! dit Henry. Regarde comme il est content !

— Vous croyez qu'il n'y a pas de danger ?

— Non. Il est déjà acclimaté et tu viens de le faire bien travailler. Il faut maintenant qu'il s'habitue à rester seul.

— Vous avez sans doute raison, Henry », dit Alec qui détacha la longe du licol.

Dès qu'il se sentit libre, Black dressa la tête et ses naseaux frémissèrent ; puis, faisant un brusque demi-tour, il s'en alla au grand trot dans le pré, suivi attentivement des yeux par Alec et Henry.

« C'est la première fois depuis longtemps qu'il se sent libre de ses mouvements, dit Alec.

— Et il n'y a pas de doute qu'il aime ça ! » fit Henry, béat d'admiration.

L'étalon s'arrêta, se retourna vers eux et hennit doucement.

« Bon sang, ce que j'aimerais le voir sur une piste ! murmura Henry, pensif.

— Vous voulez dire... sur un champ de courses ? demanda Alec.

— Oui ! »

Alec resta un instant silencieux à regarder son cheval galoper tranquillement autour du pré, la tête haute et le

nez au vent. Puis il répliqua :

« Il faudrait beaucoup de temps pour le dresser, et pour qu'il puisse sans risques participer à une course ?

— Bien sûr. Mais nous avons tout le temps devant nous, pas vrai, Alec ?

— Nous ? s'écria Alec en tressaillant. Est-ce que vous voulez dire, Henry, que, vous et moi, nous pourrions en venir à bout ? »

Henry continua à suivre des yeux le canter de Black, puis il répondit, d'une voix calme et grave :

« Sans aucun doute, petit !... Depuis que j'ai été mis à la retraite, je ne peux pas m'y faire !... Que

veux-tu, je ne suis pas encore assez vieux pour ça !... J'ai encore bien des années à vivre, si le Bon Dieu le veut ! La vie que nous menons ici plaît à ma femme, qui a amplement de quoi s'occuper ; mais moi j'ai besoin de me remuer plus que ça ! Et voilà que tu m'apportes juste ce qu'il me faut. Crois-moi, Alec, fit-il en forçant sa voix, je suis sûr que nous pourrons faire de Black un champion. »

Son visage se rida étonnamment et ses yeux se bridèrent au point de se réduire à deux petits traits.

« Je vois bien que vous parlez sérieusement, Henry, dit Alec. Mais comment ?... »

Le vieil homme l'interrompit du geste et le prit par le bras.

« Bien sûr que je parle sérieusement, mon gars ! Je sais ce que je dis et je connais les chevaux, tu peux me croire ! Viens avec moi ! Je vais te montrer quelque chose ! »

Henry le mena au fond de l'écurie ; il s'agenouilla devant une vieille malle et, sortant une clef de sa poche, il l'ouvrit. Elle était entièrement remplie de trophées et de

coupes en argent. Henry plongea la main dans ce fouillis et en sortit un grand album.

« Ça, dit-il, c'est l'œuvre de ma femme. Elle l'a même commencée avant notre mariage ! »

Il feuilleta les pages jaunies sur lesquelles étaient collées des coupures de journaux, et Alec, agenouillé près de lui, put lire au passage de gros titres tels que :

DAILEY MÈNE CHANG À LA VICTOIRE DANS LE  
« SCOTT MEMORIAL » - DAILEY ENLÈVE AVEC SON  
CRACK LES 50 000 DOLLARS DU « FUTURITY » - LES  
TURFISTES FONT UNE OVATION À DAILEY, LE  
MEILLEUR JOCKEY DE TOUS LES TEMPS.

Henry cessa tout à coup de tourner les pages et montra du doigt une photographie :

« Ça, fiston, dit-il, c'est le plus beau jour de ma vie, celui où j'ai gagné avec Chang le "Kentucky Derby". Tu n'aurais jamais cru que ce petit bon-homme-là, c'est moi, pas vrai ? »

Alec, se penchant, examina la photo. Elle représentait un jeune garçon, souriant jusqu'aux oreilles, et montant un grand et puissant alezan ; un immense fer à cheval de roses avait été passé sur l'encolure du vainqueur. Néanmoins, Alec remarqua les mains fortes et noueuses ainsi que les larges épaules du petit jockey.

« Si, répondit-il, c'est bien vous ! Je vous aurais reconnu ! »

Henry sourit et fouilla de nouveau dans la malle ; il en sortit cette fois ce qui parut à Alec un tas de branches mortes ; mais elles avaient la forme d'un fer à cheval.

« C'est ça qu'on a mis autour du cou de Chang, ce jour-là ! dit Henry. Il n'en reste plus grand-chose, mais pour moi, ça en représente, des souvenirs ! »

Il remit les fleurs fanées dans la malle et reprit :

« Quand j'ai été trop lourd et trop vieux pour continuer à monter en course, je suis devenu entraîneur. C'est à ce moment-là que je me suis marié, et on a été très heureux. On a eu deux enfants, des filles ; elles sont mariées maintenant.

Ce qui m'a toujours manqué, c'est un fils, un gars comme toi, petit, qui aurait aimé les chevaux, et qui m'aurait succédé dans le métier. Parce qu'il n'y a rien de plus passionnant au monde que de se ranger devant la ligne de départ, avec un grand crack entre les jambes !... Bref, comme entraîneur, j'ai eu aussi de beaux succès et gagné pas mal d'argent. Seulement, un beau jour, la patronne a trouvé que le moment de la retraite était venu. Je ne lui en ai pas voulu, parce qu'évidemment elle ne me voyait pas beaucoup : j'étais toujours avec mes chevaux, à l'écurie, à l'entraînement, ou aux courses. Elle n'avait pas cette passion dans le sang, comme moi. On a vécu dans pas mal de coins différents, et puis finalement, on s'est installés ici. Il y a deux ans que je n'ai plus été aux courses, et je t'avoue que je ne peux plus supporter cette privation. »

Il s'interrompit, réfléchit un peu, puis déclara :

« Vois-tu, petit, si je te raconte tout ça, c'est pour te montrer que je peux dire, sans me tromper, si un cheval est bon ou s'il ne vaut rien. Eh bien, foi d'Henry, je te garantis que nous pouvons faire de Black le plus grand crack qui ait jamais galopé sur un champ de courses. »

Cela dit, il ferma l'album d'un coup sec et le remit dans la malle. Puis, se relevant, il posa sa main trapue sur l'épaule du garçon et lui demanda :

« Alors ?... Qu'est-ce que tu en dis, mon gars ?... Tu marches ?... »

Alec le regarda, un peu interloqué, puis il jeta un coup d'œil, par la porte ouverte, vers Black qui broutait calmement dans le pré.

« Ce serait formidable, Henry ! murmura-t-il. Moi aussi, je suis convaincu qu'il est de taille à courir contre les plus grands cracks, à condition que nous l'empêchions de les attaquer et de se battre.

— Ce sera dur, et nous aurons du mal, Alec ! Mais ça vaut la peine ! Pense un peu au jour où il dévalera à toute allure vers le poteau !

— Mais où pourrons-nous l'entraîner, Henry ?

— Nous ne pourrons presque rien faire avant le printemps. Il faudra utiliser l'hiver pour l'appivoiser et l'habituer à la vie domestique. Tu le monteras dans le pré et je t'apprendrai tous les trucs du métier. Je ne crois même pas qu'il y aurait intérêt à le dresser à la selle et à la bride : mieux vaut attendre le printemps pour ça. A ce moment-là, nous aurons beaucoup moins de peine à lui faire accepter le harnachement. Ensuite, je me débrouillerai pour l'entraîner à Belmont : c'est à partir de ce stade-là que le travail deviendra sensationnel, tu verras !

— C'est un programme qui me paraît merveilleux, Henry ! Et pensez-vous que je serai capable de le monter moi-même en course ?

— Ou je me trompe fort, répliqua Henry en souriant, ou ce cheval-là ne laissera jamais personne d'autre que toi le monter, Alec ! »

Comme ils s'apprêtaient à sortir de l'écurie, un avion volant très bas passa au-dessus d'eux, dans un bruit de tonnerre.

« En voilà un qui va un peu fort ! s'écria Alec. J'ai bien l'impression qu'il est en panne ! »

Ils se précipitèrent dans la cour, pour apercevoir un monoplane, dont le moteur pétaradait, mais qui reprenait de la hauteur, faisant dans le silence matinal un vacarme assourdissant.

« Il s'en tire ! » dit Henry.

Mais Alec ne s'occupait plus de l'avion. Il venait d'entendre, dominant le tintamarre, le hennissement perçant de Black. Courant vers le pré, il vit l'étalon se dresser sur ses postérieurs, puis foncer à plein galop vers le bout du champ ; sa longue crinière flottait derrière son encolure, comme des volutes de fumée tourbillonnant dans le vent.

« Tonnerre ! s'écria Henry. L'avion l'a affolé ! Il va se tuer contre ce mur !

— Le mur ne l'arrêtera pas, Henry !

— Jamais il ne pourra sauter ça !

— Regardez ! » hurla Alec.

L'étalon ralentit à peine en arrivant à l'obstacle ; il rassembla ses membres et, d'un bond aussi aisé que formidable, il vola littéralement par-dessus le mur, comme s'il avait été propulsé par la détente de quatre gigantesques ressorts.

« Fantastique ! s'exclama Henry. Ça fait au moins deux mètres qu'il vient de sauter ! Viens vite, petit. Il faut aller le chercher, maintenant ! »

Ils coururent tous deux jusqu'à la clôture ; Alec y grimpa et aperçut son cheval qui, déjà loin, disparut peu après derrière un rideau d'arbres.

« Je vais chercher ma voiture, dit Henry. Toi, tâche de voir de quel côté il a filé. Je te rejoins dans un instant.

— Il a pris la direction du parc ! » cria Alec en sautant du mur dans la rue.

Quelques minutes plus tard, Henry rattrapa son jeune ami qui, courant à perdre haleine, n'avait pas réussi à retrouver la piste de l'étalon.

# Chapitre 10

## Poursuite

Pendant une demi-heure, Alec et Henry cherchèrent vainement le fugitif et parcoururent en tous sens les rues de la ville.

« Encore heureux qu'il soit de bonne heure ! grommela Henry, crispé sur son volant. Il n'y a pas trop de monde dehors !

— Quelle heure est-il donc ? répliqua Alec, qui fouillait du regard les alentours.

— Sept heures, fit Henry, en consultant un gros chronomètre qu'il sortit de son gilet.

— Pourvu que nous le retrouvions avant qu'il ne soit trop tard !

— Que veux-tu dire ?

— J'ai peur que les flics tirent dessus ! Ah, ce serait trop horrible ! »

Henry accéléra encore et la voiture bondit sur les pavés. Ils arrivèrent à la lisière du parc. Deux hommes discutaient sur le trottoir.

« Arrêtons-nous là, Henry ! dit Alec. Ces types-là m'ont l'air assez agités. Peut-être qu'ils l'ont vu !... Pardon, messieurs ! cria-t-il en se penchant à la portière. Vous n'avez pas vu un cheval noir échappé par ici ?

— Pour sûr ! répliqua l'un d'eux. Il nous est passé comme une flèche devant le nez, il n'y a pas dix minutes ! D'où est-ce qu'il sort donc, cet animal ?

— Merci bien ! » dit Alec, sans prendre la peine de répondre à la question.

« On est sur la bonne voie en tout cas ! murmura Henry, qui commença à ralentir dans les allées du parc. Regarde bien de ton côté, petit ! Moi je me charge du mien !

— C'est immense, ce parc ! fit Alec, d'un air découragé.

— Tant mieux ! Comme ça, il y a moins de chances qu'il y provoque des accidents ! »

Ils parcoururent en vain nombre d'allées plantées d'arbres et finirent par arriver au terrain de golf.

« Ça ne m'étonnerait pas qu'il soit entré là, dit Alec. Il y a pas mal de collines et c'est assez sauvage. C'est exactement ce qu'il lui faut.

— Bon ! fit Henry. Eh bien, nous allons laisser la voiture ici et partir à pied à sa recherche ! »

Malgré sa petite taille, Henry marchait si vite qu'Alec dut courir pour le suivre ! L'air, encore vif et frais, n'allait pas tarder à se réchauffer à mesure que le soleil montait dans un ciel immuablement bleu. La rosée était si forte que bientôt les deux amis eurent les pieds trempés.

« Il va faire chaud, aujourd'hui, grommela Henry sans ralentir son pas.

— Pourvu que nous le trouvions avant l'arrivée des joueurs », répliqua Alec, quelque peu essoufflé.

Parvenu à peu près au centre du terrain, Henry s'arrêta :

« Va donc voir du côté du bois, là-bas ! dit-il.

Moi, je vais grimper sur la colline, en face. Celui de nous deux qui aura trouvé Black criera pour appeler l'autre.

— Entendu ! » fit Alec.

Il se hâta dans la direction indiquée. L'eau, pénétrant dans ses souliers, gênait sa marche. Il atteignit bientôt un grand ravin, dans lequel il descendit ; arrivé au fond, il le parcourut pendant quelques centaines de mètres, et se trouva dans une vaste futaie. Il grimpa sur les bords du ravin, mais n'aperçut pas son cheval. Au-delà de la futaie, il se rappela qu'il y avait un autre parcours ; il connaissait bien le golf, car à maintes reprises il avait servi de caddie à des joueurs pendant l'été.

Mais il eut beau écarquiller les yeux et scruter au loin le long tapis vert qui s'étendait à ses pieds, ce fut en vain. Black demeurait invisible. Alec siffla, appela, cria, mais aucune réponse ne lui parvint. Reprenant sa marche, il traversa les links et s'enfonça de nouveau dans le bois.

Il chercha pendant des heures, grimpant sur les collines, descendant dans les ravins, tandis que le soleil devenait de plus en plus chaud. Désespéré, il ôta son chandail blanc et, du haut d'une éminence, chercha s'il n'apercevait pas Henry ; mais il ne vit que des joueurs qui commençaient une partie. Il siffla de nouveau et écouta : rien ne lui répondit.

Après tout, peut-être l'étalon n'était-il pas entré dans le parc et se cachait-il dans quelque coin de la ville ?... Mais non ! Black était bien trop intelligent pour rester dans les rues ! Son instinct avait dû le guider vers le parc. Il était sûrement là !... Il fallait chercher, chercher encore !

Redescendant une colline, il réfléchit et se rappela soudain qu'après avoir fait le caddie toute la journée, il allait souvent, avec ses camarades, piquer une tête dans un étang qui se trouvait à l'écart, en dehors des links. Peut-être qu'instinctivement Black s'était dirigé du côté de l'eau.

De toute manière, il fallait y aller et ne laisser échapper aucune chance de le retrouver. Passablement las,

Alec prit donc le chemin, fort embroussaillé, qui conduisait à l'étang. Heureusement l'ombre y était épaisse et l'air beaucoup plus frais. Après une dernière côte abrupte, il atteignit enfin les hauteurs dominant la pièce d'eau et regarda avidement à ses pieds ; l'étang n'était pas grand, guère plus qu'une mare, et si Black se trouvait à proximité, il aurait dû le voir. Mais il n'en aperçut aucune trace.

Dans l'absolu silence du bois, il n'entendit que les coups de bec saccadés d'un pivert. Complètement découragé cette fois, il s'assit et laissa errer son regard autour de lui. En venant là, il avait joué sa dernière carte ; cet endroit était sans aucun doute désigné pour que Black s'y réfugiât ; il n'y avait pas d'autre pièce d'eau à des kilomètres à la ronde. Et pourtant, le fugitif ne s'y trouvait pas.

Se relevant, il descendit d'un pas lourd jusqu'au bord de l'eau. Qu'était-il arrivé à son cheval ? Avait-il été renversé par un camion ou tué par un policier, à coups de revolver ?... C'était inadmissible, impensable... Peut-être Henry l'avait-il trouvé ?

Un craquement sec retentit soudain à sa droite, près de la mare. Il sursauta et se précipita dans la direction d'où venait le bruit. Un autre craquement significatif l'avertit qu'un animal cherchait à s'approcher de l'étang à travers les épaisses broussailles du taillis. Il s'arrêta, le cœur battant, osant à peine espérer que Black allait surgir. En l'absence de tout sentier, les buissons étaient si denses en cet endroit qu'il semblait impossible à toute créature de les traverser.

Cependant les craquements se répétèrent et redoublèrent d'intensité, et tout à coup une grande masse noire troua les broussailles ! C'était Black qui, d'un bond, atteignit le bord de l'étang, où il se mit à boire goulûment.

Alec, paralysé par l'émotion, le laissa faire, puis siffla. L'étalon releva brusquement la tête, laissant l'eau s'égoutter de sa bouche, et regarda le garçon. Alec siffla de nouveau, puis courut vers son cheval. Dès qu'il le vit approcher, Black secoua la tête et hennit très fort. Alec ralentit et fit sans hâte les derniers pas qui le séparaient du pur-sang.

« Eh bien, mon vieux, qu'est-ce qui s'est passé ? Tu as eu peur ? » dit-il.

L'étalon s'ébroua puis fit quelques pas à la rencontre de son maître. Il était couvert de boue de la tête aux pieds et sa crinière était pleine de brindilles. Alec flatta doucement les naseaux humides et frais.

« Tu t'es fait du mauvais sang, mon pauvre grand ! » lui dit-il en caressant l'encolure et commençant à ôter les brindilles. « Ah ! ce que je suis content de t'avoir retrouvé ! »

L'étalon s'écarta de lui et, trempant de nouveau son nez dans l'étang, but à grands traits. Quand il eut fini, Alec saisit son licol et lui dit :

« Eh bien, maintenant, il faut venir, mon vieux ! Il est temps de rentrer, tu ne crois pas ? »

Mais Black refusa de bouger. Le garçon continua de lui parler d'une voix douce et de le caresser ; le cheval n'en resta pas moins planté sur ses membres, fort peu décidé à obéir. Alec tira sur le licol. Black roula des yeux méchants et secoua la tête, puis il céda et se mit docilement en marche.

Alec le conduisit à travers bois jusqu'aux prochains links. Là, il s'arrêta et lui dit :

« Dites-moi, messire, ça ne vous fatiguerait pas trop de me ramener à la maison ? Je suis plutôt claqué, figurez-

vous ! Ce n'est pas une petite affaire que de vous donner la chasse, vous savez ! »

Un gros tronc d'arbre récemment abattu lui servit de marchepied, et, un instant plus tard, il se retrouva, tout heureux, sur le dos de son cheval.

« Allons-y maintenant !... En route ! » s'écria-t-il.

Tantôt au pas, tantôt au petit trot, ils s'en furent ainsi jusqu'au rond-point où Henry et Alec s'étaient séparés. Alec avait hâte de quitter les links, car il craignait le mécontentement des joueurs et des gardiens. Heureusement, il ne tarda guère à apercevoir Henry qui venait à sa rencontre.

« Je commençais à y renoncer, dit le vieux jockey en rejoignant son ami.

— Et moi aussi, fit Alec. C'est à ce moment que je l'ai trouvé, près de l'étang.

— Tu sais ce qu'il a fait, le brigand ? Eh bien, je vais te le dire : il s'est roulé dans la boue !

— C'est bien possible ! Ce qui est certain, c'est qu'il s'est donné du bon temps, pas vrai vieux ?

— Et ces brindilles ! Il a été chercher les endroits les plus broussailleux de tout le parc, ma parole !

— Quelle heure est-il, Henry ?

— Presque neuf heures ! Il est plutôt temps de rentrer ! »

Pour la première fois de la matinée, Alec se rendit compte qu'il n'avait pas encore pris son petit déjeuner et que ses parents ignoraient où il était. Sa mère devait s'inquiéter, et, pour sa première matinée à la maison, il était en retard !

« Je vais me faire attraper ! dit-il.

— Et moi donc ! répliqua Henry. Si tu crois que la patronne va me faire des compliments, tu te trompes ! Je lui avais justement promis d'aller au marché à sa place. Qu'est-ce que je vais prendre ! Maintenant, il est trop tard... »

Alec mit pied à terre et ils sortirent tranquillement du golf. Peu après, ils retrouvèrent la voiture.

« Je vais rentrer très lentement, dit Henry, et tu me suivras, en le tenant en main. »

Une demi-heure plus tard, ils atteignirent l'écurie sans incident et l'étalon parut satisfait de la reconnaître.

« Il va me falloir doubler la hauteur du mur de clôture, déclara Alec.

— Ça, il n'y a pas de doute, sans quoi nous passerons notre temps à lui courir après ! »

Black fut réinstallé dans son box et Alec lui dit :

« Je te laisse là pour la journée, mon vieux !

— Pour sûr ! dit Henry. Il a suffisamment fait d'exercice et moi aussi !...

— A qui le dites-vous ! Je n'en peux plus et je meurs de faim. Je reviendrai plus tard pour lui faire son pansage.

— O. K., mon gars. Je te reverrai sûrement... à moins que la patronne ne me boucle ! »

Il rentra chez lui, pendant qu'Alec mettait du foin dans la mangeoire de son cheval.

« Voilà de quoi t'occuper jusqu'à mon retour ! fit-il en flattant l'étalon. Et tâche d'être un peu sage maintenant ! »

Comme Black, pour toute réponse, frappait nerveusement le sol de la stalle, Alec ajouta :

« Tu feras bien de te tenir tranquille ! Parce que ça suffit pour une journée, tu ne crois pas ? »

Alec ferma la porte de l'écurie et reprit le chemin de sa demeure. Au moment où il rentrait chez lui, il entendit sonner neuf heures et demie.

« C'est toi, Alec ? »

La voix de sa mère, dans la cuisine, trahissait son anxiété.

« Oui, maman, répondit-il en venant la rejoindre. Papa est parti travailler ? »

Il fit une drôle de grimace en humant l'arôme appétissant des galettes grillées et des saucisses.

« Oui, dit M<sup>me</sup> Ramsay. Il aurait bien voulu te voir, mais il ne pouvait pas attendre plus longtemps. Où diable as-tu été, toute la matinée ? Et dans quel état te voilà !

— J'ai été faire travailler Black, Mom ! »

Il hésita à raconter l'escapade de l'étalon, et décida de ne pas en parler : cela ne ferait qu'accroître les soucis de sa mère, et puisque le cheval était retrouvé, tout maintenant rentrait dans l'ordre.

« Cet animal te prend vraiment beaucoup de temps, mon enfant ! répliqua M<sup>me</sup> Ramsay. Je me demande comment tu vas faire, quand tu retourneras au collège. »

Alec s'assit à la table et répondit :

« Je me lèverai de bonne heure, Mom, tous les matins, pour aller lui faire son pansage et lui donner à manger avant d'aller en classe. »

Ses souliers trempés le gênaient affreusement. Il s'efforça, non sans peine, de dénouer ses lacets, sous la table, sans que sa mère le remarquât.

« Quand il fera beau, reprit-il, je le laisserai brouter dans le pré toute la matinée. Pendant ce trimestre, mes cours auront tous lieu le matin et je sortirai de classe à midi et demi. J'aurai donc tout le temps de m'occuper de

Black l'après-midi. » Ayant enfin réussi à ôter ses souliers et ses chaussettes, il passa ses pieds nus derrière les montants de sa chaise.

« Je ne veux pas que tu négliges tes études, Alec, lui dit sa mère. Si je m'aperçois que tu ne travailles plus comme il faut, je serai obligée d'avertir ton père et nous prendrons d'autres dispositions au sujet de ton cheval.

— Il ne m'empêchera pas de travailler, maman », répliqua le garçon, tout en beurrant les galettes que sa mère avait placées devant lui.

La vie allait reprendre son cours normal, dans la mesure, bien entendu, où Black le permettrait.

# Chapitre 11

## Associés

Le reste de la journée s'écoula vite pour Alec. Dès qu'il eut pris son petit déjeuner, il s'empressa d'aller dans sa chambre, pour mettre des vêtements secs. Puis il redescendit au salon où il passa un long moment avec sa mère, à lui raconter plus en détail ses aventures et son séjour aux Indes, rendu si agréable par son oncle Ralph. Dans l'après-midi, il procéda à un pansage en règle de Black, dont il brossa la robe jusqu'à la faire reluire comme de la soie ; il démêla la longue crinière et lava chacun des membres avec le plus grand soin. Il achevait ce long travail quand Henry vint le rejoindre.

« J'ai nettoyé mon grenier ! » grommela l'arrivant.

Il portait sous son bras un gros paquet, enveloppé dans des journaux, qu'il posa par terre.

« Viens voir ce que j'ai retrouvé, petit ! » dit-il.

Tandis qu'il déballait son colis, Alec s'accroupit à côté de lui. Des journaux jaunis par le temps, Henry retira une petite selle de course et une bride, qu'il leva délicatement à hauteur de ses yeux. Il les contempla sans dire un mot, comme une sorte de relique vénérable. Puis il les reposa sur le sol et fouilla de nouveau dans les vieux papiers. Cette fois, il en sortit une toque et une casaque de jockey en soie verte et brillante, ainsi qu'une culotte de cheval jadis blanche et une paire de fines bottes noires.

Quand tout cet équipement fut étalé devant eux, Henry leva vers Alec un regard ému et lui dit :

« Tu vois, tout est là ! Rien ne manque, pas même mon dernier brassard ! »

Soulevant un peu la casaque, il montra du doigt le chiffre 3 qui figurait sur le brassard cousu à la manche droite.

« Il me semble que c'était hier ! murmura-t-il. Je portais ce numéro-là dans la dernière course où j'ai monté !... »

Il s'interrompit, mais Alec se garda de lui répondre. Il se rendait compte qu'Henry, absorbé dans ses souvenirs, revivait en pensée cette heure exceptionnelle. En effet, le vieux jockey reprit, comme se parlant à lui-même :

« Les uns derrière les autres, nous avons fait un petit canter d'essai pour nous rendre à la ligne de départ. Jamais encore on n'avait vu une foule pareille à l'occasion de la "Preakness Cup". Tout le monde avait joué Chang, naturellement : c'était le plus grand crack de l'époque. Quand nous nous sommes alignés pour prendre le départ, les gens hurlaient. Les autres chevaux ne tenaient pas en place. Mais rien de tout cela ne troublait Chang ; il a laissé ses camarades faire les fous, et il a attendu bien sagement le signal. Pour moi, je sais une chose, c'est que, dès l'instant même du départ, je n'ai plus vu un seul de mes concurrents. Chang a fait un bond formidable, aussitôt qu'il a vu la piste libre ; je l'ai laissé filer, il a mené la course de bout en bout et a gagné de trois longueurs. » Henry passa le revers de sa main sur ses yeux, puis il dit d'une voix plus grave :

« C'est seulement au moment où il s'est arrêté qu'il a tout d'un coup été saisi d'un grand tremblement. Il a chancelé sur ses membres et vainement essayé, pendant quelques secondes, de rester debout, et puis il s'est écroulé, mort. Les vétérinaires n'ont jamais pu dire ce qui l'a tué ; ils ont parlé d'une embolie, ou de quelque chose

dans ce genre-là. Moi, je n'ai jamais su quoi penser de ce drame. Tout ce qui m'importait, c'était que Chang avait disparu. Mais, dans cette dernière course, il a établi le record du monde de vitesse que, depuis lors, aucun cheval n'a pu égaler ! »

Il s'interrompit encore et tourna son regard vers l'étalon noir.

« Je n'avais jamais pensé, jusqu'à maintenant, que je verrais un jour un autre cheval capable de battre le record de Chang... non... jamais ! »

Black passa la tête par-dessus la porte de son box et hennit gaiement, comme s'il avait compris. Henry refit un paquet de la toque et de la casaque, puis il alla le ranger dans la malle aux trophées. Il revint alors vers Alec et, le fixant gravement de ses yeux clairs, il lui déclara :

« Il n'y a qu'un obstacle à notre projet de faire courir Black, Alec !

— C'est son caractère sauvage ?...

— Non, ce n'est pas ça ! D'ici le printemps, on doit pouvoir le calmer et le discipliner. Mais je viens d'apprendre par les journaux comment tu as eu ce cheval. Tu ne m'en avais encore rien dit.

— Je n'en ai pas eu le temps, Henry ! Je comptais le faire aujourd'hui. Mais en quoi est-ce un obstacle ?

— Parce que tu ne connais pas ses origines ; or, pour être autorisé à courir, un cheval doit être enregistré à l'annuaire des chevaux pur-sang. »

Alec sentit comme un malaise l'envahir ; il en fut un peu surpris, car cela lui prouva que déjà il fondait sur Black des espoirs plus grands qu'il ne se l'était avoué.

« Pensez-vous, Henry, qu'il nous faudra découvrir ses origines avant de pouvoir l'engager dans une course ?

— J'en ai peur, mon petit, répondit le jockey d'un air préoccupé. Ne vois-tu aucun moyen de te procurer ce renseignement ?

— Je ne sais pas, Henry !... Tout ce que je connais, c'est le nom du port d'Arabie où on a embarqué Black. Mais le Drake s'est perdu corps et biens et on n'a sûrement aucune chance de retrouver les papiers du bord. »

Henry réfléchit un moment, puis déclara :

« Je vais écrire un mot à un de mes amis qui travaille au Jockey Club. Peut-être qu'il trouvera un moyen de nous aider.

— Pourvu que vous disiez vrai, Henry ! s'écria Alec.

— Nous avons tout l'hiver pour essayer de découvrir la clef de ce mystère, dit Henry. Il se peut qu'en partant du port où on a embarqué Black il y ait un moyen de retrouver sa trace. Ça me paraît incroyable qu'un cheval de cette valeur n'ait pas été enregistré quelque part ! Allons ! fit-il en se dirigeant vers la porte. Il faut que j'aie retrouvé ma femme ; sans ça, elle va venir me chercher ! »

Cependant, avant de sortir, il fouilla dans sa poche et en sortit un bout de papier.

« J'ai écrit là ce qu'il faut pour Black, Alec ! Quand tu auras fini, tu iras commander du foin et de l'avoine chez le marchand de grains. Nous ne pouvons pas laisser ce grand gourmand manger toute la nourriture de Napoléon, pas vrai ? »

Il plongea de nouveau la main dans sa poche et déclara :

« Du moment que nous allons travailler ensemble, il est juste que je participe aux dépenses. Allons, prends ça, petit !

— Mais ce n'est pas la peine, Henry ! Papa va me donner de l'argent toutes les semaines, pour le travail que

je fais à la maison.

— Tant mieux ! fit Henry en souriant. Parce que nous aurons beaucoup à dépenser, Alec. Ça coûte cher de former un champion, tu sais, et nous ne pouvons pas lésiner sur la nourriture de Black. C'est bien pour ça qu'il faut que, toi et moi, nous travaillions comme deux associés. Prends cet argent et va vite au magasin. »

Alec regarda tour à tour le vieux jockey et l'étalon ; puis il accepta l'argent et le mit dans sa poche en souriant.

« O. K., Henry ! dit-il. Vous êtes vraiment chic !

— Et à partir d'aujourd'hui, tu me diras "tu". Des associés, ça ne se vouvoie pas ! »

Le lendemain matin, Alec retourna au collège ; quand il en sortit, à midi et demi, ses deux meilleurs camarades, Whiff Sample et Bill Lee, le harcelèrent de questions.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire de naufrage ? demanda Whiff.

— Oui ! C'était dans les journaux d'hier ! enchaîna Bill. Et ils disent que tu as ramené un cheval !

— C'est la vérité ! répondit Alec. Si vous ne me croyez pas, venez avec moi et je vous le montrerai. Je vais de ce pas à l'écurie.

— Sûr qu'on va y aller ! » s'écrièrent les deux garçons.

En arrivant aux communs, ils y trouvèrent Henry.

« Salut, Henry. Comment va ? fit Alec.

— Ah ! tu as déjà amené du public, Alec ! » grommela le jockey.

Whiff et Bill contemplèrent, béats d'admiration, l'étalon qui broutait dans un coin du pré.

« Tu parles d'un crack ! » dirent-ils.

Black, ayant entendu la voix de son maître, dressa la tête et hennit. Alec lui répondit en le sifflant. Aussitôt le cheval, les oreilles bien droites, revint vers l'écurie au petit galop ; Alec se porta à sa rencontre, cependant que ses camarades restaient prudemment en arrière avec Henry.

Quand Black vit les nouveaux venus, il hésita, hennit un peu, et repartit au trot vers le pré. Whiff et Bill, sans même y être invités, allèrent se cacher dans l'écurie, d'où ils observèrent l'étalon par la fenêtre.

« Tu te rends compte ! murmura Bill.

— Je n'ai jamais vu de cheval aussi grand et ayant l'air aussi terrible ! » répondit Whiff.

Black fit au galop le tour du pré et revint à fond de train vers Alec qui continuait à avancer dans le champ.

« Tu ferais mieux de revenir, Alec ! s'écria Henry. Au train dont il galope, tu risques d'attraper un mauvais coup ! »

L'étalon fonça à toute allure sur le garçon ; à cinq mètres de lui, il obliqua et l'évita de justesse. Puis, il repartit à plein galop au bout du pré, fit demi-tour près du mur, et revint droit sur Alec, qu'il frôla, comme la fois précédente.

« Je t'assure que tu ferais mieux de ne pas rester là, Alec ! répéta Henry.

— Mais non, Henry. Il s'amuse ! Nous faisons ça tous les jours, dans l'île ! C'est un peu comme si on jouait à chat perché !

— Tu parles d'un jeu ! » grommela Henry, qui continuait à observer le manège des deux amis.

Alec courut vers Black et s'arrangea pour le coincer dans un angle du pré. L'étalon piaffa, pointa, se jeta d'un côté puis de l'autre, tandis que le garçon continuait d'avancer vers lui à pas lents, les bras écartés\*. Black

s'ébroua et baissa la tête, si bien que sa longue crinière lui couvrit les yeux. Brusquement, Alec courut vers lui ; mais le cheval fit un rapide écart, et parvint à s'échapper, non sans recevoir d'Alec, au passage, une forte claque sur la croupe. Arrivé au milieu du pré, le pur-sang s'arrêta, se retourna vers Alec et secoua vigoureusement la tête.

« Quelle paire ! » murmura Henry.

Cet étrange jeu continua longtemps, pour le plus grand plaisir du vieux jockey, qui, petit à petit, commença à comprendre la mystérieuse entente unissant l'un à l'autre ce garçon, encore un enfant, et ce farouche animal. Quand Alec vint le rejoindre, sa chemise était trempée de sueur et ses yeux bleus brillaient intensément.

« Tu as vu, Henry ? s'écria-t-il tout joyeux. Il voulait jouer, voilà tout ! Regarde-le ! Est-ce que tu as jamais vu quelque chose d'aussi magnifique ? »

Black avait pris le galop et s'offrait, à bonne allure, quelques tours de pré. Sa crinière et sa queue flottaient gracieusement au vent et, quand il passait près des deux amis, ses puissantes foulées ébranlaient le sol. Il finit par s'arrêter à l'autre bout du champ et, tourné vers l'écurie, il demeura immobile, véritable statue vivante.

« Non ! dit alors Henry, d'une voix émue. Je n'ai jamais vu son pareil !... Il est unique !... Il surclasse même Chang !... J'ai écrit à mon ami du Jockey Club ; je lui ai tout expliqué, et demandé de trouver à tout prix les origines de Black. Car je ne peux pas me tromper, Alec ! C'est un pur-sang, du bout du nez au bout de la queue ! Alors, il doit bien être inscrit quelque part !...

— Combien de temps faudra-t-il, à ton avis, pour obtenir une réponse ?

— Je pense qu'en tout cas on me donnera un avis sur la question avant la fin de la semaine.

— Pourvu que ce soit une bonne réponse, Henry !

— Je le souhaite autant que toi, petit !... Je crois que, maintenant, tu peux le ramener à l'écurie ; il a assez galopé comme ça. Et puis, nous nous occuperons de surélever le mur, pour que la petite plaisanterie d'hier ne risque plus de se renouveler ! »

Alec siffla et Black vint aussitôt à lui au grand trot. Alec saisit son licol et lui caressa le chanfrein. Comme il le conduisait vers l'écurie, il entendit crier :

« Hé, Alec, attends un peu ! Ne l'amène pas ici tant que nous ne sommes pas sortis !

— Par exemple ! s'exclama le garçon. J'avais complètement oublié Whiff et Bill ! Ils sont encore là. Eh bien, sortez donc, les gars ! Ne vous en faites pas ! Je le tiens ! »

Black hennit à la vue des garçons, qui se glissèrent peureusement hors de l'écurie et, sans demander leur reste, s'en allèrent à grands pas. Alec les regarda du coin de l'œil, en souriant malicieusement, et dit à Henry :

« J'ai idée que, maintenant, ils me croient ! »

Ce soir-là, après dîner, Alec retourna à l'écurie. Tony avait déjà fait la litière et le pansage du vieux Napoléon ; celui-ci passait sa tête par-dessus le bat-flanc et s'efforçait d'attraper un peu de foin dans la mangeoire de Black, qui s'amusait de temps en temps à lui donner de petits coups de tête. Alec ne se lassait pas d'assister avec un étonnement croissant à l'amitié que Black portait à Napoléon. Il ne craignait plus désormais de quitter l'étalon, car, tant que le vieux cheval de trait lui tenait compagnie, le pur-sang demeurait tranquille. Il nettoya rapidement la litière, éteignit la lumière et rentra chez lui, l'esprit en repos.

Des jours, des semaines et des mois passèrent, pendant lesquels l'existence d'Alec se déroula aussi régulière qu'une horloge, depuis son réveil à cinq heures du matin jusqu'à son coucher. Chaque jour, avant de se rendre au collège, il allait donner à manger à Black, il nettoyait sa litière et le pansait, puis il le montait. Si le temps s'y prêtait, il laissait l'étalon au pré, sachant que, de toute manière, Henry aurait l'œil sur lui. Jamais plus il ne jouait avec ses camarades en sortant de classe : ses occupations ne lui en laissaient plus le temps. A midi et demi, dès la fin de ses cours, il rentrait en toute hâte chez lui, déjeunait et retournait à l'écurie, où Henry, généralement, l'attendait.

Du Jockey Club, une réponse était venue, indiquant l'adresse des services européens du « stud-book ».

Je doute fort, malheureusement, disait la lettre, qu'on puisse vous aider ; car les renseignements que vous pouvez nous donner sont très insuffisants. Mais je suis sûr que, en tout cas, on fera pour le mieux afin de vous satisfaire.

« Et maintenant, dit alors Henry, nous n'avons qu'à attendre et à espérer. Nous ne pouvons rien faire d'autre. Ça ne nous empêchera pas de dresser et d'entraîner Black, bien sûr ! Même si je n'arrive jamais à l'engager dans une course, je veux pouvoir un jour le chronométrer sur piste ! »

Conformément au plan arrêté par Henry, ils attendirent le printemps pour tenter de seller et de brider Black. L'hiver devenant de plus en plus froid, le terrain durcit, rendant les sorties plus délicates. Sous la direction éclairée d'Henry, Alec perfectionna de jour en jour sa science équestre, si bien qu'en le voyant faire vraiment

corps avec sa monture, le vieux jockey se frottait les mains en murmurant :

« Quelle merveilleuse association !... »

En plus de son travail à l'écurie, Alec passait de nombreuses heures à rendre à ses parents beaucoup de services, que son père lui payait régulièrement. Au surplus, il n'attendait même pas qu'on lui signalât ce dont on avait besoin ; il le trouvait lui-même. Il peignit à neuf les portes de la maison et répara celle du garage ; il nettoya et aménagea la cave, ratissa et fit brûler les feuilles mortes, arracha les mauvaises herbes du jardin, scia du bois et vida les cendres des poêles. Tout cela, ajouté à ses études, fit d'Alec un garçon constamment occupé.

Cependant, les mois passèrent, sans aucune nouvelle concernant les origines de Black.

« J'ai bien peur que tout ce que nous faisons ne serve à rien, Henry ! dit un jour Alec à son ami.

— Ne te décourage pas, petit ! On ne sait jamais ! » fit Henry.

Mais Alec ne s'y trompa pas ; son associé n'avait guère plus d'espoir que lui.

Par un froid après-midi, Alec, se rendant à l'écurie, fut frappé de la noirceur du ciel et se demanda s'il pourrait sortir son cheval. Il trouva Henry, assis sur sa chaise, dans sa position favorite, c'est-à-dire en équilibre sur deux pieds du siège et adossé au mur. Il fumait mélancoliquement sa pipe, tout en surveillant Black, qui paraissait nerveux.

« Bonjour, petit ! Sale temps, hein ?

— Bonjour, Henry. Qu'est-ce qu'il a, Black ?

— Oh, ça va ! Mais il n'est pas sorti ce matin ; j'ai trouvé le terrain trop glissant. Il a besoin de se dérouiller les jambes ; mais tu feras bien de ne pas le monter et de le promener en main. Tiens-le ferme, surtout ! »

L'étalon s'ébroua et tendit le cou vers Alec, qui, s'approchant de lui, le caressa doucement.

« Eh bien, mon vieux, lui dit-il, comment va ? Tu as besoin de prendre l'air, hein ? »

Black secoua la tête et frotta son nez contre l'épaule d'Alec.

« Et au collège, comment ça marche-t-il ? demanda Henry.

— Très bien ! répliqua le garçon. Je n'ai pas de peine à suivre les cours ; au contraire, j'ai l'impression que je m'en tire mieux qu'autrefois. J'ai idée que ça tient à ce que Black m'oblige à observer un horaire très régulier !

— C'est ma foi bien possible ! s'écria Henry. Il faut que tu tiennes le coup, petit ! Et on leur montrera, à tous, que tu peux dresser un crack et en même temps réussir tes examens ! »

Il bourra sa pipe, la ralluma, et regarda, songeur, les volutes de fumée monter vers le plafond.

« Henry ! s'écria soudain Alec. Regarde ! Il neige ! »

Henry laissa brutalement retomber sur le sol les pieds de sa chaise et s'en fut à la fenêtre. De gros flocons commençaient en effet à tomber.

« Dame ! murmura-t-il. C'est normal. Jamais elle n'est tombée si tard en saison !

— Sans doute, fit Alec, peu satisfait. Mais je m'en serais bien passé. Ça en représente des pelletées à charrier, pour dégager les chemins ! »

Le vent s'était levé et la neige redoubla de violence. Black la regarda, lui aussi ; ses oreilles étaient pointées, très droites, et son étonnement se lisait dans ses yeux subitement agrandis.

« Henry ! dit Alec. Regarde Black ! C'est la première fois qu'il voit de la neige !

— Pour sûr ! Ils n'en ont pas, dans le pays d'où il vient !

— Je me demande comment il va réagir...

— Bah ! Ça ne le dérangera probablement pas !

— Il a pourtant l'air nerveux, remarqua Alec, en voyant Black frapper le sol à plusieurs reprises.

— C'est parce qu'il n'est pas sorti aujourd'hui. »

Pendant une demi-heure, ils observèrent la neige. Puis celle-ci cessa brusquement et un beau soleil perça les nuages, faisant scintiller le tapis blanc répandu sur le pré.

« À la bonne heure ! dit Henry. Voilà un temps superbe !

— Tu crois que je peux le sortir, maintenant ? demanda Alec.

— Il a vraiment besoin de prendre l'air, fiston ! Un cheval comme lui ne supporte pas facilement de rester toute la journée enfermé. Si tu penses pouvoir le tenir...

— Voyons, Henry ! s'écria Alec en riant. Tu sais bien qu'avec Black je n'ai peur de rien.

— Alors, O. K. Sortons-le ! On verra bien ! »

Dès qu'Alec eut ouvert le box, l'étalon se dirigea d'un pas décidé vers la porte de l'écurie.

« Holà ! Doucement, mon grand ! fit Alec, en le retenant par la longe.

— Conduis-le doucement dans la cour, d'abord, et fais-lui faire quelques tours, pour qu'il s'habitue à marcher dans la neige. Tiens-le ferme, pour le cas où il glisserait ! »

Alec saisit le licol et fit lentement sortir son cheval de l'écurie. L'air était frais, mais le vent ne soufflait plus.

Black enfonça délicatement ses sabots dans la neige et les releva aussitôt, comme s'il se brûlait les pieds à chaque pas. Alec lui fit faire deux fois le tour de la cour ; la neige volait sous leurs pieds ; Black ne cessait de secouer la tête et de respirer fort ; l'air qu'il expirait sortait de ses naseaux comme deux jets de vapeur. À mesure qu'il le vit plus assuré sur ses membres, Alec le tint moins fermement, et bientôt il lâcha le licol pour ne conserver à la main que la longe. Dès lors, l'étalon se mit à gambader autour de son maître ; puis, tout à coup, il s'arrêta, s'agenouilla avec précaution, et se roula dans la neige en agitant ses membres dans tous les sens.

« Regarde-le donc ! cria Alec. Il adore ça ! »

Il le laissa faire, pendant plusieurs minutes ; puis le pur-sang se remit sur ses pieds et s'ébroua, l'air fort satisfait de cette expérience. Alec, enchanté, ôta la neige qui restait collée à la robe, puis demanda à Henry :

« Et maintenant, es-tu d'avis que je peux le monter ?

— Pourquoi pas ? Il a l'air parfaitement à son aise, pas vrai ? Mais vas-y doucement. Pas de blagues ! »

Henry lui fit la courte échelle et, d'un bond, Alec enfourcha Black. Il le conduisit dans le pré, où l'étalon se mit à allonger le pas.

« Décidément, tu aimes ça, mon vieux ! » lui dit-il en se penchant pour lui parler à l'oreille, tout en lui caressant l'encolure.

Black passa au petit trot ; Alec le laissa faire ainsi un tour de pré, puis il le remit au pas. Au bout d'un quart d'heure, il eut la certitude que sa monture était parfaitement habituée à ce nouveau terrain et il la laissa se promener où bon lui semblait. Sans doute possible, l'animal se plaisait dans la neige et recherchait les endroits du pré où elle était le plus épaisse. Finalement, Black prit le galop ; Alec, tenant fermement le licol, veilla à ne pas le

gêner et se borna à le maintenir à une allure raisonnable. Le vent glacial lui fouettait le visage et le faisait pleurer, tandis que, sous les sabots de Black, la neige volait à grande hauteur. Après un tour de pré, Alec n'eut aucun mal à passer au trot, et il acheva cette séance de travail par un quart d'heure de promenade au pas. Il avait monté Black pendant une heure dans la neige : une vraie performance !

« C'était merveilleux ! s'écria-t-il en le ramenant à l'écurie. Tu as vu comme il a aimé la neige, Henry ?

— C'est ma foi vrai, et je n'en espérais pas tant ! Tu n'as pas eu trop de peine à le tenir, non ?

— Pas du tout ! fit Alec en mettant pied à terre. Il fait des progrès tous les jours. Il devient vraiment très bien élevé... Un vrai seigneur !

— Tu l'as dit, fiston. Et quand le printemps montrera le bout de son nez, messire Black sera en pleine forme pour que nous entreprenions son dressage.

— Le printemps ! répéta Alec. Il ne tardera plus maintenant ! Encore quelques mois, quelques semaines... Ce sera vite passé ! »

Le vieux jockey et le garçon se regardèrent longuement. Tous deux pensaient à la même chose. Henry détourna les yeux et murmura, en caressant Black :

« Dans les premiers jours d'avril, si tout va bien ! »

# Chapitre 12

## Premier dressage

Alec ne tenait plus en place ; ses semelles frottaient sans arrêt le plancher et il jouait machinalement avec son crayon, sans rien écrire sur son cahier. Comment s'occuper de géométrie, un jour comme celui-là ? Il leva les yeux vers la pendule : midi et quart ! Plus qu'un quart d'heure ! Devant lui, à côté du tableau noir, un gros calendrier accroché au mur indiquait la date fatidique : 1er avril ! Avec quelle impatience il l'avait attendu, ce jour ! Et voici qu'après des mois de préparation, le moment crucial était arrivé ! Ils allaient, Henry et lui, commencer le dressage de Black, en lui faisant d'abord accepter la selle et la bride, puis en l'entraînant régulièrement sur piste. Malgré deux autres lettres envoyées par Henry, ils n'avaient encore reçu aucune réponse d'Europe, concernant les origines de Black.

Le professeur fixa sur son élève un regard sévère et Alec, baissant la tête, fit mine de s'absorber dans son travail. Les minutes se traînèrent, aussi lentes que les mois d'attente passés. Non ! Il ne pouvait plus y tenir !

Soudain, la cloche sonna, et, tel un coureur prenant le départ, Alec bondit vers la porte. Avant même que ses camarades eussent bougé, il s'enfuit à toutes jambes dans le couloir, sans se préoccuper d'une voix qui, dans son dos, lui ordonnait de s'arrêter ; comme une flèche il traversa le hall et se précipita dans la rue. Il courut ainsi jusqu'à ce que, à bout de souffle, il dût ralentir et achever le trajet en marchant à grands pas.

Arrivé chez lui, il jeta son cartable sur le divan et s'en fut droit à la cuisine, où sa mère achevait de préparer le déjeuner. Il se mit à table, mais l'énervement lui coupa l'appétit.

« Je m'excuse, maman, dit-il en rougissant, mais je n'ai pas faim du tout aujourd'hui ! »

M<sup>me</sup> Ramsay se retourna vers lui et remarqua son agitation.

« Il se passe quelque chose d'important, aujourd'hui ? lui demanda-t-elle.

— Oui, maman ! répliqua-t-il après avoir simplement avalé un verre de lait. Je ne rentrerai que pour dîner, ce soir, et tu peux être sûre que je me rattraperai ! »

Sans attendre plus longtemps, il se leva et sortit en courant de la maison, tandis que sa mère le regardait par la fenêtre, en hochant la tête.

Quelques instants plus tard, il trouva Henry qui faisait nerveusement les cent pas dans la cour des communs.

« Ah ! te voilà, petit ! s'écria-t-il gaiement, en retirant sa pipe de sa bouche. Nous avons de la chance ; regarde-moi ce beau soleil ! C'est un temps rêvé !

— Comment est-il, aujourd'hui ? demanda le garçon, en observant Black qui broutait dans le pré.

— Il a beaucoup galopé ce matin. Je crois que ce temps-là lui plaît autant qu'à nous ! Et toi, petit, comment te sens-tu ? Tu es d'attaque ?

— En pleine forme ! Et puis, pour moi, ça ne fera pas de différence, que je le monte avec ou sans selle !

— Dame ! dit Henry en faisant tomber à terre les cendres de sa pipe. Tout dépend du cheval et non pas de toi ! Allons-y ! J'ai acheté hier d'occasion, une grosse selle. Ça vaut mieux pour commencer. Quand il sera habitué à

celle-là, il trouvera la petite selle de course légère comme une plume. »

Alec siffla, et Black, dressant aussitôt la tête, vint à lui au petit trot. Tandis que le garçon lui caressait l'encolure, l'étalon frotta son nez contre la poche de son maître.

« Ah ! gourmand que tu es ! Tu veux ton sucre, hein ? »

Alec en plaça deux morceaux sur la paume de sa main ; en une seconde, le cheval les happa adroitement de ses lèvres. Cependant, Henry revint de l'écurie, rapportant la selle et la bride.

« Amène-le au milieu du pré, dit-il, pour que nous ayons le plus de place possible. »

Ils s'en furent donc tous les trois dans le champ, et Henry posa le harnachement par terre.

« Nous allons d'abord essayer la selle. Je me demande comment ça va se passer ! » grommela-t-il.

Alec, debout à la tête du pur-sang, se cramponna de toutes ses forces au licol qu'il tenait à deux mains. Henry ramassa la selle et vint se placer à la gauche de Black ; celui-ci le suivit des yeux et tressaillit, l'air inquiet. Alec lui caressa la tête et lui parla doucement.

« Tiens-le bien, petit ! » dit Henry, en levant la selle au-dessus du dos de Black.

Il la posa délicatement sur l'étalon, mais n'eut pas le temps d'attraper la sangle, car, instantanément, l'animal lança bien haut ses postérieurs, et le harnachement, passant pardessus sa tête, fut projeté loin devant lui. Dès qu'il en fut débarrassé, Black se mit à tourner autour d'Alec, qui eut beaucoup de mal à le retenir. Henry alla ramasser la selle et revint vers le cheval.

« Eh bien ! grommela-t-il entre ses dents. Ça ne va pas être commode ! Attention, petit, je recommence ! Tiens-le

fort ! »

Le second essai fut identique au premier : à peine Black eut-il la selle sur le dos qu'il l'envoya voler à cinq mètres.

« Pas question de saisir la sangle ! » dit Henry, en allant de nouveau la ramasser.

Pendant un quart d'heure, ils renouvelèrent en vain leurs tentatives, qui ne tardèrent pas à les fatiguer. Et, cependant, l'étalon ne manifestait pas autant de nervosité qu'Alec l'avait craint.

« Il ne veut pas se laisser faire, voilà tout ! dit Alec.

— Si seulement je pouvais trouver un moyen de passer les contre-sanglons dans les boucles ! » murmura Henry.

Alec réfléchit un instant, puis il répliqua :

« Peut-être qu'on pourrait essayer autre chose. Si nous rallongions les contre-sanglons avec des cordes, je tiendrais la selle au-dessus du dos de Black, sans la poser, et tu passerais les cordes dans les boucles de la sangle. Comme ça, au moment où je poserais la selle, tu n'aurais plus qu'à tirer sur les cordes, et les courroies passeraient dans les boucles... si tu as le temps de le faire.

— Ça se peut ! dit Henry. En tout cas, nous ne risquons rien d'essayer ! »

Il s'en alla à l'écurie chercher de la grosse ficelle et s'appliqua à la fixer le mieux possible aux contre-sanglons, pendant que son ami promenait tranquillement le cheval.

Quand tout fut prêt, Alec vint se placer à côté de Black, qu'il tint seulement par sa longe. Il flatta longuement l'animal, qui ne bougea pas ; puis il saisit la selle qu'Henry lui remit et l'éleva au-dessus du pur-sang ; Henry, passant de l'autre côté, tendit la main sous le ventre de l'étalon et saisit la sangle, dans les boucles de laquelle il passa les bouts de cordes prolongeant les contre-sanglons.

« Prêt ? demanda Alec.

— O. K. ! murmura Henry.

— Serre ! » dit Alec, en posant la selle sur le dos de Black.

Cette fois, l'étaalon ne rua pas ; il se cabra tout droit sur ses postérieurs. Alec fit un bond de côté et laissa glisser la longe entre ses doigts. Henry, restant tout près de l'animal, ne lâcha pas prise et réussit à boucler deux contre-sanglons. Alec continua à retenir Black jusqu'à ce que son ami eût fini de serrer la sangle.

« Ça y est ! s'écria joyeusement Henry en se jetant à son tour de côté. Maintenant, lâche-le et écarte-toi de lui ! »

L'étaalon, libre de ses mouvements, exécuta une série de cabrioles incroyables, puis partit à plein galop dans le champ, n'interrompant sa course, de temps à autre, que pour se cabrer et ruer de toutes ses forces. Il fit des efforts désespérés pour se débarrasser de la selle, sous les yeux fascinés des deux amis. Tout à coup, il pointa plus droit que jamais et se renversa en arrière ; sa grande masse s'écroula sur le sol, brisant net l'armature de la selle.

« Elle n'aura pas duré longtemps ! dit Alec.

— Aucune importance, pourvu qu'elle tienne encore sur son dos ! » répliqua Henry.

Quand l'étaalon se releva, la selle, cassée et déformée, restait en place. Une course folle commença alors autour du pré ; sans arrêt, Black tourna, secouant la tête et roulant des yeux furieux. Quand il passait près de son maître, il semblait ne pas entendre ses appels ; une seule fois, il s'arrêta, le regarda un instant, pointa, puis repartit de plus belle.

Au bout d'une demi-heure de ce manège, il fut en sueur, et, sur un nouveau coup de sifflet d'Alec, il finit par

s'arrêter, à une dizaine de mètres du garçon.

« Eh bien, mon vieux ! lui dit gaiement Alec, en s'avançant vers lui à pas lents. C'est donc si désagréable que ça, une selle ? »

Black fit demi-tour, mais, au lieu de s'en aller, il se mit à tourner au pas autour de son maître ; puis il s'arrêta et le regarda fièrement, sans bouger. Alec tira quelques morceaux de sucre de sa poche et, s'approchant, les lui tendit sur sa paume. L'étalon fit, lui aussi, quelques pas pour prendre le sucre et se laissa caresser.

« C'est une habitude à prendre, tu verras ! lui dit Alec. Bientôt, tu n'y feras même plus attention ! »

La selle était certes très abîmée, mais encore utilisable.

« Promène-le en main ! » dit Henry.

Alec traversa le pré à plusieurs reprises, laissant son cheval trotter au bout de la longe et faire de temps en temps de folles cabrioles. Puis il le ramena vers Henry et déclara :

« Ça n'a pas l'air d'aller trop mal, maintenant !

— Alors, monte dessus et on verra bien !

— O. K. ! Fais-moi la courte échelle ! »

Henry lui saisit vivement le pied et, d'un bond, le garçon fut en selle ; mais il n'y resta pas une seconde, car instantanément il se vit catapulté, comme jadis dans l'île, quand il avait, pour la première fois, essayé de monter Black. Il décrivit une grande trajectoire, et, repliant ses jambes sous lui, il put se mettre en boule pour amortir un peu la rudesse de sa chute. Néanmoins, il resta un long moment étendu sans bouger sur le sol, quelque peu hébété et meurtri. Henry, inquiet, vint en courant s'agenouiller près de lui.

« Tu t'es fait mal, petit ?

— Je ne crois pas... Mais je suis un peu abruti ! »

Henry passa la main avec sollicitude sur tout le corps de son ami.

« Tâche de te lever, maintenant ! » dit-il.

Aidé du vieux jockey, Alec se redressa, vacilla un peu sur ses jambes, puis retrouva progressivement son équilibre.

Black, immobile à quelques pas de là, le regarda puis s'approcha et frotta son nez contre lui, demandant du sucre.

« C'est comme dans l'île, pas vrai, mon vieux ? s'écria Alec en riant. Seulement, là-bas, je n'avais pas de sucre à te donner, pour te remercier de m'avoir flanqué par terre !... Dis-moi, Henry, pourquoi est-ce qu'il se débarrasse de moi quand il a une selle sur le dos, alors qu'autrement il est content que je le monte ?

— On ne peut pas expliquer cela, petit ! On ne sait jamais pourquoi ils font ces choses-là !... Il n'a pas encore pris l'habitude de la selle, et je me demande même s'il s'est rendu compte que tu étais sur son dos. Il a simplement senti un poids supplémentaire. Cette fois, parle-lui comme tu en as l'habitude, et tâche de lui faire comprendre que tu vas le monter. Fais-lui sentir tes bras et jambes, comme lorsque tu le montais sans selle.

— Compris, Henry ! Allons-y ! »

Il prit le licol à deux mains, approcha son visage de la tête de Black et le regarda droit dans les yeux.

« Là, doucement, mon grand. Ne fais pas le fou, maintenant ! »

L'étalon secoua si fort la tête qu'il arracha presque le garçon de terre.

Alec tout en le calmant de la voix se prépara à sauter en selle en se tenant fermement à la crinière. De nouveau, Henry lui fit un marchepied de ses deux mains croisées, et il enfourcha en souplesse sa monture. Black ne rua pas, mais se cabra aussitôt. Alec, cramponné d'une main au licol, de l'autre à la crinière, ne lâcha pas prise. Dès qu'il eut reposé ses antérieurs à terre, l'étalon prit le galop. Alec, penché contre l'encolure, continua à lui parler en faisant de nombreux tours de pré, et bientôt il se rendit compte qu'il reprenait petit à petit le contrôle de son cheval. Il s'assit dans sa selle et tira sur la crinière en criant :

« Ho, là !... Doucement, maintenant. Ho, là ! là... »

Black ralentit progressivement l'allure, passa au trot, puis au pas, et se laissa conduire vers Henry.

« C'est parfait, Alec ! dit le vieux jockey en saisissant le licol. Et maintenant, on va le brider, sans perdre un instant !

— Tu ne trouves pas qu'il est fatigué ?

— Bien sûr que si, et c'est justement pour cela qu'il faut en profiter ! D'ailleurs, je ne crois pas qu'il fera des difficultés comme pour la selle. C'est un mors de filet, trois fois rien, et ça ne le changera guère de son licol !

— C'est toi qui commandes, Henry, et j'obéis ! Comment allons-nous faire ?

— Reste en selle. Moi, je vais lui ouvrir la bouche pour lui passer le mors, et toi tu mettras la bride par-dessus le licol, voilà tout !

— O. K. ! » dit Alec.

De ses mains expertes, Henry ne mit que quelques secondes à ouvrir la bouche de Black et à y introduire le mors. Alec n'eut aucune peine à passer la bride par-dessus les oreilles de sa monture et à attacher la sous-gorge.

L'étalon secoua vigoureusement la tête pendant quelques minutes ; Alec le laissa faire et l'emmena au pas faire quelques tours de pré. Puis, à mesure que l'animal s'habitua à la morsure, il le fit changer fréquemment de direction, par de légères pressions de rêne contre l'encolure ; en vérité, c'était un simple perfectionnement des méthodes de dressage qu'il avait utilisées dans l'île pour conduire Black. Et l'étalon le comprit sur-le-champ, sans lui opposer la moindre défense.

Quand ils rentrèrent à l'écurie, Alec rayonnait de plaisir.

« Voilà ce qui s'appelle du bon travail, mon gars ! lui dit Henry en souriant.

— Je crois que oui, Henry, fit le garçon en caressant les naseaux de Black. A la bonne heure, mon grand ! Tu as été très sage ! »

Le soleil disparaissait au loin derrière les gratte-ciel de Manhattan, quand Alec, brisé de fatigue, mais la joie au cœur, rentra chez lui.

# Chapitre 13

## Entraînement nocturne

Avant de refermer la porte de la maison endormie, Alec jeta un coup d'œil à sa montre ; elle marquait une heure du matin. Depuis quinze jours, le dressage de Black à la selle et à la bride se poursuivait de façon satisfaisante. La nuit était très claire, car la lune luisait haut dans le ciel fourmillant d'étoiles ; une tiède brise printanière agitait doucement les jeunes feuillages, dont le bruissement troublait seul le silence de la nuit.

Alec trouva Henry adossé à un van qui stationnait dans la cour des communs.

« Tout est prêt ? lui demanda-t-il à voix basse.

— O. K. ! » murmura le vieux jockey, d'une voix tranquille.

Il ouvrit sans bruit la porte de l'écurie.

« N'allume pas l'électricité ! » ajouta-t-il, en précédant son jeune compagnon dans le local.

Dès qu'il les entendit approcher Black hennit, aussitôt imité par Napoléon, qui passa sa tête au-dessus du bat-flanc.

« Chut ! firent d'une même voix Alec et Henry.

— Calme-les, petit ! dit Henry. Moi, je vais chercher le harnachement.

— Là, doucement ! murmura Alec, en caressant tour à tour les naseaux des deux compagnons. Il ne faut pas faire de bruit, sans ça, vous allez réveiller tout le quartier ! »

La lune éclairait si bien l'écurie qu'aucune lampe n'était nécessaire. Les deux bêtes, calmées, frottèrent leur tête contre les épaules du garçon. Henry revint, portant la selle et la bride.

« Vas-y maintenant, Alec ! Sors-le du box ! » dit-il.

Depuis qu'il s'était habitué à la sangle, le pur-sang passait la nuit revêtu d'une couverture. Alec ne la retira pas et mena son cheval jusqu'à la porte de l'écurie. Le martèlement des sabots sur les dalles résonna si fort dans le silence ambiant qu'Henry, levant la main, déclara :

« Doucement, doucement, Alec ! Tâche de le faire tenir tranquille, sans ça on va réveiller la patronne !

— Je fais ce que je peux, Henry ! Mais il est assez nerveux. C'est sans doute parce qu'il n'est pas habitué à sortir en pleine nuit ! »

Au moment de sortir dans la cour, l'étalon tourna la tête vers Napoléon et hennit. Henry referma la porte, mais aussitôt le vieux cheval de trait se mit à hennir, lui aussi, plus fort qu'il ne l'avait jamais fait.

« Tonnerre de chien ! gronda Henry, qui rentra précipitamment dans l'écurie. Jamais nous n'arriverons à partir d'ici sans réveiller quelqu'un. »

Black leva la tête, dressa les oreilles et répondit à l'appel de son compagnon par un hennissement retentissant. Alec réfléchit un instant et appela Henry à mi-voix.

« Oui ?... répliqua son ami.

— J'ai une idée. Pourquoi ne pas emmener aussi Napo ? Il y a bien place pour eux deux dans le van. J'ai l'impression que ça rendra Black beaucoup plus tranquille et facile à manier. »

Henry, songeur, examina l'étalon, dont la nervosité ne diminuait pas.

« O. K. ! dit-il. Ça vaut la peine d'essayer, en tout cas ! »

Peu après, il fit sortir le vieux cheval et l'amena près de l'étaalon, qui hennit de nouveau, mais plus doucement. Dès lors, Alec n'eut aucune difficulté à faire monter Black dans le van, où Napoléon le rejoignit un instant plus tard.

« Eh bien ! grommela Henry. Il s'agit maintenant de nous dépêcher, car je dois ramener le camion à mon camarade avant six heures, et il faudra que Napo soit de retour ici à la même heure pour ne pas retarder Tony dans son travail !

— Il n'est qu'une heure et demie ! dit Alec.

— Oui. On nous attend là-bas vers deux heures. »

Les deux amis prirent place dans la cabine, et Henry démarra doucement. Ils roulèrent une demi-heure à travers les rues désertes et s'arrêtèrent enfin devant une haute grille en fer forgé portant à son sommet l'inscription : Belmont.

Henry donna deux petits coups de klaxon, et, après une brève attente, Alec aperçut, derrière la grille, une tête à cheveux blancs. Deux mains saisirent les barreaux, puis une voix aiguë et un peu chevrotante cria :

« C'est toi, Henry ? »

L'interpellé passa la tête à la portière et répliqua :

« Oui, Jake, c'est moi ! Tout va bien ?

— Je t'attendais ! »

Il y eut un grincement de clef, de serrure et de gonds, puis la grille s'ouvrit. Henry remit le van en marche et, sans s'arrêter, s'engagea dans une allée d'entrée qu'il semblait bien connaître.

« Qui était-ce ? lui demanda Alec.

— Ça, répondit Henry en souriant, c'est Jake, un de mes plus vieux copains. En fait, c'est lui qui m'a appris à monter. Tout gamin, j'adorais les chevaux, mais je n'avais jamais réussi à en monter un seul. J'avais ton âge, à peu près ; je venais le matin, de bonne heure, assister à l'entraînement et je rêvais du jour où je pourrais, moi aussi, monter un pur-sang. A cette époque-là, Jake encore jeune, était déjà devenu un jockey célèbre, et représentait pour moi une espèce de dieu, comme pour tous les gosses, d'ailleurs. Bref, il m'a formé, sans doute parce qu'il ne pouvait pas se débarrasser de moi. En tout cas, c'est lui qui m'a appris à peu près tout ce que je sais, et, si j'ai eu du succès, c'est à lui que je le dois. Par la suite, il est devenu entraîneur, lui aussi, et maintenant il est, comme on dit, à la retraite. »

Il s'interrompit pour prendre avec soin un virage à angle aigu, puis reprit :

« Vois-tu, Alec, on aime les chevaux comme on aime la mer. Tu en feras l'expérience toi-même. Du jour où tu es habitué à eux, où tu as appris à les connaître et à les aimer, tu ne peux plus t'en passer. C'est comme ça pour Jake, c'est comme ça pour moi. Il est maintenant concierge du champ de courses et il s'en contente. D'un bout de l'année à l'autre, il y a des chevaux qui viennent ici galoper à l'entraînement ; et bientôt la saison des courses va reprendre ; alors, il est ravi !

— Tu es sûr que personne ne peut nous voir, Henry ?

— Tout à fait sûr. Les chevaux à l'entraînement viennent travailler beaucoup plus tard. »

Henry vint ranger son véhicule le long d'une rampe de débarquement. Les deux amis sautèrent à terre et ouvrirent le van. Les chevaux hennirent gaiement, et l'étalon, dans sa hâte de sortir, cassa la longe qui l'attachait au camion.

« Allons, Black, ne commence pas à faire le fou ! » dit Alec en le conduisant par le licol sur la rampe de déchargement.

Henry fit à son tour descendre Napoléon et déclara :

« Je crois vraiment que tu as eu une riche idée, fiston, en pensant à emmener le vieux Napo ! Il va falloir le mettre à proximité de la piste, pour que Black continue à le voir, de loin ! Promène ton cheval, petit ! Il faut qu'il se dérrouille un peu les jambes ! »

Alec emmena l'étalon faire un tour au clair de lune, le long de la piste, puis revint vers le van. Il reconnut alors à distance la voix cassée du petit homme à cheveux blancs qui avait ouvert la grille et qui disait à Henry :

« Tu te paies ma tête, dis donc ! Tu ne vas pas prétendre que c'est pour cette vieille haridelle que je risque en ce moment de me faire flanquer à la porte !

— Eh, eh ! rétorqua Henry en riant. Ne juge pas trop vite, Jake ! Attends un peu de le voir courir, ce vieux démon !

— Fumiste, va ! s'écria Jake. Ce n'est pas à moi qu'il faut en raconter ! Tout ce qu'il peut faire, ton crack, c'est le tour de la piste au pas ! »

Alec ne put s'empêcher d'éclater de rire et Jake, l'entendant, se retourna. Quand le vieux gardien vit arriver Black, il resta bouche bée d'admiration. Il tourna à pas lents autour de lui, l'examinant dans ses moindres détails. L'étalon esquissa une courbette, mais Alec eut tôt fait de le calmer. Un long silence suivit, puis Henry demanda :

« Eh bien, Jake, qu'est-ce que tu en penses ?

— Tu ne t'es pas trompé, Henry, fit l'ancien jockey en levant les yeux vers son ami. Tu as là un cheval de premier ordre.

— Il vaut la peine que tu risques de perdre ta place, en nous donnant le moyen de le faire travailler ?

— Il la vaut, sans aucun doute ! répliqua Jake sans hésiter. Je n'en ai jamais vu de pareil... depuis Chang.

— C'est ce que j'ai dit à Alec !... Jake, permets-moi de te présenter le propriétaire de cet étalon noir, Alec Ramsay... Alec, je te présente mon vieil ami Jake !

— Enchanté de faire ta connaissance, mon garçon ! dit Jake.

— C'est moi qui suis ravi, monsieur, répondit Alec. C'est rudement chic de nous laisser venir ici ! Henry et moi, nous vous en sommes infiniment reconnaissants !

— Oh ! il n'y a pas de quoi, petit ! Henry connaît mon point faible. Quand il m'a dit que tu possédais un crack, il fallait que je m'en rende compte moi-même.

— Tu ne changeras jamais, Jake, dit Henry en riant aux éclats.

— Pas plus que toi !... Il n'y a pas de danger ! »

La brise fraîchit et Black se mit à piaffer nerveusement.

« Je crois qu'il a envie de travailler, dit Alec.

— D'accord ! Je vais chercher la selle, répondit Henry. Toi, Jake, reste là, et tu verras la plus formidable machine à galoper qui ait jamais existé !

— Ne t'en fais pas ! Je ne suis pas près de m'en aller, rétorqua Jake. Viens, petit ! dit-il à Alec. On va le conduire près de la barrière de la piste. »

Quelques minutes plus tard, Henry, les ayant rejoints, posa la selle sur le dos de Black, qui fit quelques cabrioles et se cabra un peu quand on le sangla. Puis Alec et Jake lui mirent la bride sans difficulté.

« Nous voilà prêts ! s'écria Henry. Maintenant, comprends-moi bien, Alec ! Pour ce soir, ce qu'il faut, c'est qu'il s'habitue au terrain, à la piste. Avec cette lune-là, je crois que ni lui ni toi vous n'aurez de peine à y voir clair. Tâche de le retenir au début, autant que tu le pourras. Ne le laisse filer qu'une fois entré dans la dernière ligne droite. A ce moment-là, si tu sens que tout va bien, laisse-le marcher bon train pendant quelques centaines de mètres. Bon sang ! Il y a longtemps que j'attendais ça ! Avant de prendre le départ d'ici, fais-lui faire au pas deux ou trois cents mètres et reviens de même. Compris ?

— Entendu ! » dit Alec.

Jake prit position contre la lice, et tira de sa poche un gros chronomètre en argent. Henry mit son jeune ami en selle et ajusta les étriers. Alec, assis dans sa selle, avait les genoux si haut placés qu'il aurait pu les toucher avec son menton. Les leçons d'Henry portaient leur fruit et la position du garçon était digne d'un vétérinaire des courses. L'étalon, nerveux, semblait se rendre compte qu'un grand moment de sa carrière était arrivé. Henry, saisissant une des rênes, le conduisit sur la piste, puis le lâcha.

« O. K., petit ! dit-il. Un peu de pas d'abord ! »

Black s'en fut d'un bon pas sur le gazon moelleux, la tête bien droite, mais regardant de tous côtés. Alec se pencha un peu, tout en restant dans sa selle, et lui flatta l'encolure.

« Va doucement, mon grand, et ne t'en fais pas ! » murmura-t-il.

L'étalon voulait prendre le galop et Alec avait besoin de toute sa force pour le retenir. Arrivé au premier tournant, il fit demi-tour et revint au pas. La nuit était douce et Alec, ayant déjà chaud, ôta son chandail, qu'il jeta à Henry. Puis il fit faire demi-tour à Black, baissa les mains,

prit appui sur l'encolure et, se dressant sur ses étriers, se pencha en avant.

« Maintenant, vas-y, Black ! » dit-il.

L'étalon pointa légèrement, puis bondit en avant. La chemise blanche d'Alec se détachait sur la robe noire du cheval et dans la pénombre de la nuit. Black, très à l'aise, fila sur la piste et ses gigantesques foulées dévorèrent l'espace. Alec le retint autant qu'il put ; le buste horizontal et la tête collée contre l'encolure de sa monture, il cligna les yeux pour que le vent ne le fit pas trop pleurer.

Il prit à la corde le premier tournant et entra dans la ligne droite située dans le fond du champ de courses. Il restait maître de son cheval, le retenant à pleins bras, et pourtant, même dans l'île, il n'avait jamais galopé à une telle allure. Visiblement, Black était enchanté et faisait de grands efforts pour se libérer des mains qui l'empêchaient d'allonger son encolure.

À mi-chemin de cette ligne droite, il parvint à prendre le mors aux dents et Alec se rendit compte qu'il n'en était plus maître. Une fois de plus, le pur-sang redevint un animal sauvage galopant librement, et ce fut en vain que, de toutes ses forces, Alec tira sur les rênes. Le galop de l'étalon se fit de plus en plus rapide, si bien qu'Alec se trouva bientôt incapable de voir, et le vent soufflait si fort que sa chemise commença à se déchirer.

Dans le second tournant, le garçon vacilla un peu et, instinctivement, s'accrocha à la crinière de sa monture pour ne pas perdre l'équilibre. Comme un ouragan, Black entra dans la ligne droite de l'arrivée et passa comme une flèche, dans un bruit de tonnerre, devant Henry et Jake. Loin de s'arrêter au bout de cette longue ligne, il continua sa course pour un second tour de piste et l'effectua de bout en bout sans esquisser le moindre ralentissement. Alec, à demi inconscient, essaya de réfléchir au moyen d'arrêter

son cheval ; mais, en tirant sur les rênes, il eut l'impression qu'elles étaient fixées à une barre d'acier.

Ils passèrent ainsi, comme le vent, pour la deuxième fois, devant Jake et Henry, et l'étalon, sans paraître le moins du monde fatigué entama son troisième tour de piste. Ce ne fut qu'au milieu de la ligne droite extérieure qu'Alec le sentit ralentir un peu. Aussitôt, il se mit à lui parler et à caresser son encolure. Dès lors, Black réduisit progressivement son allure et quand, pour la troisième fois, il passa devant les deux vieux jockeys abasourdis, Alec en était redevenu à peu près maître. Néanmoins, ils parcoururent encore toute la ligne d'arrivée, et l'extraordinaire animal ne consentit à s'arrêter qu'après avoir, pour la quatrième fois, entamé un tour de piste.

Alec lui fit faire demi-tour. Black hennit et secoua la tête ; il soufflait très fort et tout son corps était blanc d'écume. Il revint d'un pas vif et léger vers Henry, qui courut à sa rencontre, suivi de Jake. Alec, très fatigué, se laissa glisser à terre, tandis que son ami prenait en main les rênes : elles étaient poisseuses et couvertes de sang. Henry tendit les rênes à Jake et passa un bras autour de l'épaule du garçon pour le soutenir.

« T'en fais pas, petit ! lui dit-il.

— Oh, ça va très bien ! répondit Alec. Seulement, je suis un peu abruti...

— Après une course pareille, il y a de quoi !

— Personne ne pourra jamais tenir ce cheval, déclara Jake. Une fois qu'il a pris le mors aux dents, la seule solution est de rester dessus et d'attendre qu'il se fatigue, comme tu l'as fait, petit !

— J'arriverai à le tenir... un de ces jours », déclara Alec d'un ton catégorique.

Il se sentait déjà mieux, ses forces lui revenaient et le sol commençait à redevenir stable. L'étalon tourna la tête vers lui en dressant ses oreilles, et il hennit doucement, en frottant son nez contre l'épaule du garçon. Alec, qui venait d'envelopper sa main d'un mouchoir, lui caressa le museau.

« Nous ne pouvons vraiment pas lui en vouloir, Henry ! dit-il. C'est la première fois depuis très, très longtemps, qu'il peut s'amuser librement. Tout ce que j'ai à apprendre, c'est à rester sur son dos, à ne pas le gêner, et à m'amuser autant que lui ! Voilà...

— Eh oui ! s'écria Jake. Comme tu dis ! Voilà... »

Ils quittèrent la piste, dont Jake referma la barrière, tandis qu'Alec menait l'étalon vers le van, auquel Napoléon était demeuré attaché. Les deux chevaux se frottèrent l'un contre l'autre, tout heureux de se retrouver.

« Regarde-moi ça, Jake ! dit Henry. N'est-ce pas impayable ? Mais dis-moi, es-tu de mon avis, maintenant, et crois-tu comme moi qu'il n'y a pas, dans tout le pays, un seul cheval de cette classe ?

— Entièrement d'accord ! répondit Jake. J'ai pu chronométrer son deuxième tour de piste. Jamais un cheval n'a couru ici à un train pareil ; il s'en faut de beaucoup. Les deux meilleurs chevaux de plat des États-Unis, Sun Raider et Cyclone, lui tiendraient tête, bien entendu, mais, s'il consentait à courir avec eux, je suis sûr qu'il les battrait.

— Pourquoi dites-vous : s'il consentait à courir ? demanda Alec.

— Parce que si jamais il se trouvait sur un champ de courses avec ces deux chevaux-là, il n'y aurait pas de course, petit ! Il y aurait une bataille.

Ton cheval commencerait par les attaquer, au lieu de courir. C'est un animal sauvage que tu as là, mon garçon. Où donc l'as-tu trouvé ? »

Alec interrogea Henry des yeux, et, sur un signe de tête affirmatif, raconta brièvement son aventure.

« Ça, par exemple, murmura Jake, quand il eut entendu l'étonnant récit, elle n'est pas banale, ton histoire ! Mais ce n'est pas tout ça, Henry ! Qu'est-ce que tu sais de ses origines ? Sans papiers, tu ne pourras jamais le faire courir, tu le sais bien !

— Naturellement, répliqua Henry. Nous attendons une réponse d'Arabie, et nous espérons que, là-bas, il a été enregistré comme pur-sang arabe.

Mais je ne te cache pas que je suis pessimiste, car voilà longtemps que j'ai écrit et je crains fort, qu'ils n'aient rien trouvé.

— Si tu veux mon avis, mon vieux, dit Jake après avoir longuement réfléchi, ce cheval est né sauvage et n'a jamais été enregistré dans un "studbook" !

— Je crains fort que tu aies raison, Jake, dit Henry. Mais on ne sait jamais ce qui peut arriver.

En tout cas, ce qui est possible, c'est de le faire courir contre la montre et de lui faire battre des records. A ce moment-là, il faudra bien qu'on fasse attention à lui !

— Ton idée n'est pas mauvaise. En ce qui me concerne, je connais une foule de gens qui paieraient cher pour voir ce que j'ai vu ce soir ! »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, Alec promenait son cheval au pas, pour le sécher. Puis on fit monter les deux bêtes dans le van et les associés prirent congé de Jake.

« Nous ne viendrons pas demain, dit Henry. Il faut que le petit se repose. Mais, si tu veux bien, rendez-vous après-demain, comme cette nuit, à deux heures du matin.

— D'accord, fit Jake. Je serai à la grille ! »

Alec, installé dans la cabine à côté d'Henry,

regarda sa montre :

« Trois heures et demie ! dit-il. J'espère que mes parents ne se sont aperçus de rien !

— Et ma femme ! grommela Henry. Si jamais elle a découvert que je suis sorti, quelle discussion je vais avoir !

— Ah ! vraiment ? s'écria Jake, qui, debout sur le marchepied, passa sa tête blanche par la portière. Alors ça continue, à ce que je comprends ? C'est toujours elle qui porte la culotte !

— Non, fit Henry, sèchement. Tout de même pas ! Mais elle en a assez des chevaux et des courses, et elle compte bien que je ne m'en occuperai plus jamais.

— Ça prouve simplement que, malgré les années, elle ne te connaît pas encore, pas vrai, mon vieux ? Tu es comme moi, je le sais bien ! Tant qu'il te restera un souffle de vie dans le corps, tu auras besoin de passer ton temps au milieu des chevaux, et rien au monde ne te retiendra loin d'eux ! »

Le van roula doucement jusqu'à la grille d'entrée ; là, Jake descendit du marchepied et ouvrit le portail. Ils se dirent au revoir et Henry prit le chemin du retour.

« Eh bien, fiston, dit-il, tu as eu plus de mal que nous ne le pensions tous les deux, pas vrai ?

— Je le reconnais, Henry, répondit Alec. Mais, tu verras, la prochaine fois, je m'en tirerai mieux ! »

Il se pelotonna dans le coin de la banquette et appuya sa tête au dossier.

« Fatigué ? demanda Henry.

— Un peu ! fit le garçon en bâillant. J'avais pourtant fait un somme cet après-midi. Maman n'en revenait pas ! Elle m'a dit que c'était la première fois qu'elle me voyait dormir l'après-midi, depuis que j'avais quatre ans !

— M'est avis que tu feras bien de garder cette bonne habitude, Alec, tant que nous entraînerons Black la nuit. Je me suis entendu avec Jake pour que nous venions trois fois par semaine. Il faut profiter de ce que la saison d'entraînement n'est pas encore officiellement commencée, tu comprends ! Après, il y aura trop de chevaux et trop d'étrangers sur la piste, même la nuit, et nous ne pourrons plus risquer d'y mener Black, d'abord à cause des incidents, ensuite parce que je veux que personne, sauf Jake, ne le voie avant le jour où il courra.

— Si jamais il court ! murmura Alec d'une voix sombre. S'il avait été enregistré, nous aurions eu une réponse !

— On ne sait jamais, mon petit ! Dans les bureaux, on est souvent lent à donner les renseignements, et ils ont peut-être autre chose à faire que de nous écrire.

— Ça se peut ! fit Alec d'un ton las, en ramenant sous lui ses jambes. En tout cas, je t'assure que c'est rudement passionnant de monter Black sur un champ de courses, comme je l'ai fait cette nuit !

— Je m'en doute ! Ce n'est pas pour te flatter, mon gars, mais Black et toi vous avez, pour votre première sortie, fait du bon travail ! Pense un peu : vous avez pulvérisé le record de vitesse du tour de piste ! »

Un quart d'heure plus tard, ils arrivèrent à l'écurie. Alec conduisit Black dans son box et Henry, après avoir mené Napoléon dans le sien, vint aider son ami à frictionner vigoureusement l'étalon. Quand ils eurent achevé de le panser, de lui donner à boire et de refaire sa litière, ils éteignirent la lumière et fermèrent l'écurie : jamais les chevaux n'avaient été si calmes.

« Bonne nuit, Henry, dit Alec. À tout à l'heure, et merci tellement !

— Bonne nuit, petit, et repose-toi bien ! »

Alec trouva sa demeure silencieuse et plongée dans l'obscurité. Il referma sans bruit la porte et monta l'escalier sur la pointe des pieds. En passant devant la chambre de ses parents, il entendit son père qui ronflait un peu. Arrivé dans la sienne, il était si fatigué qu'il eut de la peine à se déshabiller ; il avait mal partout...

Quelques heures plus tard, son réveille-matin le fit sursauter. Dans un demi-sommeil, il tendit la main pour l'arrêter. Mais, en appuyant sur le mécanisme, il ressentit une si vive douleur que, du coup, il se réveilla pour de bon. S'asseyant dans son lit, il regarda fixement le mouchoir ensanglanté qui enveloppait sa main, puis il laissa retomber sa tête sur l'oreiller. Ainsi donc ce n'avait pas été un rêve ! Il avait vraiment monté Black sur le champ de courses ! Il jeta un coup d'œil sur la chaise où étaient accrochés ses vêtements ; sur un des bras, sa chemise pendait, sa chemise en loques !...

D'un coup de pied il rejeta ses couvertures, et se leva péniblement ; tout son corps était endolori de courbatures. Il fit un paquet de sa chemise perdue, bien décidé à la jeter pour que sa mère ne pût la voir. Puis il passa dans la salle de bains, procéda à une grande toilette et pansa sa main. La teinture d'iode lui fit faire la grimace, mais qu'importait ce léger mal ? Il avait la tête en feu et le cœur plein de fièvre. En cette nuit mémorable, son existence avait repris le caractère aventureux et passionnant qu'il aimait...

# Chapitre 14

## Cyclone et Sun Raider

Le surlendemain, dans la nuit, Alec monta de nouveau Black, au champ de courses. Dès qu'il se retrouva sur la piste, où son maître le promena au pas avant de le faire galoper, l'étalon, impatient de prendre le départ, tira fortement sur les rênes. Henry et Jake, accoudés à la lice, le regardaient avec une attention passionnée, et Napoléon, attaché à côté d'eux, ne paraissait pas moins intéressé qu'eux.

Fort de l'expérience précédente, Alec portait un chandail ajusté qui moulait son torse ; il avait mis de gros gants sur ses mains meurtries et enfoncé sur sa tête la toque verte d'Henry, pour empêcher ses cheveux de le gêner. De temps à autre, l'étalon, cherchant à se libérer, pointait et tentait de prendre le galop. Mais les deux mains d'Alec, posées très bas sur l'encolure, de chaque côté du garrot, maintenaient les rênes tendues à l'extrême et empêchaient le pur-sang d'allonger le cou. Le cavalier n'était d'ailleurs pas moins impatient que sa monture de se lancer à toute allure sur la piste ; son cœur battait très fort à l'idée que, dans quelques minutes, il sentirait vibrer sous lui cette formidable machine à galoper, tandis que le vent fouetterait son visage.

Soudain, il laissa glisser les rênes entre ses doigts et l'étalon bondit. En quelques puissantes foulées, il trouva sa cadence et accéléra progressivement ; son allure devint bientôt si rapide qu'Alec ne distingua plus le paysage ;

seule la lice blanche bordant la piste lui servit désormais de guide, et il n'essaya pas de retenir son cheval.

« Vas-y, mon vieux, amuse-toi ! » cria-t-il sans que Black pût d'ailleurs l'entendre, tant le vent était violent.

Le premier tour de piste fut effectué avec autant d'aisance que l'avant-veille, et quand le crack passa comme un bolide devant Henry et Jake, ceux-ci bloquèrent d'un même geste leurs chronomètres. Ils confrontèrent leurs résultats et se regardèrent.

« Je n'aurais jamais cru ça possible ! » murmura Jake.

Quelques instants plus tard, Black, achevant son second tour de piste, déboucha du tournant sur la ligne d'arrivée.

« Regarde-moi cette foulée ! s'écria Jake. Quelle prodigieuse mécanique !

— Et regarde-moi ce gosse ! répliqua Henry. Crois-tu qu'il sait monter, le bougre ? »

Jake, appuyant son menton sur ses mains, reprit :

« Je n'aurais jamais cru qu'un cheval pouvait avoir une telle endurance, et Dieu sait que j'en ai vu courir !

— Oui. Mais rappelle-toi que c'est un arabe !

— Non, Henry ! Il n'est sûrement pas cent pour cent arabe. Il est beaucoup plus grand et plus rapide qu'un arabe. C'est un pur-sang, bien sûr, mais le sang qui coule dans ses veines est le produit de plusieurs races, crois-moi ! En tout cas, il est sauvage, et ce n'est que par attachement pour ce garçon qu'il reste en ce moment sur la piste ! »

Droit sur ses étriers, et le buste collé à l'encolure de Black, Alec avait l'impression de voler, et les larmes ruisselaient sans arrêt sur ses joues. Tout à coup, à la fin du second tour, il aperçut, en arrivant à hauteur de ses amis,

la silhouette grise de Napoléon, qui venait d'entrer sur la piste, poursuivi par les deux vieux jockeys.

Or Black, qui avait également vu son camarade d'écurie, ralentit son allure. Jetant un coup d'œil en arrière, Alec aperçut Napoléon qui galopait vers lui, cherchant à rattraper l'étalon. Il tira sur ses rênes et Black ne fit aucune difficulté à passer bientôt au petit galop ; bien plus, avant même que son cavalier le lui demandât, il fit demi-tour et revint vers le vieux cheval de trait, qui s'époumonait courageusement sur la piste.

Quand ils eurent rejoint Napoléon, celui-ci leva la tête, et Black vint frotter ses naseaux contre ceux de son compagnon. Cependant, si essoufflé qu'il fût, le vétérinaire n'entendait pas en rester là ; il décida de profiter de l'occasion et, prenant le trot, il partit en direction du tournant, bien décidé à faire, lui aussi, un tour de piste.

L'étalon, pivotant sur ses postérieurs, le rejoignit en trois bonds, puis se mit au trot et continua tranquillement la promenade nocturne, réglant son allure sur celle de son vieil ami, qui faisait trois pas quand le pur-sang en faisait un. Ils parcoururent ainsi toute la ligne droite extérieure ; Napo regardait droit devant lui, tandis que Black secouait la tête en tous sens et s'amusait par moments à mordiller l'encolure de son compagnon. Dans le dernier tournant, le vieux cheval, à bout de souffle, passa au pas, mais ses yeux brillaient de plaisir. Alec, en rejoignant ses amis, sauta à terre et s'écria gaiement :

« Eh bien, nous avons deux cracks, maintenant !

— Je ne sais pas ce qui lui a pris ! dit Henry. Tout d'un coup, il a cassé sa longe et il a filé sur la piste, derrière Black ! »

Jake passa sa main sur le dos et la croupe de Napoléon et déclara :

« Je n'ai pas l'impression que cela lui ait fait du mal, au contraire ! »

Henry mit la couverture sur le dos de Black et répliqua :

« Tony se demandera probablement, tout à l'heure, pourquoi son cheval est si tranquille !

— Moi, dit Alec en riant, je crois au contraire qu'il sera beaucoup plus nerveux, et que Tony aura du mal à le tenir ! »

Jake jeta une autre couverture sur Napoléon.

« Il l'a bien méritée, lui aussi, dit-il.

— Promène-les donc tous les deux, Alec ! reprit Henry. Il faut qu'ils se sèchent un peu avant que nous repartions. »

Alec s'en fut sur la piste entre les deux chevaux, et prit plaisir à voir les efforts du vieux cheval pour dresser sa tête comme le faisait Black. Il imitait comiquement l'étalon, en levant haut ses pieds, voire en essayant de temps à autre de se cabrer.

Après un quart d'heure de marche, Alec ramena les deux bêtes au van, où Henry et Jake l'attendaient.

« Ah ! grommela Henry, quand je le vois galoper comme ce soir, je donnerais n'importe quoi pour pouvoir l'engager dans une grande course. Bon sang ! Quel spectacle ce serait !

— Mais dis-moi, Henry, fit Alec, tu ne perds pas tout espoir, tout de même ?

— Non, petit ! répliqua son ami d'un ton ferme. Parce que, même si je dois organiser moi-même une course, à mes frais, je le ferai ! Black courra, c'est moi qui te le dis ! »

Il y eut un silence, pendant lequel Henry alluma sa pipe. À la lueur de l'allumette, Alec remarqua l'expression

volontaire de son ami, dont les mâchoires saillaient tandis qu'il tirait sur sa pipe. La brise emporta les volutes de fumée grise, puis Henry se tourna vers Jake.

« As-tu un conseil à nous donner à ce sujet, mon vieux ? demanda-t-il.

— Ma foi non ! répondit l'autre, après un instant de réflexion. Je crois que ton plan actuel est bon ; il faut le faire courir contre la montre et attendre la réponse à ta lettre.

— C'est bien ce que je pense, moi aussi ! dit Alec. Attendons. Mais je sens que Black a la classe des plus grands cracks, et d'une manière ou d'une autre, il faudra bien qu'un jour tout le monde s'en aperçoive, qu'il soit ou non un pur-sang enregistré au "stud-book" ! »

Des semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles l'entraînement de Black fut poursuivi activement, mais sans qu'aucune réponse à la lettre d'Henry parvînt. Enfin, un soir qu'Alec procédait au pansage de Black, Henry fit irruption dans la cour, brandissant un papier.

« Voilà la lettre ! » s'écria-t-il, en déchirant fébrilement l'enveloppe.

Alec le vit parcourir le message et faire aussitôt une moue de désappointement. Henry tendit la lettre à son ami ; elle était brève et ne contenait que quelques lignes. Le garçon ne la lut même pas en entier, car la première phrase lui suffit. Elle disait :

Nous avons le regret de vous informer que, malgré des recherches approfondies, nous n'avons trouvé, dans nos dossiers, aucune trace d'un cheval dont la description corresponde à celle que vous nous avez adressée...

Alec rendit le document à Henry, qui le chiffonna dans sa main et le jeta nerveusement à terre.

Dans les jours qui suivirent, le malheureux garçon ne put cacher sa déception. Certes, il continua à prendre un intérêt passionné aux séances d'entraînement nocturne, mais un désir ardent croissait en lui de jour en jour, celui de faire courir Black contre les plus grands cracks de l'époque, contre des chevaux comme Sun Raider et Cyclone, dont les noms devenaient de plus en plus célèbres, d'un bout à l'autre des États-Unis.

Les journaux, la radio et la télévision abondaient en reportages sur ces deux grands champions et Alec n'en laissait échapper aucun, se passionnant pour tous ces récits. Les experts s'accordaient pour affirmer que Sun Raider et Cyclone étaient sans conteste les deux plus remarquables pur-sang qui eussent jamais galopé sur un champ de courses.

Sun Raider, champion de la côte du Pacifique, gagnant du « Santa Anita Handicap », était considéré comme le plus puissant et le plus rapide des chevaux de tous les temps. Quant à Cyclone, orgueil de l'Est, c'était un produit de l'élevage du Kentucky ; il y était né et y avait été entraîné, avant de remporter le « Derby », le « Preakness », le « Widener Futurity », et jamais encore un concurrent ne l'avait obligé à donner toute sa mesure. Si un jour il était contraint de s'employer à fond, affirmaient ses supporters, Cyclone stupéfierait le monde du turf, tant par sa vitesse que par son endurance.

Les rédacteurs sportifs publiaient de longs articles sur les deux chevaux, prophétisant ce qui se passerait si les deux cracks étaient opposés l'un à l'autre. Ceux de l'Est écrivaient que, si Sun Raider venait courir dans l'Est, « il amènerait Cyclone à établir un nouveau record mondial ». Quant à ceux de l'Ouest, ils rétorquaient que, si Sun Raider

s'en allait courir dans l'Est, « il laisserait Cyclone sur place » !

Chaque grande course de la saison, gagnée par l'un ou l'autre des deux champions, suscita d'innombrables commentaires, si bien que leurs noms furent bientôt sur toutes les lèvres. Des hommes et des femmes qui n'avaient jamais mis le pied sur un champ de courses discutaient sur les mérites respectifs des deux chevaux, prenaient parti pour l'un ou pour l'autre, et se demandaient si on les ferait un jour courir ensemble. Et pendant ce temps, Henry et Alec, regardant travailler Black, souriaient amèrement, sachant qu'ils entraînaient un crack capable de battre les deux autres.

Quelques semaines plus tard, Alec fit irruption, un samedi soir, dans l'écurie où Henry l'attendait ; il avait à la main un journal qu'il tendit à son ami.

« Tiens, lis l'article de Jim Neville ! » lui dit-il.

Pendant que le vieux jockey s'absorbait dans sa lecture, Alec s'en fut dans le pré, où Black, dès qu'il le vit, fonça à plein galop vers lui. Quand il lui eut donné les morceaux de sucre habituels, il le renvoya au pré et revint près d'Henry.

L'article de Jim Neville, le plus en vue des journalistes spécialisés dans les courses, était ainsi conçu :

Il est inutile d'insister sur l'émotion que suscitent en ce moment, dans le monde du turf, les exploits des deux chevaux les plus rapides qui aient jamais couru sur une piste, Cyclone et Sun Raider. Depuis un an, des centaines, des milliers d'articles ont été écrits sur ces deux cracks, et d'un bout à l'autre des Etats-Unis on n'entend plus que des discussions sur le même sujet : des deux champions, quel est le meilleur ? Or l'ironie de la situation consiste en ce que, selon toutes probabilités, ces chevaux ne se

rencontreront jamais. En effet, M. C. T. Volence, propriétaire de Sun Raider, n'enverra pas son cheval courir dans l'Est cet été, et M. E. L. Hurst, propriétaire de Cyclone, n'engagera pas davantage son cheval dans les grandes courses de l'Ouest. Eh bien, qu'on me permette de le dire, j'estime que ces deux propriétaires, en agissant ainsi, manquent à leur véritable devoir de sportsmen américains. Car voilà une course que la nation tout entière réclame à grands cris, et quelles que soient les raisons personnelles que ces messieurs invoquent pour ne pas opposer l'un à l'autre leurs champions, elles ne sauraient résister à l'argument péremptoire que j'ose leur opposer : la gloire de l'élevage et du turf américains. C'est dans cet esprit que je lance aujourd'hui l'idée suivante : un match devrait opposer, le mois prochain, à Chicago, Sun Raider et Cyclone. J'adresse aujourd'hui même aux deux propriétaires une proposition dans ce sens. Aucune course importante n'a lieu à cette époque-là : et, pour venir à Chicago, les deux chevaux auront à peu près la même distance à parcourir, ce qui n'avantagera ni l'un ni l'autre. Ainsi, la question, tant de fois posée, de savoir lequel des deux est le plus rapide sera définitivement tranchée.

Henry leva la tête et regarda Alec.

« Si jamais ils acceptent, ce sera une grande course ! » dit-il.

Deux jours plus tard, en rentrant du collège, Alec passa devant un kiosque à journaux où un gros titre attira son regard et le fit tressaillir :

**MATCH CYCLONE - SUN RAIDER LE 26 JUIN.**

Il acheta aussitôt le journal et lut avidement l'article où Jim Neville annonçait l'acceptation des deux propriétaires.

M. Volence et M. Hurst, écrivait-il, ont même été au-delà de mon offre. Ils ont, d'un commun accord, décidé d'abandonner leur part de recette des entrées à une œuvre de charité. C'est dire que je leur dois beaucoup d'excuses, car ils sont l'un et l'autre de vrais sportsmen, dans toute l'acception du terme...

Alec rentra chez lui et avala son déjeuner en toute hâte, tant il lui tardait de savoir ce qu'Henry penserait de l'événement. Quand il arriva à l'écurie, il vit que son ami avait le journal à la main.

« Alors, ça y est, petit ! grommela-t-il. Ils ont marché !  
— Oui, et je paierais cher pour voir ça ! » fit Alec.

À ce moment, un cabriolet pénétra dans la propriété et stoppa devant la maison des Dailey.

« Tu sais qui c'est ? demanda Henry.

— C'est Joe Russo, le petit journaliste qui a écrit un article sur Black et moi, le jour de notre arrivée à New York. Je ne l'avais jamais revu ! »

Joe sauta à bas de sa voiture et vint à eux.

« Salut, Alec ! Bonjour, monsieur Dailey ! Je passais dans le quartier, et j'ai eu tout d'un coup envie de voir comment vous vous en tiriez avec votre étalon sauvage.

— Oh ! il est tout ce qu'il y a de calme, maintenant ! dit fièrement Alec.

— Enfin, c'est une façon de parler ! fit Henry en riant. Quand il le veut, il sait encore nous donner du fil à

retordre. Tenez, regardez-le, là-bas, au fond du pré !

— Je vais l'appeler, pour que vous voyiez de plus près comme il est en bel état ! » dit Alec, qui aussitôt siffla l'étalon.

Celui-ci revint au grand galop ; mais, à la vue de Joe, il s'arrêta net, pointa légèrement, fit demi-tour et repartit.

« Depuis le temps, il m'a oublié, dame ! » s'écria le reporter en riant.

Alec siffla de nouveau, et Black, docile, revint. Cette fois, son maître fit quelques pas à sa rencontre et le prit par le licol.

« Quelle beauté ! déclara Joe. Je savais bien, le soir de mon arrivée, que je voyais là le plus grand cheval que j'aie jamais rencontré !

— Et vous pouvez dire aussi le plus rapide, répliqua Alec.

— Plus même que Sun Raider et que Cyclone ? fit Joe, en plaisantant.

— Comme vous le dites, mon jeune monsieur ! dit alors Henry. Il les battra quand on voudra !

— Dites donc, s'écria Joe en riant, c'est que vous avez l'air de parler sérieusement, ma parole ! Voyons ! L'Amérique tout entière est en train de discuter pour savoir qui, de Cyclone et de Sun Raider est le meilleur, et vous, vous venez froidement de déclarer que votre cheval est capable de les battre tous les deux !... Croyez-moi, ce n'est pas une chose à dire en ce moment !

— Et pourquoi pas, Joe ? rétorqua Alec. C'est la pure vérité ! Nous savons de quoi nous parlons. Nous l'avons fait courir... »

Il s'interrompit et interrogea Henry du regard.

« Ça ne fait rien, Alec ! Au point où nous en sommes, peu importe que la chose se sache,

puisqu' nous ne pouvons l'engager dans aucune course.

— Dites-moi, fit Joe vivement intéressé. Vous l'avez vraiment entraîné ?

— Oui, dit Alec. Nous l'avons fait galoper à Belmont, la nuit.

— Et permettez-moi de vous affirmer, mon cher monsieur, enchaîna Henry, qu'aucun cheval au monde ne peut faire le tour de la piste de Belmont à l'allure de ce crack-là ! Ce que je vous dis n'est pas une impression ni une vague appréciation. Je l'ai chronométré, et pas une seule mais dix, vingt fois !

— Voilà ce qui s'est passé, expliqua Alec. Nous comptons l'engager dans des courses importantes, et je l'aurais monté moi-même. Mais nous n'avons pas pu obtenir ses papiers. Nous avons écrit en Arabie ; il est impossible de retrouver ses origines. Alors, comme il n'est pas enregistré au "stud-book", nous ne pouvons pas le faire courir.

— C'est évident, murmura Joe. Remarquez que, si Black a toutes les caractéristiques du pur-sang, il est beaucoup trop sauvage pour provenir d'un élevage ordinaire.

— En tout cas, si nous sommes dans l'impossibilité de le faire courir, déclara Henry, ça n'enlève rien au fait que nous savons que Black est le plus rapide cheval de ce pays.

— Vous êtes absolument sûr de ce que vous dites ? répliqua Joe en se grattant la tête.

— Absolument, répéta Henry. Pourquoi ?

— Parce que je connais une course dans laquelle il pourrait être engagé sans papiers.

— À l'occasion d'un comice agricole ? fit Henry en riant.

— Que non pas ! Je pense au match Cyclone-Sun Raider !

— Mais voyons, c'est impossible ! dit Henry.

— Rien n'est impossible ! rétorqua Joe. En tout cas, ce ne serait pas un manque de papiers qui pourrait l'empêcher de se mettre sur les rangs. Il ne s'agit pas d'une course ordinaire, mais d'un match, comprenez-vous ! Il ne fait l'objet d'aucun prix distribué par une société de courses. C'est comme si moi je vous lançais un défi à la course, tout simplement. Les propriétaires louent l'hippodrome, amènent leurs chevaux et les font courir ensemble. Tout ce que vous avez à faire, c'est d'obtenir des deux propriétaires qu'ils autorisent Black à participer au match.

— Hé oui ! C'est tout ! s'écria Henry. Et je maintiens que c'est pratiquement impossible.

— Il y a pourtant une petite chance pour qu'ils y consentent, Henry, dit Alec, soudain ragaillardi.

— Bien dit, petit ! répliqua Joe. Et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, pas vrai ?

— Comment voyez-vous la chose possible, Joe ? demanda Henry.

— Je ne peux pas vous le dire comme ça, mais je travaille au même journal que Jim Neville, qui a lancé toute cette affaire. Peut-être qu'il nous aiderait...

— Si vous lui parliez de Black, proposa Alec.

— En effet. Il a la passion des chevaux, et il est convaincu que Cyclone est imbattable, même par Sun Raider. Si je lui dis que je connais un cheval capable de les battre tous les deux, il va me traiter

de fou, probablement ! Mais... vous êtes absolument sûrs de Black ?

— Voyons ! fit Henry en souriant. Je comprends votre scepticisme. Mais venez donc le voir courir un de ces soirs, et amenez Jim Neville, avec son chronomètre. Vous jugerez vous-mêmes, et il aura de quoi faire un bel article, c'est moi qui vous le dis !

— Bonne idée, Henry ! répondit Joe. Je vais voir Jim cet après-midi. Quand a lieu votre prochain galop ?

— Demain soir, répondit Alec.

— Si vous le pouvez, vous n'avez qu'à vous trouver à la grille de Belmont à deux heures du matin, dit Henry.

— Dites donc, ça a tout l'air d'un roman policier, votre histoire ! Mais c'est entendu. Moi, en tout cas, je viendrai, et j'ai comme l'idée que Jim sera de la fête ! Alors, à demain !

— A demain ! » répliquèrent Henry et Alec.

Joe remonta dans sa voiture et démarra, tandis que Black, le regardant partir, hennissait gaiement.

# Chapitre 15

## Le cheval mystérieux

Lorsque, le lendemain soir, Alec et Henry arrivèrent à la grille de Belmont le roadster de Joe les y attendait. Il était occupé par deux hommes.

« C'est sans doute Jim Neville qui l'accompagne ! » murmura Alec, plein d'espoir.

Henry stoppa le van et donna comme d'habitude deux petits coups de klaxon ; puis, se penchant à la portière, il dit à Joe :

« Laissez votre voiture là et montez sur le camion, nous n'allons pas loin ! »

Tandis que Jake ouvrait la grille, Joe et son ami, se conformant aux instructions d'Henry, prirent place chacun sur un marchepied. Le jeune reporter passa la tête à l'intérieur de la cabine.

« Ça y est ! » fit-il à voix basse, en clignant de l'œil.

Il mit un doigt sur ses lèvres et sourit, en ajoutant :

« Chut ! Nous sommes en plein mystère ! Où allons-nous ? »

— Tenez-vous ! répliqua Henry. Vous allez bien le voir !... »

Cinq minutes plus tard, il arrêta le van au bord de la piste. Dès que les deux associés en furent descendus, ils se trouvèrent en présence d'un grand gaillard aux épaules carrées qui se tenait à côté de Joe ; il était coiffé d'un chapeau de feutre qu'il avait repoussé en arrière,

dégageant un large front et d'épais cheveux bruns entremêlés de mèches grises. Alec se dit que Jim Neville correspondait assez bien à l'image qu'il s'était faite du grand journaliste.

Dès que Joe eut fait les présentations, Jim déclara :

« Je vous avouerai franchement que, si je suis venu ce soir, c'est par conscience professionnelle. J'ai grande confiance en mon jeune copain Joe ; mais, connaissant à fond les courses et l'élevage de ce pays, je me refuse à croire qu'il puisse exister actuellement en Amérique un cheval capable de s'aligner avec Cyclone et Sun Raider.

— C'est tout naturel, répliqua Henry en souriant. Moi-même, si je n'avais pas vu courir Black, je parlerais comme vous.

— Dites-moi, monsieur Dailey, reprit Jim, vous ne seriez pas, par hasard, le même Henry Dailey qui a gagné tant de courses il y a une vingtaine d'années, avec cet étonnant crack qui s'appelait Chang ?

— Bien sûr que si ! » répondit fièrement Alec.

Jim Neville ramena son chapeau sur sa tête, et l'on put constater que, dès ce moment, il redevint le reporter chevronné attelé à une importante enquête.

« Et vous croyez fermement, reprit-il, que votre cheval est capable de battre Cyclone et Sun Raider ?

— Absolument, dit Henry. Mais Black ne m'appartient pas. Il est à Alec et je me borne à lui donner un coup de main pour l'entraînement.

— Je ne vois pas pourquoi vous discutez, déclara Joe. Montrez-lui donc le cheval : il jugera par lui-même.

— Bien dit, Joe ! » répondit Alec, qui s'en fut ouvrir le van et fit sortir l'étalon.

Dès qu'il le vit paraître, Jim s'écria :

« Ma parole, mais c'est un géant ! »

Black secoua la tête vigoureusement. Il était en pleine forme et tout heureux à l'idée de galoper une fois de plus sur la piste. Il tourna sa belle tête sauvage vers les assistants et esquissa une courbette ; mais Alec le tint d'une main ferme et le calma de la voix et du geste.

A ce moment, Jake vint les rejoindre, et Henry le présenta aux journalistes :

« Dis donc, mon vieux, dit le vieux jockey à son ancien élève, ça m'a l'air de commencer à porter ses fruits, notre petit travail ! »

Cependant Jim tournait lentement autour de l'étalon et l'examinait avec la plus grande attention.

« Méfiez-vous ! s'écria Alec. Ne passez pas trop près de lui. Comme il ne vous connaît pas, il pourrait botter !

— Ne t'en fais pas, petit ! répliqua le journaliste. Pas de danger que je m'approche de ce seigneur-là ! Je commence à me rendre compte de ce que vous avez en tête, mes bons amis ! S'il galope aussi bien qu'il se présente... »

Il fut interrompu par l'apparition de Napoléon, qu'Henry faisait sortir du van.

« Hé là ! s'écria Jim. Qu'est-ce que c'est que celui-là ? Encore un champion ?

— Je vous présente le sieur Napoléon ! dit Henry en riant.

— C'est le compagnon d'écurie de Black, expliqua Alec. Sa présence a le don de calmer mon cheval ; c'est pour ça que nous les amenons toujours ici ensemble. »

Jim Neville regarda Napo qui, s'approchant du pur-sang, frottait ses naseaux contre ceux de Black.

« Ça m'a tout l'air d'être une excellente méthode ! » murmura-t-il.

Peu après, Henry mit Alec en selle. L'étalon piaffa nerveusement et faillit attraper d'un coup de dent la manche de Jim qui se trouvait trop près de lui. De toute évidence, ce surcroît d'assistance l'énervait. Il ne cessait de secouer la tête de haut en bas, faisant ainsi retomber sur son chanfrein sa lourde crinière. Tout à coup, il se cabra, et l'un de ses antérieurs atteignit Henry au bras. Alec réussit, en le jetant de côté, à le faire revenir à terre, tandis que Jake retroussait la manche, rouge de sang, de son ami.

« Tu es sérieusement blessé, Henry ? demanda Alec.

— Rien de cassé, répondit Jake, mais il y a une profonde entaille. On va aller chez moi, pour le panser comme il faut.

— Il n'en est pas question ! déclara Henry. Nous sommes ici pour travailler et non pour jouer aux infirmiers ! Que mon bras saigne un peu, ça n'a aucune importance. On va bien le serrer avec des mouchoirs et on s'en occupera plus tard. Quand on entreprend une affaire comme celle-là, il faut être prêt à encaisser des coups bien plus durs que ça, c'est moi qui te le dis !

— Il n'y a pas de doute ! renchérit Jim. Parce que ce cheval-là, c'est un vrai démon.

— Mais non ! répliqua Henry. Nous l'avons énervé, voilà tout ! C'est la première fois qu'il me fait ça, et encore, je suis convaincu que c'est arrivé malgré lui ! »

Comme Black menaçait de pointer encore, Jake s'écria :

« Va, petit ! Emmène-le sur la piste ! »

L'étalon pénétra en piaffant sur l'hippodrome et Alec le sentit tressaillir d'impatience.

« Allons, mon grand, ne fais pas le fou ! » lui dit-il en passant une main sur le haut de l'encolure.

Il lui fit faire au pas un bout de chemin, puis le ramena devant les assistants qui, accoudés à la lice, ne le perdaient pas de vue. La nuit était claire et douce.

« Bon sang ! grommela Joe. Ce gosse-là n'a pas froid aux yeux ! Ce n'est pas une amulette que de monter ce crack ! »

Alec ajusta le plus possible ses rênes et baissa les mains. A mesure que l'entraînement s'était poursuivi, il avait pris conscience du danger que présentaient ces galops furieux de Black, surtout quand le pur-sang prenait le mors aux dents. Il était sûr que son cheval ne lui ferait jamais volontairement du mal ; mais, quand il perdait la tête,

Black redevenait l'étalon sauvage et indompté que, sans doute, nul ne pourrait jamais dresser complètement.

Alec fit faire demi-tour à sa monture et, se dressant sur ses étriers, pencha son buste en avant, au point que sa tête se trouva contre celle du pur-sang.

« Va, maintenant, lui dit-il à l'oreille. Montre-leur ce que tu peux faire ! »

L'étalon bondit, et ses longues jambes nerveuses se mirent à fonctionner rapidement, comme les bielles d'une machine tournant de plus en plus vite. Les sabots frappèrent le sol en cadence, comme les gigantesques baguettes d'un tambour dont Alec entendit le roulement ininterrompu. Jamais encore Black n'avait couru si vite, en sorte que bientôt son cavalier eut l'impression de devenir insensible ; il ne vit plus rien et n'entendit plus que le vent assourdissant, contre lequel il lutta de toutes ses forces pour tenter de respirer. Il ne pensa plus qu'à deux choses : tenir bon sans gêner Black et tâcher de le maintenir le long de la corde.

Mais bientôt il ne put même plus voir la lice, car ses yeux ruisselaient de larmes ; cramponné à la crinière, et le buste collé contre l'encolure de son cheval, il baissa la tête autant qu'il le put pour aspirer des gorgées d'air, comme un nageur de crawl qui sort la tête de l'eau. Il ne savait plus en quelle partie de la piste il se trouvait, et ne se rendait compte que du galop endiablé qui se poursuivait sans à-coups, mais à une cadence véritablement infernale. Puis, progressivement, ses oreilles se mirent à bourdonner, et malgré des efforts désespérés pour lutter contre l'engourdissement qui l'envahissait, il perdit toute notion du monde extérieur.

Quand il reprit connaissance, des bras le soutenaient et l'étendaient sur le dos, par terre. Ouvrant les yeux, il aperçut le van et, autour de lui, un cercle d'hommes qui le regardaient. Tout contre lui, Henry était agenouillé : sa manche gauche retroussée laissait voir, autour de son avant-bras, un pansement rudimentaire et maculé de sang. Alec regarda ses propres mains ; ses poings encore fermés tenaient une quantité de crins noirs. Machinalement, il ouvrit ses doigts gantés, examina ces touffes de crins, puis leva vers Henry un regard interrogateur. Il éprouva quelque peine à parler :

« Mais comment ?... »

— Tout va bien, petit, répliqua aussitôt son ami. Tu ne voulais pas lâcher la crinière !... Comment te sens-tu ?

— Un peu abruti !... Où est Black ?

— En excellent état, dans le van, avec Napo !

— Est-ce que je suis tombé, Henry ? »

Ce fut Jake qui lui répondit, de sa voix pointue :

« Tombé ? Ah, tu en as de bonnes !... Si ce diable de Black courait encore, tu serais toujours dessus ! Rends-toi compte ! Quand il a fini par s'arrêter, il a fallu qu'Henry

coupe avec son couteau la crinière que tu tenais à pleines mains ; sans ça il n'aurait jamais pu t'enlever de la selle. Et même comme ça, il a eu bien du mal, parce que nous ne pouvions pas approcher de ton démon.

— Je suis rudement content d'être resté dessus, dit Alec. Tu sais, Henry ! Nous ne l'avions pas encore vu donner sa mesure ! Cette fois-ci, je n'ai pas réussi à trouver ma respiration. C'est sans doute ça qui m'a fait perdre connaissance.

— Sans doute, mon gars ! fit Henry. Ce qui est sûr, c'est qu'il faut un rude cran pour le monter, et que je suis fier de toi, tu sais ! Tâche de te lever maintenant. Plus vite tu marcheras, mieux ça vaudra ! »

Jake et Henry l'aidèrent à se remettre debout ; pendant quelques minutes, il se sentit encore très chancelant, et la terre continua à lui paraître instable ; puis, petit à petit, son cerveau se dégagea et il respira, d'un souffle plus profond et régulier, l'air frais de la nuit.

C'est alors que Jim s'approcha de lui.

« Bravo, mon petit gars ! dit-il. Dieu sait que j'en ai vu courir, des chevaux et des jockeys, tant en course qu'à l'entraînement. Eh bien, je te le dis comme je le pense, je n'ai jamais assisté à une séance qui puisse être comparée à celle de cette nuit !... Vous aviez raison, monsieur Dailey, continua-t-il, tourné vers Henry. Black est le cheval le plus rapide que l'on ait jamais possédé aux États-Unis. J'ai peine à en croire mes yeux, mais ça, fit-il en élevant devant son visage son chronomètre, c'est un appareil qui ne souffre aucun démenti. Allons, Joe, il faut filer maintenant, si nous voulons que notre papier paraisse dans les journaux de ce matin !

— D'accord, Jim.

— Revenez quand vous voudrez, répondit Henry. Nous vous laisserons assister gratis aux performances du plus

grand crack de tous les temps !

— Bien volontiers ! déclara Jim Neville. Et si ça ne dépend que de moi, dites-vous bien qu'il y aura bientôt une foule de gens qui verront au travail cet extraordinaire animal ! »

Alec, bouleversé d'émotion, saisit le bras de Neville et lui dit :

« Vrai de vrai, Jim, vous croyez que nous pourrons réussir à le faire courir ?

— Je ne te promets rien, mon petit, répliqua le journaliste. Mais tu peux compter sur moi pour lancer un ballon d'essai qui va faire du bruit ! Lis mon article, tout à l'heure, et tu verras. Et maintenant vite au travail ! Allons, viens, Joe !

— Je vous accompagne, pour vous ouvrir la grille ! » dit Jake.

Quand ils se furent éloignés, Henry passa son bras valide sous celui d'Alec et lui fit faire quelques pas. Le garçon ne tarda pas à se sentir mieux, en sorte qu'ils purent remonter dans le van pour prendre le chemin du retour. Par la petite glace de la cabine, Alec vit que Black ne le quittait pas des yeux.

« Eh bien, mon bonhomme, lui dit-il, je crois que tu t'es régalé, ce soir !...

— En tout cas, déclara Henry, tu as convaincu Jim Neville, et ça, c'est quelque chose ! Pourvu, maintenant, que son action aboutisse à faire engager Black dans ce match !

— Nous n'avons plus qu'à attendre et à espérer ! » murmura Alec.

Le lendemain se trouvait être un samedi et Alec n'allait pas au collège. Dès qu'il eut achevé son petit déjeuner, il courut à l'écurie. Henry commençait toujours

sa journée par la lecture des nouvelles, et sans doute était-il déjà en train de dévorer l'article de Jim Neville. Effectivement, Alec le trouva assis devant l'écurie et plongé dans son journal.

« Qu'est-ce qu'il dit ? demanda anxieusement le garçon.

— Lis donc toi-même ! » répliqua son ami, qui, tout souriant, lui tendit la feuille.

Un gros titre attira son regard :

QUEL EST LE MYSTÉRIEUX CHEVAL QUI PEUT  
BATTRE À LA FOIS CYCLONE ET SUN RAIDER ?

Oui, je sais, écrivait Jim, je suis le type qui a dit et écrit cent fois qu'aucun cheval au monde, pas même Sun Raider, ne pourrait jamais battre Cyclone, l'extraordinaire alezan dont on dirait que le cœur est bourré de dynamite. Et c'est moi qui ai proposé à MM. Volence et Hurst le match qui opposera, dans quinze jours, leurs deux champions.

Dans mon esprit - et je pense qu'il en est de même pour tous les sportsmen américains - cette course n'a qu'un but : déterminer quel est le cheval le plus rapide des Etats-Unis. Cyclone et Sun Raider ont, chacun de leur côté, battu tous leurs concurrents chaque fois qu'ils ont couru, en sorte qu'il était normal de les opposer l'un à l'autre pour régler une fois pour toutes cette question de suprématie.

Or voici qu'à mon avis, ce match ne pourra pas nous apprendre quel est le cheval le plus rapide de ce pays ! Allons donc ! me direz-vous. C'est vous, le promoteur de la rencontre, qui prétendez maintenant qu'elle ne prouvera rien ?

Hé oui ! Et cela pour la bonne, pour l'excellente raison, que je viens de voir un cheval capable de battre à la

fois Cyclone et Sun Raider ! Il faut bien que je vous le dise, à vous, les vrais, les purs sportsmen, qui vous apprêtez à couronner bientôt le vainqueur de Chicago comme étant le cheval le plus rapide du monde ! Car ce ne sera pas vrai ! Il existe, dans ce pays, un autre cheval, un très grand cheval, qui peut battre nos deux champions chevronnés !

Il n'est que juste de vous dire que ce cheval n'a jamais couru une seule course sur nos hippodromes, et n'en courra sans doute jamais, faute d'avoir été dûment et légalement enregistré au « stud-book ». Alors, me voilà parvenu au terme de mon message, amis turfistes. Tout ce que je vous demande, obéissant ainsi à un scrupule de ma conscience, c'est de vous rappeler, le jour où vous acclamerez le gagnant de ce match mémorable, que je connais un cheval, un mystérieux cheval se trouvant ici même, à New York, qui, très probablement, pourrait faire mordre la poussière à ce champion du monde.

« Eh bien, il ne mâche pas ses mots ! dit Alec.

— Tu as dit, fiston. Avant ce soir, il va se trouver submergé sous une vague de protestations !

— Il n'a pourtant pas proposé que Black participe au match...

— Non, mais il a laissé la porte entrouverte ! Et je parierais volontiers que quelqu'un ne va pas tarder à la rouvrir !

— Oh ! pourvu que ça réussisse, Henry ! Imagine-toi ce que ce serait : Black courant contre Cyclone et Sun Raider ! Tonnerre ! Quelle course !... Je n'ose y penser !

— Oui ! » murmura Henry, qui, après un instant de réflexion, demanda : « Dis-moi, petit, si jamais nous arrivons à engager Black dans ce match, crois-tu que tes

parents marcheraient ?... Je veux dire, qu'ils te laisseraient monter le cheval ?

— Il le faudra bien ! répliqua le garçon en regardant son ami d'un air grave. Je crois qu'ils comprendront, surtout quand je leur aurai appris ce que nous avons fait à Belmont. Ce qui est drôle, c'est que maman vient justement de décider, hier soir, qu'elle irait la semaine prochaine passer quinze jours à Chicago, chez ma tante. Elle sera là-bas au moment même où le match aura lieu !

— Ça, par exemple, c'est une coïncidence !

— Remarque que maman ne s'intéresse pas du tout aux courses et qu'elle ne se dérangera même pas pour y assister, à mon avis ! Je crois donc qu'il vaut mieux que je ne dise rien chez moi, tant que nous ne saurons pas si Black est invité à participer au match. S'il est engagé, je parlerai à papa et il comprendra sûrement.

— J'espère que tu ne te trompes pas ! » grommela Henry quelque peu sceptique.

Quand Alec feuilleta les journaux du soir, il constata qu'Henry avait vu juste, en prédisant une levée de boucliers contre Jim Neville. Ses confrères de la presse spécialisée tournaient en ridicule ses déclarations, qu'ils qualifiaient d'insensées : il fallait être fou pour prétendre qu'à New York même se trouvait un cheval capable de battre les deux champions américains.

Or les articles de Jim Neville étaient reproduits par une quantité de journaux, dans tous les États de l'Union, de l'Atlantique au Pacifique, car son opinion faisait autorité dans le monde des courses ; ses déclarations sur le cheval mystérieux suscitèrent donc de jour en jour une curiosité passionnée. Dédaignant les critiques, il prit soin de ne pas laisser le grand public oublier ce qu'il avait annoncé, et, chaque jour, il revint sur la question, dans les chroniques hippiques qu'il publiait dans la presse ou prononçait à la

radio. Tant et si bien qu'un jour, un de ses confrères écrivit :

Seule une personnalité aussi connue et estimée que Jim Neville était capable de susciter un hourvari comme celui auquel donne lieu actuellement son mystérieux cheval, dont chacun discute les mérites, se demandant si cet animal exceptionnel est vraiment capable de battre nos deux grands champions.

Une semaine après avoir été lancée, la boule de neige de Jim Neville continuait à rouler et à augmenter de volume, et le monde du turf commençait à exiger de savoir qui était le mystérieux cheval. A toutes ces demandes, la seule et invariable réponse de Jim fut qu'il avait promis de garder le secret sur les noms du crack et de son propriétaire, mais qu'il pouvait les présenter au public, en quelques instants, si la chose se révélait nécessaire.

Il appela Henry et Alec au téléphone et leur dit :

« Ne le faites plus courir à Belmont ! L'affaire se corse beaucoup plus que je n'osais l'espérer ! Je suis maintenant persuadé que Black sera dans la course ! »

Une semaine s'écoula ainsi. M<sup>me</sup> Ramsay partit pour Chicago huit jours avant la date prévue pour le match. Alec devait maintenant se contenter de faire travailler Black dans le pré, le matin, avant d'aller au collège, et l'après-midi.

Il arrivait généralement à l'écurie à l'heure où Tony attelait Napoléon pour partir au travail. Après un rapide pansage à la brosse douce, il sellait Black et le travaillait au trot et au galop pendant une demi-heure, dans le pré. Dès qu'il se retrouvait en selle, il se sentait un autre être ; il oubliait ses préoccupations, la course problématique, les

leçons et les devoirs du collègue, l'avenir... Il réintégra aussitôt un monde à part, un monde connu de lui seul : c'était comme si, volant au-dessus des nuages, il ne voyait plus la terre...

Un matin qu'il s'était attardé à monter Black, il trouva, en le ramenant à l'écurie, Henry qui l'attendait.

« Je m'excuse, Henry, lui dit-il. Mais je suis resté plus longtemps que je n'aurais dû, et il faut que je file, pour ne pas être en retard au collège. Peux-tu être assez gentil pour le desseller et le bouchonner un peu ? Moi, je n'ai plus le temps...

— Bien sûr, répliqua son ami en souriant jusqu'aux oreilles. Mais, même si ça doit te mettre en retard, je pense que tu tiendras, avant de partir, à lire ceci ! »

Ce disant, il lui tendit le journal du matin. Alec le prit avidement et son cœur se mit à battre à grands coups. Un gros titre annonçait :

### LE CHEVAL MYSTÉRIEUX PARTICIPERA AU MATCH DE CHICAGO

Son émotion fut telle qu'il dut attendre un instant pour continuer la lecture de l'article.

Jim Neville s'exprimait comme suit :

J'ai reçu hier l'une des lettres les plus sportives que j'aie jamais trouvées dans mon courrier. Elle émanait de M. E. L. Hurst, le sympathique propriétaire de Cyclone. Elle était courte et précise. M. Hurst m'a informé que le match de Chicago ayant un caractère purement sportif et le produit des recettes devant aller à des œuvres de charité, il ne voyait aucune raison pour que mon mystérieux cheval ne participât pas à la course. M. Hurst est convaincu que Cyclone n'a jamais été obligé de donner sa mesure, et il ne

craint aucun rival. Si donc le propriétaire du cheval mystérieux pense que son crack peut battre Cyclone, il sera le bienvenu dans cette compétition ; M. Hurst accepte volontiers ce troisième concurrent pourvu que le propriétaire de Sun Raider, M. C. T. Volence, soit du même avis.

Dès réception de cette lettre, j'ai aussitôt téléphoné à Los Angeles pour en communiquer le texte à M. Volence. Celui-ci s'est déclaré entièrement d'accord avec M. Hurst : il a ajouté que, étant donné les commentaires suscités dans le pays par la révélation du cheval mystérieux, mieux valait faire d'une pierre deux coups ; cela lui éviterait, après la victoire de Sun Raider sur Cyclone, d'avoir à faire disputer un nouveau match à son champion. « Comme ça, m'a-t-il déclaré, il pulvérisera en même temps Cyclone et Folie de Neville ! »

Folie de Neville !... Hé, hé !, monsieur Volence, attendez un peu de l'avoir vue en action, ma Folie !...

Ainsi se terminait l'article. Alec, levant les yeux vers Henry, sourit à son ami. Contrairement à ce qu'il aurait cru, il ne se sentait pas bouleversé d'émotion ; et il se rendit compte qu'en réalité, depuis la venue de Neville à Belmont, il n'avait jamais cessé de croire au succès de l'entreprise. Maintenant qu'il en était sûr, il demeurait calme et maître de lui.

« Ça y est tout de même ! » dit-il simplement.

Les deux amis s'en furent ensemble à l'écurie, où Black, passant la tête par-dessus la porte de son box, paraissait surpris de n'avoir pas encore été pansé, comme après chaque séance de travail.

# Chapitre 16

## Préparatifs

Ce jour-là, Alec n'aurait pu prétendre aux félicitations de son professeur pour son assiduité : les heures de classe lui parurent interminables. Sans cesse lui revenait à l'esprit la même pensée : dans huit jours exactement, il monterait sa première course, et ce serait pour affronter les deux plus grands champions des États-Unis, Cyclone et Sun Raider. À certains moments, il avait peine à y croire ; était-ce bien à lui, Alec Ramsay, que cela arrivait ?

Lorsque, après dîner, M. Ramsay se fut installé au salon pour lire, son fils alla le rejoindre ; il s'assit sur une chaise et feuilleta nerveusement les pages d'un magazine. M. Ramsay, levant les yeux vers lui, annonça :

« J'ai reçu une lettre de maman, Alec. Elle a l'air très contente de son séjour à Chicago. Ta tante l'emmène voir un tas de choses intéressantes. Elle compte rester trois semaines. Ça te va ?

— Bien sûr, papa ! Tu es si bon cuisinier !

— Merci ! fit son père en riant. Tes examens de fin d'année vont commencer bientôt, je pense ?

— Oui, lundi.

— Tu te sens prêt ?

— Je crois que oui ! »

M. Ramsay alluma sa pipe et reprit la lecture de son journal, tandis qu'Alec continuait à tourner les pages de la revue, et leur bruissement troubla seul le silence de la pièce. Face au journal grand ouvert qui lui cachait le visage

de son père, le garçon se racla la gorge et s'apprêtait à parler, quand M. Ramsay, posant les feuilles sur ses genoux, lui dit :

« Depuis quelque temps, on ne peut plus rien lire, dans la presse, que des articles sur le match qui opposera vendredi à Chicago les grands cracks ! Je me demande un peu quel est ce mystérieux cheval que Jim Neville a obtenu de faire participer à la course. »

Le cœur d'Alec battit plus fort.

« Justement, papa...

— Oui, mon petit ?

— Eh bien, c'est de cela que je voulais te parler... parce que... »

Du coup, M. Ramsay laissa tomber son journal par terre et scruta intensément le visage de son fils. Et Alec, d'une voix mal assurée, lui annonça :

« Le cheval mystérieux... eh bien... c'est Black ! »

Son père, abasourdi, le dévisagea sans pouvoir articuler un mot. Puis, après un très long silence, il balbutia :

« Tu veux dire... que Black est ce cheval... dont tout le monde parle ?

— Oui, papa. C'est bien ça ! »

Alec se leva et s'en fut à la fenêtre, dont il souleva le rideau, pour le laisser aussitôt retomber.

« Mais qui va le monter, dans une course pareille ?

— Moi », répondit-il doucement.

Quelqu'un sonna à la porte d'entrée. Alec savait que c'était Henry, qui répondait ainsi au signal donné à la fenêtre.

« J'y vais, papa », dit-il.

Henry entra et ôta son vieux chapeau de feutre.

« Bonsoir, monsieur Ramsay ! fit-il simplement.

— Bonsoir, Henry ! Content de vous voir ! Vous devez naturellement être dans ce coup-là ! Alors, racontez-moi en détail ce que vous avez fait tous les deux de ce diable de cheval ! Depuis quelque temps, je sentais bien qu'il y avait anguille sous roche, mais jamais je n'aurais imaginé quelque chose d'aussi ahurissant !

— C'est une longue histoire, monsieur Ramsay ! » dit Henry.

Pendant une demi-heure, il fit le récit des séances de dressage de Black. Alec ne quitta pas des yeux son père, qui écouta le vieux jockey avec une extrême attention. Comment allait-il prendre la chose ? Il aimait beaucoup les chevaux, lui aussi, mais le laisserait-il monter cette course ? C'était une chance que Mom fût absente ! Quand Henry eut achevé son exposé, M. Ramsay se tourna vers son fils :

« Laisse-nous un instant, je te prie, mon enfant ! » dit-il.

Alec sortit et monta dans sa chambre. Henry fixa sur son hôte un regard ardent.

« Il faut que vous le laissiez monter cette course, monsieur Ramsay ! dit-il. Il s'est donné corps et âme à cette entreprise ! Alec n'est plus l'enfant que vous avez envoyé aux Indes l'été dernier, vous le savez aussi bien que moi ; il en est revenu mûri avant l'âge, et vous ne pouvez que vous en féliciter !

— Mais, Henry, c'est une course si dangereuse pour un garçon de son âge ! Et ce cheval, tellement sauvage, n'a jamais couru ! Dieu sait ce qu'il va faire !

— Ce ne sera pas plus dangereux, croyez-moi, que ce qu'il a affronté tant de fois, depuis l'heure où son bateau

est allé par le fond. Au cours de ces derniers mois, je crois pouvoir vous dire, monsieur Ramsay, que j'ai appris à bien connaître votre fils. En toute franchise, je ne crains pas d'affirmer qu'il est différent de nous tous. Il a trouvé quelque chose qui nous échappera toujours, à nous autres, parce que nous ne passerons vraisemblablement jamais par les épreuves qu'il a traversées !... D'autre part, ajouta-t-il après avoir marqué un temps, je serais, moi, rudement fier si j'avais un fils capable de monter cet étalon noir, car c'est, j'en suis sûr, quelque chose que personne d'autre que lui ne pourra jamais faire ! »

M. Ramsay se leva et arpenta la pièce de long en large pendant quelques minutes, sans rien dire. Puis il se dirigea vers la porte et répondit :

« C'est d'accord, Henry ! Je vais informer Alec que je l'autorise à monter Black dans cette course. »

Le lendemain, Jim Neville téléphona à Henry que tout était arrangé pour la participation de Black au match de Chicago. Les frais de transport et de déplacement des chevaux, des propriétaires, des entraîneurs et des jockeys seraient prélevés sur les bénéfices de la réunion. Cyclone et Sun Raider quitteraient leurs écuries le lundi ou le mardi au plus tard, pour qu'on pût leur donner quelques galops sur le terrain avant la rencontre. Mais Henry ne put indiquer la date exacte de leur départ ; elle dépendait d'Alec, qu'il lui fallait consulter.

« Dans tous les cas, déclara Jim, j'insiste pour que vous ne fassiez plus galoper Black à Belmont. Je m'efforce de conserver le secret sur l'identité du cheval mystérieux, parce que, si jamais on la découvrait, vous seriez envahis de reporters, et cela rendrait les derniers jours encore plus difficiles. Black n'aura que trop d'occasions de s'énerver, sans celle-là ! Un mot encore, Henry ! Vous êtes sûr qu'il est en bonne forme, oui ?... Parce que je ne sais pas si vous

vous rendez compte de ce que je risque ! Il m'a vraiment fait perdre la tête, le bougre ! Il y a des moments où je me demande si je n'ai pas rêvé, la nuit où j'ai été le voir courir à Belmont ! Alors, je regarde mon chronomètre ; c'est la seule chose qui me redonne confiance ! »

Henry éclata de rire au téléphone et répliqua :

« Ah ! ne vous en faites pas, allez ! Il est au meilleur de sa forme. Vous pouvez me croire ! »

Peu après cet entretien, Alec arriva à l'écurie.

« Jim vient de me téléphoner, lui dit Henry. Tout est prévu pour le voyage de Black et son séjour là-bas. Ça ne nous coûtera pas un centime. Ce qu'il faut décider, c'est la date de notre départ.

Cyclone et Sun Raider partent au plus tard demain, pour disposer de quelques jours là-bas, afin de s'habituer au terrain.

— Je viens d'en parler encore avec papa, répondit Alec. Il ne met qu'une condition à son autorisation, c'est que j'aie fini de passer mes examens de fin d'année.

— Et quand doivent-ils se terminer ?

— Je commence demain et le dernier a lieu jeudi matin.

— Zut, grommela Henry. La course est samedi ! Tu te rends compte ?

— Oui. Mon père a téléphoné à la gare. Nous avons un train qui part jeudi après-midi et qui nous met à Chicago vendredi matin. Il n'y a pas d'autre solution, Henry. Je ne peux pas refuser ça à papa, qui a été vraiment chic !

— Tu as raison, petit ! Et après tout, ça n'est pas une mauvaise chose. Nous aurons quand même un jour devant nous là-bas, et je crois que Black n'aimera pas beaucoup attendre, dans cet endroit qu'il ne connaît pas. »

Le jeudi matin, Alec posa sa plume en poussant un soupir de soulagement. Sa dernière composition était enfin terminée ! Il essuya avec soin sa feuille avec du papier buvard et regarda l'heure. Presque midi ! Il n'avait pas de temps à perdre, s'il voulait attraper le train de trois heures. Il alla remettre sa copie au professeur et sortit de la classe. Dans la cour, il rencontra ses camarades Whiff et Bill.

« Ça a marché ? demanda Bill.

— Pas mal ! » dit Alec sans s'arrêter.

Les deux garçons lui emboîtèrent le pas.

« Ce que tu es pressé ! s'écria Whiff.

— Oui, on m'attend chez moi. Du travail urgent.

— Comment ça marche, avec Black ? demanda Whiff.

— O. K. ! Pourquoi ne venez-vous plus le voir ?

— Merci bien ! répliqua Whiff. Moi, il ne me dit rien, ton cheval ! Il a l'air bien trop dangereux pour mon goût.

— Pour moi aussi, fit Bill. À propos de chevaux, tu vas regarder la grande course de Chicago, après-demain, à la télévision ? »

Alec haussa les épaules, sans répondre.

« Ça va être sensationnel ! reprit Bill. Je me demande un peu de quoi va avoir l'air ce mystérieux cheval.

— Oh ! déclara Whiff, c'est un coup de publicité. Comment veux-tu qu'il résiste à Cyclone ? Il n'existera pas !

— Surtout avec Sun Raider dans la course ! dit Bill. Pour lequel parierais-tu, Alec ?

— Dame, répliqua-t-il en riant. Puisque vous prenez les deux autres, je n'ai pas le choix ; il ne me reste que le cheval mystérieux ; alors, va pour celui-là !

— Tu es fou !

— On verra bien ! Au revoir, les gars !

— Au revoir, vieux ! »

En arrivant chez lui, il trouva son père qui l'attendait et, pendant leur rapide repas, ils ne parlèrent pas de la course. Ils s'en furent ensemble à l'écurie. Alec n'était pas nerveux, mais seulement préoccupé de ne pas gêner Black et de se montrer digne de lui.

Henry et Jim Neville faisaient les cent pas dans la cour, près d'un superbe van. Joe Russo s'y trouvait aussi, avec un photographe qu'il avait amené. Alec présenta ses amis à son père.

« Tout va bien, Alec ? demanda Henry.

— Tu as passé tes examens dans ta foulée, je parie ! dit Jim Neville en riant.

— J'espère que oui », fit Alec qui pensait à tout autre chose et examinait le van avec intérêt. « Dis donc, Henry, m'est avis que nous voyageons en grands seigneurs, pas vrai ?

— Tu parles ! dit Henry. Et, dans le train, ce sera le même genre ! Jim m'a annoncé que nous avons un wagon spécial pour nous.

— Non ?

— Si ! C'est bien exact, Jim ?

— Dame, c'est normal ! Cyclone et Sun Raider ont eu des wagons spéciaux pour voyager. Il n'y a aucune raison pour que Black n'ait pas le sien ! De plus, une foule de gens vont venir, souvent de fort loin, pour voir ces trois chevaux ; il faut donc qu'ils soient au meilleur de leur forme.

— Parfait ! dit Alec.

— Regarde ce que Jim nous a apporté ! » s'écria Henry.

Il montra à son ami une grosse couverture de cheval noire, bordée de blanc, et portant aux quatre coins le mot

BLACK brodé en lettres blanches.

« Oh ! ce que c'est gentil, Jim ! dit Alec.

— Rien ne sera trop beau pour Black ! » répondit Jim en riant.

Quand Alec pénétra dans le box, l'étalon hennit doucement ; son maître lui fit un rapide pansage et lui dit :

« Alors, mon grand, voici venue la grande aventure ! »

Henry lui passa la belle couverture neuve qu'il jeta sur le dos du pur-sang et fixa soigneusement.

« Là ! fit-il fièrement. Te voilà bien au chaud et paré comme une belle dame !

— Il n'y a pas de doute qu'il a tout l'air d'un crack, comme ça ! déclara Henry.

— L'air ? répliqua Alec. Il n'en a pas que l'air. Il est un crack ! Pas vrai, mon grand ? » ajouta-t-il en le caressant affectueusement.

Quand Black, sortant de l'écurie, vit le petit groupe des assistants, près du van, il commença par pointer deux ou trois fois, puis il trottina autour d'Alec.

« On peut prendre quelques photos pour le journal ? demanda Joe.

— Bien sûr ! dit Alec. Viens, Henry ! Il faut que, toi aussi, tu paraisses sur les clichés ! »

Pendant dix minutes, le reporter s'affaira et photographia Black avec tous les assistants, y compris M. Ramsay.

« J'espère, lui dit Alec, que vous pourrez utiliser ces photos... après samedi ! »

Lorsque Alec entreprit de faire monter l'étalon dans le van, Black se défendit, pointa, hennit ; il dressa les oreilles et son regard alla constamment d'Alec à l'écurie.

« Qu'est-ce qui ne va pas, mon vieux ? lui demanda Alec.

— Je vais te le dire, petit, dit Henry. Chaque fois que nous l'avons transporté dans un van, Napoléon était avec lui. Alors, il se demande ce que son copain est devenu !

— C'est ma foi vrai ! s'écria Alec. N'empêche qu'il faut bien qu'il s'en passe, maintenant ! Allons viens, Black ! »

Mais l'étalon, se cabrant de nouveau, continua à refuser de se laisser embarquer ; bien plus, baissant la tête, il vint frotter son nez contre la poitrine d'Alec et repoussa son maître vers l'écurie.

« Mais Napo n'est pas là, mon vieux ! lui dit Alec. Il est au travail avec Tony ! »

Ce fut peine perdue : Black continua à le pousser de plus belle, et ce manège dura un quart d'heure.

« Quel ennui ! dit Alec. Je crains fort qu'il n'y ait rien à faire, car, lorsqu'il a une idée en tête, il n'y a pas moyen de l'y faire renoncer !

— Nous n'avons plus guère de temps ! déclara Neville en consultant sa montre. Si nous ne partons pas dans quelques minutes, nous manquerons le train, et il n'y en a pas d'autre avant demain !

— Black ! Allons, viens ! » cria Alec d'un ton suppliant.

Mais l'étalon fit des cabrioles, leva très haut la tête et ses naseaux frémirent, tandis qu'il continuait à chercher des yeux son camarade d'écurie. Tout à coup, il dressa les oreilles et hennit fortement. Du bout de la rue voisine, on entendit la voix familière de Tony qui criait :

« Qui veut des pommes, des carottes, des petits pois, des pommes de terre, des poireaux, des choux !... Qui en veut ?

— C'est Tony avec Napoléon, qui passe par ici ! s'écria Alec.

— Je vais les chercher ! » dit Henry en courant vers la grille.

Quelques minutes plus tard, Napoléon faisait, à son trot le plus rapide, une entrée sensationnelle dans la cour. Tony et Henry, assis sur le siège de la branlante carriole, se cramponnaient au rebord de la caisse pour ne pas perdre l'équilibre. Le vieux cheval alla droit vers Black et ne s'arrêta qu'auprès du pur-sang, dont il frotta l'encolure avec son nez. Black parut enchanté, hennit et se calma aussitôt. En quelques instants, Henry expliqua à Tony comment il avait été amené à utiliser Napo pendant les séances d'entraînement nocturne de Black.

« Et maintenant, Black va courir à Chicago, Tony, et nous ne pouvons pas l'embarquer dans le van sans Napoléon.

— Dites-moi, Tony, dit alors Neville, consentez-vous à nous laisser emmener Napo ?

— Vous croyez que nous le pouvons, Jim ? demanda Alec, reprenant espoir.

— Bien sûr ! Il y a toute la place qu'on veut dans le wagon, et là-bas, nous nous débrouillerons. Qu'en dites-vous, Tony ? On vous le ramènera dimanche ou lundi au plus tard, et on vous paiera un bon dédommagement.

— Dame ! fit Tony, après un bref moment de réflexion. Si ça vous fait plaisir, pourquoi pas ? Mais je ne veux pas d'argent. Merci beaucoup ! Napo a été un bon cheval pendant quinze ans. C'est bien son tour de prendre un peu de vacances !

— Alors, entendu, dit Neville. Vite ! En route ! »

Henry fit embarquer Napo, et Alec suivit avec Black, docile comme un chien. Un instant plus tard, le van

démarra.

« Ouf ! » dit Henry.

# Chapitre 17

## Chicago

Deux heures et demie sonnaient quand ils pénétrèrent dans la gare des marchandises.

« Nous avons juste le temps ! » déclara Jim.

Tout autour d'eux, de nombreux camions allaient et venaient, à grand renfort de coups de klaxon, et de tous côtés des gens criaient, accroissant encore le tintamarre. Jim fit arrêter le van et alla se renseigner au sujet du wagon réservé. Dans le van, l'étalon frappait nerveusement du pied.

« Tout ce bruit l'énerve, dit Alec, qui l'observait par la glace de la cabine.

— C'était inévitable, répliqua Henry, mais je voudrais tout de même essayer d'éviter qu'il s'agite trop, à la veille de la course... »

Un instant plus tard, Jim revint. Le wagon se trouvait en queue du train ; le van s'y rendit, en se frayant un passage parmi les nombreux véhicules qui encombraient le quai. Il fut possible d'amener le camion contre le wagon, si bien qu'aucune rampe d'embarquement ne fut nécessaire.

« Il ne va même pas s'apercevoir qu'il monte dans le train ! » dit Henry.

Dès qu'il eut pénétré dans le wagon, Alec s'extasia sur son agencement pratique et confortable ; il était divisé en deux parties, l'une consistant en un box spacieux, à deux stalles et l'autre comprenant trois couchettes de voyageurs.

« Ça peut aller ! déclara Henry. Comme ça, il ne souffrira pas trop du voyage. »

Ils s'affairèrent à préparer les litières et à disposer le bat-flanc séparant les deux stalles, puis Alec s'en fut chercher Black. Malgré sa nervosité, l'étalon ne ménagea pas à son maître ses habituelles marques d'attachement et frotta son nez contre l'épaule d'Alec. Sans brusquerie, le garçon fit reculer son cheval, qui passa directement du van dans le train. Le plancher du wagon résonna si fort que Black en fut effrayé ; mais dès qu'il se trouva sur la paille épaisse de son box, il se calma.

Henry, qui était allé chercher un supplément de paille pour Napoléon, pendant que Jim réglait la course au chauffeur du van, revint, chargé de deux grosses bottes. Tandis qu'il aménageait la stalle du vieux cheval de trait, Alec hissa dans le wagon leur malle ; Henry y avait emballé la précieuse toque verte et la casaque au brassard portant le fameux numéro 3, celui-là même qui avait désigné Chang, le jour où il avait gagné sa dernière course, le « Kentucky Derby ». Quelques heures encore à passer, et Alec les porterait à son tour, cette casaque et cette toque ! A cette seule pensée, sa gorge se contractait d'émotion. La voix d'Henry l'arracha à ses réflexions :

« Ça y est, petit ! Amène Napoléon, maintenant ! »

Embarquer le bon vieux cheval fut un amusement. Il hennit de plaisir en retrouvant Black, qui lui répondit non moins gaiement.

« Tout de même, s'écria Henry, avoue qu'ils forment une drôle de paire, ces deux-là !

— Pour sûr ! répliqua Alec. C'est une vraie chance que d'avoir Napo ! Imagine un peu ce qui se serait passé, si nous n'avions pas pu l'emmener !

— Non, grommela Henry. Je préfère ne rien imaginer de ce genre. »

Le van étant reparti, Jim Neville monta à son tour dans le wagon, et, quelques minutes plus tard, le train s'ébranla.

Pendant de longues heures, Alec, ne pouvant dormir, se retourna continuellement sur sa couchette. Un wagon de marchandises est beaucoup plus sonore qu'un wagon de voyageurs, et le garçon ne parvenait pas à s'habituer au perpétuel fracas des roues sur les rails et du train filant à toute vitesse. Tout comme son maître, Black ne pouvait pas rester tranquille et piétinait nerveusement la paille de sa stalle. Alec se leva et alla rejoindre son compagnon ; Henry et Jim, endormis, respiraient profondément, et Napoléon dormait aussi. Dès que Black vit arriver le garçon, il hennit, mais Alec le fit taire aussitôt en lui caressant longuement la tête. A certains moments, le wagon vacillait un peu, en sorte que l'étalon avait du mal à rester debout.

« Eh quoi ? lui dit Alec, ce n'est rien, cela !

Rappelle-toi quand le bateau roulait ; c'était autrement dur, pas vrai ? »

Il resta un quart d'heure près du pur-sang, puis, après une dernière caresse, il le quitta en murmurant :

« Maintenant, il faut que nous essayions de dormir, toi et moi ! Nous en avons autant besoin l'un que l'autre ! »

Revenu à sa couchette, il s'assoupit, mais sans parvenir à s'endormir. Il pensait à la course, cherchant à se la représenter. Rouvrant les yeux, il regarda fixement le plafond ; si seulement, il pouvait ne pas réfléchir ! Il devait dormir, c'était indispensable ! Il s'efforça de concentrer sa pensée sur le rythme des roues qui semblaient répéter inlassablement : « Chicago - Chicago - Chicago !... » À force de le dire avec elles, il finit par sombrer dans un profond sommeil.

Henry l'en tira en le secouant par la manche. Jim et lui étaient déjà prêts.

« On arrive, petit ! »

Alec, encore mal réveillé, s'habilla lentement.

« Comment te sens-tu, mon gars ? demanda Jim.

— Très bien, merci.

— Voilà les faubourgs, annonça Henry.

— Est-ce que le champ de courses est loin de la gare ? demanda Alec.

— Encore assez ! répondit Jim. Il faut à peu près trois quarts d'heure pour y aller. J'ai commandé un van par télégramme. Il est maintenant cinq heures et demie ; par conséquent, si tout se passe bien, nous devrions être au terrain vers six heures et demie.

— Ce ne serait pas mal ! dit Alec. Car, à cette heure-là, il n'y aura sans doute pas trop de gens pour nous déranger ! »

Le train pénétra dans la gare de marchandises. Alec remplaça la couverture de nuit de Black par celle que Jim Neville lui avait donnée, pendant qu'Henry prenait soin de Napoléon. À mesure que le train ralentissait, une horde de camions s'en approcha, faisant un vacarme assourdissant.

« Je crois que c'est encore pire ici qu'à New York ! grommela Henry.

— Je vais voir où se trouve le van ! » dit Jim, qui, ouvrant la porte, sauta à bas du wagon avant même qu'il se fût arrêté.

Black, très nerveux, regardait d'un air inquiet la porte ouverte. Pour le calmer, Henry ôta le bat-flanc et laissa Napoléon se placer contre son camarade : l'effet fut instantané et les deux chevaux frottèrent amicalement leurs encolures l'une contre l'autre. Après une brève attente, un van vint s'acculer au wagon et la voix de Jim se fit entendre.

« Quand vous voudrez !... »

Alec fit sans difficulté passer l'étalon du wagon dans le véhicule, et Henry le suivit aussitôt avec Napoléon. Quelques minutes plus tard, ils filaient bon train, par les rues désertes, vers le champ de courses où d'excellentes écuries étaient aménagées pour les concurrents.

« Qu'est-ce que vous voulez ? leur demanda le concierge, avant de leur ouvrir les grilles.

— Je suis Jim Neville, répondit le journaliste. Nous amenons un cheval, pour la course de demain.

— Ah ! Le cheval mystérieux ! fit l'homme en riant. On l'attend avec impatience !... Vous pouvez choisir n'importe quel box ! cria-t-il quand il eut ouvert le portail. Ce n'est pas cela qui manque ! Mais ne le mettez pas trop près de Sun Raider et de Cyclone ! Il est vrai que ce serait l'occasion ou jamais de le rapprocher d'eux, parce que demain ça ne risquera pas de lui arriver, pas vrai ?

— Il a le sens de l'humour, ce gars-là ! dit Jim.

— Oui, mais demain il faudra qu'il trouve autre chose ! » répliqua Henry.

Alec, qui surveillait Black par la glace de la cabine, constata avec plaisir que les deux chevaux continuaient à se frotter amicalement l'un contre l'autre.

Il ne leur fallut qu'un quart d'heure pour installer Black et Napoléon dans deux boxes voisins. Le champ de courses, silencieux dans la fraîcheur du matin, semblait désert.

« J'ai idée qu'on n'autorise aucun visiteur à pénétrer sur le terrain, dit Alec.

— Je crois plutôt que Cyclone et Sun Raider doivent être en train de galoper, répliqua Henry. Dès qu'ils auront fini le travail et qu'on apprendra notre arrivée, tu vas voir qu'on va nous envahir !

— Et dis-toi bien, petit, ajouta Jim, qu'aujourd'hui tu ne pourras pas écarter les journalistes !

— Il faudra tout de même bien les empêcher d'approcher de Black, déclara Henry, sans ça Dieu sait ce qui pourrait arriver ! »

Tandis que Jim Neville allait aux nouvelles, Alec et Henry déballèrent leur matériel et commencèrent à panser les deux chevaux. Mais ils ne tardèrent pas à entendre un bruit grandissant de voix et de pas.

« Les voilà qui rentrent ! dit Henry. Cyclone et Sun Raider ont sans doute fini de travailler. »

Il sortit du box, laissant Alec avec Black, et s'apprêta à accueillir les visiteurs. Effectivement, un groupe de reporters et d'hommes d'écurie s'avança vers lui.

« Bonjour, messieurs ! leur dit-il.

— Salut ! fit l'un des journalistes. On vient voir le cheval-phénomène !

— Erreur ! rectifia un lad. C'est le cheval mystérieux qu'il faut dire !

— Le voici ! » répondit Henry, en montrant, dans son box, Black qui les regardait farouchement, pendant qu'Alec, impassible, continuait à le panser à la brosse douce.

Quelques-uns des assistants esquissèrent un mouvement en avant, pour venir jusqu'à la porte. Mais Henry leur barra le chemin et déclara :

« Je regrette, mais je vous prierai de ne pas approcher. Le cheval est impressionnable, et nous ne voulons pas qu'on le dérange.

— Pauvre chéri ! lança un reporter, goguenard. C'est une petite nature délicate, hein ? »

Le sang irlandais d'Henry commençait à s'échauffer.

« Assez de boniments ! rétorqua-t-il sèchement. Si vous ne faites pas ce que je vous dis, je vous avertis que je vais vous envoyer voir ailleurs si j'y suis ! Compris ? »

L'assistance jugea qu'il était inutile d'insister, et plusieurs hommes s'en allèrent en haussant les épaules. Ce petit homme au visage ridé comme une vieille pomme ne paraissait pas comprendre la plaisanterie... Parmi ceux qui restèrent sur place, à observer Black de loin, il y eut quelques échanges de remarques ironiques.

« Il fera moins d'embarras demain ! dit l'un.

— Moi, je ne comprends pas qu'on ait accepté dans une course pareille un toquard de ce genre-là ! » déclara un autre.

Peu après Jim Neville revint.

« Sun Raider et Cyclone ont l'air en bonne forme, dit-il. Allez donc les voir tous les deux. Moi, je reste ici pour monter la garde.

— Merci, Jim ! Viens, Alec ! » cria Henry.

Ils s'en furent d'abord au box de Cyclone ; la foule stationnait devant la porte, et les deux amis s'y mêlèrent sans être reconnus. On sortit le champion pour le faire photographier. C'était un grand modèle, presque aussi grand que Black. Sa magnifique robe alezane luisait au soleil, avec des reflets rouges. Il tourna gracieusement au pas, sous les feux des photographes ; sa tête était plus grosse que celle de Black, et son regard n'avait pas l'expression intense et sauvage de l'étalon noir.

« C'est typiquement un pur-sang du Kentucky ! murmura Henry. Il est taillé pour la vitesse !

— Oui, fit Alec. Comme il est fin et élancé ! C'est un bien beau cheval ! »

Ils l'observèrent un moment, puis s'en allèrent vers le box de Sun Raider. Le champion de l'Ouest revenait de

galoper sur la piste, et, à sa vue, Alec retint mal une exclamation. L'animal semblait à peu près aussi grand et puissant que Black, mais autant celui-ci était noir autant celui-là était blanc. Il avait une petite tête et une abondante crinière, plantée comme une crête, sur son encolure arquée, tout comme celle de Black.

« Formidable ! dit Alec. C'est tout à fait le même modèle que le nôtre, Henry !

— Oui. Il y a en lui beaucoup de pur-sang arabes ! Je parierais que c'est lui qui sera le plus dur à battre ! Mais il ne faut pas oublier que Cyclone n'a jamais donné sa mesure, et qu'il a gagné toutes ses courses sans se fatiguer !

— Ça va faire deux rudes concurrents, Henry !

— Dame ! Ce sont les deux plus rapides chevaux actuellement connus, mon gars ! Nous savions ce qui nous attendait, pas vrai ?

— Oui, dit Alec. Et je persiste à croire que Black peut les battre ! »

# Chapitre 18

## Le match

Le jour de cette course mémorable, l'Amérique tout entière eut les yeux tournés vers Chicago. Dès les premières heures de la matinée, une invraisemblable quantité de trains, de cars, d'autos et d'avions déversa sur l'immense cité des milliers de voyageurs, à destination du champ de courses. La ville prit un air de fête ; les bureaux et les magasins fermèrent l'après-midi, et gens de toutes classes et de tous milieux ne se posèrent plus qu'une seule question : « Qui de Cyclone ou de Sun Raider gagnera ? »

« Comment vas-tu, Charlie ? » demanda un motard à un de ses collègues, qui réglait la circulation à l'un des plus importants carrefours de la ville.

« Je n'ai jamais rien vu de pareil, Pat ! répliqua le sergent de ville. D'où diable est-ce qu'ils sortent tous ? Regarde-moi ces embouteillages ! Il y en a comme ça sur des kilomètres !

— Tu parles ! s'écria le motard. J'en sais quelque chose, et je suis claqué ! Jusqu'au champ de courses, on avance au tour de la roue ! Jamais ils n'y entreront tous !

— On est venu de tous les coins du pays pour voir ça, mon vieux ! Et je t'avoue que je paierais cher, moi aussi, pour y assister ! Qu'est-ce qu'il va leur flanquer, comme pile, Cyclone !

— Penses-tu ! Ce sera Sun Raider, de trois longueurs ! rétorqua l'autre, en remettant sa machine en route.

— Enfin, on verra bien ! Et puis, il y a le troisième, le cheval mystérieux ! Qu'est-ce que tu en penses ?

— Pas grand-chose de bon ! Tout le monde se demande comment on le laisse courir dans un match comme celui-là ! Pour moi, il ne figurera même pas dans la course, et c'est une combine qui nous dépasse !... À tantôt, Charlie !... »

Non loin de l'hippodrome, dans un vaste immeuble de rapport, M<sup>me</sup> Ramsay et sa sœur Bess regardaient par la fenêtre du salon le flot des voitures qui, lentement, se dirigeaient vers le champ de courses ; au loin, elles pouvaient apercevoir la pelouse déjà noire de monde.

« Je n'ai jamais vu pareil trafic, Bess ! dit M<sup>me</sup> Ramsay. Qu'est-ce qui se passe donc là-bas ?

— Voyons, Belle, tu ne vas pas me dire que tu n'as jamais entendu parler du match qui oppose aujourd'hui les deux plus grands chevaux des États-Unis ? Tout le monde ne s'occupe que de ça depuis des semaines ! Et j'ai deux places au pesage pour la course. Je comptais justement t'en faire la surprise !

— Mais Bess, je n'ai jamais été aux courses, et je n'y connais absolument rien !

— Il n'y a pas besoin d'y connaître quelque chose, répliqua sa sœur. Le cheval qui gagne, c'est celui qui arrive le premier au poteau, voilà tout ! Moi-même j'y vais rarement, mais cette course-là, personne ne doit la manquer. C'est la première et sans doute la seule fois que Cyclone et Sun Raider vont se rencontrer. Tu as sûrement entendu leurs noms. Ce sera le plus grand match qu'on ait jamais vu. Tu penses bien que ce serait un crime de ne pas y assister, quand on habite, comme nous, à quatre cents mètres de l'hippodrome ! Regarde ce monde ! C'est fou ! Allons, viens, Belle ! Il faut partir, sans ça nous n'arriverons pas à gagner nos places !

— Ça, par exemple ! dit M<sup>me</sup> Ramsay, en mettant son chapeau. Quand je dirai à Alec et à son père que j'ai assisté à ce match, ils ne me laisseront plus une seconde en paix ! Il faudra que je laisse le cheval d'Alec habiter chez nous, tu verras ! Je t'ai dit qu'ils en sont tous les deux toqués ! Et je t'assure que j'ai du mal à empêcher que cette passion d'Alec ne prenne des proportions inadmissibles !... Pauvre gosse ! C'est lui et son père qui auraient aimé voir ça !

— Oui ! C'est trop dommage qu'ils ne soient pas là ! Mais, je suis sûre qu'ils vont suivre la course à la télévision ! »

Pendant ce temps, à l'aéroport, un avion vira gracieusement dans le ciel et vint se poser sur l'aire d'atterrissage, où il ne tarda guère à s'arrêter. Les passagers descendirent en hâte l'échelle, tandis qu'un haut-parleur clamait :

« Messieurs les voyageurs pour l'hippodrome, veuillez prendre place dans l'autocar qui vous attend à côté du portillon de sortie ! »

M. Ramsay, dépassant au pas de course les autres voyageurs, s'engouffra dans le car et s'assit derrière le chauffeur.

« Vous croyez que nous arriverons à l'heure ? lui demanda-t-il.

— Oh ! oui, m'sieur ! fit l'homme. Ça prend toujours beaucoup de temps, vous savez, de mener ces enfants terribles sur la piste et de les aligner pour le départ.

— Surtout que Sun Raider cherche généralement la bagarre avant chaque course, dit un des voyageurs. Il est beaucoup plus sauvage que Cyclone !

— Alors, il fera mieux de se battre que de courir ! déclara un autre turfiste, parce que, une fois Cyclone parti, il ne sera plus question qu'il le rattrape !

— Allons donc ! Sun Raider va le battre au moins de deux longueurs. C'est couru ! Qu'en dites-vous, monsieur ? demanda-t-il à M. Ramsay.

— Moi ? Je parie pour le cheval mystérieux !

— Allons donc ! Vous ne savez pas que c'est un truc de publicité ? Je suis certain qu'il n'y aura pas de troisième cheval !

— On verra bien ! » dit M. Ramsay.

Au même moment, dans le box de Black, Alec achevait ses préparatifs.

« Ça va être l'heure, mon grand ! » dit-il à l'étalon en lui caressant les naseaux.

Le pur-sang frappa nerveusement les dalles avec son antérieur droit. Une double rangée de sergents de ville maintenait les spectateurs à bonne distance des écuries. Une foule innombrable avait envahi l'hippodrome, et des haut-parleurs diffusaient de la musique de danse en attendant l'heure du grand événement.

Henry revint d'une dernière inspection de la piste.

« Vas-y dès le départ, dit-il, et tant que ça peut, petit. Laisse-le faire, et borne-toi à l'empêcher, si tu le peux, de galoper trop près des autres. C'est pour ça qu'à mon avis, le mieux serait de mener le train, de bout en bout. Il en est capable !

— D'accord ! répondit Alec.

— Dis donc, elle te va rudement bien, la casaque !

— Oui ! La culotte et la toque ont aussi l'air d'avoir été faites pour moi ! »

Il mit la toque et rabattit la longue visière sur ses yeux. Henry ajusta le brassard portant le n° 3.

« Il te portera chance, petit ! C'est lui qui m'a fait gagner ma plus belle course ! Maintenant, va te faire

peser ! »

Alec s'en fut, portant son harnachement, au pesage. Comme il revenait vers l'écurie, il dépassa les jockeys de Cyclone et de Sun Raider. Ils lui parurent bien plus âgés que sur les photos publiées le matin dans la presse. L'un d'eux l'interpella :

« Dis donc, petit, c'est toi qui montes le cheval mystérieux ? »

Alec répondit par un simple signe de tête affirmatif.

« Alors, vrai de vrai, tu veux monter cette course-là ? dit le jockey de Sun Raider. Nous, on croyait que c'était un truc de publicité, pas vrai, Dave ? »

L'autre jockey le tira par la manche et répliqua :

« Allons, amène-toi ! C'est pas le moment de perdre son temps ! Toi le gosse, ajouta-t-il en toisant Alec, tu feras bien de te tenir tranquille, dans cette course ! »

Ils lui tournèrent le dos et s'en allèrent. Alec se sentit devenir rouge de colère. Pour qui se prenaient-ils, ces types-là ? Parce qu'ils étaient vieux dans le métier, ils se figuraient que le champ de courses leur appartenait !...

Henry avait sorti Black, et ils le sellèrent sans trop de difficultés ; la rumeur de la foule énervait naturellement l'étalon, qui ne tenait pas en place et mâchait son mors.

« Ça va, mon gars ? demanda Henry.

— Très bien !

— Encore quelques mots que je te demande de ne pas oublier. Alec ! Je n'ai pas grand-chose à te recommander ; pour ce qui est de monter Black, tu connais ton cheval beaucoup mieux que moi. Tu as bien compris les petits trucs de métier que je t'ai appris, et je suis tranquille. Mais méfie-toi des deux autres jockeys. Ce sont des malins et des durs. Ils ne laisseront passer aucune occasion de

t'enfermer ; bien sûr, ils ne feront rien qui soit contraire au règlement ; ils sont redoutables, mais pas malhonnêtes. Ils sont tous les deux décidés à gagner, et toi aussi. Or tu as entre les jambes un cheval qui vaut non seulement autant que les leurs, mais plus. Alors, gare à toi, quand ils vont s'en apercevoir.

— Compris, Henry ! dit Alec. Et ne t'en fais pas, va ! Il les battra !

— Je ne peux pas te recommander de le retenir : tu en serais incapable, et personne ne le pourrait, à ta place. Reste dessus, aide-le, et monte comme tu n'as encore jamais monté. Si je l'ai bien jugé, Black doit mener de bout en bout et gagner haut la main ! »

Ce fut Cyclone qui prit le premier le chemin du paddock. Il était revêtu d'une couverture écarlate et portait des œillères également rouges ; il avait des bandes aux deux antérieurs. La foule l'acclama vigoureusement.

Peu après, on fit sortir Sun Raider, entièrement enveloppé d'une couverture blanche qui tombait presque jusqu'à terre. Ses quatre membres étaient bandés. Il piaffa nerveusement et tourna de tous côtés sa petite tête au regard méchant. La foule l'acclama autant que Cyclone, mais soudain elle fit silence.

Black venait d'apparaître, couvert de laine noire, et accompagné du vieux Napoléon. Alec le tenait par une longe fixée provisoirement à l'anneau du mors de filet. Lorsque à plusieurs reprises il se cabra, son maître ne lui résista pas et laissa glisser la longe entre ses doigts, jusqu'à ce que l'animal eût reposé les pieds par terre. Dès qu'il aperçut les deux autres étalons, Black les regarda farouchement ; Alec, se rappelant la bataille de Rio, le retint fortement, et ne suivit ses concurrents qu'à une grande distance.

Soudain une voix cria : « Voilà le cheval mystérieux ! » et tous les gens se mirent à échanger leurs impressions. Personne ne s'attendait à voir un tel cheval.

« Mais il est encore plus grand que Sun Raider ! » cria quelqu'un.

Un instant plus tard, la voix du juge-commissaire se fit entendre au haut-parleur :

« A cheval ! »

On ôta aux concurrents leur couverture et Henry mit prestement Alec en selle.

« Laisse aller les autres, dit-il, et suis-les à bonne distance ! Comme ça, il y aura moins de risques ! »

Cependant, Black ne perdait pas une seconde de vue ses rivaux ; non seulement ses naseaux, mais tout son corps frémissait sans arrêt et seule la présence de Napoléon permettait aux deux amis de rester maîtres de l'étalon. Des cordons de police maintenaient la foule à distance respectueuse, de chaque côté de l'allée conduisant à la piste. L'apparition de Napoléon fit d'abord rire le public, mais l'impressionnant aspect de Black montra vite aux turfistes qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, et l'étrange association des deux camarades d'écurie suscita un intérêt passionné. Henry, marchant entre les deux chevaux, les conduisit jusqu'à l'entrée de la piste, où il s'arrêta. Cyclone et Sun Raider passaient lentement au pas, devant les tribunes, se dirigeant vers la ligne de départ.

« Et maintenant, je te laisse, fiston ! dit Henry, calmement. Montre-leur ce que tu peux faire !

— O. K., Henry », dit Alec.

Black entra sur la piste, tandis que Napoléon, maintenu par Henry, hennissait plaintivement.

Tous les postes d'observation les plus favorables étaient garnis de spectateurs. Il y en avait sur les toits,

dans les arbres, juchés sur des échelles, et, dans les tribunes, on n'aurait pas pu laisser tomber une épingle. L'attention générale se concentra d'abord sur Cyclone et sur Sun Raider. Puis, à la stupéfaction générale, voici que parut un gigantesque cheval noir, dont la crinière s'agitait au vent comme une flamme. D'un même mouvement, le public des tribunes se leva et des milliers de jumelles furent braquées sur le troisième concurrent du match, le mystérieux crack découvert par Jim Neville.

« Et voici le cheval mystérieux ! » hurla dans son micro le commentateur officiel, racontant à des dizaines de millions d'auditeurs l'étonnant événement. « Le programme nous informe qu'il se nomme Black et que son jockey s'appelle Alec Ramsay. Il provoque parmi l'immense public de l'hippodrome une véritable sensation. Pour ma part, je dois dire que c'est l'un des chevaux les plus extraordinaires que j'aie jamais vus, et peut-être le plus grand de tous. Il est noir, noir comme du charbon ; il est puissant ; il respire la force, l'énergie, et semble ne pas vouloir approcher de ses concurrents. Alec Ramsay, qui le monte, a beaucoup de mal à en rester maître. Bon sang ! J'ai passé ma vie à voir des chevaux, mais jamais je n'en ai vu un ayant une action pareille ! Nous avons à peu près tous pensé qu'il s'agissait d'une aimable fantaisie de notre ami Jim Neville ; eh bien, j'ose prétendre que Black va jouer un rôle important dans cette course. Oui, mes chers auditeurs, et cela fait que nous sommes sur le point d'assister à un événement sportif véritablement unique dans l'histoire du turf ! Ce sera le match le plus passionnant de tous les temps !

« Les voilà qui approchent de la ligne de départ ! Mais Cyclone ne veut pas rester près de Black et fait demi-tour. Sun Raider reste en place, mais montre les dents à Black ! Le juge au départ a un mal terrible à les mettre en ligne ! Ce cheval noir est un démon ! Il veut manifestement se battre ! Ils vont s'aligner ! Non ! Black se dresse tout droit

sur ses postérieurs et se jette sur Sun Raider, en agitant ses antérieurs, comme s'il boxait ! Je ne sais pas si vous avez entendu, mes chers auditeurs, le cri qu'il vient de pousser. Ce n'est pas un hennissement, c'est bien le cri d'un animal sauvage. Je n'ai jamais rien entendu de semblable ! Il recommence ! C'est tellement aigu qu'on pourrait appeler ça un sifflement ! Ah ! Alec Ramsay a réussi à l'empêcher de pointer de nouveau. Tonnerre, c'est un vrai cow-boy, ce garçon-là ! Il reste collé à son cheval, quoi qu'il arrive ! Eh bien, en attendant de voir la plus passionnante des courses, quatre-vingt mille spectateurs sont en train d'assister à une bataille comme ils n'en ont sûrement jamais imaginé ! Vous pouvez me croire, ce Black est un étalon sauvage qui n'a jamais été vraiment dressé. Rendez-vous compte ! Un animal sauvage sur un champ de courses !

« Tous ceux d'entre vous qui connaissent Sun Raider savent qu'il est lui-même extrêmement farouche. Eh bien, je peux vous assurer qu'aujourd'hui, il a trouvé à qui parler, si j'ose dire, ou plutôt contre qui se battre, en attendant que nous sachions s'il en sera de même dans la course ! Ah ! Il s'est écarté de Black, et Cyclone se trouve entre eux. C'est mieux ainsi. Alec Ramsay calme son cheval ; il fait vraiment des merveilles, ce gosse, et pourtant, je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, être à sa place ! Maintenant, c'est Sun Raider qui ne veut pas rester tranquille ! Il est furieux, et on se rend compte qu'il hait l'étalon noir ! Le voilà qui se cabre et attaque Black ! Il l'a touché à la cuisse ! Oh, oh ! Black saigne. Ce doit être un coup très dur ! Alec Ramsay n'est plus maître de son cheval, qui se jette à son tour sur Sun Raider ! On ne peut pas arrêter ça ! Ah ! Sun Raider fait demi-tour et fuit devant Black ! Il a trouvé son maître, ma parole ! Bravo, Alec ! Le garçon a réussi à reprendre son cheval en main. Il le ramène à l'extérieur, et Sun Raider est à la corde ! Je

crois que le starter va donner le départ ! Les deux ennemis n'ont plus l'air de vouloir se battre ; mais Black saigne beaucoup, tandis que Sun Raider n'a reçu que des coups de dents ! Alec Ramsay se penche pour regarder la blessure de son cheval ! Il met pied à terre ! Il va probablement abandonner !... Quel dommage ! ILS SONT PARTIS !... Le juge au départ a sans doute estimé que Black n'était plus en état de courir.

« Cyclone et Sun Raider passent botte à botte devant les tribunes et Black est resté sur la ligne de départ ; il n'est plus dans la course ! Non. Non ! Le voilà qui est parti à son tour ! Son jockey était à peine remonté quand il a démarré ! Il fait des efforts désespérés pour l'arrêter ! Il ne veut pas le faire courir dans ces conditions ! Mais Black s'en moque bien ! C'est lui qui, au contraire, oblige Alec Ramsay à participer à la course ! Il a pris le mors aux dents ! Il a au moins cent mètres de retard sur ses rivaux, et ne pourra jamais les rattraper, mais il veut courir quand même !

« Cyclone a battu Sun Raider dans le premier tour ! Les deux jockeys ont levé leurs cravaches ! Chacun d'eux veut mener le train ! Le jockey de Cyclone voudrait bien garder la tête pour que Sun Raider reçoive dans le nez toute la terre que soulèvent les formidables foulées de son rival ! Et puis, en se maintenant devant le blanc, l'alezan l'empêche d'avancer ! Ils sont tous les deux à la corde ! Attention ! Dans le tournant, Sun Raider remonte Cyclone, et ils entrent botte à botte dans la ligne droite extérieure !

« Formidable !... Vous avez entendu, mes chers auditeurs, les hurlements de la foule ! C'est que Black arrive comme un ouragan ! Jamais on n'a vu un cheval galoper comme celui-là ! C'est une splendeur ! Quelle puissance ! Il remonte ! Il remonte encore ! Il remonte toujours ! Il faut le voir pour le croire ! Black est en train de pulvériser tous les records ! À l'approche du dernier

tournant, les deux cracks sont botte à botte et Black est juste derrière eux ! C'est tout simplement prodigieux ! Quelle foulée, mes amis ! Le public est dans un état indescriptible ! Dans le tournant, Sun Raider a pris la tête ! Ils entrent dans la ligne droite !... »

La foule se mit à crier de plus belle, en voyant les trois chevaux déboucher vers elle. Sun Raider fonça vers le but et Cyclone, faiblissant, fut bientôt dépassé par Black. Devançant son adversaire de deux longueurs, Sufi Raider, violemment actionné par son jockey, accéléra encore son allure. Mais Black, déboîtant un peu, parut trouver une énergie nouvelle. En quelques foulées, il remonta une longueur, sans qu'Alec eût même à bouger les mains ; sur son grand pur-sang, le garçon n'était qu'une petite tache verte, en partie cachée par l'épaisse crinière noire.

A cent mètres de l'arrivée, ils passèrent devant les premières tribunes où hurlait une foule en délire.

« Jamais il n'arrivera à battre Sun Raider ! » vociféra le radioreporter.

Or voici que, remontant petit à petit les quelques mètres qui le séparaient de l'étalon blanc, Black se rabattit soudain contre son rival, coucha les oreilles et montra les dents. Mais à ce moment précis, on vit la main d'Alec se lever, et, pour la première fois, frapper un violent coup de cravache sur la croupe de sa monture. L'effet fut foudroyant et arracha de nouveaux cris au public. Black, en quelques secondes, prit à Sun Raider une tête, puis une encolure, une longueur, puis une autre encore, et finalement passa comme un bolide devant le poteau d'arrivée.

Il galopa encore jusqu'au tournant, et ce fut seulement à l'entrée de la ligne droite extérieure qu'Alec put l'arrêter. Encore fut-il convaincu que seule sa blessure obligeait l'étalon à ne plus poursuivre sa course folle.

Sans tenir aucun compte des applaudissements frénétiques dont il était l'objet, Alec, épuisé, se laissa glisser à bas de son cheval et se pencha anxieusement sur la jambe blessée, qui continuait à saigner. Il tenta d'arrêter le sang avec son mouchoir, en disant à Black :

« Grand fou ! Tu n'aurais pas dû faire ça ! »

Un van pénétra alors sur la piste et fonça à toute vitesse vers Alec, soulevant un nuage de poussière. Quand Black le vit approcher, il se cabra, mais la fatigue de la course le rendit plus docile, et il ne tarda pas à se calmer. Henry, accompagné d'un vétérinaire, sauta du camion.

« Est-il grièvement blessé, Alec ?... »

— Je ne sais pas. Il saigne beaucoup et ça lui fait mal ! »

Le vétérinaire put, non sans mal, examiner et nettoyer la profonde entaille faite dans la cuisse de Black par le coup de pied de Sun Raider. Au loin, la foule, subitement silencieuse, suivait à la jumelle la scène qui se déroulait sur la piste.

Le vétérinaire se redressa enfin et déclara :

« Ce cheval a des membres en acier ! Il a dû perdre pas mal de sang, mais aucun organe vital n'est atteint. Deux mois de repos, et il n'y paraîtra plus ! »

Alec et Henry se regardèrent sans dire un mot ; leurs yeux étaient humides. Ils aidèrent le vétérinaire à bander la jambe de Black, et ce fut seulement une fois le pansement achevé qu'Henry rompit le silence. Il donna à Alec une affectueuse tape sur l'épaule et lui dit simplement :

« Bravo, petit ! Tu les as bien eus ! »

— O. K., mon garçon ! fit le vétérinaire. Et maintenant, en route pour le pesage : on t'attend là-bas ! »

Dès qu'Henry eut remis Alec en selle, une formidable ovation s'éleva de la foule. Black, les oreilles dressées, roula des yeux effrayés, mais les voix conjuguées d'Alec et d'Henry le rassurèrent. Alec commençait seulement à réaliser que la course était terminée et qu'il l'avait gagnée. Le fol enthousiasme du public lui mit le sang aux joues et son cœur battit très fort.

Henry s'en fut en avant, pour recommander au service d'ordre de faire largement dégager l'allée menant au pesage, car Black, se cabrant à tout moment, menaçait de ne pas vouloir se laisser conduire dans l'enceinte des vainqueurs. Le public, fasciné, sembla comprendre qu'il valait mieux ne pas effaroucher cet étonnant animal, et se borna à suivre avec la plus vive attention son retour au pesage. Au surplus, les cabrioles de Black eurent tôt fait de décourager ceux qui auraient voulu l'approcher ; seuls quelques courageux photographes se risquèrent à proximité du champion. Son arrivée devant les officiels suscita un long murmure d'admiration, et le juge-commissaire résuma l'opinion générale en déclarant :

« Voilà bien le plus magnifique animal qui ait jamais galopé sur un champ de courses ! »

Chose surprenante, Black, parvenu dans l'enceinte réservée aux vainqueurs et aux personnalités, se laissa passer autour du cou le grand fer à cheval fleuri du triomphe et se tint tranquille, malgré le feu nourri des éclairs de magnésium. Alec et Henry avaient peine à en croire leurs yeux.

Au moment où il allait mettre pied à terre, Alec, qui, un peu hébété, regardait la foule, aperçut soudain un visage familier.

« Papa ! s'écria-t-il. Henry ! Regarde ! Papa est là ! »

Henry se fraya un chemin dans la foule pour permettre à M. Ramsay d'approcher ; et tout à coup une voix

également familière fit sursauter les deux hommes.

« Eh bien, nous voilà tous réunis ! déclara M<sup>me</sup> Ramsay.

— Belle ! s'exclama son mari, stupéfait.

— Quelle journée ! fit-elle en s'appuyant au bras de son époux. Jamais je n'oublierai ce que j'ai éprouvé, depuis l'instant où j'ai vu paraître Alec sur Black, jusqu'à la fin !... Et je ne pouvais rien faire !... Mais maintenant je suis contente, parce que c'est fini et que le petit est sain et sauf !

— Il faut être très fière de lui, madame Ramsay ! » dit Henry en conduisant les parents vers leur glorieux fils.

Le gouverneur de l'État venait de remettre à Alec la médaille d'or, quand le garçon vit arriver, avec Henry, non seulement son père mais sa mère. Bouche bée, il en oublia d'écouter les félicitations du haut personnage. Une grande émotion l'étreignit, le rendant incapable de dire un mot. Tant que le gouverneur parla, il demeura appuyé à Black, qui commençait à s'impatienter et frappait le sol de coups de pied nerveux.

Il fallut cependant attendre longtemps que le gouverneur eût fini son discours et que photographes, radioreporters et journalistes eussent achevé d'accaparer le vainqueur du match. Puis Henry dessella Black, et à peine l'avait-il fait que le service d'ordre dégagea l'entrée de l'enceinte ; on vit alors s'avancer Jim Neville, conduisant en main Napoléon. Aussitôt, Black hennit gaiement et dressa bien haut sa tête.

« Bravo, mon gars ! s'écria Jim. Je savais que tu pouvais gagner, mais je n'aurais jamais pensé que tu réussirais à rattraper cent mètres de retard ! C'est prodigieux ! Napoléon lui-même en était devenu à moitié

fou. Il a voulu absolument venir, lui aussi, féliciter son copain !

— Dame ! dit Alec. Il a bien mérité d'être ici, Jim, parce que, sans lui, nous n'y serions pas nous-mêmes ! »

Les envoyés spéciaux de la radio s'approchèrent alors avec leurs micros, et déclarèrent que le « champion du monde », Alec Ramsay, allait dire quelques mots aux auditeurs.

Alec, un peu gêné, réfléchit un instant, puis déclara simplement :

« Black s'est comporté exactement comme je m'y attendais. Nous savions qu'il était capable de gagner, et il vient de le prouver, dans des conditions particulièrement difficiles. »

Les reporters enchaînèrent aussitôt en faisant le récit des aventures de Black et d'Alec. Jim Neville souriait de plaisir : c'était lui qui venait de les mettre au courant !...

Les propriétaires de Cyclone et de Sun Raider vinrent féliciter Alec et déclarèrent n'avoir jamais vu, dans toute leur existence de turfistes, un cheval comparable à Black.

« Je ne pense pas que vous envisagiez de le vendre ? demanda M. Hurst.

— Non, monsieur, répondit fièrement Alec. Et nous avons bien l'intention de faire parler de lui !

— Ça, je le crains fort ! » déclara M. Volence.

Répondant aux sollicitations de la foule, Alec garda en souvenir quelques-unes des roses qui paraient l'encolure de Black et jeta les autres aux amateurs de souvenirs. Puis, quand toutes les formalités furent terminées, il prit Black par la bride et, suivi de Napoléon tenu par Henry, il le ramena à l'écurie où l'attendait un festin exceptionnel : l'avoine du triomphe.



Série *L'ÉTALON NOIR* dans la Bibliothèque Verte

*Le ranch de l'étalon noir Flamme et l'étalon noir Le secret de l'étalon noir Un rival pour l'étalon noir Flamme et les pur-sang L'empreinte de l'étalon noir Sur les traces de l'étalon noir L'étalon noir Le fils de l'étalon noir La révolte de l'étalon noir Le retour de l'étalon noir*

Walter Farley

## L'Étalon Noir

# H1

Traduit de l'américain par Jacques Brécard



Illustrations de Michel Faure

Série *L'ÉTALON NOIR* dans la Bibliothèque Verte

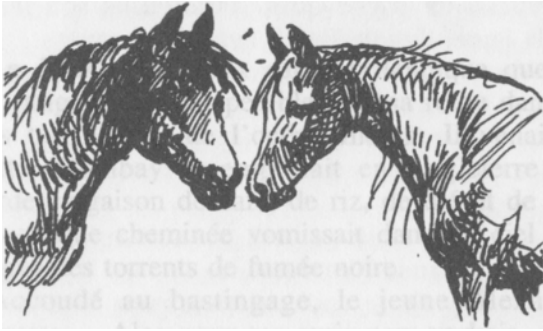
*Le ranch de l'étalon noir Flamme et l'étalon noir Le secret de l'étalon noir Un rival pour l'étalon noir Flamme et les pur-sang L'empreinte de l'étalon noir Sur les traces de l'étalon noir L'étalon noir Le fils de l'étalon noir La révolte de l'étalon noir Le retour de l'étalon noir*

**HACHETTE**

Walter Farley

## L'Étalon Noir

Traduit de l'américain par Jacques Brécard



Illustrations de Michel Faure

# EEB

HACHETTE

*Chapitre 1111111111*

## Sur le chemin du retour

Le *Drake*, un vieux cargo britannique quelque peu fatigué, creusait péniblement sa route dans les Ilots tumultueux de l'océan Indien. Il venait de quitter Bombay et emportait en Angleterre une lourde cargaison de café, de riz, de thé et de jute. Son unique cheminée vomissait dans un ciel sans nuages des torrents de fumée noire.

Accoudé au bastingage, le jeune Alexander Ramsay — Alec pour ses amis new-yorkais — ne se lassait pas de regarder les vagues rebondir contre la coque et couvrir la mer d'écume. Sous le brûlant soleil, ses cheveux roux et bouclés brillaient d'un vif éclat, cependant que le hâle de ses bras nus et de son visage rendait moins apparentes ses taches de rousseur.

Qu'ils avaient donc été amusants, ces deux mois de séjour aux Indes ! Son oncle Ralph allait lui manquer. Et puis, comment ne pas regretter la jungle et tous les bruits étranges de ses habitants, même les cris des panthères qui l'impressionnaient tant la nuit ? Jamais plus il ne considérerait comme

un métier de tout repos le rôle du missionnaire. Pour accomplir une telle tâche, il fallait être grand, fort et capable de parcourir à cheval, pendant des heures, les rudes sentiers à peine tracés dans l'inextricable forêt vierge. Non sans fierté, Alec se plut à regarder ses bras musclés : l'oncle Ralph lui avait appris à monter à cheval, exauçant ainsi un rêve caressé depuis des années. Hélas ! l'heure était maintenant venue de tourner la page. Les promenades à cheval se feraient rares, désormais...

Alec ouvrit sa main droite pour mieux examiner le couteau de poche qu'il serrait dans son poing. Sur la lame, l'oncle Ralph avait fait graver :

« Pour l'anniversaire d'Alec. Bombay. »

Et le vaillant pasteur lui avait dit en lui remettant ce souvenir :

« Tu sais, Alec, quelquefois, on est bien content d'en avoir un ! »

Une grosse main se posa sur son épaule, tandis qu'une voix rude l'interpellait :

« Alors, petit, te voilà en route pour le pays ! » Alec leva les yeux vers le visage tanné et plein de rides du commandant.

« J'en ai du chemin à faire, commandant, répondit-il, avant d'être rendu chez moi ! Je vais avec vous en Angleterre, et de là je gagnerai New York par le *Majestic*.

— Oui, ça te fera un petit mois de navigation ! Tu m'as l'air d'un excellent marin, ma parole.

— Oh, ça oui ! Je n'ai jamais été malade, et pourtant, on a eu souvent mauvais temps pour venir, vous savez !

— Quand es-tu arrivé aux Indes ?

— En juin, avec des amis de mon père qui m'ont laissé à Bombay chez mon oncle Ralph, celui qui m'accompagnait tout à l'heure. Vous le connaissez ?

— Oui. C'est un homme remarquable, ton oncle. Et, comme ça, tu rentres tout seul chez toi ?

— Il le faut bien, commandant ! Les classes recommencent le mois prochain !

— À la bonne heure ! fit l'officier qui, tout souriant, le prit par le bras. Viens avec moi, veux-tu ? Je vais te montrer comment on gouverne ce bateau et comment il marche. »

Tout le monde à bord se montra gentil pour Alec ; non seulement le commandant et l'équipage, mais aussi les quelques passagers du navire ; néanmoins, les jours s'écoulèrent monotones, tout au long de la traversée du golfe d'Aden et de la mer Rouge, et la torride atmosphère tropicale, impitoyable dans ces parages, incommoda beaucoup ses compagnons de voyage. Pour eux, l'interminable succession de côtes sablonneuses ne présentait aucun attrait ; pour Alec, au contraire, l'Arabie toute proche était le pays où l'on élevait les plus beaux chevaux du monde. Or il considérait le cheval comme le roi des animaux, et souvent il se demandait si beaucoup de gens en rêvaient à tout moment, comme lui.

Il advint qu'un jour le *Drake* fit escale dans un petit port d'Arabie, ne comportant qu'un seul et médiocre quai d'embarquement. A mesure que le bâtiment s'en approchait, Alec se rendit compte qu'une foule d'indigènes, massés sur le môle, manifestait une agitation extrême ; sans doute l'arrivée d'un bateau dans ce coin peu fréquenté était-elle la cause du tumulte.

Mais dès que, avec un claquement sec, la passerelle se fut abaissée, chacun put constater que l'entrée du *Drake* dans le port n'était pas la seule raison de cette effervescence. En effet, les Arabes se

rassemblaient en un point de la longue estacade et vociféraient.

Soudain, un sifflement aigu et d'une rare puissance déchira l'air : jamais encore Alec n'avait entendu quelque chose de pareil. Aussitôt après, un cheval noir, d'une taille et d'une force étonnantes, se dressa droit sur ses postérieurs et se mit à battre l'air de ses antérieurs, comme s'il boxait. Il avait la tête enveloppée d'une étoffe blanche qui l'empêchait de voir.

Dès qu'il se cabra, la foule qui l'entourait s'écarta, terrifiée, et beaucoup de spectateurs s'enfuirent. Les flancs et le ventre de l'animal étaient blancs d'écume, et sa bouche, grande ouverte, laissait voir de redoutables mâchoires qui étincelaient au soleil. C'était une bête gigantesque, beaucoup plus grande que les pur-sang arabes courants. Sa crinière se dressait, haute et droite comme une crête, avant de retomber jusqu'au bas de l'encolure ; celle-ci longue, mince et fortement arquée, soutenait une tête assez petite, d'une saisissante beauté.

Sans doute possible, il s'agissait là d'un étalon sauvage, c'est-à-dire du plus farouche, mais aussi du plus magnifique des animaux. C'était un splendide modèle dont la perfection physique illustrait admirablement le caractère indomptable. À plusieurs reprises il pointa de nouveau en poussant de furieux hennissements qui semblaient être des cris humains. Alec eut peine à en croire ses yeux et ses



oreilles ; il pouvait enfin contempler cette prodigieuse créature dont il avait lu maintes descriptions et rêvé plus souvent encore : un étalon sauvage et indompté.

Deux cordes avaient été fixées au licol de la bête, et quatre hommes s'acharnaient à tirer dessus, pour tenter de mener l'étalon vers la passerelle d'embarquement du **Drake**. Ainsi donc, on allait amener l'animal à bord ! Un Arabe au teint bistre, vêtu à l'européenne mais coiffé d'un haut turban blanc, dirigeait l'opération, un fouet à la main et s'exprimant rudement dans un langage inconnu d'Alec.

Passant derrière le cheval, il lui assena un coup de fouet sur la croupe. Aussitôt l'étalon fit un tel bond qu'il renversa l'un des hommes qui tenaient la corde. L'indigène s'écroula et ne bougea plus. Le Géant Noir s'ébroua, puis se laissa tirer sur la passerelle ; Alec se demanda où on allait le mettre, si on réussissait à l'embarquer.

Or voici que l'on y parvint. À quelque distance, le commandant Watson, l'air fâché, levait les bras au ciel et multipliait recommandations et ordres, pour que l'on fit avancer l'animal jusqu'à la poupe. Un box de fortune y avait été aménagé dans une cabine de pont désaffectée : le **Drake** n'était guère conçu pour le transport des animaux, et ses cales étaient pleines à craquer.

Lorsqu'on eut enfin amené l'étalon jusqu'à l'entrée de la cabine, un aide grimpa sur le toit et, se penchant vers l'animal, il le délivra de son capuchon. Au même moment, l'homme au turban cingla encore d'un coup de fouet la croupe du Géant Noir qui bondit dans son box.

Alec eut l'impression que les cloisons de cette stalle improvisée ne résisteraient ni à un tel poids ni à de tels coups de pied. Déjà des planches craquaient sous l'effet des ruades qui en envoyèrent voler les éclats de tous côtés ; les sabots martelant le plancher firent un vacarme infernal : on aurait dit un roulement de tonnerre ininterrompu. Quant à ces sifflements suraigus, ils donnèrent à Alec le frisson. Cela ne l'empêcha pourtant pas de plaindre de tout son cœur le fier prisonnier qui passait brutalement de la liberté absolue à la plus exiguë des captivités, puisqu'il pouvait à peine se tourner dans son box.

Cependant le commandant Watson, fort mécontent, discutait ferme avec l'homme au fouet ; jamais encore il n'avait embarqué une cargaison de ce genre. Mais l'Arabe, tirant de sa poche un portefeuille ventru, y prit une grosse liasse de billets qu'il compta et remit à l'officier. Celui-ci considéra tour à tour l'argent et le box puis, hochant la tête et haussant les épaules, il s'en alla. L'Arabe paya les hommes qui l'avaient aidé à embarquer l'étalon ; dès qu'ils furent redescendus à terre, on releva la passerelle, et le **Drake** se remit en route.

Alec demeura un instant à observer les indigènes qui, sur le quai, s'affairaient autour du corps inerte de leur camarade terrassé par le Géant Noir, puis il se tourna vers le box. L'homme au fouet s'était retiré dans sa cabine, laissant les autres passagers stationner et discuter avec passion, devant la stalle où l'étalon continuait à mener un tapage endiablé.

Les journées qui suivirent furent fiévreuses pour tout le monde, à bord du **Drake**. Alec n'aurait jamais imaginé qu'un cheval pût avoir une énergie pareille et se montrer indomptable à ce point. Presque sans interruption, et même fort avant dans la nuit, les coups de sabot de l'animal résonnaient d'un bout à l'autre du navire. On avait en hâte renforcé les parois du box ; quant à l'Arabe au turban, il observait une attitude réservée et mystérieuse, n'échangeant de rares paroles qu'avec le commandant, et passant son temps seul à l'écart.

La mer Rouge fit enfin place au canal de Suez, puis le cargo pénétra en Méditerranée. Ce soir-là, Alec, laissant les autres passagers jouer aux cartes, remonta sur le pont. Il écouta avec soin : par exception, le Géant Noir se tenait tranquille. D'un pas vif, il s'en fut vers le box. La nuit était sombre et, tout d'abord, Alec ne vit ni n'entendit rien. Puis, à mesure que ses yeux s'habituèrent à l'obscurité, il distingua les naseaux colorés de rose de l'étalon, qui avait réussi à passer sa tête par la fenêtre.

Alec s'avança lentement et fouilla dans sa poche, où il avait glissé un morceau de sucre pendant le dîner. Une forte brise lui soufflait au visage, empêchant le cheval de flairer son approche. Le jeune garçon arriva tout près du Géant Noir. Celui-ci, les oreilles bien droites, regardait vers le large ; ses naseaux frémissaient, et le vent agitait sa crinière comme une longue flamme noire. Alec, fasciné, le contempla longtemps, ayant peine à croire qu'une telle merveille pût exister.

Soudain, l'étalon tourna la tête et le regarda ; ses yeux brillaient dans la nuit. Une fois encore le sifflement perçant déchira l'air, et l'animal rentra sa tête dans le box. Alec posa le morceau de sucre sur le bord de la fenêtre, puis retourna dans sa cabine. Quand il revint, un peu plus tard, le sucre avait disparu. À partir de ce soir-là, Alec répéta quotidiennement la même manœuvre et apporta du sucre au prisonnier ; parfois, il lui arrivait d'apercevoir le Géant Noir ; mais le plus souvent il ne faisait qu'entendre les sabots marteler nerveusement le plancher.



## La tempête

Le **Drake** fit escale à Alexandrie, Bengazi, Tripoli, Tunis et Alger, puis, franchissant le détroit de Gibraltar, il mit le cap au nord en longeant les côtes du Portugal. Quand il eut doublé le cap Finisterre, au large de l'Espagne, le commandant Watson assura que dans peu de jours ils parviendraient au terme du voyage.

Cependant, Alec ne cessait de se demander pourquoi l'on envoyait le Géant Noir en Angleterre ; peut-être voulait-on le faire courir ? Ses épaules obliques, sa haute et large poitrine, ses membres puissants, ses genoux situés ni trop haut ni trop bas, toutes ces qualités, l'oncle Ralph les considérait comme les caractéristiques mêmes de la vitesse et de l'endurance du pur-sang.

Ce soir-là, comme à son habitude, Alec s'en fut, les poches garnies de sucre, rendre visite à l'étalon. Il faisait une nuit chaude et exceptionnellement calme : de gros nuages masquaient les étoiles, tandis qu'au loin des éclairs zébraient le ciel. Le Géant Noir avait la tête à la fenêtre et regardait la mer, en frémissant plus encore que de coutume. Dès qu'il vit le garçon, il hennit puis se tourna de nouveau vers l'océan.

Alec se sentit content, car c'était la première fois que l'étalon ne rentrait pas la tête. Aussi continua-t-il d'approcher, puis, plaçant un morceau de sucre sur la paume de sa main, il tendit celle-ci, non sans hésitation, vers le cheval. Le Géant Noir se retourna et recommença à hennir, mais plus doucement. Alec ne broncha pas. Ni lui ni personne n'avait encore réussi à approcher de si près l'étonnante bête, depuis qu'on l'avait embarquée. Mais il se garda de prendre un trop grand risque et se contenta de poser le morceau de sucre sur le rebord de la fenêtre. L'étalon regarda tour à tour le garçon et la friandise, puis il saisit délicatement le sucre avec ses lèvres et se mit à le mâcher. Alec, enchanté, resta encore quelque temps à l'observer ; mais la pluie, commençant à tomber, le força à rentrer dans sa cabine.

Au milieu de la nuit, il fut réveillé en sursaut ; le **Drake** roulait bord sur bord de façon si insensée qu'Alec, incapable de se tenir debout, perdit l'équilibre et s'étala sur le plancher. Dehors, les roulements de tonnerre se succédaient sans interruption, et les éclairs illuminaient la pièce comme en plein jour.

C'était sa première tempête en mer. Il voulut allumer l'électricité, mais il n'y avait pas de courant. A la lueur d'un nouvel éclair, il s'aperçut que tous les objets se trouvant sur sa table avaient été projetés, eux aussi, sur le parquet, lequel était jonché de débris de verre. Il se hâta de passer une chemise et un pantalon, puis, n'ayant aux pieds que ses pantoufles, il allait sortir quand il se ravisa. S'agenouillant près de sa couchette, il chercha dessous et en retira une ceinture de sauvetage ; il la passa autour de lui et la fixa solidement, tout en espérant ne pas avoir besoin de s'en servir.

Il ouvrit la porte et se dirigea en titubant vers le pont ; mais la fureur de la tempête l'empêcha de l'atteindre et le contraignit à rester dans la coursive. Cramponné à la rampe de l'escalier, il scruta intensément le trou noir qui s'ouvrait au-dessus de lui. Les cris du commandant et des matelots parvenaient à peine à se faire entendre dans l'ouragan. D'énormes vagues balayaient le pont, d'un

bout à l'autre du cargo. Des passagers affolés hurlaient dans la coursive, derrière Alec qui commença à avoir très peur ; jamais il n'avait vu une telle tempête.

Pendant des heures, le **Drake** réussit à passer au travers des vagues qui le faisaient trembler, le couchaient tantôt d'un côté tantôt de l'autre, mais ne le submergeaient pas. Les éclairs se succédaient sans le moindre répit dans le ciel, et les claquements secs du tonnerre se répercutaient sur les eaux déchaînées.

A un moment donné, Alec aperçut un des matelots qui, agrippant le bastingage, s'efforçait désespérément d'atteindre l'escalier des cabines. Mais le navire se mit à rouler plus fort que jamais, et une vague colossale s'abattit sur le pont. Quand elle fut passée, le matelot n'était plus là. Alec ferma les yeux et dit une prière.

Il se produisit ensuite une légère accalmie qui lui redonna un peu d'espoir. Mais, tout à coup, une colonne de feu tomba du ciel en plein sur le bateau. Un craquement formidable retentit, et Alec fut précipité à plat ventre. Après un assez long étourdissement, il revint à lui ; son visage était chaud et gluant ; il y porta la main et s'aperçut, en la retirant, qu'elle était rouge de sang. Puis il se rendit compte qu'on lui marchait dessus : les passagers, hurlant et vociférant, se ruaient sur le pont en piétinant son corps. Quant au **Drake** il n'avancait plus : ses machines s'étaient tues.

Rassemblant ses forces, Alec parvint à se relever et entreprit à son tour de monter sur le pont ; ce qu'il y trouva lui glaça le sang. Frappé par la foudre, le **Drake** semblait presque coupé en deux et commençait à sombrer !

Chose étrange, malgré l'imminence d'une catastrophe et le péril mortel où il se trouvait, Alec, à sa propre surprise, ne perdit pas son sang-froid. L'équipage mettait les canots à la mer, sous les ordres du commandant. Mais, au moment même où la première chaloupe touchait l'eau, une grosse lame la prit par le travers et la fit chavirer, précipitant tous ses occupants dans les flots.

Debout près du second canot, Alec attendit vainement que son tour vînt d'y embarquer.

« Ils sont au complet ! lui cria le commandant. Mais ça ne fait rien, petit ! Tu vas monter dans le troisième. »

L'officier lui mit amicalement une main sur l'épaule, et Alec s'efforça de lui sourire. Comme ils observaient la descente de la chaloupe, l'Arabe au turban blanc parut soudain, gesticulant et bredouillant des mots inintelligibles.

« Sous la couchette ! Sous la couchette ! » lui cria le commandant.

Alec s'aperçut alors que l'homme n'avait pas revêtu sa ceinture de sauvetage. Or voici qu'au lieu de retourner la chercher dans sa cabine, l'individu, terrifié, se précipita sur le garçon pour tenter de lui arracher la sienne. Alec se débattit de son mieux, mais il n'était évidemment pas de force pour résister à ce fou furieux. Un instant plus tard, le commandant Watson bondit sur le forcené et, le contraignant à lâcher prise, il le repoussa contre le bastingage, tout près du canot qui commençait à descendre. Mais, avant même que l'officier pût intervenir, l'Arabe enjamba la lisse, pour sauter dans

l'embarcation. A ce moment survint un brusque coup de roulis, et l'homme, perdant l'équilibre, bascula dans les flots en poussant un grand cri. Nul ne devait le revoir.

Aussitôt, Alec pensa à l'étalon. Qu'était-il devenu dans ce drame ? Se trouvait-il encore dans son box ? Poussé par un irrésistible désir de lui porter secours, Alec quitta la file des hommes qui attendaient d'embarquer dans le troisième canot et se précipita vers la poupe. Si l'étalon vivait encore, il allait lui rendre la liberté et le laisser courir sa chance.

Le box n'avait pas été détruit par la foudre ; dès qu'il en approcha, Alec entendit, dominant la tempête, les hennissements aigus du Géant Noir. Se ruant sur la porte, il souleva la lourde barre de fer qui la verrouillait et l'ouvrit toute grande. Aussitôt, les violents coups de sabot cessèrent de marteler le plancher.

Alec s'écarta lentement de la porte et recula sans perdre de vue le cheval. Celui-ci sortit de son box, la tête haute, les naseaux frémissants. Tout d'abord il marqua un temps d'arrêt et parut hésiter. Puis, brusquement, il fonça droit sur Alec, qui, paralysé, se cramponnait à un morceau du bastingage, mais celui-ci, brisé en maints endroits, n'offrait plus qu'une faible protection, et Alec se rendit compte que l'étalon cherchait à profiter d'un des trous pour sauter à la mer.

Arrivé tout près du garçon, l'animal vacilla un peu sur ses jambes, puis bondit dans les flots ; mais, ce faisant, son épaule frôla celle d'Alec qui, lui aussi, bascula par-dessus bord.

Lorsque, après un plongeon magistral, le garçon revint à la surface, sa première pensée fut de chercher des yeux le navire. Or, à ce moment même, une formidable explosion retentit, et le **Drake**, après avoir un instant dressé sa proue vers le ciel, s'engloutit en quelques secondes. Épouvanté, Alec regarda de tous côtés, espérant découvrir une chaloupe, mais il n'en vit aucune.

En revanche, à moins de dix mètres de lui, il aperçut la tête de l'étalon qui nageait vigoureusement. Quelque chose glissa près de lui sur l'eau ; c'était une des cordes qui avaient servi à tirer le Géant Noir sur la passerelle et que personne n'avait réussi à détacher du licol. Instinctivement, Alec s'en empara et aussitôt il se sentit traîné dans l'eau.

Les vagues étaient encore très fortes, mais, grâce à sa ceinture de sauvetage, Alec put se maintenir à la surface. Au point où il en était, il ne réfléchissait plus guère. Il n'avait d'ailleurs que peu de choix : il lui fallait ou bien rester seul dans l'eau ou bien se laisser tirer par l'étalon. Et plutôt que de périr seul, il préférerait encore, si tel était son destin, disparaître en compagnie de l'extraordinaire Géant Noir.

Pendant des heures, Alec se débattit contre les vagues. Il avait solidement attaché la longe à sa ceinture de sauvetage, et souvent il pouvait à peine maintenir sa tête hors de l'eau. Soudain, il sentit que la corde se détendait : l'étalon avait cessé de nager ! Alec attendit anxieusement ; malgré l'obscurité, il pouvait apercevoir la tête du cheval qui continuait à émerger. Un hennissement strident déchira l'air, puis la corde se tendit de nouveau, mais la vaillante bête avait changé de direction. D'autres heures passèrent, la tempête fit place à de longues vagues, moins hautes et plus régulières, puis les premières lueurs de l'aube parurent à l'horizon.

A quatre reprises, au cours de la nuit, l'étalon s'arrêta ainsi, pour changer de direction, et Alec se demanda si l'instinct de cet animal sauvage allait le conduire vers la terre. Le soleil, se levant, devint bientôt brûlant. Ayant avalé beaucoup d'eau de mer Alec mourait de soif, mais, chaque fois qu'il sentait le découragement l'envahir, il puisait un courage nouveau à voir lutter devant lui la merveilleuse bête qui l'entraînait ainsi.

Tout à coup, il se rendit compte qu'ils progressaient, non plus contre les vagues, mais dans le même sens qu'elles. Réfléchissant à ce phénomène, il en conclut qu'ils devaient approcher d'une côte. Ecarquillant ses yeux brûlants de sel, il chercha à distinguer l'horizon, et finalement il découvrit, à moins d'un kilomètre, une plage.

Ce n'était qu'une île, mais peut-être y trouverait-il de la nourriture, et en tout cas de l'eau. Ils



approchèrent de plus en plus vite de la côte, poussés par les brisants. De temps à autre les cris de l'étalon dominaient le bruit du ressac, et bientôt l'animal put marcher. Dès qu'il toucha la terre, il s'arrêta un instant et parut chanceler un peu. Il secoua vigoureusement la tête, puis reprit sa progression, avec une aisance incroyable, dans les brisants.

Alec sentit sa tête tourner ; quelle force, quelle endurance que celles de cet animal ! Voici qu'il l'entraînait maintenant à une allure beaucoup plus rapide. La situation du garçon allait vite devenir

dangereuse, car s'il ne détachait pas la longe, il risquait d'être traîné sur le sable.

A mesure que la côte approchait, il fit des efforts désespérés pour défaire le nœud de sa ceinture ; mais l'eau de mer et la longue tension de la corde rendaient la chose impossible. C'est alors qu'il se rappela le couteau donné par son oncle Ralph. L'avait-il encore ? Heureusement, il l'avait mis dans la poche revolver de son pantalon, laquelle était boutonnée. Il y plongea la main et en retira le providentiel objet.

Il était temps, car le Géant Noir venait de sortir de l'eau et commençait à traîner Alec dans le sable ; le malheureux garçon en avait déjà plein la figure lorsqu'il réussit à ouvrir son couteau. Mais la corde était affreusement dure, et il lui fallut la scier. En quelques secondes, l'étalon accéléra son allure ; les vêtements d'Alec se déchirèrent, et il se trouva bientôt, à demi nu, roulant dans tous les sens au bout de la corde, et le corps en feu. Enfin, dans un dernier et frénétique effort, il réussit à trancher la longe. Il roula encore une ou deux fois sur lui-même, puis demeura étendu les bras écartés sur la plage. Et, fermant les yeux, il murmura :

« Oui, oncle Ralph, c'est rudement utile..., un couteau ! »

### ***Chapitre 3333333333333333***

## L'île

Alec ouvrit les yeux. Le soleil, haut dans le ciel, dardait ses rayons sur sa tête nue. Il avait le visage luisant et la langue gonflée. Il essaya de se lever, mais n'y réussit pas et, retombant sur le sable, il demeura encore longtemps inerte, incapable de faire un mouvement. Revenant enfin à lui, il rassembla ses forces et tenta un nouvel essai, plus heureux cette fois. Il se mit d'abord à genoux, puis, au prix d'un immense effort, parvint à se dresser sur ses jambes ; elles tremblaient tellement qu'il eut grand-peine à ne pas retomber. Il défit sa ceinture de sauvetage et la laissa glisser à terre.

Regardant autour de lui, il chercha désespérément où il pourrait se procurer de l'eau. L'étalon avait laissé dans le sable de profondes traces ; sans doute aboutissaient-elles à un ruisseau, car l'animal devait sûrement mourir de soif, lui aussi. Alec se mit donc en route, d'un pas chancelant. La piste, quittant la plage, obliqua brusquement vers l'intérieur de l'île. Celle-ci n'offrit tout d'abord à ses regards que l'aspect désolé de dunes de sable brûlant. Il en escalada une, puis, parvenu au sommet, il se retourna et contempla la mer, maintenant paisible. Que d'événements survenus en peu de temps ! Qu'étaient devenus ses compagnons de voyage ? Était-il donc l'unique survivant du naufrage ? Il ferma les yeux, et, machinalement, ses lèvres murmurèrent une prière.

Du haut de la dune, il put avoir une vue d'ensemble de l'île ; elle était toute petite et son pourtour ne devait guère dépasser trois ou quatre kilomètres. Elle semblait déserte et ne présentait pour toute végétation que de rares arbres, de chétifs buissons et çà et là quelques bandes de terre couverte d'une herbe clairsemée, brûlée par le soleil. De l'autre côté de l'île, le rivage était plus escarpé et comportait de hautes falaises rocheuses.

Les traces de l'étalon conduisirent Alec au bas de la dune, puis sous une maigre futaie ; et là, après une brève marche, il aperçut une petite mare. Passant avidement sa langue rugueuse sur ses lèvres

craquelées, il hâta le pas et, un instant après, il découvrit, à quelques mètres de la source, le Géant Noir qui broutait voracement l'herbe desséchée.

La première réaction du garçon fut la peur. Il revit en pensée le petit port d'Arabie et la foule entourant le corps de l'homme terrassé par les sabots de l'étalon. La redoutable bête n'allait-elle pas lui faire du mal ?

Pour l'instant elle dressa la tête et cessa de brouter. Alec remarqua que le licol et la corde avaient disparu ; l'indomptable pur-sang s'en était débarrassé. La brise secouait sa crinière, cependant que sa robe luisait au soleil. Dès qu'il vit Alec, il poussa un vigoureux hennissement et se cabra en agitant ses antérieurs, comme il l'avait fait sur l'estacade. Puis, ayant laissé retomber son avant-train, il se mit à piaffer violemment.

Alec chercha des yeux un abri, mais n'en trouva pas à proximité ; trop épuisé pour courir, il resta sur place et regarda le cheval droit dans les yeux, fasciné par cet animal si sauvage et si proche. Il venait de lutter victorieusement contre les éléments, pour sauvegarder tout ce dont il avait eu besoin jusqu'alors, pour reconquérir sa liberté, pour retrouver de quoi se nourrir, pour sauver sa vie. Sans doute ne connaissait-il qu'une loi : tuer ou être tué. Pour la seconde fois, il pointa, puis s'ébroua et bondit droit vers Alec.

Celui-ci ne bougea pas ; il se sentit paralysé, hypnotisé. A vingt mètres de lui l'étalon s'arrêta net, roulant des yeux terribles et couchant ses oreilles en arrière, puis il fit entendre son sifflement le plus aigu, qu'il répéta plusieurs fois, tandis que ses naseaux semblaient se dilater. Finalement, il passa entre Alec et la mare et recommença à piaffer d'un air farouche. Ce manège dura longtemps, sans qu'Alec osât faire le moindre geste ; l'animal regardait tour à tour le garçon et l'eau, et paraissait indécis. Enfin, après un nouveau hennissement et une demi-courbette, il repartit au trot vers la prairie d'où il était venu.

S'armant de courage, Alec s'approcha alors de la source et se laissa tomber au bord de la mare ; il baigna longuement son visage en feu dans l'eau claire et fraîche ; il lui sembla qu'il n'en boirait jamais assez. Puis, se sentant renaître, après s'être ainsi désaltéré, il ôta ses vêtements en lambeaux et lava son corps tuméfié. Mais cet effort même répuisa, en sorte que, aussitôt rhabillé, il se glissa sous un buisson proche, ferma les yeux et s'endormit sur-le-champ.

Il ne reprit conscience qu'une fois pendant la nuit ; ouvrant ses yeux encore lourds de fatigue, il aperçut à travers le feuillage un croissant de lune, très haut dans le ciel fourmillant d'étoiles. À quelques pas de lui une grande silhouette noire dominait la petite mare ; l'étalon avait troublé son sommeil en venant boire ; lorsqu'il se fut longuement désaltéré, il leva sa belle tête, s'ébroua, dressa les oreilles et s'en alla d'un pas tranquille.

Alec se rendormit aussitôt, pour se réveiller tard le lendemain, très affamé : depuis trente-six heures, il n'avait rien mangé. Se levant, il alla boire et se préoccupa tout de suite de trouver de la nourriture ; après d'assez longues recherches, il finit par découvrir un buisson plein de mûres d'une espèce différente de celles qu'il avait connues jusqu'alors. Mais elles avaient bon goût et il en fit son repas. Peut-être l'île ne lui fournirait-elle aucun autre aliment ?

Il entreprit alors de la visiter méthodiquement ; elle était plate, sauf dans la zone des falaises rocheuses, qu'il se garda d'escalader, de peur d'accroître inutilement sa fatigue. Il repéra d'autres buissons couverts de mûres et quelques maigres prairies : l'étalon et lui ne seraient certes pas gâtés, sur cette terre inhospitalière et totalement inhabitée. Il n'y vit en effet ni oiseau ni animal d'aucune sorte.

Il s'en retourna donc à pas lents vers la mare, en passant par les crêtes des dunes pour observer la mer, dans l'espoir d'y apercevoir un navire. Mais rien ne bougeait sur l'immense étendue bleue. À ses pieds le Géant Noir galopait sur la plage. A sa vue, il oublia un instant l'angoissant problème de sa subsistance ; c'était en effet un spectacle de toute beauté que le galop rapide et gracieux du grand pur-sang, dont la crinière et la queue s'agitaient dans le vent. Quand le cheval eut disparu derrière une dune, Alec descendit sur la plage.

Son premier souci fut alors de se bâtir un abri ; pour cela, il lui fallait du bois ; il en trouva ici et là quelques morceaux épars, presque tous rejetés par la mer sur le rivage. Continuant ce travail, il rapporta ses trouvailles près de la mare, et, au bout de quelques heures, il fut surpris de la quantité de bois qu'il avait ainsi amassée. Il choisit dans la pile un morceau particulièrement lourd et solide, qu'il réussit à hisser dans les fourches de deux arbres voisins l'un de l'autre. Or, tandis qu'il travaillait à cette installation, il tomba en arrêt devant une inscription qui figurait sur la grosse planche : **Drake**. C'était une épave provenant d'une des chaloupes. Alec fut si bouleversé de sa découverte qu'il resta longtemps immobile, regardant l'inscription.

Se ressaisissant enfin, il mit soigneusement l'épave en place, puis disposa les autres morceaux de chaque côté, en les appuyant sur le madrier, de manière à former une sorte de tente ; de même, il boucha tant bien que mal les orifices et, pour consolider l'ensemble, il lia les morceaux de bois les uns aux autres, en utilisant de longues bandes d'écorce qu'il put arracher aux arbres avec son couteau. Enfin, il rapporta de la plage du varech, dont il recouvrit sa construction, prenant soin d'obturer tous les trous pour la rendre aussi étanche que possible. Tel qu'il était, cet abri pouvait convenir par beau temps ; mais qu'advient-il, lorsque le vent se remettrait à souffler en tempête ?

Quand son œuvre fut achevée, il estima, en voyant le soleil très haut dans le ciel, qu'il devait être à peu près midi. La chaleur accablante l'avait mis en nage et la faim le tenaillait. Il décida de tenter une expérience. Choisisant avec soin une branche d'arbre bien droite, longue, et tout à la fois solide et mince, il en ôta l'écorce et attacha son couteau à l'une des extrémités, au moyen d'une lanière d'écorce.

Puis il se rendit à une petite anse du rivage qu'il avait remarquée le matin. L'eau en était limpide et le fond sablonneux. Il s'accroupit tout près du bord et observa attentivement ; il avait lu dans plusieurs livres que certains pêcheurs adroits arrivaient à prendre des poissons en les harponnant. Après une longue attente, il en aperçut un qui, nageant entre deux eaux, venait vers lui. Il leva lentement son harpon improvisé puis le lança de toutes ses forces. L'arme fila très vite et disparut dans l'eau, pour s'enfoncer dans le sable : il avait manqué le but.

Il retira la longue tige et s'en alla plus loin, dans une autre petite crique. Là, de nouveau, il se mit à l'affût et attendit longtemps avant d'apercevoir un poisson. Celui-ci lui parut plus long que le précédent. Il le laissa approcher jusqu'au bord même du rivage ; puis, visant avec grand soin, il lança son harpon presque à la verticale. Cette fois, il vit nettement la lame atteindre son but. Craignant de

faire sortir le couteau s'il tirait sur la tige, il sauta dans l'eau peu profonde et enfonça le bâton dans le fond de sable, pensant clouer ainsi sa prise au sol. Mais l'eau était maintenant si trouble qu'il n'y distinguait plus rien. Aussi chercha-t-il à tâtons, en glissant sa main le long de la tige, jusqu'au couteau. Hélas, malgré son ardent espoir, ses doigts n'atteignirent que la lame métallique ! Le poisson avait pu s'échapper...

Tout l'après-midi, Alec tenta vainement de réussir une capture. Au crépuscule, il se releva, rompu de fatigue, et reprit lentement le chemin de son abri. Les heures passées à fouiller des yeux la mer l'avaient épuisé, et il était affamé. Il s'arrêta au bosquet de mûres et en mangea une quantité. Quand il atteignit la mare, il y trouva le Géant Noir, broutant non loin de là. L'étalon leva la tête à son approche, le regarda un instant, puis se remit à manger. Il allait de place en place, arrachant ici et là de rares pousses.

« Je parie qu'il a aussi faim que moi ! » se dit Alec, en se mettant à plat ventre pour boire avidement.

La nuit ne tarda guère à tomber. Subitement, Alec fut frappé par le silence extraordinaire de cette île, qui ne possédait ni oiseaux ni animaux, et où nul bruit ne se faisait entendre. Il semblait vraiment que l'étalon et lui fussent les seuls êtres vivants au monde. Des milliers d'étoiles luisaient au-dessus de sa tête et paraissaient étrangement proches. La lune monta à son tour dans le firmament et se refléta dans la mare.

Le Géant Noir leva, lui aussi, la tête, comme s'il contemplait également la lune. Alec siffla d'abord assez bas, puis plus fort, et enfin en diminuant d'intensité. Après un long silence, le hennissement aigu du cheval déchira la nuit. Alec vit son compagnon le regarder un instant, puis se remettre à chercher de l'herbe. Le garçon sourit et rampa dans son abri ; peu après, il s'endormit, vaincu par la fatigue.

Le lendemain, dès l'aube, il retourna à la petite anse où il avait failli attraper un poisson ; cette fois, il était décidé à réussir. Mais à midi il dut encore se contenter de quelques mûres pour tout repas. Dans l'après-midi, il ressentit un malaise, une sorte de vertige, et il eut toutes les peines du monde à s'empêcher de fermer les yeux.

Tout à coup, un léger tourbillon apparut à la surface, et Alec aperçut une ombre grise qui glissait lentement à ses pieds. Il leva son harpon et mit ce qui lui restait de forces à le lancer. La tige vibra comme une flèche avant d'entrer dans l'eau. Touché ! Il bondit dans la mer et enfonça son arme dans le sable ; puis, en toute hâte, sa main fouilla le fond. Victoire ! Le poisson était bien là, cloué au sol et se débattant âprement. Il s'en empara et, le sortant de l'eau ainsi que le harpon, il jeta le tout sur la plage, à bonne distance. Puis, il gravit péniblement la pente abrupte du rivage et s'en vint examiner sa prise.

« Bah ! fit-il. C'est toujours ça ! »

Il retira le couteau, ramassa le poisson et rentra à son camp. Là, il le lava dans la mare, puis il l'étendit sur une planche et l'écailla. Maintenant il lui restait à réussir l'opération sans doute la plus délicate : faire du feu. Il se souvint d'avoir observé aux Indes un indigène qui ne se servait pas d'allumettes pour mettre le feu à un tas de bois, et il résolut de l'imiter.

Il rassembla de petits morceaux d'écorce et de branches mortes, ainsi que de l'herbe sèche ; puis, choisissant le bout de bois le plus sec, il le creusa avec son couteau, sans cependant le percer. Dans la cavité ainsi formée, il plaça de minuscules brins d'herbe brûlée par le soleil ; enfin, il coupa un autre bout de bois très sec et résistant, qu'il tailla de manière que son extrémité pénétrât exactement dans la cavité. Il ne lui restait plus alors qu'à faire tourner ce bâton, en appuyant, comme sur une vrille, jusqu'à ce que le frottement des deux morceaux de bois provoquât assez de chaleur pour enflammer les brins d'herbe.

Alec n'aurait su dire combien de temps il passa à travailler ainsi : mais en fin de compte ses patients efforts furent couronnés de succès. Une mince colonne de fumée commença à sortir de la cavité, puis une petite flamme jaillit, et comme le bois était extrêmement sec, le tas s'enflamma rapidement.

Tout heureux, Alec enveloppa le poisson dans du varech qu'il avait pris soin de laver et le posa sur le brasier. Quelque temps après, lorsqu'il le retira du feu, il le goûta et le trouva bon ; aussi se jeta-t-il dessus comme une pauvre bête affamée ; il ne devait en laisser que les arêtes.

Des jours passèrent et le malheureux garçon fit des efforts désespérés pour trouver de quoi subsister ; il ne réussit à prendre qu'un seul autre poisson et comprit qu'il ne pouvait compter sur la mer pour le nourrir. D'autre part, la quantité de mûres diminuait rapidement. L'abondance de combustible sec lui permit de maintenir son feu en permanence, mais sans grande utilité, puisqu'il n'avait rien à cuire.

Un jour qu'il se promenait sur la plage, il aperçut à quelque distance une grosse coquille rouge qui lui sembla être une tortue. Serrant bien fort son harpon dans sa main, il se précipita sur l'animal et enfonça son couteau dans l'orifice qu'il croyait être celui de la tête. Puis il retourna la grosse coquille ; hélas, elle était vide ! La mer l'avait rejetée là, après que les crabes l'eurent dévorée. Hébété, il resta un long moment incapable de bouger, découragé par ce nouvel échec, puis retourna à la mare.

Il y trouva l'étalon qui se désaltérait. Son corps imposant commençait à porter les marques des privations, de la famine. Alec n'avait plus peur de lui et l'animal semblait habitué à sa présence. Ils se regardèrent tranquillement l'un l'autre, puis le Géant Noir, dressant sa fière tête, poussa un vigoureux hennissement et s'en alla un peu plus loin.

Alec, l'observant à distance, envia cette prodigieuse et sauvage énergie. Sans doute ce cheval était-il habitué depuis longtemps aux dures privations du désert, et, de ce fait, il lui survivrait probablement. Inconsciemment, une pensée vint à l'esprit du garçon affamé :

« Mais voyons, Alec, de la nourriture, en voilà ! Tâche donc de trouver un moyen de le tuer ! »

Mais, aussitôt, il se ressaisit et se maudit d'avoir pu accueillir, ne fût-ce qu'un instant, une telle idée. Tuer l'animal qui lui avait sauvé la vie ?

Jamais ! Si même il en avait le moyen, il préférerait se laisser mourir de faim plutôt que causer le moindre mal au Géant Noir. Celui-ci venait de grimper sur la dune ; immobile comme une merveilleuse statue de bronze, il regardait la mer. Le garçon ne se lassait pas de le contempler.

Un matin, Alec décida d'aller, malgré son extrême fatigue, jusqu'à l'autre rivage de l'île. Parvenu au pied des falaises, il en escalada une. Ce n'étaient que des roches dénudées encore plus arides que tout le reste. La marée était basse et découvrait sur une grande étendue un amas de rochers ; sur la plupart d'entre eux, immergés à marée haute, Alec remarqua une substance semblable à de la mousse. Et voici qu'il se rappela qu'un jour son professeur d'histoire naturelle avait emmené la classe faire des expériences au bord de la mer. Il leur avait fait manger de cette mousse. Comment l'appelait-il donc ? De la carragheen. Oui, c'était bien cela, une sorte d'algue qui abonde sur les côtes rocheuses de F Atlantique, en Europe et aux États-Unis : si on la lave et si on la sèche, elle est comestible. Alec sentit un immense espoir l'envahir.

Avec précaution, il entreprit de descendre au pied de la falaise puis, ayant atteint les rochers découverts à marée basse, il arracha en tremblant une poignée de la mousse verdâtre, à reflets jaunes. Il la porta à ses lèvres ; elle sentait la carragheen. Il la goûta : naturellement elle était terriblement salée, mais, sans erreur possible, il s'agissait bien de la même substance que le professeur lui avait donnée à manger.

Fébrilement, il en emplit ses poches, puis, enlevant sa chemise, il s'en servit comme d'un sac pour emporter le plus possible de la précieuse denrée. Après quoi, plein d'une ardeur nouvelle, il gravit la falaise et se hâta de rentrer à son camp. Il y procéda aussitôt à un abondant lavage de son chargement qu'il mit ensuite à sécher au soleil. En moins d'une heure, la mousse fut assez sèche pour qu'il la goûtât. Il cria de joie : elle était mangeable ! C'était enfin une nourriture abondante assurée.

Quand il eut fini d'en absorber une certaine quantité, le soleil s'apprêtait à disparaître à l'horizon. À ce moment le Géant Noir s'en vint d'un pas tranquille vers la mare. Alec garda pour lui un peu de mousse et laissa le reste au bord de l'eau. L'étalon allait-il le manger ? Alec se blottit dans sa hutte et observa intensément ce qu'allait faire son compagnon.

Le Géant Noir plongea goulûment sa bouche dans l'eau et but beaucoup. Quand il eut fini, il leva la tête vers Alec et ses naseaux frémirent. Puis il vit le tas de mousse par terre et, baissant la tête, il le renifla, avant d'en prendre une bouchée qu'il se mit à manger. Il mâcha longtemps, puis en reprit davantage. Une demi-heure plus tard, il n'en restait plus trace sur le sol.

Cette nuit-là, Alec dormit mieux, pour la première fois depuis son arrivée dans l'île. Car désormais il était sûr non seulement de ne pas mourir de faim, mais encore de pouvoir nourrir le Géant Noir !

**Chapitre 44444444444444444444**

## La plus sauvage de toutes les créatures

Le lendemain, Alec se mit en devoir d'amasser une grande provision de carragheen. Comme il approchait des falaises, il y trouva l'étalon qui se tenait immobile devant un énorme rocher ; pas un muscle de son corps ne bougeait et, à distance, sa superbe silhouette se détachait sur le fond clair de la pierre, évoquant ainsi un tableau de maître.

Alec s'approcha des rochers, cherchant le passage le plus pratique pour descendre au pied de la falaise. Soudain il entendit l'étalon pousser un cri plus perçant, plus terrifiant que jamais. Se

retournant aussitôt, il vit l'animal debout sur ses postérieurs ; ses lèvres retroussées laissaient voir ses formidables mâchoires entrouvertes et ses yeux lançaient des éclairs. D'un bond prodigieux, il s'élança vers Alec, arriva en quelques foulées à sa hauteur, et s'arrêta net devant lui, pour se cabrer immédiatement.

Alec, fort effrayé et n'y comprenant rien, fit un saut de côté, mais, trébuchant sur une pierre, il perdit l'équilibre et roula à terre. Les antérieurs de



l'étalon s'agitèrent un instant au-dessus de la tête du garçon puis s'abattirent lourdement sur le sol, à trois mètres de lui. Quatre ou cinq fois de suite le cheval recommença cet étrange manège, pointant puis se laissant retomber avec une telle violence que la terre en tremblait ; il avait de l'écume aux coins de la bouche, et son regard furieux restait obstinément fixé vers le sol. Petit à petit ce martèlement diminua d'intensité, puis il cessa. Le Géant Noir dressa bien haut sa tête et hennit de tout autre façon, presque gaiement. Il s'ébroua, ses naseaux frémirent encore un peu, puis il s'en alla lentement, au pas.

Très déconcerté, Alec se releva et s'approcha prudemment de l'endroit que son compagnon venait de piétiner avec tant de frénésie. Il eut alors l'explication de l'incident, en découvrant dans le sable les

morceaux écrasés d'un long serpent jaunâtre et tacheté de noir, dont la tête avait la forme d'un diamant. Cette découverte le stupéfia, tout d'abord par le fait qu'elle lui révélait la présence dans l'île d'un être vivant autre que l'étalon et lui-même. Puis une sueur froide lui vint au front, à la pensée de ce qu'aurait pu être une morsure de serpent, des souffrances, de la mort peut-être, qu'elle aurait provoquées. Ebloui, il suivit des yeux le Géant Noir qui s'éloignait. Avait-il tué le serpent pour sauver la vie de son jeune ami ? Commença-t-il à comprendre que, pour subsister sur cette terre désolée, ils avaient besoin l'un de l'autre ?

Le garçon s'avança d'un pas tranquille vers le pur-sang ; celui-ci ne chercha pas à s'enfuir, mais roula des yeux effrayés ; bien d'aplomb sur ses membres, il frémit à l'approche d'Alec, et les muscles de ses épaules saillirent sous sa robe lustrée. Alec désirait lui faire comprendre qu'il ne lui voulait aucun mal. Prudemment, il tendit la main vers la tête de l'animal, qui la redressa autant qu'il le put, sans toutefois faire un pas en arrière. Alec continua d'approcher et caressa légèrement l'épaule ; l'étalon ne broncha pas. S'enhardissant, il essaya de toucher l'indomptable tête : cette fois le Géant Noir pointa et tout son corps tressaillit.

« Là ! Là ! Doucement, mon vieux ! Je ne te ferai pas de mal, tu sais ! »

Le cheval se cabra encore puis s'en alla au petit galop. Cent mètres plus loin, il s'arrêta, se retourna et, très calme, la tête haute, il regarda le garçon. Alec ne chercha pas à s'en approcher de nouveau, mais il lui parla d'une voix forte et décidée :

« T'en fais pas, Black ! C'est comme ça que tu t'appelles, maintenant ! On en sortira, tous les deux, tu verras ! Mais il faut qu'on travaille ensemble ! »

Laissant son compagnon chercher quelques brins d'herbe, il descendit parmi les rochers jusqu'au pied de la falaise. Il ne progressa qu'avec une extrême prudence, car s'il y avait un serpent dans l'île, peut-être n'était-il pas le seul représentant de cette maudite espèce. Comme la veille, Alec ôta sa chemise et la remplit des précieuses algues, puis il prit le chemin du retour. En escaladant la falaise, il aperçut Black qui, s'étant avancé jusqu'au bord des rochers, semblait une statue dressée face à l'océan. Lorsque Alec eut achevé son ascension, l'étalon quitta son poste d'observation et revint vers la mare, suivant le garçon à quelques mètres. A mesure que les jours s'écoulèrent, l'amitié réciproque d'Alec et de Black ne fit que croître. L'étalon, répondant aux appels ou aux sifflets, venait sans crainte retrouver son compagnon, et bientôt il se laissa caresser, ne manifestant qu'un peu de surprise et de nervosité.

Un soir, Alec se tenait assis près du feu ; la nuit était tombée et, à la lueur des flammes, il pouvait voir Black manger tranquillement la carragheen, au bord de la mare. Il se demanda si le cheval commençait à se lasser autant que lui de cette nourriture. Il avait constaté qu'en faisant bouillir les algues dans la carapace de la tortue, soigneusement conservée, il obtenait une substance gélatineuse dont le goût était un peu meilleur que celui de la mousse crue. Quand par hasard il lui arrivait de capturer un poisson, c'était pour lui un rare festin.

Les flammes dansantes projetaient sur la robe de l'étalon d'étranges effets d'ombre et de lumière ; on eût dit qu'elles suscitaient des fantômes s'agitant dans la pénombre. Tandis qu'il s'amusait à les observer, Alec ne cessait de songer à un projet qu'il avait formé dans l'après-midi. Le mettrait-il à exécution dès le lendemain ? Oserait-il essayer de monter Black ? Ne vaudrait-il pas mieux attendre

encore quelques jours ? Mais non, voyons !... Allons, va pour demain !... Attends un peu !... Non, vas-y !...

Le feu faiblit, pour ne devenir qu'un tas de braises ; mais Alec resta encore longtemps à réfléchir, les yeux fixés sur le grand pur-sang, plus noir que la nuit même, qui broutait paisiblement au bord de l'eau...

Il dormit lourdement et s'éveilla tard, frais et dispos ; le soleil était déjà haut dans le ciel. Après avoir rapidement déjeuné d'un peu de carrageen, il partit à la recherche de Black qui avait disparu. Il l'appela, siffla, mais n'obtint aucune réponse. Sous le brûlant soleil il s'en alla vers les dunes et bientôt fut en nage. Si seulement il pleuvait ! La dernière semaine s'était passée dans une atmosphère de fournaise.

Parvenu au sommet de la côte, il aperçut l'étalon à l'autre bout de la plage s'étendant à ses pieds. Il le siffla et aussitôt Black, tournant la tête vers lui, répondit par un hennissement joyeux. Alec, résolument, descendit de la dune. Le cheval, le voyant venir, ne bougea pas et le laissa approcher. Alec posa une main sur son encolure.

« Là !... Doucement, Black ! » murmura-t-il, sentant frémir sous sa paume la chair chaude de l'étalon.

Mais celui-ci ne manifesta ni crainte ni colère et garda les yeux tournés vers la mer. Alec resta longtemps appuyé contre son encolure ; puis il s'en fut jusqu'à la dune qui formait une sorte de digue peu élevée. Le cheval le suivit et s'approcha de la banquette de sable qu'Alec entendait utiliser comme marchepied. Debout sur le talus, le garçon passa sa main gauche dans l'épaisse crinière. Black, dressant ses oreilles, tourna la tête vers son compagnon ; un éclair sauvage passa dans ses yeux et ses muscles tressaillirent. Alec hésita un instant, puis, prenant sa décision, il posa sa main droite sur le garrot et bondit sur le dos de Black. L'espace d'une seconde, l'étalon ne broncha pas ; puis il s'ébroua, baissa la tête entre ses antérieurs, et lança de toutes ses forces ses postérieurs en l'air. Alec sentit la formidable détente musculaire et se trouva irrésistiblement projeté fort loin, en avant de sa monture. Il tomba à plat sur le dos dans le sable, un voile passa devant ses yeux et il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, il sentit contre sa joue quelque chose de chaud ; ouvrant lentement les yeux, il constata que Black le poussait sans brutalité avec son nez. Avec précaution, il essaya de remuer, l'un après l'autre, chacun de ses membres ; aucun n'était brisé mais tous lui faisaient mal. Il se releva péniblement. L'étalon demeurait tout près de lui, comme si rien ne s'était passé ; il n'avait l'air ni fâché ni craintif.

Alec attendit un peu, pour se remettre ; puis, ayant repris des forces, il retourna à la dune, en marchant cette fois à côté du cheval, dont il tenait la crinière. S'étant de nouveau placé sur la banquette, il ne sauta pas sur le dos de Black, mais se contenta d'appuyer son buste contre le flanc de l'animal, tout en lui parlant doucement. L'étalon, agitant nerveusement les oreilles, les dressa et les coucha tour à tour ; tournant légèrement la tête vers Alec, il semblait l'interroger des yeux.

« Tu vois bien, mon vieux ! Je ne veux pas te faire de mal !... Doucement !... Là !... Doucement !... » murmura le garçon tout en flattant l'encolure et l'épaule, et laissant progressivement son corps peser

sur le dos de Black.

Après quelques minutes de ces essais, Alec se risqua à passer sa jambe droite par-dessus la croupe ; or à peine avait-il enfourché l'étalon que celui-ci lui opposa la même défense que précédemment et, d'une ruade magistrale, l'envoya rouler à plusieurs mètres.

Alec attendit longtemps avant de se relever ; mais, quand il se sentit reposé, il siffla Black qui s'était un peu éloigné. Le pur-sang ne fit aucune difficulté pour revenir près de lui et se laissa pour la troisième fois conduire près de la banquette de sable.

De nouveau, Alec appuya progressivement son buste contre le flanc, puis sur le dos du cheval, en lui parlant tout bas et en passant ses deux bras autour de l'encolure. Petit à petit, il sentit que Black se calmait et le laissait faire. Finalement, il se hissa sur le dos de l'animal, sans cesser d'enlacer l'encolure. La défense de l'étalon ne fut plus la même, et au lieu de ruer il se cabra ; mais Alec, solidement cramponné à son cou, tint bon. Alors, tout d'un coup, tel un bolide, Black se lança à plein galop sur la plage ; ses foulées, longues et régulières, étaient cependant si rapprochées qu'il semblait voler sans toucher terre.

Alec se cramponna du mieux qu'il put à la crinière, cherchant surtout à ne pas gêner sa monture et à conserver son équilibre. C'était un galop si rapide que le vent l'empêchait de voir et lui coupait le souffle. Or voici que Black, changeant brusquement de direction, quitta la plage, grimpa sur la dune et dévala à toute allure de l'autre côté ; il passa comme le vent près de la mare et fonça vers les falaises ; puis, évitant les rochers, il entreprit de faire le tour de l'île. À un moment donné, il sauta, comme en se jouant, un large fossé ; Alec, qui n'avait aperçu l'obstacle qu'à la dernière seconde, fut un peu déplacé par ce bond prodigieux, mais Black l'effectua avec une telle aisance que ce saut s'accomplit sans à-coup sensible.

Tout heureux d'avoir tenu bon, Alec reprit ses esprits : penché en avant, la tête contre l'encolure de Black, il recommença à lui parler à l'oreille :

« Là !... Là !... C'est parfait, mon grand !... Mais du calme, maintenant !... Doucement !... Doucement !... »

La course folle continua encore jusqu'à la dune qu'ils franchirent de nouveau ; mais, quand il se retrouva sur la plage, Black commença à ralentir et Alec se laissa aller à s'asseoir beaucoup plus, comme il l'aurait fait sur une selle. Ils parcoururent encore, à un galop de moins en moins rapide, deux ou trois cents mètres, pendant lesquels Alec continua à calmer sa monture, tant par la parole qu'en lui caressant l'encolure ; finalement, Black passa au pas, puis s'arrêta.

Alec ne mit pas tout de suite pied à terre ; il appuya son buste contre l'encolure qu'il continua d'enlacer de ses deux bras ; il enfouit son visage dans l'épaisse crinière et, reprenant progressivement son souffle, il savoura l'intense plaisir de cette première et merveilleuse performance. Puis, très doucement, il se laissa glisser à terre. Il n'eut pas même la force de rester debout et s'effondra, épuisé, aux pieds de Black. Certes, il n'était guère en état d'accomplir une course de ce genre. Jamais il n'aurait imaginé qu'un cheval pût galoper à une telle allure.

En revanche, l'étalon ne paraissait nullement affecté par son effort. Tenant bien haut sa tête, il demeura près de son cavalier, le regardant d'un air fier et tranquille. Il respirait profondément, et sa belle robe soyeuse était à peine mouillée de sueur.

Si fatigué qu'il fût, Alec mit longtemps à s'endormir, ce soir-là, tant sa joie était débordante. Son cœur battait à grands coups et ses douloureuses courbatures le laissaient indifférent. Il avait réussi à monter Black ! Il avait dompté, conquis, par sa seule douceur, cet animal sauvage et redoutable ! Désormais, cet extraordinaire étalon noir lui appartenait, à lui seul. Mais à quoi bon ? Seraient-ils jamais sauvés, l'un et l'autre ? Reverrait-il jamais son foyer, sa famille, son pays ? Allons !... Il ne fallait pas penser à cela. Il s'était promis de ne jamais plus se poser cette question.

Le lendemain, il monta Black pour la seconde fois. L'étalon pointa légèrement, mais ne se défendit pas. Alec lui parla beaucoup et réussit à le faire rester sur place. Puis il serra un peu les jambes et Black se mit à avancer d'un pas allongé et régulier. Ils parcoururent ainsi toute la plage ; puis Alec entreprit de le faire tourner en penchant le haut du corps du côté où il voulait aller et en appuyant doucement sur la tête de Black. Petit à petit, le cheval comprit et exécuta le mouvement.

Saisissant plus fermement la crinière, Alec décida de faire prendre le trot à sa monture ; à cet effet, il accentua la pression de ses jambes contre les flancs de Black qui, sans nervosité, se mit aussitôt à trotter. Mais, si cette allure semblait fort bien convenir au pur-sang, son cavalier dut admettre que, sans selle ni étriers, elle manquait de charme. Aussi s'empressa-t-il de remettre Black au pas, rien qu'en lui parlant ; puis, pendant des heures, il s'appliqua uniquement à le faire changer d'allure et de direction, en un mot à lui faire comprendre tout ce qu'il désirait de lui.

Le soleil déclinait à l'horizon quand ce long et premier dressage s'acheva ; ils se trouvaient alors au bout de la plage. Soudain l'étalon prit le galop si brusquement qu'Alec faillit être désarçonné. Se raccrochant de justesse à la crinière, il se pencha en avant, collant son buste contre l'encolure de Black qui, sans effort apparent, filait comme le vent. L'air lui coupait le souffle et le faisait pleurer. Fatigué par cette journée, il eut peur de voir se renouveler la folle course de la veille et tenta de faire ralentir sa monture.

« Ho ! Là... Ho ! Là... » cria-t-il, mais en vain.

La plage avait environ deux kilomètres de long, et pendant les trois quarts du parcours il ne put être question de calmer le pur-sang. Alors, Alec, jouant le tout pour le tout, cessa de se pencher en avant et s'assit au contraire, légèrement penché en arrière, tout en tirant de toutes ses forces sur la crinière, comme s'il s'était agi de rênes. Presque tout de suite, Black ralentit, puis passa au trot et enfin au pas. Alec, transporté de joie, l'enlaça comme la veille et caressa passionnément l'encolure et la tête de l'animal ; il n'eut ensuite aucune peine à lui faire regagner tranquillement la mare, où ils se désaltèrent ensemble.

Au cours des jours suivants, l'emprise d'Alec sur son cheval ne fit que croître, et bientôt il fut capable d'obtenir de lui à peu près tout ce qu'il désirait. À la seule vue du garçon, l'instinct sauvage et brutal de l'étalon cessait de se manifester. Plusieurs fois par jour, Alec le montait, soit pour se promener au pas dans l'île, soit pour galoper à toute allure sur la plage ; et c'était pour lui un émerveillement sans cesse renouvelé que de voir l'aisance avec laquelle sa monture dévorait

l'espace. En même temps, et sans qu'il s'en rendît compte, ces séances d'équitation sans selle ni bride le perfectionnèrent à tel point qu'il en arriva à faire véritablement corps avec son cheval.

Un soir, Alec se tenait près de son feu de camp dont les flammes vacillaient au crépuscule ; assis à la turque, les jambes croisées, les coudes reposant sur ses genoux et la tête dans ses mains, il réfléchissait profondément. Le **Drake** avait quitté Bombay le 15 août, et le naufrage avait eu lieu le 2 septembre. Dix-neuf jours s'étaient écoulés depuis lors ; il les avait soigneusement comptés. En ce 21 septembre, nul doute que sa famille devait le considérer comme perdu en mer. Il serra les poings. Il fallait trouver un moyen d'en sortir ! Cette île ne devait pas être inconnue ni très éloignée des côtes de France ou d'Espagne ! Il devait y avoir des bateaux qui passaient dans ces parages, et pourtant, malgré des heures de faction quotidienne sur la dune, il n'avait jamais aperçu le moindre navire.

Pour la première fois, il pensa à l'hiver qui approchait. Depuis son arrivée dans l'île il avait eu tellement chaud que l'idée du froid ne lui était pas encore venue à l'esprit. Son abri le protégerait-il assez, quand viendrait le mauvais temps ? Il l'avait renforcé à mesure qu'il trouvait du bois utilisable, mais cela suffirait-il ? Vêtu de haillons, comment résisterait-il au froid, si celui-ci devenait intense ? Déjà, les nuits commençaient à fraîchir.

Il se leva et s'en fut jusqu'à la dune. Black, qui broutait près de la mare, le suivit. Tous deux restèrent une heure à regarder la nuit s'étendre sur la mer houleuse dont les rouleaux venaient inlassablement s'écraser sur la grève. Une brise aigre se leva, les incitant à retourner à l'abri de la futaie. Alec empila du bois sur le feu, pour qu'il durât toute la nuit, puis, fatigué par plusieurs ramassages de carragheen, il alla s'étendre sous son refuge et s'endormit aussitôt.

Un hennissement aigu le réveilla en sursaut au milieu de la nuit, et il fut surpris de trouver l'air particulièrement chaud. Il tardait à ouvrir ses yeux lourds de sommeil quand un craquement inusité au-dessus de lui l'incita à lever la tête. Il se leva d'un bond : le toit de son abri était en feu et les flammes gagnaient les parois.

Dès qu'il en fut sorti, il comprit la cause du désastre. Une forte bourrasque balayait l'île ; elle avait attisé son feu et entraîné des flammèches jusqu'à sa hutte, l'embrasant aisément, à cause de l'extrême sécheresse du bois. N'ayant pour tout récipient que la coquille de tortue, il courut la remplir d'eau et tenta d'enrayer l'incendie en répétant un grand nombre de fois cette manœuvre. Mais le feu avait pris depuis longtemps déjà ; et ces faibles aspersion d'eau ne purent ni l'éteindre ni même le limiter. Bientôt l'abri ne fut qu'une énorme torche, dont les flammes embrasèrent à leur tour les deux arbres entre lesquels Alec l'avait construit.

Tandis que le garçon s'affairait en vain, l'étalon, demeuré près de la mare, piaffait nerveusement ; de toute évidence il était effrayé, et les torrents de fumée lui déplaisaient. Au reste, la chaleur de l'incendie et l'atmosphère, rendue irrespirable par la fumée, contraignirent les deux compagnons à s'éloigner. Il n'y avait, hélas ! rien à faire qu'à attendre que tout fût consumé ; le feu ne s'éten-

drait pas, faute de trouver assez d'aliment. Mais la disparition de son abri portait à Alec un coup très dur, car l'île ne pouvait plus lui fournir assez de bois pour construire une autre hutte.

Tout le restant de la nuit, il regarda tristement se consumer sa précaire cabane, puis le vent se calma, en même temps que les premières lueurs de l'aube blanchissaient l'horizon. Si déçu qu'il fût de la

perte qu'il subissait, il ne se laissa pourtant pas aller au découragement et se promit de reconstruire un abri, au besoin par d'autres moyens. S'il n'y parvenait pas, il partagerait le sort de Black, qui se contentait de coucher à la belle étoile.

Il se dirigea donc vers la plage, espérant y trouver les épaves rejetées par la houle. Black, qui l'accompagnait, atteignit avant lui le sommet de la dune. Or à peine y était-il arrivé qu'il se cabra, hennit fortement et fit un brusque demi-tour, en revenant vers Alec. Celui-ci, pressant le pas, parvint à son tour en haut de la côte, et quelle ne fut pas sa stupéfaction en découvrant, ancré à quelques centaines de mètres du rivage, un navire !

Il entendit des voix sur sa gauche ; c'était un groupe de matelots qui hissaient une embarcation sur le sable. Incapable d'articuler un son, tellement il était bouleversé, Alec s'élança vers eux.

« Tu avais raison, Pat ! disait l'un des marins, dans un dialecte typiquement irlandais. Il y a sûrement quelqu'un sur cet îlot !

— Dame ! répondit l'autre. D'habitude, le feu ne prend pas tout seul, et ça fait un moment que je le voyais, celui-là ! »

*Chapitre 555555555555555*

## Sauvés !

Alec, bouleversé, ne put retenir ses larmes ; elles brouillaient son regard, tandis qu'il courait vers la chaloupe. Il trébucha, tomba, se releva et reprit sa course. Un instant plus tard, les matelots le reçurent dans leurs bras.

« Sainte Vierge ! s'écria l'un d'eux. C'est un gosse ! »

Alec, essoufflé et trop ému, balbutia quelques mots inintelligibles, si bien que les cinq hommes, ahuris, se regardèrent en hochant la tête. Mais bientôt le garçon retrouva sa voix et se mit à crier, de toutes ses forces :

« Sauvés ! On est sauvés, Black !... Black ! On est sauvés !... »

De plus en plus déconcertés, les marins l'observèrent en silence. En vérité, il offrait un aspect peu banal avec ses longs cheveux en broussaille et ses guenilles. Son corps était si bronzé que, sans sa chevelure rousse, on aurait pu le prendre pour un indigène. L'un des hommes, que son uniforme désignait comme le commandant du navire, passa

son bras autour des épaules d'Alec et lui dit, paternellement :

« Ne t'en fais pas, petit ! Tout va s'arranger ! » Alec, semblant sortir d'un rêve, se ressaisit et, regardant l'officier, répondit :

« Merci, commandant !... Ça va maintenant. » Les cinq hommes, l'entourant, se penchèrent vers lui, et le commandant lui demanda :

« Y a-t-il quelqu'un d'autre que toi dans l'île ? »

— Rien que Black, commandant ! » répondit-il. Les marins, n'y comprenant rien, se concertèrent des yeux et leur chef reprit :

« Qui est donc Black, petit ? »

— C'est un cheval ! » dit Alec.

Il se mit à raconter son aventure, la tempête, le naufrage, les heures passées dans la mer démontée, cramponné à la longe de l'étalon qui l'avait sauvé, la lutte contre la faim dans l'île, la conquête et le premier dressage de Black, enfin l'incendie qui, cette nuit même, avait réduit en cendres sa cabane. A mesure qu'il évoquait ainsi les épreuves de ces terribles semaines, la sueur perlait au front d'Alec. Lorsqu'il eut achevé son récit, il y eut un moment de silence, puis un des hommes déclara :

« Ce gosse a un coup de soleil, commandant ! il nous raconte des histoires. Ce qu'il lui faut, c'est un repas chaud et un bon lit ! »

Alec les regarda les uns après les autres et vit qu'ils ne le croyaient pas. Une violente colère lui empourpra le visage. Pourquoi ces gens se montraient-ils tellement stupides ? Son histoire était-elle donc si fantastique ? Il allait leur prouver qu'elle était vraie, et avant peu ! Il n'avait qu'à appeler Black. Il mit deux doigts dans sa bouche et siffla. Puis il leur dit :

« Et maintenant, écoutez !... Ecoutez bien ! »

Immobiles, les cinq hommes gardèrent le silence. Plusieurs minutes s'écoulèrent, sans que l'on entendît autre chose que le ressac.

« Allons ! dit alors le commandant. Il faut nous en aller, petit ! Nous nous sommes écartés de notre route pour te chercher et nous avons pris du retard, tu sais ! »

Hébété, Alec se tourna vers le cargo dont les deux cheminées crachaient une épaisse fumée. C'était un bâtiment plus important que le **Drake**. Comme il réfléchissait, le commandant reprit :

« Nous allons en Amérique du Sud, sans escale jusqu'à Rio de Janeiro. Nous pouvons t'y emmener et nous câblerons à tes parents que tu es vivant. »

Ce disant, il le prit par un bras ; trois matelots avaient déjà regagné la chaloupe qu'ils s'apprêtaient à remettre à la mer. Pat, le dernier marin, lui saisit l'autre bras et voulut l'entraîner vers l'embarcation. Éperdu, Alec chercha quel était son devoir. Il allait quitter l'île, quitter l'étalon qui lui avait sauvé la vie !... C'était impensable ! D'un brusque mouvement, il se dégagea et prit sa course en direction de la mare.

Bouche bée, les matelots le suivirent des yeux tandis qu'il gravissait la dune ; quand il en eut atteint le sommet, il s'arrêta et siffla de nouveau. Un assez long silence suivit, puis un cri perçant, inhumain, déchira l'air ; c'était un appel sauvage et terrifiant qui donna aux cinq hommes la chair de

poule. Le garçon disparut pendant quelques minutes, puis soudain un étonnant spectacle s'offrit à leurs yeux. Surgissant de derrière la dune, un gigantesque cheval noir, dont l'ample crinière s'agitait sous la brise, apparut, accompagné du gosse. Tous deux marquèrent un temps d'arrêt et l'animal poussa un nouveau hennissement, véritable cri de bête sauvage. Il tenait sa tête très haute et dressait ses oreilles ; même à cette distance, on pouvait se rendre compte qu'il s'agissait d'une bête exceptionnelle, tant par sa taille que par son comportement.

Alec passa ses bras autour de l'encolure de Black et enfouit son visage dans l'épaisse crinière.

« On va s'en aller ensemble, Black ! lui dit-il. Moi, je ne pars pas sans toi ! »

Ils reprirent côte à côte leur marche vers la plage ; Alec ne cessait de parler doucement à l'étalon et de le caresser pour le calmer. Black avançait d'un pas incertain, mais sans chercher à fuir. En approchant des marins, il se cabra et agita ses antérieurs. Les trois matelots s'accroupirent dans la chaloupe ; seuls Pat et le commandant ne bronchèrent pas, mais, à mesure que Black continuait d'avancer, leurs visages trahirent une frayeur croissante. A vingt mètres d'eux, le cheval s'arrêta, puis recula de deux ou trois pas sans quitter des yeux les étrangers. Alec, n'essayant pas de le retenir, se borna à le flatter et à lui parler calmement, passant tour à tour, à sa droite et à sa gauche, de l'air le plus naturel. Tourné vers l'officier, il lui dit d'une voix forte :

« Il faut que vous nous preniez tous les deux, commandant ! Je refuse de l'abandonner.

— Il est bien trop sauvage, répliqua l'autre. Nous ne pouvons pas le prendre à bord. Jamais nous n'arriverions à le maîtriser !

— Vous n'aurez pas à vous en occuper. Moi, je me chargerai de tout ce qui le concerne. Regardez donc comme il est calme maintenant ! »

Black, immobile comme une statue, avait la tête tournée vers le cargo, comme s'il comprenait ce qui se passait. Alec, un bras passé autour de l'encolure, reprit :

« Comprenez-vous, commandant, que je ne peux pas le quitter ? C'est lui qui m'a sauvé ! »

L'officier échangea quelques mots avec ses hommes, puis il s'écria :

« De toute façon, nous n'avons aucun moyen de le transporter à bord ! Alors, à quoi bon discuter ? Comment veux-tu l'amener là-bas ?

— Il nage admirablement, commandant. »

Il y eut un nouveau conciliabule entre les marins, et quand leur chef revint vers Alec, son visage ridé paraissait encore plus soucieux. Il ôta sa casquette et passa la main dans ses épais cheveux gris.

« O.K. ! Tu as gagné, mon gars ! On va essayer. Mais à toi de te débrouiller pour l'amener jusqu'au bateau ! »

Alec sentit son cœur battre à grands coups.

« Allons, Black ! Viens ! » dit-il, en se dirigeant vers la chaloupe que les matelots venaient de mettre à l'eau.

L'étalon hésita, puis suivit lentement son ami ; à quelques pas du groupe, il s'arrêta, ses naseaux frémissaient et il pointa un peu.

« Embarquez, commandant ! dit Alec. Moi, je

sauterai dans la chaloupe quand elle sera un peu plus loin. Ne ramez pas trop vite, s'il vous plaît ! » Les cinq hommes prirent place dans l'embarcation, qui commença à quitter le rivage. Alec, se tournant alors vers Black, lui dit :

« C'est notre seule chance, mon vieux ! Ne me laisse pas tomber, surtout ! »

Il se rendit compte que l'animal était nerveux ; certes, Black avait appris à lui faire confiance, mais son instinct farouche l'incitait à se méfier des autres hommes. Alec marcha à reculons vers la chaloupe sans quitter l'étalon des yeux et sans cesser de lui parler. Black, la tête haute et roulant des yeux effrayés, le suivit. Lorsque le garçon entra dans la mer, le cheval s'arrêta et ne bougea plus. Parvenu à la chaloupe, Alec se hissa à l'arrière et les hommes commencèrent à ramer à petits coups.

A quelques mètres du rivage, Alec cria d'une voix forte.

« Allons, Black ! Viens !... Viens, Black ! » L'étalon piaffa, pointa légèrement, puis se décida à pénétrer dans l'eau ; mais au bout de quelques pas, il fit un brusque demi-tour et revint sur la plage, qu'il laboura de furieux coups de sabot. La chaloupe dérivant un peu, il fit quelques foulées au galop dans la même direction que celle du courant. Mais, Alec l'ayant sifflé, il s'arrêta de nouveau et regarda le canot, distant d'une trentaine de mètres. Tout à coup, il se cabra tout droit, puis, d'un bond énorme, se jeta dans les flots.

« Bravo, Black ! C'est ça ! Viens !... Viens vite ! » criait Alec sans se lasser.

L'animal eut bientôt de l'eau jusqu'au poitrail, puis il perdit pied et se mit à nager vigoureusement. Il avançait si vite qu'il ne tarda pas à rattraper la chaloupe, dont les matelots ramaient à pleins bras.

« Vite ! Vite ! Au bateau ! » leur cria Alec.

Seule, la tête de Black émergeait de l'eau, à quelques mètres d'Alec, qui, penchant son buste au-dessus des vagues, multipliait les encouragements et les appels. La puissante masse du pur-sang glissait harmonieusement dans la mer, et ses membres fonctionnaient comme les pistons d'une machine.

Dès qu'ils eurent atteint le cargo, le capitaine et trois matelots bondirent sur l'échelle de coupée, ne laissant que Pat avec Alec dans la chaloupe.

« Tâche de le garder là pendant deux minutes ! » cria le commandant.

Black vint en nageant longer le canot, si bien qu'Alec put lui caresser la tête, en murmurant :

« À la bonne heure ! Ça, c'est un crack ! »

Du haut de la passerelle, le commandant l'appela, et levant les yeux, Alec vit descendre le câble du mât de charge, au bout duquel se trouvait une sangle. Le problème allait consister à passer cette sangle sous le ventre du cheval...

Black, cessant de regarder Alec, vit aussi descendre l'appareil non loin de sa tête, et, prenant peur, il s'écarta de la chaloupe malgré les appels réitérés de son ami. Cependant, Pat, qui défaisait fébrilement les boucles de la sangle, s'écria :

« Il faut arriver à lui passer ça sous le ventre ! Il n'y a pas d'autre moyen ! »

Alec réfléchit aussi vite qu'il le put. Il fallait trouver une solution, tout de suite, et coûte que coûte ! L'étalon venait de faire demi-tour et reve-

nait vers le bateau. Si seulement il consentait à rester tout près !...

« Donnez-moi la sangle, je vous prie, et beaucoup de corde ! dit-il à Pat.

— Voilà, fit l'autre en s'exécutant. Qu'est-ce que tu veux faire ? »

Mais Alec parut n'avoir pas entendu la question.

Il saisit fermement la sangle et se redit continuellement : « Il le faut, il le faut, il le faut !... » Il enjamba le rebord du canot et se laissa glisser dans l'eau. Pat en fut si abasourdi qu'il ne put articuler un mot. Alec fit quelques brasses à la rencontre de Black, traînant le câble derrière lui ; puis il s'arrêta et, restant sur place, il appela doucement l'étalon, qui, sans hésiter, nagea vers lui.

Alec prit garde de ne pas le laisser trop approcher, de peur de recevoir un coup de pied ; il tint un instant la crinière à bout de bras, cherchant le meilleur moyen de passer la sangle sous le ventre de l'animal. Pat lui cria des conseils qu'il n'écouta pas ; car, pour Alec, il n'y avait qu'une méthode à appliquer, s'il voulait réussir rapidement.

Tenant dans sa main gauche la sangle, il se • laissa couler le long de l'encolure de Black, dont il tenait la crinière dans sa main droite. Quand il fut sur le point de disparaître sous l'eau, il respira profondément et plongea, nageant de toutes ses forces pour tenter de passer sous le ventre de l'étalon. Gardant les yeux ouverts, il aperçut les sabots qui battaient l'eau furieusement et réussit à se glisser dessous. Dès qu'il fut certain d'être arrivé de l'autre côté, il se hâta de remonter à la surface, serrant toujours la sangle dans sa main.

Il retrouva Black, qui, à peu près à la même place, le cherchait anxieusement des yeux. La manœuvre avait réussi. La sangle passait bien sous le ventre du cheval ; elle se terminait par trois gros anneaux qu'il fallait maintenant accrocher aux trois agrafes correspondantes situées à l'extrémité du câble.

Il fit signe que l'on amenât la potence du mât de charge juste au-dessus de sa tête et que l'on tendît le câble. De cette manière, les agrafes se présentèrent à peu près au-dessus du dos de Black. Alec comprit qu'il ne pouvait éviter le risque d'un coup de pied, en venant tout contre le flanc de l'animal pour saisir les agrafes. Jouant le tout pour le tout, il nagea donc de manière à se placer à égale distance des membres antérieurs et postérieurs de Black, qui provoquaient dans l'eau de puissants remous.

Dès que l'étalon sentit contre son flanc le frottement de la sangle, sa nervosité augmenta. Alec, prenant appui d'une main sur le garrot, tendit de l'autre les anneaux vers les agrafes. Par un effort désespéré, il réussit à accrocher le premier et il allait placer le second quand une douleur fulgurante le paralysa : une de ses jambes, atteinte d'un coup de pied, refusa de fonctionner. Dans un dernier sursaut d'énergie, il parvint cependant à accrocher les deux derniers anneaux, puis il se laissa aller sur le dos et, nageant de ses deux bras, il s'écarta de Black.

Aussitôt, les marins du cargo commencèrent à hisser l'étalon, qui se débattait furieusement dans l'eau, faisant jaillir de tous côtés d'immenses gerbes d'écume. Ses lèvres retroussées laissaient voir ses énormes mâchoires prêtes à mordre, et ses yeux chargés de haine étaient terrifiants. Tout le temps que dura la lente ascension, ses membres et sa tête s'agitèrent farouchement, secouant le mât de charge au point que l'on craignit de le voir se rompre.

Pendant ce temps, Alec, épuisé de fatigue et de souffrance, atteignit la chaloupe, où Pat l'attendait anxieusement :

« Il faut me hisser, moi aussi ! balbutia-t-il... je suis blessé... à la jambe. »

Le matelot appela à l'aide, puis avec un camarade, il tira le garçon de l'eau. Mais ce mouvement rendit la douleur d'Alec si intolérable qu'il n'y résista pas. Il eut l'impression de sombrer dans un grand trou noir et s'effondra sans connaissance dans les bras de Pat.

Quand il revint à lui, il se trouvait dans un lit, et Pat était assis, lui souriant de ses petits yeux bleus et bridés.

« Ah ! tout de même ! s'écria le matelot en voyant le blessé ouvrir les yeux. Ce n'est pas trop tôt ! Je croyais que tu n'allais jamais te réveiller, petit !

— Quelle heure est-il ? J'ai dormi longtemps ? »

Pat passa dans ses cheveux noirs et hirsutes une grosse main noueuse.

« Ma foi, dit-il, encore assez, mon gars ! Mais c'est normal après tout ! Tu étais mort de fatigue, tu sais !... Voyons !... On t'a embarqué mardi matin, et maintenant nous sommes mercredi soir.

— Eh bien ! dit Alec. Ça fait un rude somme.

— On t'a réveillé deux fois pour te faire prendre un peu de bouillon ; mais tu l'as avalé sans même ouvrir les yeux, et tu t'es rendormi tout de suite. Tu ne t'en souviens sûrement pas. »

Alec remua légèrement, mais sentit aussitôt une douleur dans sa jambe droite. Il pâlit et demanda à Pat :

« Est-ce que je suis sérieusement touché ?

— Le docteur dit que non. C'est une plaie profonde, jusqu'à l'os, mais tu n'as rien de cassé. Tu pourras marcher dans quelques jours.

— Et pour Black, comment ça s'est-il passé ?

— Oh ! là ! là ! Ne m'en parle pas ! Jamais de ma vie je n'ai imaginé qu'un jour je me trouverais devant une bête pareille ! Quelle bagarre, mon fils ! Il nous en a fait voir, c'est moi qui te le dis ! Il a manqué tout défoncer dans le bateau ! Bon sang, quel démon ! Sitôt que ses pieds ont touché le pont, il a commencé à se battre avec nous. Sans la sangle qui le maintenait, il nous aurait tous tués, je te le jure ! Je n'ai jamais vu un cheval donner des coups de pied comme lui. Impossible de le faire tenir une seconde tranquille. Ah, tu nous as bien manqué, pour sûr ! Alors, on l'a de nouveau soulevé, et j'ai cru qu'il devenait complètement fou. Sa tête était vraiment terrible à voir, et quant à ses cris, je crois que je les entendrai jusqu'à mon dernier jour ! »

Pat s'interrompit et parut un peu embarrassé, puis il reprit :

« Un de nos gars s'est trop approché de lui, et ce démon noir ne l'a pas raté ! Il l'a envoyé rouler à dix mètres ! Alors on a décidé que le seul moyen de le posséder, c'était de l'étouffer. On lui a passé trois lasso autour du cou, et on a tiré dessus tant qu'on a pu. Quand il a été à peu près incapable de respirer, on l'a descendu dans la cale. Mais là aussi, ç'a été un travail comme je ne voudrais pas en refaire un, je te le jure ! Il y a d'autres chevaux et du bétail dans le fond, et tous ont une frousse épouvantable de Black. Il fait sans arrêt un vacarme effarant là-dedans, et je me demande comment ça va tourner. On l'a mis dans la stalle la plus solide, et on l'a renforcée. Mais je crains que rien ne lui résiste ! »

Pat se leva et marcha de long en large dans la cabine. Alec garda le silence, puis il lui dit, lentement :

« Je suis désolé de vous avoir causé tous ces ennuis. Ce n'est vraiment pas de chance que je n'aie pas été capable de...

— Je ne t'ai pas raconté tout ça pour que tu t'excuses, petit ! s'écria Pat en l'interrompant. Nous savions bien, rien qu'à le voir sur la plage, à quoi nous nous exposions, et sans doute ce bougre d'animal vaut-il la peine qu'on prend pour lui. Mais ce qui est sûr, c'est que tout le monde à bord a compris qu'on a besoin de toi pour t'occuper de lui. Personne n'oserait maintenant en approcher, tu penses bien !

— Dites au capitaine et aux matelots que je les récompenserai. Je ne sais pas encore comment, mais je me débrouillerai.

— Bah, ne pense pas à ça, petit ! Maintenant il faut que j'aille à mon travail. Toi, tâche de dormir encore ; c'est ce que tu as de mieux à faire ; manger et dormir, dormir et manger, pour te retaper bien vite !... Ah, j'oubliais ! Donne-moi l'adresse de tes parents, pour qu'on leur câble que tu es sain et sauf et en route, avec nous, pour Rio. »

Alec sourit et écrivit son adresse sur le papier que Pat lui tendit.

« Dites-leur que je les retrouverai... bientôt, et merci beaucoup, Pat ! » fit-il.

> \*

—

### *Chapitre 666666666666*

## Le roi de l'espèce

Après quelques jours de repos, Alec fut autorisé à se lever ; mais il ne put guère s'appuyer sur sa jambe encore fragile. Il était en train de s'habiller lorsqu'on frappa à la porte.

« Entrez ! » cria-t-il.

Pat fit irruption dans la cabine, brandissant un radiogramme.

« C'est de tes parents, petit ! » fit-il.

Alec saisit fébrilement la dépêche ; elle était ainsi conçue :

« REMERCIONS DIEU. ENVOYONS ARGENT RIO. RENTRE VITE. TENDRESSES. MAMAN ET PAPA. »

Le garçon, ému, garda un instant le silence puis leva vers Pat des yeux un peu humides.

« Ce ne sera plus bien long, maintenant, dit-il.

— Comment va la jambe ? demanda Pat, tout souriant.

— Pas trop mal, répondit Alec en continuant de s'habiller. Et Black, comment va-t-il ?

— De mieux en mieux, hélas ! Car il va nous

en faire voir ! Il est grand temps que tu descendes près de lui ! »

Alec passa un ample pantalon de marin que le commandant lui avait fait remettre.

« Un peu grand, pas vrai ? dit Pat.

— Ça vaut mieux que de ne pas en avoir du tout ! » répliqua le garçon en riant.

Il plia le télégramme et le mit dans sa poche.

« Merci, Pat, fit-il. Et maintenant, allons-y. »

S'appuyant sur le matelot, il gagna la porte en boitant assez bas, et ajouta :

« Pourvu que Black n'ait pas tout cassé !

— Il ne faudra pas rester longtemps, fiston ! déclara Pat. Rappelle-toi ce que le docteur a dit ! »

Quand il arriva dans la cale, Alec se trouva au milieu d'un tapage assourdissant, mené par toutes les bêtes et dominé par le formidable martèlement des sabots de Black. La tête de l'étalon dépassait largement la porte de la stalle et ses yeux regardaient de tous côtés. S'avançant, Alec l'appela. Aussitôt, Black se tourna vers lui, ses naseaux frémissaient et il hennit joyeusement.

« Hello, mon grand ! s'écria Alec en allongeant le bras. Est-ce que je t'ai manqué ? »

Le cheval secoua la tête, la baissa, et vint frotter son nez contre l'épaule d'Alec, qui, d'un geste calme et doux, lui caressa longuement le chanfrein. Puis, tirant de sa poche une pomme, qu'il avait mise de côté en prenant son petit déjeuner, il la plaça dans la paume de sa main, où Black eut tôt fait de la happer goulûment. Pat lui ayant apporté une brosse douce, une étrille et un peigne, Alec entra dans la stalle et s'y enferma. Il procéda à un examen minutieux de l'animal et se réjouit de le retrouver en bon état.

« Ils t'ont durement traité, mon pauvre vieux, lui dit-il. Mais, que veux-tu, ils n'avaient pas le choix ! »

Pendant une heure, il pansa l'étalon, démêlant les crins embroussaillés et redonnant à la robe soyeuse un superbe éclat. Il nettoya la stalle, refit la litière, mit un peu d'avoine et beaucoup de foin dans la mangeoire et fit boire Black. Puis, certain d'avoir désormais calmé son compagnon, il regagna, très las, sa cabine, au bras de Pat émerveillé.

Dès lors, les jours s'écoulèrent rapidement. Alec passait la majeure partie de son temps dans la cale et se reposait près de Black, en attendant que sa jambe achevât de se guérir. En vain, le commandant et Pat tentèrent-ils de l'intéresser à la marche du navire et au voyage ; ils finirent par y renoncer,

déconcertés par l'extraordinaire intimité du garçon et de son cheval, qu'ils n'arrivaient pas à comprendre.

Un jour que les deux hommes regardaient Alec, occupé à panser le pur-sang, le commandant dit à Pat :

« C'est vraiment incroyable de voir comment ces deux êtres s'entendent ! Quand je pense à la sauvagerie de cette grande bête, je n'en reviens pas. Elle est capable de tuer n'importe qui l'approche, mais il suffit que ce gosse arrive pour qu'elle devienne douce comme un agneau ! C'est inouï !

— Ça, pour sûr, commandant, c'est fantastique ! répliqua Pat. Je n'ai jamais rien vu d'aussi étonnant et je me demande où ça va les mener, tous les deux. »

Cinq jours plus tard, ils arrivèrent à Rio de Janeiro. Le commandant chargea Pat d'accompagner Alec à la poste, où l'attendait un mandat télégraphique, puis d'organiser son voyage de retour aux Etats-Unis. Tout en circulant dans la vaste capitale, Alec avait quelque peine à croire à la réalité de cette dernière étape. Encore quelques jours en mer, et il serait chez lui !

Dès qu'il eut touché son mandat, il s'en fut au bureau de transit ; un cargo à destination des U.S.A. devait lever l'ancre le lendemain. Alec prit un billet pour Black et pour lui ; presque tout son argent y passa.

Très gêné, il dit à Pat :

« Ça ne me laisse rien, ni pour le commandant, ni pour vous autres !

— Ah ! Ne t'en fais donc pas pour ça, petit ! répliqua Pat. Ça n'a aucune importance ! »

Aussitôt rentré à bord, Alec alla frapper à la porte du commandant ; il le trouva assis devant un imposant bureau couvert de papiers. Après avoir achevé ce qu'il était en train d'écrire, l'officier fit asseoir Alec et lui dit :

« Alors, mon petit, voici venu le moment de nous séparer !

— Oui, commandant. J'ai touché mon mandat et retenu ma place sur un cargo qui part demain. Seulement, voilà ! ajouta-t-il en tirant de sa poche quelques pièces de monnaie qu'il mit sur la table. C'est tout ce qui me reste ! Évidemment, mes parents ne pouvaient pas se douter que j'aurais à payer le passage de Black en plus du mien. Alors, ce qu'ils m'ont envoyé a tout juste suffi pour nos deux billets...

— Et tu te tracasses, parce que tu crois que tu nous dois quelque chose ?

— Bien sûr ! Sans vous, nous serions encore dans l'île ! »

Le commandant se leva et vint poser sa main sur l'épaule du garçon.

« Ne te fais pas de souci, mon petit ! Nous ne comptons rien recevoir de toi ; avec ton cheval, tu nous as donné plus de distractions et d'émotions que nous n'en avons connu pendant toute notre carrière ! »

•Ils sortirent ensemble de la cabine, et l'officier ajouta :

« Tout ce que je souhaite, c'est que tu rentres maintenant chez toi sans incident ; ma meilleure récompense sera de recevoir bientôt de bonnes nouvelles de toi.

— Merci, commandant ! dit Alec. Vous êtes chic !...

— Et surtout, ne te laisse pas voler ton démon noir !

— Oh ! ça, pas de danger, commandant ! »

Le débarquement de Black eut lieu le lendemain après-midi ; Alec lui fit descendre tranquillement la passerelle, tenant d'une main ferme son licol et ne cessant de le rassurer en lui parlant. Le cargo sur lequel ils devaient embarquer était arrivé pendant la nuit, et l'on procédait à son chargement sur un quai voisin. Pat et la plupart des matelots firent cercle autour de Black et d'Alec qui dit au revoir à chacun d'eux. Pat, resté seul auprès du garçon, lui dit :

« Ça me fait quelque chose de te quitter, petit ! Bonne chance, et surtout, pas d'imprudence !

— Compte sur moi, répondit Alec. Et n'oublie pas, si tu fais escale à New York, de venir me voir !

— C'est promis. Peut-être que j'irai là-bas quand j'en aurai assez de naviguer !... Mais dis-moi, Alec, qu'est-ce que tu vas faire de Black à New York ?

— Je n'en sais rien, Pat. Je n'y ai pas beaucoup réfléchi, je t'avoue. Tout ce que j'espère, c'est que mes parents me laisseront le garder...

— Plus je le regarde, dit Pat, plus je trouve qu'il est taillé pour la vitesse. Je suis convaincu qu'il battra bien des records.

— Tu penses qu'il pourrait courir ?...

— Peut-être. Il y a huit ans, avant de devenir marin, je me suis occupé d'élevage et d'entraînement de chevaux en Irlande. Il m'en est passé de fameux entre les mains, je t'assure ! Eh bien, je n'en ai jamais vu un seul qui semblait autant que le tien fait pour courir.

— Et tu ne te trompes pas ! répondit Alec en se remémorant les folles galopades dans l'île. Enfin, on verra bien ! Au revoir, Pat ! Il faut maintenant que j'aille là-bas ; ils ont presque fini leur travail. Et merci encore. »

Ils se serrèrent chaleureusement la main.

« A bientôt, petit, et bonne chance !

— C'est ça ! À bientôt, Pat ! »

Alec conduisit Black vers le quai voisin. Un groupe de chevaux se trouvait réuni dans un coin, en attendant qu'on procédât à leur embarquement. Des dockers affairés couraient de tous côtés. L'air était rempli d'odeurs de fruits et de bétail.

À la vue des chevaux, l'étalon se cabra et les bêtes poussèrent des hennissements effrayés. Aussitôt, Alec prit soin de le mener à bonne distance de ses congénères. Il se laissa faire, mais, dressant fièrement la tête et les oreilles, il toisa les autres animaux d'un air dominateur.

« Ça te rappelle le bon temps, pas vrai, mon vieux ? » lui dit Alec.

Tandis qu'il attendait son tour d'embarquer, Alec, songeant à ses parents, se demanda quelle serait leur réaction à la vue du pur-sang. Quelle chance que, l'année précédente, ils eussent précisément déménagé de New York, pour aller habiter en banlieue, à Flushing ! Il était convaincu qu'il trouverait, non loin de chez lui, un endroit où installer Black, à la condition que ses parents y consentissent.

Tout à coup, l'étalon poussa un hennissement strident et tout son corps frémit. A l'extrémité du quai, un cri du même genre déchira l'air, et tous les chevaux parqués à l'écart se serrèrent peureusement les uns contre les autres. Un grand étalon bai parut, tenu en main par un homme d'écurie qui le conduisait vers un autre cargo.

Alec se réjouit de ce que l'animal ne fût pas destiné à embarquer sur le même navire que Black, car ils avaient tous deux sensiblement la même taille et, de toute évidence, le Géant Noir n'éprouvait aucune sympathie pour le bai. Au contraire, il tirait si fort sur sa longe qu'Alec eut beaucoup de mal à le retenir. Dressant très haut la tête, il ne quitta plus des yeux le nouveau venu.

Celui-ci donnait d'ailleurs du fil à retordre à son conducteur. Il piaffa, rua, et finalement se cabra, tout comme Black l'avait fait si souvent dans l'île. Les autres chevaux se mirent à hennir à qui mieux mieux et, les deux étalons joignant leurs cris à ce concert, ce fut bientôt un vacarme infernal. Alec commença à s'inquiéter, car il se rendait compte que Black se laissait de nouveau aller à son instinct violent. Et, soudain, il se rappela ce que lui avait raconté son oncle : dans les troupeaux de chevaux sauvages, il y avait toujours un étalon qui régnait seul sur tous les autres, ne tolérant aucune rivalité dans sa suprématie.

« Holà, doucement, Black ! Du calme ! » dit-il.

L'étalon coucha ses oreilles et s'ébroua en piaffant rageusement. Après un bref répit, le bai poussa de nouveau un hennissement perçant et pointa, droit sur ses postérieurs. Autour de lui, des marins crièrent et gesticulèrent pour tenter de le faire tenir tranquille. Mais l'animal se cabra de plus belle, et soudain, l'homme qui le tenait, s'écroulant, lâcha la longe.

Instantanément Black se cabra à son tour et poussa un cri terrifiant. Dès lors, Alec comprit qu'il ne le retiendrait plus ; en fait, un instant plus tard, la longe lui échappa des mains.

Les deux étalons se précipitèrent l'un vers l'autre, faisant résonner leurs sabots sur le quai, comme des roulements de tonnerre. En quelques secondes ils se heurtèrent. Dressés tous deux sur leurs postérieurs et se servant de leurs antérieurs comme fait un boxeur de ses bras, ils se lancèrent de furieux coups ; de leurs énormes mâchoires grandes ouvertes, ils cherchèrent à se prendre à la gorge. Ce fut Black qui y réussit le premier ; ses dents pénétrèrent dans l'encolure du bai et ne le lâchèrent plus pendant un long moment. Mais les deux combattants perdirent bientôt l'équilibre et durent s'accorder un très bref répit.

Aussitôt après, ils se jetèrent de plus belle l'un contre l'autre, pointant, mordant, bottant, ruant, de toutes les manières imaginables. Alec, fasciné, contempla ce combat épique de deux bêtes sauvages luttant pour leur suprématie. Il se rendit compte que, petit à petit, le bai faiblissait. Incontestablement, Black était plus fort et plus résistant. Tout à coup, ayant réussi à prendre un peu d'élan, il bondit sur le bai avec une telle puissance qu'il le déséquilibra. L'énorme masse de l'étalon s'écroula sur le quai. Instantanément, Black se cabra de toute sa hauteur, puis laissa retomber ses antérieurs sur l'encolure de son adversaire qui, terrassé, ne bougea plus.

Il resta ainsi, triomphant, pendant quelques secondes, puis poussa un cri vainqueur, comme jamais Alec n'en avait encore entendu. Ses yeux étincelaient et tout son corps était couvert de sang mêlé d'écume. Qu'allait-il faire ensuite ?

Il tourna la tête vers les chevaux parqués non loin de là. Abandonnant sa victime, il s'en fut d'un pas majestueux vers les autres bêtes qui, à son approche, hennirent nerveusement mais ne bougèrent pas. Sans se hâter, il fit le tour du groupe, la tête haute et l'air dominateur.

Comme l'heure avançait, Alec, décidant d'aller le chercher, se dirigea vers lui.

« Attends, petit ! crièrent les matelots. Attends qu'il se soit calmé ! Tu vas attraper un mauvais coup ! »

Mais il n'en tint aucun compte et poursuivit sa marche. Black, le voyant venir, s'arrêta net et le laissa approcher. Il était dans un triste état, couvert de sang et de blessures, mais il portait sa tête plus haute et droite que jamais et sa crinière s'agitait au vent. Alec s'attacha surtout à observer les yeux de son cheval ; l'expérience lui avait appris à comprendre le langage de ce regard. Il constata que son terrible compagnon commençait à se calmer un peu ; ses naseaux cessèrent de frémir et il parut écouter les mots qu'Alec prononçait d'une voix douce.

Une ou deux minutes passèrent. Alec ramassa la longe qui était demeurée attachée au licol, la tendit et tira un peu dessus. L'étalon tourna la tête vers lui, hésita un instant, puis fit face au groupe des chevaux. Alec laissa glisser la longe entre ses doigts, pour ne pas gêner Black qui, une dernière fois, passait en revue ses congénères, et il attendit patiemment. Bientôt, l'étalon, semblant avoir pris sa décision, tourna le dos aux autres animaux et se mit tranquillement en marche à côté de son ami.

Parmi les matelots qui assistaient à la scène, des cris de stupéfaction et des applaudissements se firent entendre, mais Alec n'y prêta aucune attention. Il avait hâte d'embarquer son cheval et de panser ses

blessures. La sirène du cargo mugit et le garçon se hâta vers la passerelle. Comme il tirait un peu plus sur la longe, Black lui résista un instant et s'arrêta pour jeter encore un regard en arrière.

« Allons, Black ! Viens, maintenant ! Il est tard ! »

Un long moment s'écoula, puis, docile, l'étalon se laissa conduire. Au moment de s'engager sur la passerelle, Alec vit qu'un groupe de gens entourait le bai qui venait de se relever. On lui tâta les membres et on le fit marcher : chose incroyable, l'animal ne paraissait pas avoir de mal ! Alec s'en réjouit fort, car Dieu seul savait quels ennuis il aurait eus si Black avait gravement blessé son antagoniste !

L'arrivée de l'étalon sur le pont provoqua presque une panique, tous les matelots s'écartant de lui comme de la peste. Mais il s'en trouva un, moins peureux que les autres, pour montrer à Alec le chemin de la cale, où se trouvait le box retenu pour Black.

Dès qu'ils y furent parvenus, Alec se hâta de préparer une épaisse litière ; puis il remplit un seau d'eau et commença à laver les plaies. Le matelot revint peu après, apportant un gros pot d'onguent. Il était tout jeune, à peine plus âgé qu'Alec.

« Je n'ai jamais rien vu de pareil ! dit-il.

— Moi non plus, fit Alec, affairé à soigner les membres délicats du pur-sang. Merci pour l'onguent. Tu serais vraiment épatant si tu pouvais m'apporter des morceaux de linge propre. Il va falloir que je lui bande quelques-unes de ses coupures, sans ça, elles s'infecteront !

— Bien sûr ! On va lever l'ancre dans quelques minutes, et dès que j'aurai un instant, je t'apporterai ça ! »

*Chapitre 777777777777*

## Retour au foyer

Alec entendit la sirène du cargo mugir trois fois.

Le dernier cheval que l'on venait d'embarquer fut amené dans la cale et fit un écart en passant devant le box de l'étalon. Black dressait fièrement la tête au-dessus des bat-flanc et observait les stalles occupées par les autres chevaux.

Les machines se mirent en mouvement, faisant trembler le navire. Alec continua de nettoyer l'une après l'autre les blessures de son compagnon.

« Encore un peu de patience, mon vieux ! lui dit-il. Quelques jours de mer et nous serons chez nous ! »

Avec précaution, il lava une profonde entaille que le bai avait faite au flanc de son rival en le mordant. L'étalon frémit en sentant l'eau pénétrer dans la plaie, mais il se laissa faire. Il était si grand, si puissant !... Ne se montrerait-il pas trop difficile à soigner et à dresser ? Ne ferait-il pas peur aux parents d'Alec ?...

À mesure qu'il réfléchissait, le garçon se rappela qu'à proximité de leur maison de Flushing se trouvait une propriété, maintenant inhabitée par ses propriétaires qui se contentaient de louer, meublée, la vaste demeure à des touristes pendant la belle saison. Le parc d'environ deux hectares n'était plus entretenu, et le domaine comportait des communs inutilisés, qui semblaient près de tomber en ruine. S'il pouvait y installer Black, ce serait un endroit rêvé ; il se débrouillerait pour aménager un box et faire, au besoin, les réparations nécessaires. Il lui faudrait obtenir de ses parents la permission de conserver le cheval, et trouver du travail en dehors des heures de classe pour gagner de quoi payer la nourriture de Black...

Il enduit d'onguent la plaie ; l'étalon, tournant la tête, le regarda faire sans s'agiter.

« Là ! fit Alec, en flattant la belle encolure incurvée. Ça va aller mieux maintenant ! Rude journée pour toi, mon pauvre vieux, pas vrai ? » Black frotta son nez contre la poitrine de son ami, puis, d'un petit coup de tête sans méchanceté, il le repoussa contre le bat-flanc. Alec rit de bon cœur ; il ramassa ses ustensiles de pansage, emporta le seau et sortit du box. Black passa la tête par-dessus la porte qu'Alec venait de refermer et ses naseaux frémirent un peu.

« Allons, sois sage maintenant, mon grand ! lui dit Alec. Il faut que j'aille voir ma cabine ! »

A peine Alec avait-il commencé à gravir les marches de l'escalier que Black hennit fortement. Son cri aigu fut suivi d'un craquement significatif : il venait de crever, d'un coup de sabot, le bat-flanc de son box. Alec revint vers lui en toute hâte.

« Holà, Black ! Holà !... Allons, du calme ! » lui dit-il.

Dès qu'il vit son ami rebrousser chemin, l'étalon allongea l'encolure par-dessus la porte. Alec caressa doucement ses naseaux soyeux et le gronda à mi-voix :

« Tu n'es pas raisonnable !... Ce n'est pas bien. »

Des hommes d'écurie, occupés à soigner les autres animaux, s'approchèrent, et l'un d'eux demanda :

« Ça va, petit ?

— Très bien, répondit Alec. Il est un peu nerveux, voilà tout !

— C'est qu'il est rudement méchant ! dit un autre. Tu feras bien de le surveiller.

— Il n'aime pas rester seul, déclara sèchement Alec. Alors, je vais rester près de lui. »

Les grooms retournèrent à leur travail et Alec, sans entrer dans le box de Black, murmura :

« C'est égal, tu vas fort, tu sais ! »

Il remit en place le morceau de bat-flanc que l'étalon avait crevé. Puis, regardant faire les hommes d'écurie, il constata qu'ils installaient tous des couchettes de fortune, faites de paille, le long des stalles où se trouvaient les chevaux dont ils avaient la charge. Alec n'hésita pas ; il alla chercher une botte de paille supplémentaire et fit son lit devant la porte du box.

« Que ça me plaise ou non, grommela-t-il, je n'ai pas le choix : il faut que j'y passe ! »

Cette nuit-là, il ne dormit presque pas, car la mer était mauvaise et la paillasse peu confortable. De violents coups de roulis le secouaient à tout moment. Les chevaux avaient d'ailleurs peine à garder leur équilibre ; nerveux, ils frappaient sans arrêt le plancher, ce qui produisait un vacarme assourdissant. Il va sans dire que, dans ce concert, Black ne jouait pas le moindre rôle.

Toute la journée du lendemain, la mer continua à être très forte ; nombre de chevaux furent malades et les grooms eurent fort à faire à les soigner. Mais Black ne parut pas incommodé ; il continua à dresser bien haut la tête et tourna en rond dans son box pour se dérouiller les jambes.

Quand vint la nuit, l'océan se déchaîna plus violemment encore. Sans discontinuer les éclairs déchirèrent le ciel, cependant que le vent hurlait. Alec ne put s'empêcher de songer au **Drake** et à la tempête qui l'avait envoyé par le fond. Se levant, il s'appuya à la porte du box. Black, debout, ne dormait pas ; selon son habitude, il frotta son nez contre la poitrine d'Alec.

« Tu n'as pas peur, non ? » lui dit le garçon.

Les éclairs illuminaient la cale comme en plein jour. Un craquement impressionnant retentit sur la mer. Alec serra fortement la crinière de Black. Le navire frémit, mais poursuivit sa marche ; pendant quelques instants les machines semblèrent tourner plus vite, puis elles reprirent leur rythme normal et régulier. Cependant, l'étalon paraissait inquiet. Ses yeux ne restaient jamais en place ; à tout moment il secouait la tête et donnait des coups de sabot dans le plancher et les bat-flanc. Certes, Alec ne pouvait lui reprocher d'avoir peur. Fouillant dans sa poche, il en tira un morceau de sucre qu'il offrit à Black ; mais celui-ci, au lieu de le prendre, recula dans le fond du box et piaffa encore plus fort.

Comme la tempête redoublait de violence, les grooms se réveillèrent tous ; mais leurs chevaux ne bougèrent pas ; ils étaient bien trop malades pour cela. Alec commença à craindre de ne pas pouvoir rester maître de l'étalon. Ouvrant la porte du box, il y entra et s'approcha de Black, qui restait acculé à un coin de la stalle, dressant très haut sa tête et paraissant sur le point de se cabrer.

« Allons, mon grand, sois raisonnable ! » dit Alec, en tendant vers lui sa main contenant le morceau de sucre.

L'animal cessa de marteler le plancher et baissa la tête vers le sucre. Alec, passant sa main sous la crinière, se mit à lui caresser longuement l'encolure, de la nuque au garrot.

« A la bonne heure ! Ça, c'est gentil ! » lui dit-il en sentant les muscles du cheval se détendre sous sa main.

Des heures passèrent et le jour finit par se lever, amenant un apaisement de la tempête ; mais l'ouragan fit place à un véritable déluge. Un des grooms vint regarder Black et demanda à Alec :

« Il n'est donc pas malade ? »

— Non ! Un peu nerveux seulement...

— Ça, par exemple ! lui dit l'homme d'un ton admiratif. Il faut qu'il soit en fer pour tenir le coup par une mer pareille ! Il est le seul dans la cale à ne pas avoir été sur le flanc ! »

Dans la soirée, Alec commença à souffrir de nausées. Il lutta contre son malaise avec l'énergie du désespoir, mais, finalement, il lui fallut admettre qu'il avait bel et bien le mal de mer.

« Ah, Black ! murmura-t-il. Tu tiens rudement mieux le coup que moi !... »

Pendant les jours qui suivirent, Alec perdit complètement le contrôle de ses réactions ; tout lui était indifférent. Vivre ou mourir ? Peu lui importait. Tous les grooms étaient également malades et personne ne s'occupa de lui, sauf le quartier-maître qui faisait office de médecin du bord. En vain s'efforça-t-il de convaincre Alec qu'il serait mieux dans sa cabine. Si malade qu'il fût, le garçon n'en demeura pas moins obstinément près de Black.

Trois jours plus tard, il parvint, non sans peine, à se lever et, d'un pas chancelant, s'approcha du box. Le bateau avait cessé de rouler et de tanguer.

« Eh bien, mon vieux ! s'écria-t-il. Je vois que tu es toujours en pleine forme ! »

L'étalon, dressant les oreilles, secoua la tête et poussa un hennissement joyeux. Un des hommes d'écurie s'approcha.

« Comment te sens-tu, petit ? demanda-t-il.

— Un peu faible, mais pas trop mal, dit Alec. Quand serons-nous à New York ?

— Dans deux jours, environ, à moins qu'on n'ait encore du mauvais temps. Mais je crois qu'on a eu notre part, pas vrai ?

— Tu parles ! » dit Alec.

Deux jours plus tard, le cargo stoppa en rade de New York pour y subir l'inspection des services de « quarantaine », avant d'être admis à pénétrer dans le port. Les inspecteurs vétérinaires descendirent dans la cale et, de stalle en stalle, examinèrent tous les chevaux. Chaque groom présenta aux fonctionnaires les papiers des animaux dont il était responsable. Alec, fort inquiet, se demanda ce qui allait se passer lorsque son tour viendrait. Sans doute valait-il mieux devancer les questions, en expliquant son cas à l'inspecteur principal. Il se dirigeait donc vers ce fonctionnaire lorsqu'un brusque hennissement de Black le fit sursauter. Se retournant aussitôt, il vit un des subordonnés de l'inspecteur qui venait d'ouvrir la porte du box.

« Attention ! » lui cria-t-il.

Mais il était trop tard. L'étalon pointa et, d'un coup de pied, envoya l'audacieux rouler sur le plancher. Alec, se précipitant dans le box, saisit le licol de Black et s'y cramponna, tandis que l'homme se relevait en grommelant des jurons. Dès que Alec les entendit, il fut rassuré ; l'employé avait eu plus de peur que de mal ; son pantalon était déchiré, mais le coup ne semblait pas grave.

L'inspecteur principal, alerté par le bruit, s'approcha.

« Qu'est-ce qui se passe donc, ici ? demanda-t-il.

— Ce cheval m'a attaqué, chef, répondit l'homme. C'est une bête dangereuse.

— Comment expliques-tu ça, petit ? »

Alec regarda bien en face le fonctionnaire. Aurait-il le pouvoir d'empêcher l'entrée de Black aux États-Unis ? C'était impensable ! À l'idée d'une telle éventualité, Alec sentit un vertige l'envahir.

« Je regrette ce qui vient de se passer, monsieur, répondit-il. Mais je suis sûr que rien ne se serait produit si votre adjoint n'était pas entré dans le box. Il faut vous dire que Black n'a pas l'habitude de voir des gens. Personne d'autre que moi ne l'a jamais approché. »

L'inspecteur examina attentivement l'étalon, puis il ouvrit à son tour la porte et pénétra dans le box.

Alec serra de toutes ses forces le licol de Black en lui disant :

« Doucement, Black, doucement !

— C'est un bien beau modèle que tu as là, petit ! déclara le fonctionnaire. Il t'appartient ?

— Oui, monsieur.

— Tes papiers sont en règle ?

— Nous n'avons aucun papier, ni Black ni moi, monsieur, mais le commandant m'a dit que je n'aurai pas d'ennuis. Notre bateau a fait naufrage...

— Ah ! C'est donc toi ! s'écria l'inspecteur. J'ai reçu des ordres à ton sujet. Nous allons te donner ton visa, bien sûr ! Tu as eu assez de malheurs comme ça ! Inutile de te compliquer encore la vie ! »

Il se tourna vers son employé qui, ayant relevé son pantalon, étanchait une forte coupure à la cuisse.

« Comment va la jambe, Sandy ? demanda-t-il.

— Je crois que ce ne sera rien, chef, répondit l'autre. Mais, depuis quinze ans que j'examine des chevaux, je n'en ai jamais vu d'aussi sauvage que celui-là !

— Sans doute, mais moi je ne crois pas en avoir vu de plus beau ! » dit l'officier, qui, se tournant vers Alec, ajouta : « Tu dois avoir une histoire peu banale à raconter, petit ! Ce naufrage d'abord, et puis tes aventures avec cet extraordinaire animal...

— C'est en effet une longue histoire, monsieur, répondit Alec. Nous sommes, je crois, les seuls survivants du **Drake**. Pas vrai, mon vieux ? » fit-il, en donnant une tape amicale à Black, qui s'ébroua doucement.

Le cargo, dûment inspecté, fut autorisé à franchir les passes et pénétra dans le port. Alec, installé devant le hublot proche du box, contempla avec émotion le panorama familier des gratte-ciel. Ainsi donc, il arrivait au terme de son aventure et se retrouvait au pays natal, après cinq mois d'absence ! Mais que de changements étaient survenus entre-temps, non seulement dans son existence mais en lui-même !

Sentant sur sa nuque le souffle chaud de Black, il se retourna et passa, d'un geste affectueux, sa main sur les naseaux soyeux de l'animal.

« Eh bien, mon grand, nous voilà arrivés ! murmura-t-il. Comment vas-tu trouver New York ? »

À quelque distance du cargo, deux petits remorqueurs tiraient tranquillement le navire vers les quais. À mesure qu'ils en approchaient, les immenses immeubles bouchèrent l'horizon. Un grand transatlantique, qui venait de lever l'ancre, se dirigea vers les passes, crachant d'énormes volutes de fumée. Le cargo croisa d'autres navires et des ferry-boats chargés de wagons. A la vue de la statue de la Liberté, les yeux d'Alec s'emplirent de larmes. Ce fut un réflexe instinctif, mais il s'en étonna. Qu'est-ce qui lui arrivait donc, brusquement ? Il avait pourtant passé l'âge de la sensiblerie ! Il lui fallut cependant convenir que c'était émouvant de retrouver, après tant de péripéties, la statue qui symbolisait à la fois sa patrie et le plus précieux des biens.

Un transbordeur surchargé de passagers passa tout près du cargo, tandis que le soleil s'apprêtait à disparaître derrière les édifices colossaux de la plus vaste des capitales.

**Black, un peu nerveux, souffla dans le cou de son compagnon.**

**« Encore un peu de patience, mon vieux ! lui dit Alec. Dans quelques minutes, ce sera fini ! »**

**Fouillant dans sa poche, il en tira deux morceaux de sucre et un radiogramme. Pendant que l'étalon**

savourait la friandise, Alec relut la dépêche qu'on lui avait remise peu auparavant. Elle disait :

+++++

« SERONS AU DÉBARCADÈRE BIEN  
IMPATIENTS DE T'EMBRASSER. TENDRESSES.  
MAMAN ET PAPA. »

+++++

Le navire arriva devant les quais de Brooklyn où il devait accoster et, en peu de temps, la cale s'emplit de bruits de toute sorte, l'équipage s'appêtant à débarquer la cargaison. Ce tintamarre déplut visiblement à Black, qui commença à donner des signes de nervosité.

Après quelques manœuvres, le cargo vint à quai, sa coque heurta la pierre, les chaînes des ancrs firent un affreux vacarme, puis ce fut le silence et le bâtiment s'immobilisa.

On ouvrit les portes des cales et l'équipage s'affaira à préparer le débarquement des chevaux. Les matelots n'avaient pas oublié la scène de Rio de Janeiro, aussi prirent-ils soin de faire descendre tous les animaux avant de procéder au débarquement de l'étalon.

Quand la voie fut entièrement libre, un des hommes d'équipage vint avertir Alec que son tour était venu. « O.K. », dit-il, en souriant, à la vue du marin qui se hâtait de se mettre à l'abri.

Tenant ferme la longe dans sa main gauche et le licol dans sa main droite, Alec fit sortir de son box Black, dont la tête se dressait fièrement comme pour mieux voir ce qui allait s'offrir à ses regards. Levant délicatement ses membres, il gravit sans nervosité le plan incliné qui conduisait au pont du cargo. La nuit était tombée et les quais, noirs de monde, baignaient dans la lumière crue des lampadaires.

L'étalon tressaillit. Même à Rio de Janeiro, il n'avait rien vu de semblable. La nuit était fraîche et une brise légère agita sa crinière. Nerveux, il lança de tous côtés des regards inquiets, secoua la tête et, malgré les objurgations d'Alec, se mit à hennir vigoureusement.

Ce cri fut si aigu, si exceptionnel, que la foule assemblée sur le quai fit soudain silence ; tous les regards se tournèrent vers le Géant Noir, dont la superbe silhouette se détachait nettement à l'entrée de la passerelle. Alec, tenant bien fort la longe, commença à faire descendre son cheval à pas lents sur le plan incliné. Au-delà du quai silencieux l'énorme grondement de la ville parut s'amplifier ; Black, impressionné, frémit, et brusquement se cabra. Alec réussit à lui faire baisser ses antérieurs. Trois matelots, voulant lui prêter main-forte, vinrent alors à sa rencontre sur la passerelle ; mais, dès qu'il les vit, l'étalon pointa de plus belle, et ses sabots menaçants firent reculer les arrivants. Il fut bientôt en sueur et, tremblant de tous ses membres, refusa d'avancer.

Alec vit avec effroi venir le moment où il n'allait plus rester maître de l'animal. Pour mieux le tenir, il saisit également le licol de sa main droite. À ce moment, un gros camion, arrivant sur le quai, les éblouit de ses phares, ce qui acheva d'affoler le pur-sang ; il hennit de nouveau très fort et se cabra, soulevant de terre Alec, agrippé des deux mains au licol. Pour tenter de se libérer de ce poids, il secoua rudement la tête, jetant ainsi le garçon de côté. Alec lâcha prise et, perdant l'équilibre, tomba sur la passerelle, juste sous les sabots que Black agitait en l'air.

Plusieurs cris d'effroi jaillirent de la foule. Le cheval ramena ses antérieurs à terre, à quelques centimètres de la tête d'Alec, qui gisait inerte sur le sol ; puis, faisant brusquement demi-tour, il repartit vers la cale. Des marins, s'approchant alors, aidèrent Alec à se relever.

« Pas de mal ? demanda l'un d'eux.

— Non, ça va ! fit Alec. Un peu abruti, simplement.

— Il y a de quoi ! C'est une vraie bête sauvage, ton cheval ! »

Un agent de police gravit en courant la passerelle, revolver en main.

« Hé là, pas de blague ! lui cria Alec. Vous n'allez pas lui tirer dessus, tout de même ?

— Non, à moins qu'il ne constitue un danger public !

— Ne vous inquiétez pas ! dit Alec, dont les forces étaient revenues. Je vais le chercher, maintenant.

— J'y vais avec toi, petit », répliqua le policier tandis que les autres hommes s'écartaient.

« Je crois que je m'en tirerai mieux tout seul, fit Alec.

— Possible. Mais je t'accompagne quand même. On ne sait jamais... »

Alec redescendit dans la cale et trouva Black dans son box, roulant des yeux effrayés.

« Qu'est-ce qui ne va pas, mon vieux ? lui dit-il. Tu n'aimes donc pas New York ? »

Il s'approcha prudemment et posa sa main sur l'encolure de l'étalon, qui, tout en donnant des signes de nervosité, le laissa faire.

« C'est tout nouveau, bien sûr, mais ce n'est pas bien terrible, tu sais, quand on s'y habitue ! » Black, un peu calmé, allongea la tête et la frotta contre la poitrine d'Alec. Celui-ci sortit du sucre de sa poche et le lui offrit. À mesure que l'animal mangeait, ses yeux perdirent leurs reflets sauvages. Espérant que cette grande crise de frayeur était passée, Alec fit une nouvelle tentative et, reprenant le licol en main, il ramena son cheval sur le pont, vers la passerelle. Mais dès que Black revit la foule et les aveuglantes lumières, il recommença à se cabrer. Alec, se gardant d'insister, fit demi-tour et rentra dans le box. L'agent de police, qui l'observait à l'écart, intervint alors.

« Enlève ton chandail, petit, lui dit-il, et sers-t'en pour lui bander les yeux.

— C'est une bonne idée ! » dit Alec.

Il ôta donc son tricot, puis, grimpant sur un des bat-flanc, il passa vivement le vêtement sur les yeux de l'étalon et fixa ce bandeau improvisé en nouant sous le cou de Black les manches du sweater. Pendant plusieurs minutes, l'animal secoua la tête en tous sens pour essayer de se débarrasser de son capuchon ; il pointa, rua, et fit le fou, mais les caresses et les paroles rassurantes d'Alec finirent par l'apaiser. Quand le garçon le jugea assez

calme, il le fit sortir du box, espérant, cette fois, réussir à l'amener jusqu'au quai.

Malheureusement, dès que la foule les vit tous deux apparaître en haut de la passerelle, beaucoup de gens se mirent à crier. Black coucha ses oreilles en arrière, se mit à respirer bruyamment et tenta de se cabrer. Alec, cramponné d'une main au licol, de l'autre à la longe, fit des efforts désespérés pour le retenir. A ses pieds il eut l'impression que des milliers de visages l'observaient.

A mi-chemin de la descente, l'étalon pointa encore et Alec se sentit soulevé du sol. Craignant de se voir de nouveau jeté à terre, il lâcha le licol et laissa l'animal se cabrer de toute sa hauteur. Heureusement, le bandeau qui rendait Black aveugle l'obligea de ramener bientôt ses antérieurs à terre. Alec fit un bond de côté pour éviter un mauvais coup, puis, très pâle, il reprit en main la longe et réussit à conduire son cheval jusqu'au bas de la passerelle. Dès qu'il atteignit le quai, la foule craintive se hâta de s'écarter devant lui.

Black était superbe à voir. Il trottaient, levant bien haut ses membres, et continuait inlassablement à essayer de se débarrasser du bandeau ; le chandail blanc qui lui cachait les yeux faisait paraître encore plus noires sa crinière et sa robe. Si nerveux qu'il fût encore, il semblait cependant s'accoutumer petit à petit aux bruits de la ville.

Soudain, Alec s'entendit appeler ; se retournant, il aperçut, au premier rang de la foule, son père, aussi grand et mince que sa mère était petite et replète. Une extrême anxiété se lisait sur leurs visages. Tenant toujours d'une main ferme son cheval, Alec s'approcha d'eux, et s'arrêta à quelque distance des spectateurs.

« Bonjour, maman !... Bonjour, papa ! » dit-il simplement, la gorge un peu serrée.

Il se rendit compte que sa mère avait pleuré. Laissant glisser la longe entre ses doigts, il n'en conserva à la main que l'extrémité et vint embrasser son père et sa mère.

« Enfin ! dit son père. Ça fait du bien de te revoir, petit !

— Moi aussi je suis content d'être rentré », dit Alec.

Derrière lui, l'étalon piaffait. Alec se retourna vers lui et le caressa un instant, puis il dit fièrement à ses parents :

« Il est à moi, vous savez !

— C'est bien ce que je craignais ! » grommela son père.

Sa mère, stupéfaite, garda le silence. M. Ramsay examina l'animal avec soin ; il était jadis beaucoup monté à cheval, et Alec avait dès son enfance appris de lui à aimer les chevaux. Il ne dit rien, mais admira visiblement Black, et Alec s'en rendit compte.

« Je vous raconterai toute l'histoire plus tard, dit-il. Je lui dois la vie !...

— Mais voyons, mon enfant ! répliqua Mme Ramsay, ayant peine à dominer son émotion. Il est affreusement dangereux ! Il t'a renversé tout à l'heure ! »

Alec ne répondit rien, mais la regarda d'un air si calme, si sûr de lui, qu'elle se tut. Elle n'en revenait pas : était-ce là le garçon qui l'avait quittée à peine cinq mois auparavant ?

« Et qu'est-ce que tu comptes en faire ? demanda son père.

— Je ne sais pas, papa, mais j'ai une idée de l'endroit où je pourrai le mettre. »

Il s'exprimait avec volubilité. Il lui fallait convaincre ses parents sur-le-champ, et une fois pour toutes, que Black lui appartenait et qu'il le garderait.

« J'ai pensé aux communs du domaine de Halle-ran, au bout de notre rue, là où habitent les Dai-ley. Je suis sûr qu'ils m'autoriseraient à y mettre Black et ne me prendraient pas cher pour sa pension. Il y a au moins un hectare de pré derrière, où il pourrait pâturer. Et moi, je travaillerai en dehors des heures de classe pour payer sa nourriture. Laisse-moi le garder, papa, je t'en supplie !

— Nous verrons, mon petit, nous verrons ! » répondit avec calme M. Ramsay, qui sourit à son épouse pour la rassurer et reprit : « Nous allons le ramener à la maison, et nous verrons comment les choses se présentent. Mais rappelle-toi bien ce que je te dis, Alec : c'est toi qui en prends la responsabilité, c'est toi qui devras t'en occuper et le nourrir ! C'est un gros travail que tu te mets sur les bras ! Je vais faire conduire ton cheval à Flushing, mais ensuite, à toi de te débrouiller. »

Un jeune homme, faisant à distance respectueuse le tour de Black, s'approcha d'eux, un appareil photographique à la main. Il les salua, montrant une chevelure aussi noire que la robe de l'étalon.

« Excusez-moi, dit-il à Alec. Je suis Joe Russo, du *Daily Telegram*. J'aimerais prendre quelques photos et une interview de vous. Je crois savoir que vous êtes l'unique survivant du *Drake*, qui s'est perdu corps et biens au large de l'Espagne.

— Je ne suis pas le seul survivant, dit Alec en montrant Black. Lui aussi !

— Ça, par exemple ! En voilà une histoire ! s'écria le reporter. Vous voulez dire que ce che-val-là se trouvait à bord du *Drake* ?

— Bien sûr ! fit Alec.

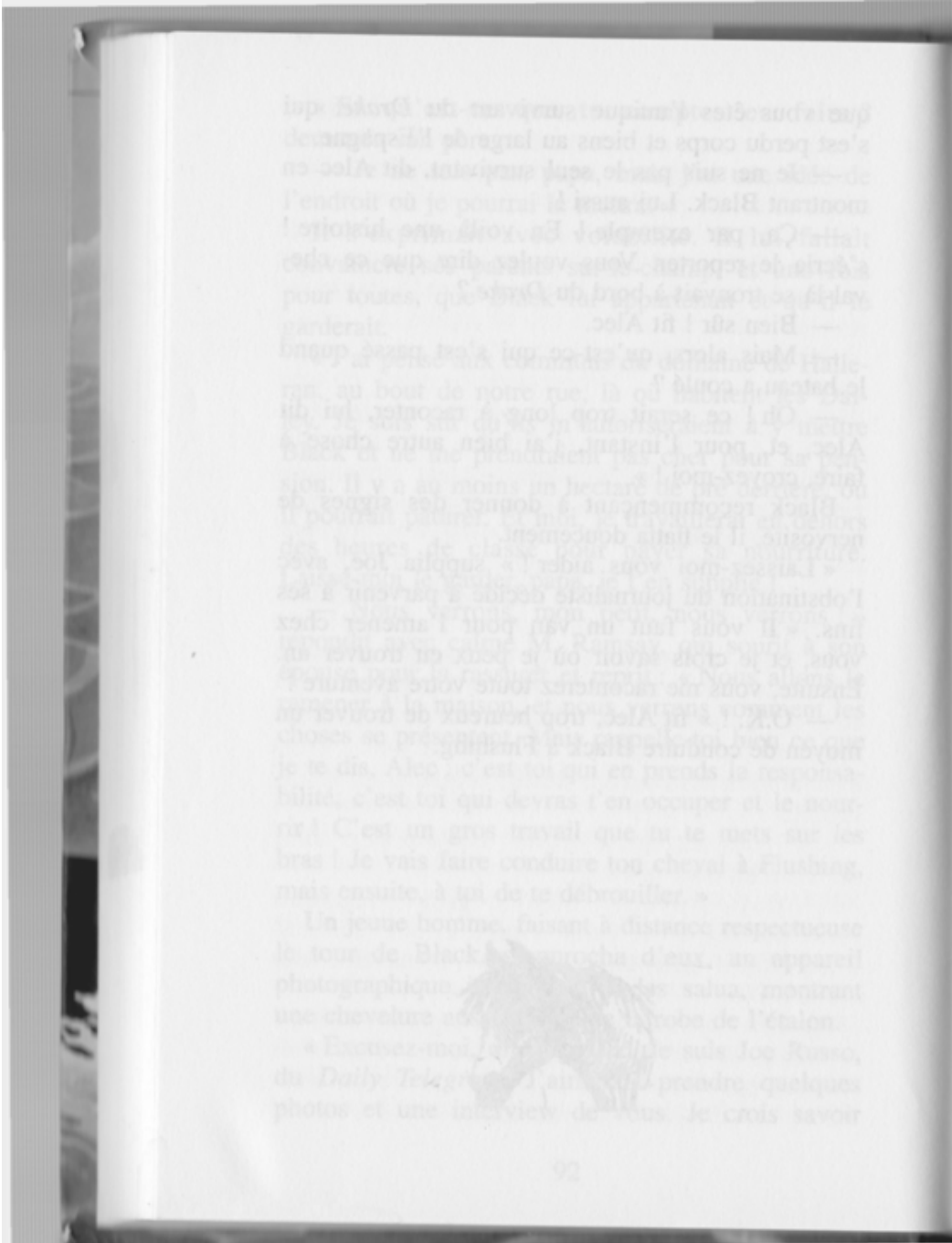
— Mais alors, qu'est-ce qui s'est passé quand le bateau a coulé ?

— Oh ! ce serait trop long à raconter, lui dit Alec, et, pour l'instant, j'ai bien autre chose à faire, croyez-moi ! »

Black recommençant à donner des signes de nervosité, il le flatta doucement.

« Laissez-moi vous aider ! » supplia Joe, avec l'obstination du journaliste décidé à parvenir à ses fins. « Il vous faut un van pour l'amener chez vous, et je crois savoir où je peux en trouver un. Ensuite, vous me raconterez toute votre aventure !

— O.K. ! » fit Alec, trop heureux de trouver un moyen de conduire Black à Flushing.



## Chapitre 88888888888888888888 Napoléon

Une heure plus tard, Alec fit monter sans trop de difficultés son cheval dans un van fermé que Joe Russo avait réussi à se procurer. Sa mère était rentrée à Flushing en conduisant sa voiture, cependant que son père prenait place dans la cabine du camion avec le reporter et le chauffeur. Pour ne pas laisser Black seul, le garçon était monté avec lui dans le van ; il lui avait laissé le bandeau sur les

yeux, mais, dès que le véhicule démarra, l'étalon manifesta une nervosité bien compréhensible. Les secousses de la marche, le trafic des rues, les avertisseurs des camions, les cris des gens, tout cela faisait un vacarme effrayant, bien caractéristique de la capitale des États-Unis.

Alec, debout près du pur-sang dont il tenait fermement le licol, regardait par la petite glace de la cabine les rues ruisselantes de lumière. Pour lui aussi New York était devenue une ville étrangère ; il l'avait presque oubliée. À mesure que le van progressait dans le dédale des avenues, évitant autant que possible les secousses, Alec ne cessa de

rassurer Black, tant par la parole que par les

caresses.

Dans la cabine, M. Ramsay, se retournant à tout moment, semblait ne pouvoir détacher son regard de cet animal étonnant, dont la tête encapuchonnée dominait celle de son fils. De temps à autre, quelque bruit plus violent que les autres, un coup de klaxon ou le passage d'une rame de métro aérien, faisaient tressaillir l'étalon, qui tentait de se cabrer et heurtait de la tête le toit du camion. Mais bientôt le trafic diminua d'intensité dans les faubourgs précédant Flushing ; Black, s'habituant sans doute à la marche du van, devint moins nerveux et Alec se laissa aller au plaisir anticipé de pouvoir bientôt installer son compagnon dans la vieille propriété proche de son domicile. Si seulement on ne refusait pas de l'y accueillir ! Quelle joie ce serait de le monter dans le pré !...

Quand ils pénétrèrent dans Flushing, Alec, mettant le nez à la fenêtre, ne revit pas sans émotion le quartier aux magasins familiers, puis sa propre demeure. Ils passèrent sans s'arrêter devant elle, pour gagner, au bout de la rue, le vieux domaine de Halleran, à l'entrée duquel se trouvait une pancarte : « Touristes. » Une courte allée d'entrée menait à la maison d'habitation, devant laquelle le van s'arrêta.

« Nous y voilà donc ! dit M. Ramsay. Maintenant, mon petit, à toi de te débrouiller et d'obtenir que Mme Dailey accepte de prendre ton cheval en pension ! »

Alec, lâchant le licol de Black, sortit du van et s'en fut sonner à la porte de la vieille bâtisse. Une grande et forte femme, d'aspect débonnaire, vint lui ouvrir.

« Bonjour, madame Dailey ! lui dit-il. Vous me reconnaissez ?

— Par exemple !... s'écria-t-elle. C'est le petit Ramsay !... Mais... on m'avait dit... que tu avais disparu dans un naufrage !

— J'ai été sauvé et je viens de débarquer.

— Ça, c'est une bonne nouvelle, et j'en suis bien contente pour tes parents ! Mais, dis-moi, tu as dû en avoir des aventures !...

— Dame ! fit Alec, ça n'a pas été facile ! En fait... je suis justement venu vous voir... parce que... j'ai été sauvé par un cheval... et je l'ai amené avec moi !...

— Un cheval ?...

— Oui, et papa m'a dit que je pouvais le garder, à condition de trouver une écurie où le mettre en pension. Alors, j'ai pensé que vous me loueriez peut-être une stallé des communs...

— C'est que l'écurie est en bien mauvais état, mon petit ! Et nous avons déjà un pensionnaire.

— Un pensionnaire ?

— Oui. Tony, le commissionnaire, a installé là le vieux Napoléon.

— Napoléon ? Son cheval gris ?

— C'est ça ! Il est si vieux qu'il va finir par mourir ici un de ces jours. Alors, tu pourras prendre son box ; c'est le seul qui soit à peu près utilisable.

— Excusez-moi si j'insiste, madame Dailey, répliqua Alec dont la voix trahissait l'anxiété, mais je ne vois pas d'autre endroit que votre écurie où

loger Black. Ne pouvez-vous pas me laisser l'installer dans une des autres stalles ?

— Il y a bien celle à côté de Napoléon, mais il faut la retaper sérieusement, et je n'ai ni le temps ni les moyens de le faire. Si tu veux y mettre ton cheval, il faudra que tu fasses toi-même les réparations.

— Oh, merci, madame Dailey ! s'écria Alec. Comptez sur moi pour m'en occuper. Alors, je peux le laisser ici ce soir ?

— C'est d'accord, déclara en souriant la brave femme. Et, si tu ré pares bien le box, je ne te prendrai pas cher pour la pension.

— Ça, c'est vraiment chic ! Et vous verrez ! J'arrangerai tout comme il faut !

— Je vais réveiller mon mari qui dort et te l'envoyer. Il t'ouvrira la porte de l'écurie.

— Merci mille fois ! » dit Alec qui, revenant en courant vers le van, annonça :

« Elle accepte !

— Parfait, dit son père.

— Tu sais y faire ! s'écria Joe Russo en riant.

— Attends un peu qu'elle se rende compte du genre de pensionnaire que tu lui amènes ! » fit gravement M. Ramsay.

Quelques instants plus tard, Henry Dailey parut. C'était un petit homme trapu, aussi large que haut, aux jambes fortement arquées. Il n'avait pas même pris le temps de rentrer sa chemise dans son pantalon, si bien que les pans battaient comiquement au vent. Il s'essuya la bouche du revers de sa main neuve et, d'une voix retentissante, cria :

« En voilà une histoire ! »

Il ouvrit une lourde grille, qui grinça dans le silence de la nuit, et s'avança, éclairé par les phares du camion, dans une cour couverte de gravier ; il fit signe au chauffeur de le suivre. Le véhicule se remit lentement en marche et vint se ranger devant l'écurie.

« Là ! Vous pouvez y aller ! » dit Dailey.

Le chauffeur ouvrit les portes.

« Te voilà rendu à ton nouveau domicile ! murmura Alec en caressant les naseaux de Black. Allons, viens ! »

L'étalon se laissa conduire hors du van ; dès qu'il fut délivré de son capuchon, il dressa bien haut la tête et s'ébroua joyeusement.

« Regarde-le, papa ! dit Alec. Il se sent déjà chez lui ! »

Les hommes contemplaient sans dire un mot le superbe animal ; Henry, adossé à la porte, examina en connaisseur son nouveau pensionnaire, puis déclara :

« La patronne m'avait dit que tu nous amenais un cheval, petit, mais je ne me serais jamais attendu à voir une bête pareille ! Belle tête, large poitrine, membres solides !... C'est un vrai crack que tu as là ! »

Alec fit entrer Black dans l'écurie. Napoléon passa sa vieille tête grise par-dessus la porte de son box ; mais, à la vue du grand pur-sang noir, il la retira et hennit.

« Dois-je le mettre dans la stalle voisine, monsieur Dailey ? demanda Alec. Vous ne pensez pas que ce soit risqué, non ?... C'est qu'il lui arrive d'être assez nerveux... »

— Bien sûr qu'il faut le mettre là ! répliqua

Henry. Le vieux Napoléon ne pourra que nous servir à le calmer, tu verras ! »

Henry alla prendre quelques bottes de paille sur un tas qui se trouvait au fond de l'écurie et prépara la litière.

« C'est à Tony, expliqua-t-il. On les lui emprunte ce soir, et il ne dira rien. Tu les lui rendras ces jours-ci. Voilà !... Amène-le maintenant ! Il manque pas mal de planches pour fermer la stalle et en faire un box, mais tu n'auras pas de mal à arranger ça.

- Merci beaucoup, fit Alec, et comptez sur moi pour m'en occuper.
- Et qu'est-ce que tu vas lui donner à manger, ce soir ? demanda M. Ramsay.
- Tony a une réserve de foin et d'avoine, dit Henry. On va s'en servir ce soir, et demain, tu pourras t'entendre avec lui pour le rembourser.
- D'accord », fit Alec.

Il installa Black dans la stalle, assez spacieuse pour être transformée en box ; il se rendit vite compte que l'étalon s'y plaisait, car celui-ci ne manifesta aucune nervosité pendant que le garçon allait et venait pour lui apporter sa nourriture. Lorsqu'il le vit manger de bon appétit, Alec lui fit un peu de pansage, et le vieux Napoléon, fort intéressé, passa sa tête par-dessus le bat-flanc séparant les deux boxes. Black, un peu nerveux tout d'abord, se tourna vers son voisin et renifla fortement, en approchant son nez de celui de Napoléon ; mais ce dernier ne broncha pas. Alec, un instant, craignit une bagarre. Mais, au contraire, Black se mit à hennir gaiement et son nouvel ami fit de même.



« Qu'est-ce que j'avais dit ? s'écria Henry en riant. Les voilà déjà copains ! »

Alec sortit de la stalle, plus rassuré qu'il ne l'avait jamais été depuis son départ de l'île.

« Je suis rudement content qu'il aime Napoléon ! dit-il. Je vais pouvoir sortir, maintenant. Il faut qu'il s'habitue à se passer de moi !

— Oui, ça a l'air d'aller, répondit M. Ramsay. On dirait qu'il se plaît bien ici. Après tout, il n'est pas aussi sauvage que je le croyais.

— Je t'assure qu'il est très facile à manier, papa. Mais il faut qu'il s'habitue aux choses. Il ne devient intraitable que si un incident survient et lui fait peur.

— Eh bien, fiston, nous allons rentrer à la maison, car ta maman doit se faire beaucoup de mauvais sang à ton sujet ! »

A ce moment, Joe Russo intervint.

« J'ai horreur d'être indiscret, monsieur Ramsay, dit-il. Mais je vous demande la permission de vous accompagner pour entendre le récit de votre fils. Ce doit être sensationnel et je ne serais pas fâché d'en faire un reportage.

— Mais rien n'est plus facile ni plus naturel ! répondit le père d'Alec. Je ne demande pas mieux que de vous avoir avec nous, mon garçon ; car vous devez bien penser que, pour ma femme et moi, c'est un vrai jour de fête aujourd'hui ! »

Après avoir éteint l'électricité, ils sortirent tous de l'écurie ; Black hennit une ou deux fois, et Alec resta un instant dans la cour à écouter. Mais il n'entendit rien : les chevaux, silencieux, continuaient de faire connaissance.

Le van était déjà reparti, en sorte qu'ils s'en allèrent à pied dans la nuit fraîche. Henry les accompagna jusqu'à la porte du domaine et remit à Alec la clef de l'écurie.

« Tu peux la garder, petit, dit-il. J'en ai une autre. J'ai idée que tu vas venir souvent ici, maintenant.

— Merci beaucoup, monsieur Dailey, répondit Alec. Je compte bien venir très souvent, si ça ne vous dérange pas.

— Pourquoi me dérangerais-tu ? C'est bien normal, et tu auras du travail pour tout remettre en état. Mais ne m'appelle pas M. Dailey. Pour toi, comme pour tout le monde, je suis Henry. Compris ?

— D'accord, Henry, et merci encore ! »

A mesure qu'ils approchèrent de la demeure des Ramsay, Alec pressa le pas.

« Hé là, doucement ! dit le père d'Alec. Je n'ai plus mes jambes de vingt ans, tu sais !

— Il marche si vite que moi aussi j'ai peine à le suivre ! Et pourtant je suis encore jeune ! fit Joe.

— Bon ! Eh bien, rendez-vous à la maison ! » s'écria Alec en prenant le pas de course.

Arrivé chez lui, il grimpa le perron quatre à quatre, poussa vivement la porte et courut au salon qu'il trouva vide. Il allait monter au premier étage, quand il entendit sa mère l'appeler de la cuisine :

« C'est toi, Alexandre ?

— Oui, Mom, c'est bien moi ! cria-t-il en se précipitant dans la pièce. Ah ! ce que c'est bon de se retrouver à la maison ! »

Il jeta ses bras autour du cou de sa mère et vit qu'elle avait les yeux humides.

« Qu'est-ce qu'il y a, Mom ? Pourquoi pleures-tu ?

— Ce n'est rien, mon petit. Je suis un peu émue, voilà tout. »

Il passa son bras mince et bronzé sous celui, rose et gras, de sa mère, et l'entraîna vers le salon où M. Ramsay venait de faire entrer Joe Russo. Celui-ci jeta un regard admiratif sur le joli mobilier et les lampes aux vastes abat-jour, dont la lumière tamisée achevait de donner à cet intérieur son caractère de chaude intimité.

« Pas étonnant qu'Alec ait eu hâte de retrouver une maison comme ça ! dit Joe.

— Tu parles ! » fit Alec.

Mme Ramsay prit place sur le divan, tenant toujours son fils par le bras ; son mari s'installa dans son fauteuil favori et se mit à bourrer sa pipe.

« Eh bien, nous voici enfin tranquilles, fiston ! Alors, vas-y, raconte-nous tout !

— Voilà ! dit Alec. Quelques jours après notre départ de Bombay, le bateau a fait escale en mer Rouge, dans un petit port d'Arabie... »

La pendule placée sur le poste de radio égrena d'innombrables secondes, tandis qu'Alec racontait son aventure. Tout en parlant, il se revit à bord du *Drake*, apercevant Black pour la première fois. Pris par son sujet, il oublia bientôt que ses parents et Joe Russo l'écoutaient. Il se trouvait de nouveau dans la tempête, entendait rugir l'ouragan, voyait les vagues colossales s'abattre sur le navire. Il avait encore dans l'oreille le craquement formidable de la foudre portant au cargo le coup de grâce. Puis ce fut l'incroyable nuit passée à se faire tirer par Black dans les eaux déchaînées,

**M**

jusqu'à la petite île providentielle ; il revécut les jours où, affamé, il errait à la recherche de sa nourriture, et la découverte de la carragheen qui les avait sauvés tous les deux. Il en vint alors à ses premières tentatives pour monter l'étalon, et à la folle mais merveilleuse course à travers l'île, ce premier, cet inoubliable succès. Enfin, ce fut le récit de l'incendie grâce auquel ils avaient été sauvés, et de leur périlleux embarquement...

Quand il eut achevé, un long silence régna dans le salon. Sa mère, incapable de dire un mot, serrait sa main très fort ; le tic-tac de la pendule résonnait étrangement et semblait répéter : « C'est fini... c'est fini... c'est fini !... »

Ce fut M. Ramsay qui, ayant laissé sa pipe s'éteindre, rompit le silence en déclarant :

« Je ne sais vraiment pas quoi dire, Alec, sinon que c'est Dieu qui t'a sauvé. Pas vrai, Mammy ?... Nous ne pourrons jamais assez lui rendre grâce !

— Oh, oui ! fit Mme Ramsay. Nous sommes vraiment privilégiés !

— Maintenant, dit Joe Russo, je comprends pourquoi tu es tellement attaché à ce cheval.

— Oui, enchaîna M. Ramsay. Et moi, je te promets, Alec, qu'il aura toujours sa place ici, parmi nous.

— Ah ! gémit son épouse. Si seulement il n'était pas si sauvage, si terrible...

— Il faut que je parte, dit le reporter en se levant. Je tiens à vous remercier infiniment pour m'avoir permis de rester avec vous ce soir. Si je peux faire quoi que ce soit pour vous aider...

— Merci, mon garçon, répliqua M. Ramsay qui, se levant, tendit la main à Joe. Je suis content d'avoir pu vous faciliter votre reportage. Bonne nuit !

— Bonsoir, monsieur ; bonsoir, madame, et toi, Alec, prends bien soin de ton cheval !

— Tu parles ! dit Alec. Et merci pour tout ! »

Peu après le départ de Joe, Alec monta se coucher. Les émotions et les fatigues du retour l'avaient épuisé, en sorte qu'il ne tarda guère à sombrer dans un profond sommeil. Tout à coup, au milieu de la nuit, il fut réveillé par un hennissement strident. Ouvrant avec peine ses yeux lourds, il crut tout d'abord à un rêve, car alentour, tout était silencieux. Mais, une minute plus tard, le hennissement reprit : c'était bien celui de Black.

Alec sauta à bas du lit. La pendule de la cheminée marquait une heure du matin. Passant sa robe de chambre sur son pyjama, il se précipita hors de la maison et courut vers l'écurie. En chemin, il entendit encore le cri de l'étalon, et remarqua que plusieurs fenêtres s'allumaient dans les maisons voisines. Black était en train de réveiller tout le monde !

Il trouva l'écurie éclairée ; dès qu'il en eut franchi la porte, Black, le reconnaissant, hennit fortement et dressa la tête. Soudain, un gémissement se fit entendre, émanant du box de Napoléon.

« **Dio Mio !** » disait quelqu'un qu'Alec ne voyait pas. « **Dio Mio !...** »

Le vieux cheval gris se tenait au fond de son box, le plus loin possible de l'étalon, et regardait Alec d'un air suppliant.

« Holà ! cria Alec. Qui est là ? »

Black frappa de son sabot nerveux le sol de sa stalle. Alec vit alors une main glisser en tâtonnant sur la porte du box et l'ouvrir avec précaution ; puis, brusquement, un homme sortit comme un bolide et se précipita hors de l'écurie en le frôlant, mais sans même prendre le temps de le regarder. À ce moment, l'étalon recommença à hennir.

« Allons, Black ! s'écria Alec. Tiens-toi un peu tranquille, veux-tu ? »

Courant à la porte, il chercha à découvrir le fugitif dans l'obscurité. Un instant plus tard, il aperçut Henry qui s'avancait vers l'écurie en compagnie d'un autre homme : c'était Tony, le propriétaire de Napoléon. Le pauvre commissionnaire avait probablement été terrifié en trouvant un autre cheval à côté du sien. Alec, qui le connaissait de vue, lui cria en allant à sa rencontre :

« Bonsoir, Tony !... »

Mais il s'arrêta net, car plusieurs voisins, vêtus de robes de chambre passées à la hâte, pénétrèrent dans la cour ; peu après, une voiture de police y fit aussi irruption et, dans un grand crissement de gravier, stoppa devant l'écurie. Alec, fort ennuyé de ce remue-ménage, se hâta de demander à Tony :

« Pas de mal, j'espère ?... »

— Du mal ? répliqua Henry à la place de Tony. Il se porte comme un charme ! Mais ton sacré cheval lui a fait peur, voilà l'histoire ! »

Tony, trop effrayé pour parler, acquiesça d'un signe de tête, tandis que les assistants formaient le cercle autour du petit groupe. Quant au policier, il descendit de voiture et s'écria :

« Qu'est-ce qui se passe donc ici ? »

— Rien de grave, monsieur l'agent, répondit Henry. Cette écurie m'appartient et jusqu'à

aujourd'hui je n'avais comme pensionnaire que le vieux cheval de Tony, ici présent. Mais ce soir j'en ai pris un second ; et alors, Tony et lui ont été un peu surpris de se rencontrer. Voilà tout.

— C'est bien ça, Tony ? demanda l'agent.

— **Si!** répliqua le commissionnaire, d'une voix plus assurée. Napoléon s'était blessé au garrot cet après-midi ; alors je suis venu lui mettre de l'onguent. J'ai trouvé le nouveau cheval dans la stalle voisine, et il a été aussi étonné de me voir que moi de le découvrir là ! »

L'assistance éclata de rire, et le policier, bon enfant, déclara :

« Eh bien, c'est parfait, s'il n'y a rien qui cloche ici ! A qui appartient ce cheval ?

— A moi ! répondit Alec.

— Tu me parais bien jeune, petit, pour posséder un animal faisant un tel tapage !

— Je viens de l'amener à New York, dit Alec ; nous sommes arrivés hier soir ; il est encore un peu nerveux, mais il finira par s'habituer.

— Ça doit être un rude cheval, pour qu'on l'ait entendu de si loin ! J'aimerais bien le voir, si ça ne t'ennuie pas, mon garçon.

— Avec plaisir », dit Alec.

L'assistance, au premier rang de laquelle se trouvait Tony, se pressa à l'entrée de l'écurie. Avant d'en ouvrir la porte, Alec, se retournant, déclara :

« Je m'excuse, mais je vous demande de ne pas entrer ; s'il voit trop de monde, il va encore s'énerver. »

Seuls Henry, Tony et le policier approchèrent avec Alec de la stalle. Black hennit aussitôt. Napoléon, nullement effrayé, passa la tête par-dessus le bat-flanc et hennit à son tour en voyant Tony, qui restait prudemment en arrière. Black, nerveux, frappa du pied le sol de sa stalle ; mais Alec, s'approchant de lui, lui caressa longuement la tête et le cheval se calma.

« Quelle superbe bête ! déclara le policier. J'ai toujours eu un faible pour les chevaux depuis que j'ai passé deux ans dans la police montée. Je ne crois pas en avoir jamais vu d'aussi beau que celui-là ! »

Il resta un long moment à contempler l'animal, puis il reprit :

« Eh bien, puisque tout est en ordre et qu'on n'a pas besoin de moi, je vais rentrer au commissariat. Bonsoir à tous ! »

En s'en allant, il emmena avec lui les autres assistants. Tony, qui était resté dans l'écurie avec Alec et Henry, vint s'appuyer à la porte du box de Napoléon et observa avec soin l'étalon. Black tourna la tête vers lui et hennit doucement.

« Il vous aime bien, vous et Napoléon ! » dit Alec.

Tony s'approcha et tendit la main vers les naseaux du pur-sang, mais la retira aussitôt, en voyant Black secouer la tête. Comme Alec et Henry riaient, le vieux commissionnaire répliqua :

« **Si !** Moi aussi, je l'aimerai bien... dans quelque temps ! »

Peu après, Alec monta sans bruit l'escalier conduisant à sa chambre. Heureusement, ses parents, qui dormaient tous deux, n'avaient rien entendu.

Alec se glissa dans son lit ; il était réellement fatigué. La pendule marquait trois heures du matin, et il voulait retourner à l'écurie dès l'aube, pour soigner Black ! Il laissa tomber sa tête sur l'oreiller et s'endormit sur-le-champ.

**Chapitre 999999999999999999**

## En fuite !

Quand Alec se réveilla de grand matin, son regard se posa d'abord sur ses diplômes de collègue accrochés au mur ; il n'était pas fâché de se retrouver enfin dans sa chambre. Mais à peine eut-il repris conscience qu'il pensa à Black : comment cette nuit mouvementée s'était-elle achevée ? Se tournant vers la fenêtre, il constata que le soleil commençait à paraître : en fait, six heures venaient juste de sonner. Il n'avait donc guère dormi ; mais au cours des derniers mois, il s'était habitué à se contenter de peu de sommeil. Il eut une pensée reconnaissante pour son père, qui l'avait autorisé à ne pas aller en classe ce jour-là, en lui disant :

« Que tu manques une journée de plus n'a pas d'importance, et cela te permettra de te réadapter ! »

En réalité, Alec savait que son père avait surtout voulu lui donner un peu plus de temps pour organiser l'existence de Black. Sautant à bas du lit, il courut sur la pointe des pieds à la salle de bains et prit une douche froide ; puis, s'étant vite habillé, il descendit sans bruit l'escalier et sortit dans l'air frais du matin.

Un grand calme régnait dans la ville encore endormie. Les arbres avaient déjà revêtu leurs premières dorures d'automne et une forte rosée couvrait l'herbe du jardin. Alec s'en fut d'un pas allègre vers l'écurie ; il sifflotait gaiement et se mit à chanter quand il fut à bonne distance de sa demeure.

Il trouva la grille ouverte : Tony l'avait, sans doute, devancé ! Il courut dans l'allée d'entrée et, dès qu'il approcha des communs, il entendit une belle voix qui chantait : « **San-ta Lu-ci-a ! San-ta Lu-ci-a !** » Par la fenêtre ouverte, il aperçut le petit commissionnaire italien qui, assis sur un tabouret, surveillait les deux stalles où les chevaux mangeaient de bel appétit.

« Bonjour, Tony ! » s'écria-t-il.

Tony tourna vers lui son visage tanné et couturé de rides, qui s'éclaira d'un large sourire.

« Tu vois, petit ! répondit-il. Je n'ai plus peur de lui !

— En effet, dit Alec, tout content de cette constatation. Et je suis sûr que vous vous entendrez de mieux en mieux avec Black dans l'avenir.

— Ah ! c'est un grand cheval que tu as là ! Il me rappelle Napoléon dans son jeune temps. Quels nerfs, quelle vitalité ! Quand il m'a vu donner à manger à Napo, il m'a laissé lui apporter aussi une bonne ration !

— Ça, c'est un succès, Tony ! Parce que, d'habitude, personne d'autre que moi ne peut approcher de lui !

— Regarde-les donc ! »

Napoléon, qui avait achevé son repas, passait la tête par-dessus le bat-flanc et essayait d'attraper du foin dans la mangeoire de son voisin. Sans méchanceté, Black lui donna un petit coup de tête, si bien que le vieux cheval recula légèrement, mais sans rentrer tout à fait son encolure dans son box.

« C'est pas tout ça, c'est l'heure d'aller au travail, mon vieux ! » dit Tony à son fidèle compagnon.

Il le fit sortir du box et passa rapidement une brosse de chiendent sur la robe grise et terne de l'animal.

« Demain je lui donnerai un bon bain, et tu verras qu'il sera blanc comme neige ! »

Alec le regarda harnacher Napo et admira le soin avec lequel il plaçait un pansement sur la blessure que le collier avait faite au garrot de son cheval. Chose remarquable, Black parut, lui aussi, fort intéressé par ces préparatifs.

« Donne-moi un coup de main, Alec, veux-tu ? demanda Tony. Nous sommes un peu en retard ce matin. »

Ils attelèrent tous deux Napoléon à la carriole. Comparé au fougueux étalon qu'Alec avait eu tant de mal à conduire en maintes circonstances, le bon vieux cheval de Tony semblait un jouet d'enfant. Comme il achevait d'attacher un trait, Alec entendit soudain Black hennir très fort. Revenant dans l'écurie, il vit que l'étalon avait passé la tête dans le box de Napoléon.

« Eh bien, fiston, ça ne va pas ? lui dit-il. Ton nouvel ami te manque ?... Il faut qu'il aille travailler, tu comprends !... Mais il reviendra ce soir ! »

Détachant la longe du pur-sang, il le fit sortir de la stalle et le conduisit dans la cour, où Tony, qui venait de monter en voiture, lui cria :

« Allons, au revoir, petit ! Il faut que je parte. À ce soir ! Hue ! Napo, hue ! »

Napoléon leva la tête et hennit en regardant Black, mais refusa d'avancer. Tony secoua violemment ses rênes.

« Eh bien, quoi ? s'écria-t-il. Qu'est-ce que tu attends, vieux fainéant ? Allons, hue ! On est en retard ! »

Le vieux cheval secoua la tête, jeta un dernier regard vers Black, puis se résigna à partir. L'étalon tira sur sa longe et voulut suivre la carriole, mais Alec le retint fortement. Mécontent, Black se cabra, dressa ses oreilles et s'ébroua d'un air coléreux.

« Ça te déplâit de voir partir ton copain ? » dit Alec en souriant, tandis que la voiture de Tony s'éloignait dans l'allée, au petit trot de Napoléon.

Quand ils eurent disparu, Black se mit à tourner autour d'Alec, qui fit glisser la longe pour lui laisser une plus grande liberté de mouvement.

« Tu m'as l'air en pleine forme, mon grand ! reprit le garçon. Eh bien, nous allons faire un tour ! »

Il le conduisit dans le pré qu'un mur clôturait entièrement et s'écria :

« Regarde-moi cette herbe ! Tu vas pouvoir te régaler ! »

L'étalon se mit à brouter goulûment et Alec le laissa faire. Puis, quand Black parut rassasié, son jeune maître, raccourcissant la longe, l'emmena en courant d'un bout à l'autre du pré.

« Pas trop vite, Black ! Là !... Doucement ! »

Trottant et galopant tour à tour, le grand pur-sang régla sans nervosité son allure sur celle d'Alec. Mais celui-ci ne tarda guère à être à bout de souffle et s'arrêta.

« Dis donc, mon vieux, qu'est-ce que tu dirais si je te montais un peu maintenant ? » fit-il.

Cherchant des yeux un endroit où il pût monter sur son cheval, il opta pour le mur et y conduisit Black. Sans lâcher la longe, il grimpa sur le mur et, s'en servant comme d'un marchepied, il sauta sur le dos de l'étalon, dont il saisit à deux mains le licol.

C'était la première fois qu'il le montait depuis leurs promenades dans l'île. Black resta un instant sans bouger, puis prit le trot. Alec se rendit vite compte qu'il pouvait assez bien diriger sa monture en agissant sur le licol et qu'elle n'avait pas oublié ses premières leçons de dressage.

Ils parcoururent ainsi tout le pré ; le vent fouettait le visage du garçon et le bruit des sabots de l'animal résonnait étrangement dans le silence du matin. Les foulées de Black étaient si puissantes que le pré semblait beaucoup trop petit pour lui. Parvenu à l'une des extrémités, Alec lui fit faire demi-tour et pressa l'allure ; il serra les genoux contre les flancs de Black et s'appliqua à lier intimement les mouvements de son corps à ceux du pur-sang.

À mesure qu'ils progressaient, le garçon se sentit plus à l'aise ; passant du trot au galop, il fit faire plusieurs tours de pré à l'étalon, qui, sans agitation, parut enchanté de pouvoir enfin se dérouiller les jambes. Il n'eut ensuite aucune peine à ralentir l'allure, puis à reprendre le trot et enfin le pas. Jamais

encore il ne s'était senti aussi heureux ! Il croyait rêver. Était-ce vraiment possible qu'il fût ainsi de retour au foyer, et possédât un tel cheval ? Oui, ce n'était pas un rêve, et Black lui appartenait pour toujours. Il enfouit son visage dans l'opulente crinière noire et, du revers de la main, essuya les larmes provoquées par le vent.

Ramenant Black vers l'écurie, il aperçut Henry qui, adossé à la porte, l'observait. Il mit pied à terre devant lui, sans lâcher la longe.

« Bonjour, Henry ! dit-il en passant la main sur le poitrail de l'étalon. Regardez ! Il n'y a pas trace de sueur ! Quel cheval, Henry ! Il a fait je ne sais pas combien de fois le tour du pré, en galopant comme le vent. »

Henry ne répondit pas tout de suite ; ses petits yeux gris examinaient Black des pieds à la tête.

« Tu penses que je vous ai vus ! finit-il par déclarer. Écoute-moi bien, fiston ! Dieu sait que j'en ai eu, des chevaux, et que j'en ai monté, et des fameux !... Eh bien, je n'ai jamais, de ma vie, assisté à une démonstration comme celle que tu viens de me faire. »

Alec rougit de plaisir et d'orgueil.

« Il est merveilleux, n'est-ce pas, Henry ?... Je n'arrive pas à croire qu'il est vraiment à moi ! »

L'étalon, détendu, allongea l'encolure et se mit à brouter paisiblement.

« Lâche-le, Alec ! dit Henry. Regarde comme il est content !

— Vous croyez qu'il n'y a pas de danger ?

— Non. Il est déjà acclimaté et tu viens de le faire bien travailler. Il faut maintenant qu'il s'habitue à rester seul.

— Vous avez sans doute raison, Henry », dit Alec qui détacha la longe du licol.

Dès qu'il se sentit libre, Black dressa la tête et ses naseaux frémirent ; puis, faisant un brusque demi-tour, il s'en alla au grand trot dans le pré, suivi attentivement des yeux par Alec et Henry.

«C'est la première fois depuis longtemps qu'il se sent libre de ses mouvements, dit Alec.

— Et il n'y a pas de doute qu'il aime ça ! » fit Henry, béat d'admiration.

L'étalon s'arrêta, se retourna vers eux et hennit doucement.

« Bon sang, ce que j'aimerais le voir sur une piste ! murmura Henry, pensif.

— Vous voulez dire... sur un champ de courses ? demanda Alec.

— Oui ! »

Alec resta un instant silencieux à regarder son cheval galoper tranquillement autour du pré, la tête haute et le nez au vent. Puis il répliqua :

« Il faudrait beaucoup de temps pour le dresser, et pour qu'il puisse sans risques participer à une course ?

— Bien sûr. Mais nous avons tout le temps devant nous, pas vrai, Alec ?

— Nous ? s'écria Alec en tressaillant. Est-ce que vous voulez dire, Henry, que, vous et moi, nous pourrions en venir à bout ? »

Henry continua à suivre des yeux le canter de Black, puis il répondit, d'une voix calme et grave :

« Sans aucun doute, petit !... Depuis que j'ai été mis à la retraite, je ne peux pas m'y faire !... Que

veux-tu, je ne suis pas encore assez vieux pour ça !... J'ai encore bien des années à vivre, si le Bon Dieu le veut ! La vie que nous menons ici plaît à ma femme, qui a amplement de quoi s'occuper ; mais moi j'ai besoin de me remuer plus que ça ! Et voilà que tu m'apportes juste ce qu'il me faut. Crois-moi, Alec, fit-il en forçant sa voix, je suis sûr que nous pourrons faire de Black un champion. »

Son visage se rida étonnamment et ses yeux se bridèrent au point de se réduire à deux petits traits.

« Je vois bien que vous parlez sérieusement, Henry, dit Alec. Mais comment ?... »

Le vieil homme l'interrompit du geste et le prit par le bras.

« Bien sûr que je parle sérieusement, mon gars ! Je sais ce que je dis et je connais les chevaux, tu peux me croire ! Viens avec moi ! Je vais te montrer quelque chose ! »

Henry le mena au fond de l'écurie ; il s'agenouilla devant une vieille malle et, sortant une clef de sa poche, il l'ouvrit. Elle était entièrement remplie de trophées et de coupes en argent. Henry plongea la main dans ce fouillis et en sortit un grand album.

« Ça, dit-il, c'est l'œuvre de ma femme. Elle l'a même commencée avant notre mariage ! »

Il feuilleta les pages jaunies sur lesquelles étaient collées des coupures de journaux, et Alec, agenouillé près de lui, put lire au passage de gros titres tels que :

+++++

DAILEY MÈNE CHANG À LA VICTOIRE DANS  
LE « SCOTT MEMORIAL » — DAILEY ENLÈVE  
AVEC SON



CRACK LES 50 000 DOLLARS DU « FUTURITY  
» — LES TURFISTES FONT UNE OVATION À  
DAILEY, LE MEILLEUR JOCKEY DE TOUS LES  
TEMPS.

+++++

Henry cessa tout à coup de tourner les pages et  
montra du doigt une photographie :

« Ça, fiston, dit-il, c'est le plus beau jour de ma vie, celui où j'ai gagné avec Chang le "Kentucky Derby". Tu n'aurais jamais cru que ce petit bon-homme-là, c'est moi, pas vrai ? »

Alec, se penchant, examina la photo. Elle représentait un jeune garçon, souriant jusqu'aux oreilles, et montant un grand et puissant alezan ; un immense fer à cheval de roses avait été passé sur l'encolure du vainqueur. Néanmoins, Alec remarqua les mains fortes et noueuses ainsi que les larges épaules du petit jockey.

« Si, répondit-il, c'est bien vous ! Je vous aurais reconnu ! »

Henry sourit et fouilla de nouveau dans la malle ; il en sortit cette fois ce qui parut à Alec un tas de branches mortes ; mais elles avaient la forme d'un fer à cheval.

« C'est ça qu'on a mis autour du cou de Chang, ce jour-là ! dit Henry. Il n'en reste plus grand-chose, mais pour moi, ça en représente, des souvenirs ! »

Il remit les fleurs fanées dans la malle et reprit :

« Quand j'ai été trop lourd et trop vieux pour continuer à monter en course, je suis devenu entraîneur. C'est à ce moment-là que je me suis marié, et on a été très heureux. On a eu deux enfants, des filles ; elles sont mariées maintenant.

Ce qui m'a toujours manqué, c'est un fils, un gars comme toi, petit, qui aurait aimé les chevaux, et qui m'aurait succédé dans le métier. Parce qu'il n'y a rien de plus passionnant au monde que de se ranger devant la ligne de départ, avec un grand crack entre les jambes !... Bref, comme entraîneur, j'ai eu aussi de beaux succès et gagné pas mal d'argent. Seulement, un beau jour, la patronne a trouvé que le moment de la retraite était venu. Je ne lui en ai pas voulu, parce qu'évidemment elle ne me voyait pas beaucoup : j'étais toujours avec mes chevaux, à l'écurie, à l'entraînement, ou aux courses. Elle n'avait pas cette passion dans le sang, comme moi. On a vécu dans pas mal de coins différents, et puis finalement, on s'est installés ici. Il y a deux ans que je n'ai plus été aux courses, et je t'avoue que je ne peux plus supporter cette privation. »

Il s'interrompit, réfléchit un peu, puis déclara :

« Vois-tu, petit, si je te raconte tout ça, c'est pour te montrer que je peux dire, sans me tromper, si un cheval est bon ou s'il ne vaut rien. Eh bien, foi d'Henry, je te garantis que nous pouvons faire de Black le plus grand crack qui ait jamais galopé sur un champ de courses. »

Cela dit, il ferma l'album d'un coup sec et le remit dans la malle. Puis, se relevant, il posa sa main trapue sur l'épaule du garçon et lui demanda :

« Alors ?... Qu'est-ce que tu en dis, mon gars ?... Tu marches ?... »

Alec le regarda, un peu interloqué, puis il jeta un coup d'œil, par la porte ouverte, vers Black qui broutait calmement dans le pré.

« Ce serait formidable, Henry ! murmura-t-il. Moi aussi, je suis convaincu qu'il est de taille à courir contre les plus grands cracks, à condition que nous l'empêchions de les attaquer et de se battre.

— Ce sera dur, et nous aurons du mal, Alec ! Mais ça vaut la peine ! Pense un peu au jour où il dévalera à toute allure vers le poteau !

— Mais où pourrons-nous l'entraîner, Henry ?

— Nous ne pourrons presque rien faire avant le printemps. Il faudra utiliser l'hiver pour l'appivoiser et l'habituer à la vie domestique. Tu le monteras dans le pré et je t'apprendrai tous les trucs du métier. Je ne crois même pas qu'il y aurait intérêt à le dresser à la selle et à la bride : mieux vaut attendre le printemps pour ça. A ce moment-là, nous aurons beaucoup moins de peine à lui faire

accepter le harnachement. Ensuite, je me débrouillerai pour l'entraîner à Belmont : c'est à partir de ce stade-là que le travail deviendra sensationnel, tu verras !

— C'est un programme qui me paraît merveilleux, Henry ! Et pensez-vous que je serai capable de le monter moi-même en course ?

— Ou je me trompe fort, répliqua Henry en souriant, ou ce cheval-là ne laissera jamais personne d'autre que toi le monter, Alec ! »

Comme ils s'apprêtaient à sortir de l'écurie, un avion volant très bas passa au-dessus d'eux, dans un bruit de tonnerre.

« En voilà un qui va un peu fort ! s'écria Alec. J'ai bien l'impression qu'il est en panne ! »

Ils se précipitèrent dans la cour, pour apercevoir un monoplane, dont le moteur pétaradait, mais qui reprenait de la hauteur, faisant dans le silence matinal un vacarme assourdissant.

« Il s'en tire ! » dit Henry.

Mais Alec ne s'occupait plus de l'avion. Il venait d'entendre, dominant le tintamarre, le hennissement perçant de Black. Courant vers le pré, il vit l'étalon se dresser sur ses postérieurs, puis foncer à plein galop vers le bout du champ ; sa longue crinière flottait derrière son encolure, comme des volutes de fumée tourbillonnant dans le vent.

« Tonnerre ! s'écria Henry. L'avion l'a affolé ! Il va se tuer contre ce mur !

— Le mur ne l'arrêtera pas, Henry !

— Jamais il ne pourra sauter ça !

— Regardez ! » hurla Alec.

L'étalon ralentit à peine en arrivant à l'obstacle ; il rassembla ses membres et, d'un bond aussi aisé que formidable, il vola littéralement par-dessus le mur, comme s'il avait été propulsé par la détente de quatre gigantesques ressorts.

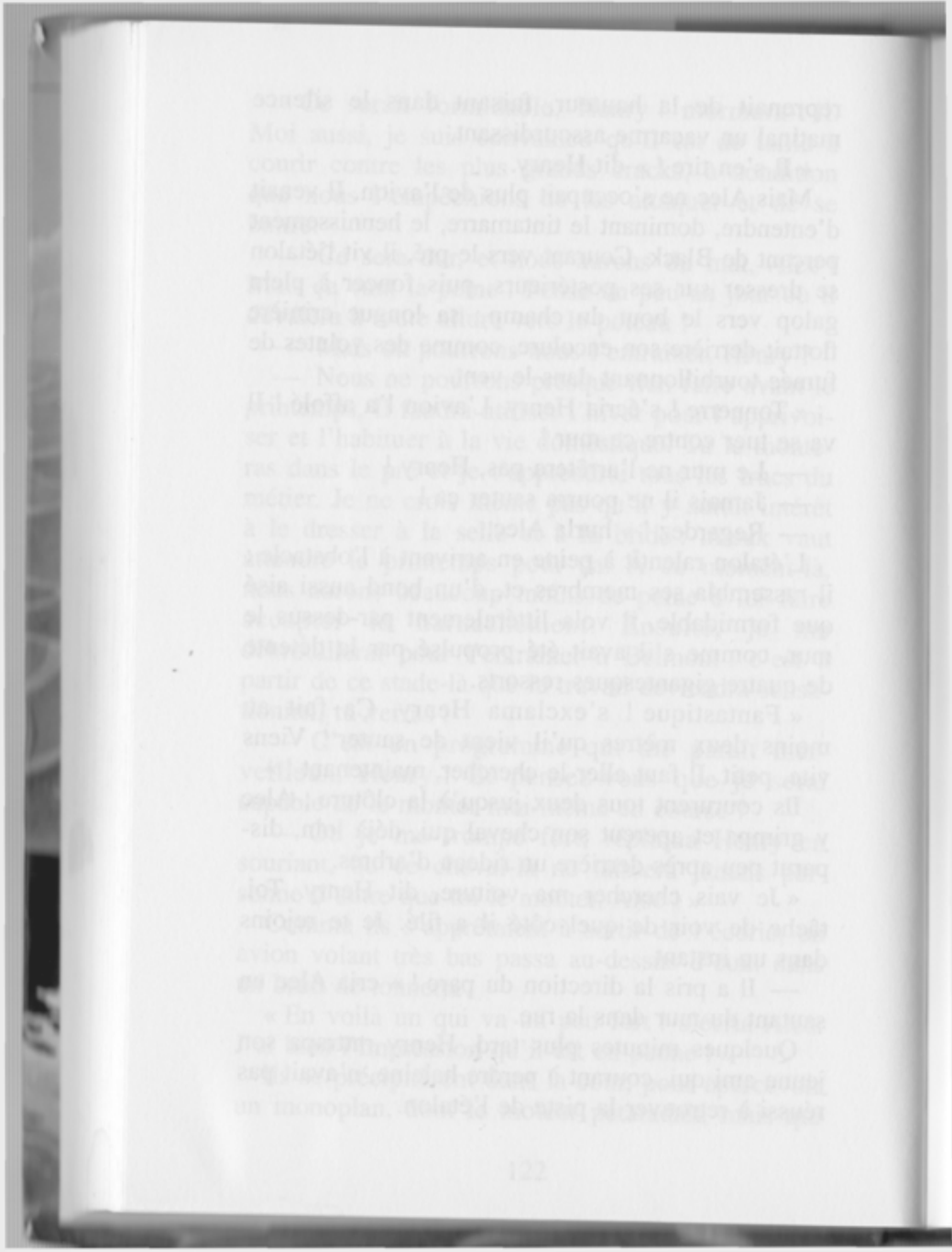
« Fantastique ! s'exclama Henry. Ça fait au moins deux mètres qu'il vient de sauter ! Viens vite, petit. Il faut aller le chercher, maintenant ! »

Ils coururent tous deux jusqu'à la clôture ; Alec y grimpa et aperçut son cheval qui, déjà loin, disparut peu après derrière un rideau d'arbres.

« Je vais chercher ma voiture, dit Henry. Toi, tâche de voir de quel côté il a filé. Je te rejoins dans un instant.

— Il a pris la direction du parc ! » cria Alec en sautant du mur dans la rue.

Quelques minutes plus tard, Henry rattrapa son jeune ami qui, courant à perdre haleine, n'avait pas réussi à retrouver la piste de l'étalon.



*Chapitre 1000000000000000*

# Poursuite

Pendant une demi-heure, Alec et Henry cherchèrent vainement le fugitif et parcoururent en tous sens les rues de la ville.

«Encore heureux qu'il soit de bonne heure! grommela Henry, crispé sur son volant. Il n'y a pas trop de monde dehors !

— Quelle heure est-il donc ? répliqua Alec, qui fouillait du regard les alentours.

— Sept heures, fit Henry, en consultant un gros chronomètre qu'il sortit de son gilet.

— Pourvu que nous le retrouvions avant qu'il ne soit trop tard !

— Que veux-tu dire ?

— J'ai peur que les flics tirent dessus ! Ah, ce serait trop horrible ! »

Henry accéléra encore et la voiture bondit sur les pavés. Ils arrivèrent à la lisière du parc. Deux hommes discutaient sur le trottoir.

« Arrêtons-nous là, Henry ! dit Alec. Ces types-là m'ont l'air assez agités. Peut-être qu'ils

Font vu !... Pardon, messieurs ! cria-t-il en se penchant à la portière. Vous n'avez pas vu un cheval noir échappé par ici ?

— Pour sûr ! répliqua l'un d'eux. Il nous est passé comme une flèche devant le nez, il n'y a pas dix minutes ! D'où est-ce qu'il sort donc, cet animal ?

— Merci bien ! » dit Alec, sans prendre la peine de répondre à la question.

« On est sur la bonne voie en tout cas ! murmura Henry, qui commença à ralentir dans les allées du parc. Regarde bien de ton côté, petit ! Moi je me charge du mien !

— C'est immense, ce parc ! fit Alec, d'un air découragé.

— Tant mieux ! Comme ça, il y a moins de chances qu'il y provoque des accidents ! »

Ils parcoururent en vain nombre d'allées plantées d'arbres et finirent par arriver au terrain de golf.

«Ça ne m'étonnerait pas qu'il soit entré là, dit Alec. Il y a pas mal de collines et c'est assez sauvage. C'est exactement ce qu'il lui faut.

— Bon ! fit Henry. Eh bien, nous allons laisser la voiture ici et partir à pied à sa recherche ! »

Malgré sa petite taille, Henry marchait si vite qu'Alec dut courir pour le suivre ! L'air, encore vif et frais, n'allait pas tarder à se réchauffer à mesure que le soleil montait dans un ciel immuablement bleu. La rosée était si forte que bientôt les deux amis eurent les pieds trempés.

« Il va faire chaud, aujourd'hui, grommela Henry sans ralentir son pas.

— Pourvu que nous le trouvions avant l'arrivée des joueurs », répliqua Alec, quelque peu essoufflé.

Parvenu à peu près au centre du terrain, Henry s'arrêta :

« Va donc voir du côté du bois, là-bas ! dit-il.

Moi, je vais grimper sur la colline, en face. Celui

de nous deux qui aura trouvé Black criera pour appeler l'autre.

— Entendu ! » fit Alec.

Il se hâta dans la direction indiquée. L'eau, pénétrant dans ses souliers, gênait sa marche. Il atteignit bientôt un grand ravin, dans lequel il descendit ; arrivé au fond, il le parcourut pendant quelques centaines de mètres, et se trouva dans une vaste futaie. Il grimpa sur les bords du ravin, mais n'aperçut pas son cheval. Au-delà de la futaie, il se rappela qu'il y avait un autre parcours ; il connaissait bien le golf, car à maintes

reprises il avait servi de caddie à des joueurs pendant l'été.

Mais il eut beau écarquiller les yeux et scruter au loin le long tapis vert qui s'étendait à ses pieds, ce fut en vain. Black demeurait invisible. Alec siffla, appela, cria, mais aucune réponse ne lui parvint. Reprenant sa marche, il traversa les links et s'enfonça de nouveau dans le bois.

Il chercha pendant des heures, grim pant sur les collines, descendant dans les ravins, tandis que le soleil devenait de plus en plus chaud. Désespéré, il ôta son chandail blanc et, du haut d'une éminence, chercha s'il n'apercevait pas Henry ; mais il ne vit que des joueurs qui commençaient une partie. Il siffla de nouveau et écouta : rien ne lui répondit.

Après tout, peut-être l'étalon n'était-il pas entré

dans le parc et se cachait-il dans quelque coin de la ville ?... Mais non ! Black était bien trop intelligent pour rester dans les rues ! Son instinct avait dû le guider vers le parc. Il était sûrement là !... Il fallait chercher, chercher encore !

Redescendant une colline, il réfléchit et se rappela soudain qu'après avoir fait le caddie toute la journée, il allait souvent, avec ses camarades, piquer une tête dans un étang qui se trouvait à l'écart, en dehors des links. Peut-être qu'instinctivement Black s'était dirigé du côté de l'eau.

De toute manière, il fallait y aller et ne laisser échapper aucune chance de le retrouver. Passablement las, Alec prit donc le chemin, fort embroussaillé, qui conduisait à l'étang. Heureusement l'ombre y était épaisse et l'air beaucoup plus frais. Après une dernière côte abrupte, il atteignit enfin les hauteurs dominant la pièce d'eau et regarda avidement à ses pieds ; l'étang n'était pas grand, guère

plus qu'une mare, et si Black se trouvait à proximité, il aurait dû le voir. Mais il n'en aperçut aucune trace.

Dans l'absolu silence du bois, il n'entendit que les coups de bec saccadés d'un pivoet. Complètement découragé cette fois, il s'assit et laissa errer son regard autour de lui. En venant là, il avait joué sa dernière carte ; cet endroit était sans aucun doute désigné pour que Black s'y réfugiat ; il n'y avait pas d'autre pièce d'eau à des kilomètres à la ronde. Et pourtant, le fugitif ne s'y trouvait pas.

Se relevant, il descendit d'un pas lourd jusqu'au bord de l'eau. Qu'était-il arrivé à son cheval ? Avait-il été renversé par un camion ou tué par un policier, à coups de revolver ?... C'était inadmissible, impensable... Peut-être Henry 1 'avait-il trouvé ?

Un craquement sec retentit soudain à sa droite, près de la mare. Il sursauta et se précipita dans la direction d'où venait le bruit. Un autre craquement significatif l'avertit qu'un animal cherchait à s'approcher de l'étang à travers les épaisses broussailles du taillis. Il s'arrêta, le cœur battant, osant à peine espérer que Black allait surgir. En l'absence de tout sentier, les buissons étaient si denses en cet endroit qu'il semblait impossible à toute créature de les traverser.

Cependant les craquements se répétèrent et redoublèrent d'intensité, et tout à coup une grande masse noire troua les broussailles ! C'était Black qui, d'un bond, atteignit le bord de l'étang, où il se mit à boire goulûment.

Alec, paralysé par l'émotion, le laissa faire, puis siffla. L'étalon releva brusquement la tête, laissant l'eau s'égoutter de sa bouche, et regarda le garçon. Alec siffla de nouveau, puis courut vers son cheval. Dès qu'il le vit approcher, Black secoua la tête et hennit très fort. Alec ralentit et fit sans hâte les derniers pas qui le séparaient du pur-sang.

« Eh bien, mon vieux, qu'est-ce qui s'est passé ? Tu as eu peur ? » dit-il.

L'étalon s'ébroua puis fit quelques pas à la rencontre de son maître. Il était couvert de boue de la tête aux pieds et sa crinière était pleine de brindilles. Alec flatta doucement les naseaux humides et frais.

« Tu t'es fait du mauvais sang, mon pauvre grand ! » lui dit-il en caressant l'encolure et commençant à ôter les brindilles. « Ah ! ce que je suis content de t'avoir retrouvé ! »

L'étalon s'écarta de lui et, trempant de nouveau son nez dans l'étang, but à grands traits. Quand il eut fini, Alec saisit son licol et lui dit :

« Eh bien, maintenant, il faut venir, mon vieux ! Il est temps de rentrer, tu ne crois pas ? »

Mais Black refusa de bouger. Le garçon continua de lui parler d'une voix douce et de le caresser ; le cheval n'en resta pas moins planté sur ses membres, fort peu décidé à obéir. Alec tira sur le licol. Black roula des yeux méchants et secoua la tête, puis il céda et se mit docilement en marche.

Alec le conduisit à travers bois jusqu'aux prochains links. Là, il s'arrêta et lui dit :

« Dites-moi, messire, ça ne vous fatiguerait pas trop de me ramener à la maison ? Je suis plutôt claqué, figurez-vous ! Ce n'est pas une petite affaire que de vous donner la chasse, vous savez ! »

Un gros tronc d'arbre récemment abattu lui servit de marchepied, et, un instant plus tard, il se retrouva, tout heureux, sur le dos de son cheval.

« Allons-y maintenant !... En route ! » s'écria-t-il.

Tantôt au pas, tantôt au petit trot, ils s'en furent ainsi jusqu'au rond-point où Henry et Alec s'étaient séparés. Alec avait hâte de quitter les links, car il craignait le mécontentement des joueurs et des gardiens. Heureusement, il ne tarda guère à apercevoir Henry qui venait à sa rencontre.

« Je commençais à y renoncer, dit le vieux jockey en rejoignant son ami.

— Et moi aussi, fit Alec. C'est à ce moment que je l'ai trouvé, près de l'étang.

— Tu sais ce qu'il a fait, le brigand ? Eh bien, je vais te le dire : il s'est roulé dans la boue !

— C'est bien possible ! Ce qui est certain, c'est qu'il s'est donné du bon temps, pas vrai vieux ?

— Et ces brindilles ! Il a été chercher les endroits les plus broussailleux de tout le parc, ma parole !

— Quelle heure est-il, Henry ?

— Presque neuf heures ! Il est plutôt temps de rentrer ! »

Pour la première fois de la matinée, Alec se rendit compte qu'il n'avait pas encore pris son petit déjeuner et que ses parents ignoraient où il était. Sa mère devait s'inquiéter, et, pour sa première matinée à la maison, il était en retard !

« Je vais me faire attraper ! dit-il.

— Et moi donc ! répliqua Henry. Si tu crois que la patronne va me faire des compliments, tu te trompes ! Je lui avais justement promis d'aller au marché à sa place. Qu'est-ce que je vais prendre ! Maintenant, il est trop tard... »

Alec mit pied à terre et ils sortirent tranquillement du golf. Peu après, ils retrouvèrent la voiture.

« Je vais rentrer très lentement, dit Henry, et tu me suivras, en le tenant en main. »

Une demi-heure plus tard, ils atteignirent l'écurie sans incident et l'étalon parut satisfait de la reconnaître.

« Il va me falloir doubler la hauteur du mur de clôture, déclara Alec.

— Ça, il n'y a pas de doute, sans quoi nous passerons notre temps à lui courir après ! »

Black fut réinstallé dans son box et Alec lui dit :

« Je te laisse là pour la journée, mon vieux !

— Pour sûr ! dit Henry. Il a suffisamment fait d'exercice et moi aussi !...

— A qui le dites-vous ! Je n'en peux plus et je meurs de faim. Je reviendrai plus tard pour lui faire son pansage.

— O.K., mon gars. Je te reverrai sûrement... à moins que la patronne ne me boucle ! »

Il rentra chez lui, pendant qu'Alec mettait du foin dans la mangeoire de son cheval.

« Voilà de quoi t'occuper jusqu'à mon retour ! fit-il en flattant l'étalon. Et tâche d'être un peu sage maintenant ! »

Comme Black, pour toute réponse, frappait nerveusement le sol de la stalle, Alec ajouta :

« Tu feras bien de te tenir tranquille ! Parce que ça suffit pour une journée, tu ne crois pas ? »

Alec ferma la porte de l'écurie et reprit le chemin de sa demeure. Au moment où il rentrait chez lui, il entendit sonner neuf heures et demie.

« C'est toi, Alec ? »

La voix de sa mère, dans la cuisine, trahissait son anxiété.

« Oui, maman, répondit-il en venant la rejoindre. Papa est parti travailler ? »

Il fit une drôle de grimace en humant l'arôme appétissant des galettes grillées et des saucisses.

« Oui, dit Mme Ramsay. Il aurait bien voulu te voir, mais il ne pouvait pas attendre plus longtemps. Où diable as-tu été, toute la matinée ? Et dans quel état te voilà !

— J'ai été faire travailler Black, Mom ! »

Il hésita à raconter l'escapade de l'étalon, et

décida de ne pas en parler : cela ne ferait qu'accroître les soucis de sa mère, et puisque le cheval était retrouvé, tout maintenant rentrait dans l'ordre.

« Cet animal te prend vraiment beaucoup de temps, mon enfant ! répliqua Mme Ramsay. Je me demande comment tu vas faire, quand tu retourneras au collège. »

Alec s'assit à la table et répondit :

« Je me lèverai de bonne heure, Mom, tous les matins, pour aller lui faire son pansage et lui donner à manger avant d'aller en classe. »

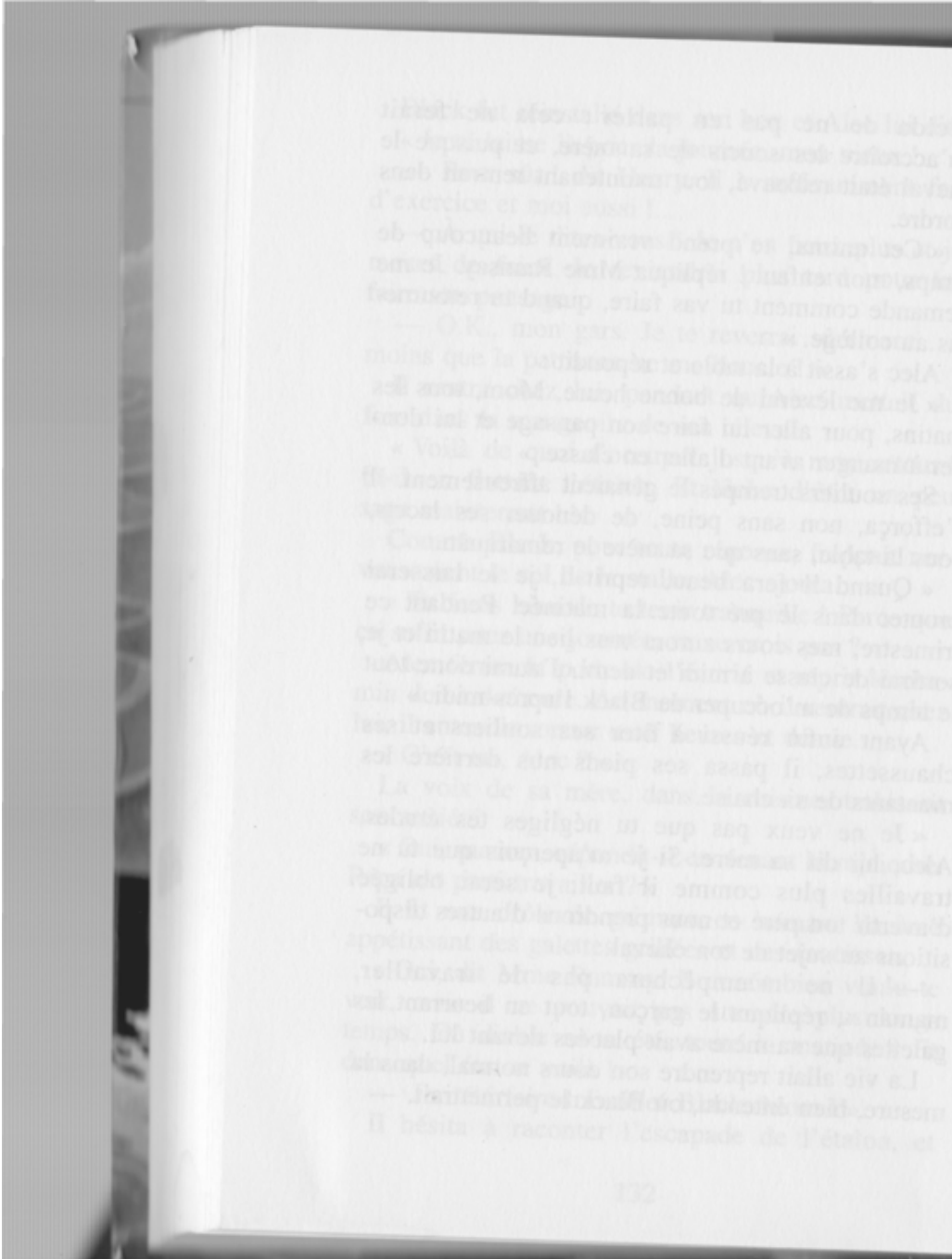
Ses souliers trempés le gênaient affreusement. Il s'efforça, non sans peine, de dénouer ses lacets, sous la table, sans que sa mère le remarquât.

« Quand il fera beau, reprit-il, je le laisserai brouter dans le pré toute la matinée. Pendant ce trimestre, mes cours auront tous lieu le matin et je sortirai de classe à midi et demi. J'aurai donc tout le temps de m'occuper de Black l'après-midi. » Ayant enfin réussi à ôter ses souliers et ses chaussettes, il passa ses pieds nus derrière les montants de sa chaise.

« Je ne veux pas que tu négliges tes études, Alec, lui dit sa mère. Si je m'aperçois que tu ne travailles plus comme il faut, je serai obligée d'avertir ton père et nous prendrons d'autres dispositions au sujet de ton cheval.

— Il ne m'empêchera pas de travailler, maman », répliqua le garçon, tout en beurrant les galettes que sa mère avait placées devant lui.

La vie allait reprendre son cours normal, dans la mesure, bien entendu, où Black le permettrait.



**Chapitre 111111111111**

# Associés

Le reste de la journée s'écoula vite pour Alec. Dès qu'il eut pris son petit déjeuner, il s'empressa d'aller dans sa chambre, pour mettre des vêtements secs. Puis il redescendit au salon où il passa un

long moment avec sa mère, à lui raconter plus en détail ses aventures et son séjour aux Indes, rendu si agréable par son oncle Ralph. Dans l'après-midi, il procéda à un pansage en règle de Black, dont il brossa la robe jusqu'à la faire reluire comme de la soie ; il démêla la longue crinière et lava chacun des membres avec le plus grand soin. Il achevait ce long travail quand Henry vint le rejoindre.

« J'ai nettoyé mon grenier ! » grommela l'arrivant.

Il portait sous son bras un gros paquet, enveloppé dans des journaux, qu'il posa par terre.

« Viens voir ce que j'ai retrouvé, petit ! » dit-il.

Tandis qu'il déballait son colis, Alec s'accroupit à côté de lui. Des journaux jaunis par le temps, Henry retira une petite selle de course et une bride, qu'il leva délicatement à hauteur de ses yeux. Il les contempla sans dire un mot, comme une sorte de relique vénérable. Puis il les reposa sur le sol et fouilla de nouveau dans les vieux papiers. Cette fois, il en sortit une toque et une casaque de jockey en soie verte et brillante, ainsi qu'une culotte de cheval jadis blanche et une paire de fines bottes noires.

Quand tout cet équipement fut étalé devant eux, Henry leva vers Alec un regard ému et lui dit :

« Tu vois, tout est là ! Rien ne manque, pas même mon dernier brassard ! »

Soulevant un peu la casaque, il montra du doigt le chiffre 3 qui figurait sur le brassard cousu à la manche droite.

« Il me semble que c'était hier ! murmura-t-il. Je portais ce numéro-là dans la dernière course où j'ai monté !... »

Il s'interrompit, mais Alec se garda de lui répondre. Il se rendait compte qu'Henry, absorbé dans ses souvenirs, revivait en pensée cette heure exceptionnelle. En effet, le vieux jockey reprit, comme se parlant à lui-même :

« Les uns derrière les autres, nous avons fait un petit canter d'essai pour nous rendre à la ligne de départ. Jamais encore on n'avait vu une foule pareille à l'occasion de la "Preakness Cup". Tout le monde avait joué Chang, naturellement : c'était le plus grand crack de l'époque. Quand nous nous sommes alignés pour prendre le départ, les gens hurlaient. Les autres chevaux ne tenaient pas en place. Mais rien de tout cela ne troublait Chang ; il a laissé ses camarades faire les fous, et il a attendu bien sagement le signal. Pour moi, je sais une chose, c'est que, dès l'instant même du départ, je n'ai plus vu un seul de mes concurrents. Chang a fait un bond formidable, aussitôt qu'il a vu la piste libre ; je l'ai laissé filer, il a mené la course de bout en bout et a gagné de trois longueurs. » Henry passa le revers de sa main sur ses yeux, puis il dit d'une voix plus grave :

« C'est seulement au moment où il s'est arrêté qu'il a tout d'un coup été saisi d'un grand tremblement. Il a chancelé sur ses membres et vainement essayé, pendant quelques secondes, de rester debout, et puis il s'est écroulé, mort. Les vétérinaires n'ont jamais pu dire ce qui l'a tué ; ils ont parlé d'une embolie, ou de quelque chose dans ce genre-là. Moi, je n'ai jamais su quoi penser de ce

drame. Tout ce qui m'importait, c'était que Chang avait disparu. Mais, dans cette dernière course, il a établi le record du monde de vitesse que, depuis lors, aucun cheval n'a pu égaler ! »

Il s'interrompit encore et tourna son regard vers l'étalon noir.

« Je n'avais jamais pensé, jusqu'à maintenant, que je verrais un jour un autre cheval capable de battre le record de Chang... non... jamais ! »

Black passa la tête par-dessus la porte de son box et hennit gaiement, comme s'il avait compris. Henry refit un paquet de la toque et de la casaque, puis il alla le ranger dans la malle aux trophées. Il revint alors vers Alec et, le fixant gravement de ses yeux clairs, il lui déclara :

« Il n'y a qu'un obstacle à notre projet de faire courir Black, Alec !

— C'est son caractère sauvage ?...

— Non, ce n'est pas ça ! D'ici le printemps, on doit pouvoir le calmer et le discipliner. Mais je viens d'apprendre par les journaux comment tu as eu ce cheval. Tu ne m'en avais encore rien dit.

— Je n'en ai pas eu le temps, Henry ! Je comptais le faire aujourd'hui. Mais en quoi est-ce un obstacle ?

— Parce que tu ne connais pas ses origines ; or, pour être autorisé à courir, un cheval doit être enregistré à l'annuaire des chevaux pur-sang. »

Alec sentit comme un malaise l'envahir ; il en fut un peu surpris, car cela lui prouva que déjà il fondait sur Black des espoirs plus grands qu'il ne se l'était avoué.

«Pensez-vous, Henry, qu'il nous faudra découvrir ses origines avant de pouvoir l'engager dans une course ?

— J'en ai peur, mon petit, répondit le jockey d'un air préoccupé. Ne vois-tu aucun moyen de te procurer ce renseignement ?

— Je ne sais pas, Henry !... Tout ce que je connais, c'est le nom du port d'Arabie où on a embarqué Black. Mais le **Drake** s'est perdu corps et biens et on n'a sûrement aucune chance de retrouver les papiers du bord. »

Henry réfléchit un moment, puis déclara :

« Je vais écrire un mot à un de mes amis qui travaille au Jockey Club. Peut-être qu'il trouvera un moyen de nous aider.

— Pourvu que vous disiez vrai, Henry ! s'écria Alec.

— Nous avons tout l’hiver pour essayer de découvrir la clef de ce mystère, dit Henry. Il se peut qu’en partant du port où on a embarqué Black il y ait un moyen de retrouver sa trace. Ça me paraît incroyable qu’un cheval de cette valeur n’ait pas été enregistré quelque part ! Allons ! fit-il en se dirigeant vers la porte. Il faut que j’aie retrouvé ma femme ; sans ça, elle va venir me chercher ! »

Cependant, avant de sortir, il fouilla dans sa poche et en sortit un bout de papier.

« J’ai écrit là ce qu’il faut pour Black, Alec ! Quand tu auras fini, tu iras commander du fourrage et de l’avoine chez le marchand de grains. Nous ne pouvons pas laisser ce grand gourmand manger toute la nourriture de Napoléon, pas vrai ? »

Il plonge de nouveau la main dans sa poche et déclara :

« Du moment que nous allons travailler ensemble, il est juste que je participe aux dépenses. Allons, prends ça, petit !

— Mais ce n’est pas la peine, Henry ! Papa va me donner de l’argent toutes les semaines, pour le travail que je fais à la maison.

— Tant mieux ! fit Henry en souriant. Parce que nous aurons beaucoup à dépenser, Alec. Ça coûte cher de former un champion, tu sais, et nous ne pouvons pas lésiner sur la nourriture de Black. C’est bien pour ça qu’il faut que, toi et moi, nous travaillions comme deux associés. Prends cet argent et va vite au magasin. »

Alec regarda tour à tour le vieux jockey et l’étalon ; puis il accepta l’argent et le mit dans sa poche en souriant.

« O.K., Henry ! dit-il. Vous êtes vraiment chic !

— Et à partir d’aujourd’hui, tu me diras “tu”. Des associés, ça ne se vouvoie pas ! »

Le lendemain matin, Alec retourna au collège ; quand il en sortit, à midi et demi, ses deux meilleurs camarades, Whiff Sample et Bill Lee, le harcelèrent de questions.

« Qu’est-ce que c’est que cette histoire de naufrage ? demanda Whiff.

— Oui ! C’était dans les journaux d’hier ! enchaîna Bill. Et ils disent que tu as ramené un cheval !

— C’est la vérité ! répondit Alec. Si vous ne me croyez pas, venez avec moi et je vous le montrerai. Je vais de ce pas à l’écurie.

— Sûr qu’on va y aller ! » s’écrièrent les deux garçons.

En arrivant aux communs, ils y trouvèrent Henry.

« Salut, Henry. Comment va ? fit Alec.

— Ah ! tu as déjà amené du public, Alec ! » grommela le jockey.

Whiff et Bill contemplèrent, béats d'admiration, l'étalon qui broutait dans un coin du pré.

« Tu parles d'un crack ! » dirent-ils.

Black, ayant entendu la voix de son maître, dressa la tête et hennit. Alec lui répondit en le sifflant. Aussitôt le cheval, les oreilles bien droites, revint vers l'écurie au petit galop ; Alec se porta à sa rencontre, cependant que ses camarades restaient prudemment en arrière avec Henry.

Quand Black vit les nouveaux venus, il hésita, hennit un peu, et repartit au trot vers le pré. Whiff et Bill, sans même y être invités, allèrent se cacher dans l'écurie, d'où ils observèrent l'étalon par la fenêtre.

« Tu te rends compte ! murmura Bill.

— Je n'ai jamais vu de cheval aussi grand et ayant l'air aussi terrible ! » répondit Whiff.

Black fit au galop le tour du pré et revint à fond de train vers Alec qui continuait à avancer dans le champ.

« Tu ferais mieux de revenir, Alec ! s'écria Henry. Au train dont il galope, tu risques d'attraper un mauvais coup ! »

L'étalon fonça à toute allure sur le garçon ; à cinq mètres de lui, il obliqua et l'évita de justesse. Puis, il repartit à plein galop au bout du pré, fit demi-tour près du mur, et revint droit sur Alec, qu'il frôla, comme la fois précédente.

« Je t'assure que tu ferais mieux de ne pas rester là, Alec ! répéta Henry.

— Mais non, Henry. Il s'amuse ! Nous faisons ça tous les jours, dans l'île ! C'est un peu comme si on jouait à chat perché !

— Tu parles d'un jeu ! » grommela Henry, qui continuait à observer le manège des deux amis.

Alec courut vers Black et s'arrangea pour le coincer dans un angle du pré. L'étalon piaffa, pointa, se jeta d'un côté puis de l'autre, tandis que le garçon continuait d'avancer vers lui à pas lents, les bras écartés\*. Black s'ébroua et baissa la tête, si bien que sa longue crinière lui couvrit les yeux. Brusquement, Alec courut vers lui ; mais le cheval fit un rapide écart, et parvint à s'échapper, non sans recevoir d'Alec, au passage, une forte claque sur la croupe. Arrivé au milieu du pré, le pur-sang s'arrêta, se retourna vers Alec et secoua vigoureusement la tête.

« Quelle paire ! » murmura Henry.

Cet étrange jeu continua longtemps, pour le plus grand plaisir du vieux jockey, qui, petit à petit, commença à comprendre la mystérieuse entente unissant l'un à l'autre ce garçon, encore un enfant, et

ce farouche animal. Quand Alec vint le rejoindre, sa chemise était trempée de sueur et ses yeux bleus brillaient intensément.

« Tu as vu, Henry ? s'écria-t-il tout joyeux. Il voulait jouer, voilà tout ! Regarde-le ! Est-ce que tu as jamais vu quelque chose d'aussi magnifique ? »

Black avait pris le galop et s'offrait, à bonne allure, quelques tours de pré. Sa crinière et sa queue flottaient gracieusement au vent et, quand il passait près des deux amis, ses puissantes foulées ébranlaient le sol. Il finit par s'arrêter à l'autre bout du champ et, tourné vers l'écurie, il demeura immobile, véritable statue vivante.

« Non ! dit alors Henry, d'une voix émue. Je n'ai jamais vu son pareil !... Il est unique !... Il surclasse même Chang !... J'ai écrit à mon ami du Jockey Club ; je lui ai tout expliqué, et demandé de trouver à tout prix les origines de Black. Car je ne peux pas me tromper, Alec ! C'est un pur-sang, du bout du nez au bout de la queue ! Alors, il doit bien être inscrit quelque part !...

— Combien de temps faudra-t-il, à ton avis, pour obtenir une réponse ?

— Je pense qu'en tout cas on me donnera un avis sur la question avant la fin de la semaine.

— Pourvu que ce soit une bonne réponse, Henry !

— Je le souhaite autant que toi, petit !... Je crois que, maintenant, tu peux le ramener à l'écurie ; il a assez galopé comme ça. Et puis, nous nous occuperons de surélever le mur, pour que la petite plaisanterie d'hier ne risque plus de se renouveler ! »

Alec siffla et Black vint aussitôt à lui au grand trot. Alec saisit son licol et lui caressa le chanfrein. Comme il le conduisait vers l'écurie, il entendit crier :

« Hé, Alec, attends un peu ! Ne l'amène pas ici tant que nous ne sommes pas sortis !

— Par exemple ! s'exclama le garçon. J'avais complètement oublié Whiff et Bill ! Ils sont encore là. Eh bien, sortez donc, les gars ! Ne vous en faites pas ! Je le tiens ! »

Black hennit à la vue des garçons, qui se glissèrent peureusement hors de l'écurie et, sans demander leur reste, s'en allèrent à grands pas. Alec les regarda du coin de l'œil, en souriant malicieusement, et dit à Henry :

« J'ai idée que, maintenant, ils me croient ! »

Ce soir-là, après dîner, Alec retourna à l'écurie. Tony avait déjà fait la litière et le pansage du vieux Napoléon ; celui-ci passait sa tête par-dessus le bat-flanc et s'efforçait d'attraper un peu de foin dans la mangeoire de Black, qui s'amusait de temps en temps à lui donner de petits coups de tête. Alec ne se lassait pas d'assister avec un étonnement croissant à l'amitié que Black portait à Napoléon. Il ne craignait plus désormais de quitter l'étalon, car, tant que le vieux cheval de trait lui tenait compagnie,

le pur-sang demeurait tranquille. Il nettoya rapidement la litière, éteignit la lumière et rentra chez lui, l'esprit en repos.

Des jours, des semaines et des mois passèrent, pendant lesquels l'existence d'Alec se déroula aussi régulière qu'une horloge, depuis son réveil à cinq heures du matin jusqu'à son coucher. Chaque jour, avant de se rendre au collège, il allait donner à manger à Black, il nettoyait sa litière et le pansait, puis il le montait. Si le temps s'y prêtait, il laissait l'étalon au pré, sachant que, de toute manière, Henry aurait l'œil sur lui. Jamais plus il ne jouait avec ses camarades en sortant de classe : ses occupations ne lui en laissaient plus le temps. A midi et demi, dès la fin de ses cours, il rentrait en toute hâte chez lui, déjeunait et retournait à l'écurie, où Henry, généralement, l'attendait.

Du Jockey Club, une réponse était venue, indiquant l'adresse des services européens du « stud-book ».

+++++

***Je doute fort, malheureusement, disait la lettre, qu'on puisse vous aider; car les renseignements que vous pouvez nous donner sont très insuffisants. Mais je suis sûr que, en tout cas, on fera pour le mieux afin de vous satisfaire.***

+++++

« Et maintenant, dit alors Henry, nous n'avons qu'à attendre et à espérer. Nous ne pouvons rien faire

d'autre. Ça ne nous empêchera pas de dresser et d'entraîner Black, bien sûr ! Même si je n'arrive jamais à l'engager dans une course, je veux pouvoir un jour le chronométrer sur piste ! »

Conformément au plan arrêté par Henry, ils attendirent le printemps pour tenter de seller et de brider Black. L'hiver devenant de plus en plus froid, le terrain durcit, rendant les sorties plus délicates. Sous la direction éclairée d'Henry, Alec perfectionna de jour en jour sa science équestre, si bien qu'en le voyant faire vraiment corps avec sa monture, le vieux jockey se frottait les mains en murmurant :

« Quelle merveilleuse association !... »

En plus de son travail à l'écurie, Alec passait de nombreuses heures à rendre à ses parents beaucoup de services, que son père lui payait régulièrement. Au surplus, il n'attendait même pas qu'on lui signalât ce dont on avait besoin ; il le trouvait lui-même. Il peignit à neuf les portes de la maison et répara celle du garage ; il nettoya et aménagea la cave, ratissa et fit brûler les feuilles mortes, arracha les mauvaises herbes du jardin, scia du bois et vida les cendres des poêles. Tout cela, ajouté à ses études, fit d'Alec un garçon constamment occupé.

Cependant, les mois passèrent, sans aucune nouvelle concernant les origines de Black.

« J'ai bien peur que tout ce que nous faisons ne serve à rien, Henry ! dit un jour Alec à son ami.

— Ne te décourage pas, petit ! On ne sait jamais ! » fit Henry.

Mais Alec ne s'y trompa pas ; son associé n'avait guère plus d'espoir que lui.

Par un froid après-midi, Alec, se rendant à l'écurie, fut frappé de la noirceur du ciel et se demanda s'il pourrait sortir son cheval. Il trouva Henry, assis sur sa chaise, dans sa position favorite, c'est-à-dire en équilibre sur deux pieds du siège et adossé au mur. Il fumait mélancoliquement sa pipe, tout en surveillant Black, qui paraissait nerveux.

« Bonjour, petit ! Sale temps, hein ?

— Bonjour, Henry. Qu'est-ce qu'il a, Black ?

— Oh, ça va ! Mais il n'est pas sorti ce matin ; j'ai trouvé le terrain trop glissant. Il a besoin de se dérouiller les jambes ; mais tu feras bien de ne pas le monter et de le promener en main. Tiens-le ferme, surtout ! »

L'étalon s'ébroua et tendit le cou vers Alec, qui, s'approchant de lui, le caressa doucement.

« Eh bien, mon vieux, lui dit-il, comment va ? Tu as besoin de prendre l'air, hein ? »

Black secoua la tête et frotta son nez contre l'épaule d'Alec.

« Et au collège, comment ça marche-t-il ? demanda Henry.

— Très bien ! répliqua le garçon. Je n'ai pas de peine à suivre les cours ; au contraire, j'ai l'impression que je m'en tire mieux qu'autrefois. J'ai idée que ça tient à ce que Black m'oblige à observer un horaire très régulier !

— C'est ma foi bien possible ! s'écria Henry. Il faut que tu tiennes le coup, petit ! Et on leur montrera, à tous, que tu peux dresser un crack et en même temps réussir tes examens ! »

Il bourra sa pipe, la ralluma, et regarda, songeur, les volutes de fumée monter vers le plafond.

« Henry ! s'écria soudain Alec. Regarde ! Il neige ! »

Henry laissa brutalement retomber sur le sol les pieds de sa chaise et s'en fut à la fenêtre. De gros flocons commençaient en effet à tomber.

« Dame ! murmura-t-il. C'est normal. Jamais elle n'est tombée si tard en saison !

— Sans doute, fit Alec, peu satisfait. Mais je m'en serais bien passé. Ça en représente des pelletées à charrier, pour dégager les chemins ! »

Le vent s'était levé et la neige redoubla de violence. Black la regarda, lui aussi ; ses oreilles étaient pointées, très droites, et son étonnement se lisait dans ses yeux subitement agrandis.

« Henry ! dit Alec. Regarde Black ! C'est la première fois qu'il voit de la neige !

— Pour sûr ! Ils n'en ont pas, dans le pays d'où il vient !

— Je me demande comment il va réagir...

— Bah ! Ça ne le dérangera probablement pas !

— Il a pourtant l'air nerveux, remarqua Alec, en voyant Black frapper le sol à plusieurs reprises.

— C'est parce qu'il n'est pas sorti aujourd'hui. »

Pendant une demi-heure, ils observèrent la neige. Puis celle-ci cessa brusquement et un beau soleil perça les nuages, faisant scintiller le tapis blanc répandu sur le pré.

« À la bonne heure ! dit Henry. Voilà un temps superbe !

— Tu crois que je peux le sortir, maintenant ? demanda Alec.

— Il a vraiment besoin de prendre l'air, fiston ! Un cheval comme lui ne supporte pas facilement de rester toute la journée enfermé. Si tu penses pouvoir le tenir...

— Voyons, Henry ! s'écria Alec en riant. Tu sais bien qu'avec Black je n'ai peur de rien.

— Alors, O. K. Sortons-le ! On verra bien ! »

Dès qu'Alec eut ouvert le box, l'étalon se dirigea d'un pas décidé vers la porte de l'écurie.

« Holà ! Doucement, mon grand ! fit Alec, en le retenant par la longe.

— Conduis-le doucement dans la cour, d'abord, et fais-lui faire quelques tours, pour qu'il s'habitue à marcher dans la neige. Tiens-le ferme, pour le cas où il glisserait ! »

Alec saisit le licol et fit lentement sortir son cheval de l'écurie. L'air était frais, mais le vent ne soufflait plus.

Black enfonça délicatement ses sabots dans la neige et les releva aussitôt, comme s'il se brûlait les pieds à chaque pas. Alec lui fit faire deux fois le tour de la cour ; la neige volait sous leurs pieds ; Black ne cessait de secouer la tête et de respirer fort ; l'air qu'il expirait sortait de ses naseaux comme deux jets de vapeur. À mesure qu'il le vit plus assuré sur ses membres, Alec le tint moins fermement, et bientôt il lâcha le licol pour ne conserver à la main que la longe. Dès lors, l'étalon se mit à gambader autour de son maître ; puis, tout à coup, il s'arrêta, s'agenouilla avec précaution, et se roula dans la neige en agitant ses membres dans tous les sens.

« Regarde-le donc ! cria Alec. Il adore ça ! »

Il le laissa faire, pendant plusieurs minutes ; puis le pur-sang se remit sur ses pieds et s'ébroua, l'air fort satisfait de cette expérience. Alec, enchanté, ôta la neige qui restait collée à la robe, puis demanda à Henry :

« Et maintenant, es-tu d'avis que je peux le monter ?

— Pourquoi pas ? Il a l'air parfaitement à son aise, pas vrai ? Mais vas-y doucement. Pas de blagues !  
»

Henry lui fit la courte échelle et, d'un bond, Alec enfourcha Black. Il le conduisit dans le pré, où l'étalon se mit à allonger le pas.

« Décidément, tu aimes ça, mon vieux ! » lui dit-il en se penchant pour lui parler à l'oreille, tout en lui caressant l'encolure.

Black passa au petit trot ; Alec le laissa faire ainsi un tour de pré, puis il le remit au pas. Au bout d'un quart d'heure, il eut la certitude que sa monture était parfaitement habituée à ce nouveau terrain et il la laissa se promener où bon lui semblait. Sans doute possible, l'animal se plaisait dans la neige et recherchait les endroits du pré où elle était le plus épaisse. Finalement, Black prit le galop ; Alec, tenant fermement le licol, veilla à ne pas le gêner et se borna à le maintenir à une allure raisonnable. Le vent glacial lui fouettait le visage et le faisait pleurer, tandis que, sous les sabots de Black, la neige volait à grande hauteur. Après un tour de pré, Alec n'eut aucun mal à passer au trot, et il acheva cette séance de travail par un quart d'heure de promenade au pas. Il avait monté Black pendant une heure dans la neige : une vraie performance !

« C'était merveilleux ! s'écria-t-il en le ramenant à l'écurie. Tu as vu comme il a aimé la neige, Henry ?

— C'est ma foi vrai, et je n'en espérais pas tant ! Tu n'as pas eu trop de peine à le tenir, non ?

— Pas du tout ! fit Alec en mettant pied à terre. Il fait des progrès tous les jours. Il devient vraiment très bien élevé... Un vrai seigneur !

— Tu l'as dit, fiston. Et quand le printemps montrera le bout de son nez, messire Black sera en pleine forme pour que nous entreprenions son dressage.

— Le printemps ! répéta Alec. Il ne tardera plus maintenant ! Encore quelques mois, quelques semaines... Ce sera vite passé ! »

Le vieux jockey et le garçon se regardèrent longuement. Tous deux pensaient à la même chose. Henry détourna les yeux et murmura, en caressant Black :

« Dans les premiers jours d'avril, si tout va bien ! »

**Chapitre 122222222222222222**

## Premier dressage

Alec ne tenait plus en place ; ses semelles frottaient sans arrêt le plancher et il jouait machinalement avec son crayon, sans rien écrire sur son cahier. Comment s'occuper de géométrie, un jour comme celui-là ? Il leva les yeux vers la pendule : midi et quart ! Plus qu'un quart d'heure ! Devant lui, à

côté du tableau noir, un gros calendrier accroché au mur indiquait la date fatidique : 1<sup>er</sup> avril ! Avec quelle impatience il l'avait attendu, ce jour ! Et voici qu'après des mois de préparation, le moment crucial était arrivé ! Ils allaient, Henry et lui, commencer le dressage de Black, en lui faisant d'abord accepter la selle et la bride, puis en l'entraînant régulièrement sur piste. Malgré deux autres lettres envoyées par Henry, ils n'avaient encore reçu aucune réponse d'Europe, concernant les origines de Black.

Le professeur fixa sur son élève un regard sévère et Alec, baissant la tête, fit mine de s'absorber dans son travail. Les minutes se traînèrent,

.....tll^MM(tttl<t((ltM(l<M((<ltl))IMtMI(^

aussi lentes que les mois d'attente passés. Non ! Il ne pouvait plus y tenir !

T

Soudain, la cloche sonna, et, tel un coureur prenant le départ, Alec bondit vers la porte. Avant même que ses camarades eussent bougé, il s'enfuit à toutes jambes dans le couloir, sans se préoccuper d'une voix qui, dans son dos, lui ordonnait de s'arrêter ; comme une flèche il traversa le hall et se précipita dans la rue. Il courut ainsi jusqu'à ce que, à bout de souffle, il dût ralentir et achever le trajet en marchant à grands pas.

Arrivé chez lui, il jeta son cartable sur le divan et s'en fut droit à la cuisine, où sa mère achevait de préparer le déjeuner. Il se mit à table, mais l'énervement lui coupa l'appétit.

« Je m'excuse, maman, dit-il en rougissant, mais je n'ai pas faim du tout aujourd'hui ! »

Mme Ramsay se retourna vers lui et remarqua son agitation.

« Il se passe quelque chose d'important, aujourd'hui ? lui demanda-t-elle.

— Oui, maman ! répliqua-t-il après avoir simplement avalé un verre de lait. Je ne rentrerai que pour dîner, ce soir, et tu peux être sûre que je me rattraperai ! »

Sans attendre plus longtemps, il se leva et sortit en courant de la maison, tandis que sa mère le regardait par la fenêtre, en hochant la tête.

Quelques instants plus tard, il trouva Henry qui faisait nerveusement les cent pas dans la cour des communs.

« Ah ! te voilà, petit ! s'écria-t-il gaiement, en retirant sa pipe de sa bouche. Nous avons de la

.

chance ; regarde-moi ce beau soleil ! C'est un temps rêvé !

— Comment est-il, aujourd'hui ? demanda le garçon, en observant Black qui broutait dans le pré.

— Il a beaucoup galopé ce matin. Je crois que ce temps-là lui plaît autant qu'à nous ! Et toi, petit, comment te sens-tu ? Tu es d'attaque ?

— En pleine forme ! Et puis, pour moi, ça ne fera pas de différence, que je le monte avec ou sans selle !

— Dame ! dit Henry en faisant tomber à terre les cendres de sa pipe. Tout dépend du cheval et non pas de toi ! Allons-y ! J'ai acheté hier d'occasion, une grosse selle. Ça vaut mieux pour commencer. Quand il sera habitué à celle-là, il trouvera la petite selle de course légère comme une plume. »

Alec siffla, et Black, dressant aussitôt la tête, vint à lui au petit trot. Tandis que le garçon lui caressait l'encolure, l'étalon frotta son nez contre la poche de son maître.

« Ah ! gourmand que tu es ! Tu veux ton sucre, hein ? »

Alec en plaça deux morceaux sur la paume de sa main ; en une seconde, le cheval les happa adroitement de ses lèvres. Cependant, Henry revint de l'écurie, rapportant la selle et la bride.

« Amène-le au milieu du pré, dit-il, pour que nous ayons le plus de place possible. »

Ils s'en furent donc tous les trois dans le champ, et Henry posa le harnachement par terre.

« Nous allons d'abord essayer la selle. Je me demande comment ça va se passer ! » grommela-t-il.

Alec, debout à la tête du pur-sang, se cramponna de toutes ses forces au licol qu'il tenait à deux mains. Henry ramassa la selle et vint se placer à la gauche de Black ; celui-ci le suivit des yeux et tressaillit, l'air inquiet. Alec lui caressa la tête et lui parla doucement.

« Tiens-le bien, petit ! » dit Henry, en levant la selle au-dessus du dos de Black.

Il la posa délicatement sur l'étalon, mais n'eut pas le temps d'attraper la sangle, car, instantanément, l'animal lança bien haut ses postérieurs, et le harnachement, passant pardessus sa tête, fut projeté loin devant lui. Dès qu'il en fut débarrassé, Black se mit à tourner autour d'Alec, qui eut beaucoup de mal à le retenir. Henry alla ramasser la selle et revint vers le cheval.

« Eh bien ! grommela-t-il entre ses dents. Ça ne va pas être commode ! Attention, petit, je recommence ! Tiens-le fort ! »

Le second essai fut identique au premier : à peine Black eut-il la selle sur le dos qu'il l'envoya voler à cinq mètres.

« Pas question de saisir la sangle ! » dit Henry, en allant de nouveau la ramasser.

Pendant un quart d'heure, ils renouvelèrent en vain leurs tentatives, qui ne tardèrent pas à les fatiguer. Et, cependant, l'étalon ne manifestait pas autant de nervosité qu'Alec l'avait craint.

« Il ne veut pas se laisser faire, voilà tout ! dit Alec.

— Si seulement je pouvais trouver un moyen de passer les contre-sanglons dans les boucles ! » murmura Henry.

Alec réfléchit un instant, puis il répliqua :

« Peut-être qu'on pourrait essayer autre chose. Si nous rallongions les contre-sanglons avec des cordes, je tiendrais la selle au-dessus du dos de Black, sans la poser, et tu passerais les cordes dans les boucles de la sangle. Comme ça, au moment où je poserais la selle, tu n'aurais plus qu'à tirer sur les cordes, et les courroies passeraient dans les boucles... si tu as le temps de le faire.

— Ça se peut ! dit Henry. En tout cas, nous ne risquons rien d'essayer ! »

Il s'en alla à l'écurie chercher de la grosse ficelle et s'appliqua à la fixer le mieux possible aux contre-sanglons, pendant que son ami promenait tranquillement le cheval.

Quand tout fut prêt, Alec vint se placer à côté de Black, qu'il tint seulement par sa longe. Il flatta longuement l'animal, qui ne bougea pas ; puis il saisit la selle qu'Henry lui remit et l'éleva au-dessus du pur-sang ; Henry, passant de l'autre côté, tendit la main sous le ventre de l'étalon et saisit la sangle, dans les boucles de laquelle il passa les bouts de cordes prolongeant les contre-sanglons.

« Prêt ? demanda Alec.

— O.K. ! murmura Henry.

— Serre ! » dit Alec, en posant la selle sur le dos de Black.

Cette fois, l'étalon ne rua pas ; il se cabra tout droit sur ses postérieurs. Alec fit un bond de côté et laissa glisser la longe entre ses doigts. Henry, restant tout près de l'animal, ne lâcha pas prise et réussit à boucler deux contre-sanglons. Alec continua à retenir Black jusqu'à ce que son ami eût fini de serrer la sangle.

« Ça y est ! s'écria joyeusement Henry en se jetant à son tour de côté. Maintenant, lâche-le et écarte-toi de lui ! »

L'étalon, libre de ses mouvements, exécuta une série de cabrioles incroyables, puis partit à plein galop dans le champ, n'interrompant sa course, de temps à autre, que pour se cabrer et ruer de toutes ses forces. Il fit des efforts désespérés pour se débarrasser de la selle, sous les yeux fascinés des deux amis. Tout à coup, il pointa plus droit que jamais et se renversa en arrière ; sa grande masse s'écroula sur le sol, brisant net l'armature de la selle.

« Elle n'aura pas duré longtemps ! dit Alec.

— Aucune importance, pourvu qu'elle tienne encore sur son dos ! » répliqua Henry.

Quand l'étalon se releva, la selle, cassée et déformée, restait en place. Une course folle commença alors autour du pré ; sans arrêt, Black tourna, secouant la tête et roulant des yeux furieux. Quand il passait près de son maître, il semblait ne pas entendre ses appels ; une seule fois, il s'arrêta, le regarda un instant, pointa, puis repartit de plus belle.

Au bout d'une demi-heure de ce manège, il fut en sueur, et, sur un nouveau coup de sifflet d'Alec, il finit par s'arrêter, à une dizaine de mètres du garçon.

« Eh bien, mon vieux ! lui dit gaiement Alec, en s'avançant vers lui à pas lents. C'est donc si désagréable que ça, une selle ? »

Black fit demi-tour, mais, au lieu de s'en aller, il se mit à tourner au pas autour de son maître ; puis il s'arrêta et le regarda fièrement, sans bouger. Alec tira quelques morceaux de sucre de sa poche et, s'approchant, les lui tendit sur sa paume. L'étalon fit, lui aussi, quelques pas pour prendre le sucre et se laissa caresser.

« C'est une habitude à prendre, tu verras ! lui dit Alec. Bientôt, tu n'y feras même plus attention ! »

La selle était certes très abîmée, mais encore utilisable.

« Promène-le en main ! » dit Henry.

Alec traversa le pré à plusieurs reprises, laissant son cheval trotter au bout de la longe et faire de temps en temps de folles cabrioles. Puis il le ramena vers Henry et déclara :

« Ça n'a pas l'air d'aller trop mal, maintenant !

— Alors, monte dessus et on verra bien !

— O.K. ! Fais-moi la courte échelle ! »

Henry lui saisit vivement le pied et, d'un bond, le garçon fut en selle ; mais il n'y resta pas une seconde, car instantanément il se vit catapulté, comme jadis dans l'île, quand il avait, pour la première fois, essayé de monter Black. Il décrivit une grande trajectoire, et, repliant ses jambes sous lui, il put se mettre en boule pour amortir un peu la rudesse de sa chute. Néanmoins, il resta un long moment étendu sans bouger sur le sol, quelque peu hébété et meurtri. Henry, inquiet, vint en courant s'agenouiller près de lui.

« Tu t'es fait mal, petit ?

— Je ne crois pas... Mais je suis un peu abruti ! »

Henry passa la main avec sollicitude sur tout le corps de son ami.

« Tâche de te lever, maintenant ! » dit-il.

Aidé du vieux jockey, Alec se redressa, vacilla un peu sur ses jambes, puis retrouva progressivement son équilibre.

Black, immobile à quelques pas de là, le regarda puis s'approcha et frotta son nez contre lui, demandant du sucre.

« C'est comme dans l'île, pas vrai, mon vieux ? s'écria Alec en riant. Seulement, là-bas, je n'avais pas de sucre à te donner, pour te remercier de m'avoir flanqué par terre !... Dis-moi, Henry, pourquoi

est-ce qu'il se débarrasse de moi quand il a une selle sur le dos, alors qu'autrement il est content que je le monte ?

— On ne peut pas expliquer cela, petit ! On ne sait jamais pourquoi ils font ces choses-là !... Il n'a pas encore pris l'habitude de la selle, et je me demande même s'il s'est rendu compte que tu étais sur son dos. Il a simplement senti un poids supplémentaire. Cette fois, parle-lui comme tu en as l'habitude, et tâche de lui faire comprendre que tu vas le monter. Fais-lui sentir tes bras et jambes, comme lorsque tu le montais sans selle.

— Compris, Henry ! Allons-y ! »

Il prit le licol à deux mains, approcha son visage de la tête de Black et le regarda droit dans les yeux.

« Là, doucement, mon grand. Ne fais pas le fou, maintenant ! »

L'étalon secoua si fort la tête qu'il arracha presque le garçon de terre.

Alec tout en le calmant de la voix se prépara à sauter en selle en se tenant fermement à la crinière. De nouveau, Henry lui fit un marche-pied de



ses deux mains croisées, et il enfourcha en souplesse sa monture. Black ne rua pas, mais se cabra aussitôt. Alec, cramponné d'une main au licol, de l'autre à la crinière, ne lâcha pas prise. Dès qu'il eut reposé ses antérieurs à terre, l'étalon prit le galop. Alec, penché contre l'encolure, continua à lui parler en faisant de nombreux tours de pré, et bientôt il se rendit compte qu'il reprenait petit à petit le contrôle de son cheval. Il s'assit dans sa selle et tira sur la crinière en criant :

« Ho, là !... Doucement, maintenant. Ho, là ! là... »

Black ralentit progressivement l'allure, passa au trot, puis au pas, et se laissa conduire vers Henry.

« C'est parfait, Alec ! dit le vieux jockey en saisissant le licol. Et maintenant, on va le brider, sans perdre un instant !

— Tu ne trouves pas qu'il est fatigué ?

— Bien sûr que si, et c'est justement pour cela qu'il faut en profiter ! D'ailleurs, je ne crois pas qu'il fera des difficultés comme pour la selle. C'est un mors de filet, trois fois rien, et ça ne le changera guère de son licol !

— C'est toi qui commandes, Henry, et j'obéis ! Comment allons-nous faire ?

— Reste en selle. Moi, je vais lui ouvrir la bouche pour lui passer le mors, et toi tu mettras la bride par-dessus le licol, voilà tout !

— O.K. ! » dit Alec.

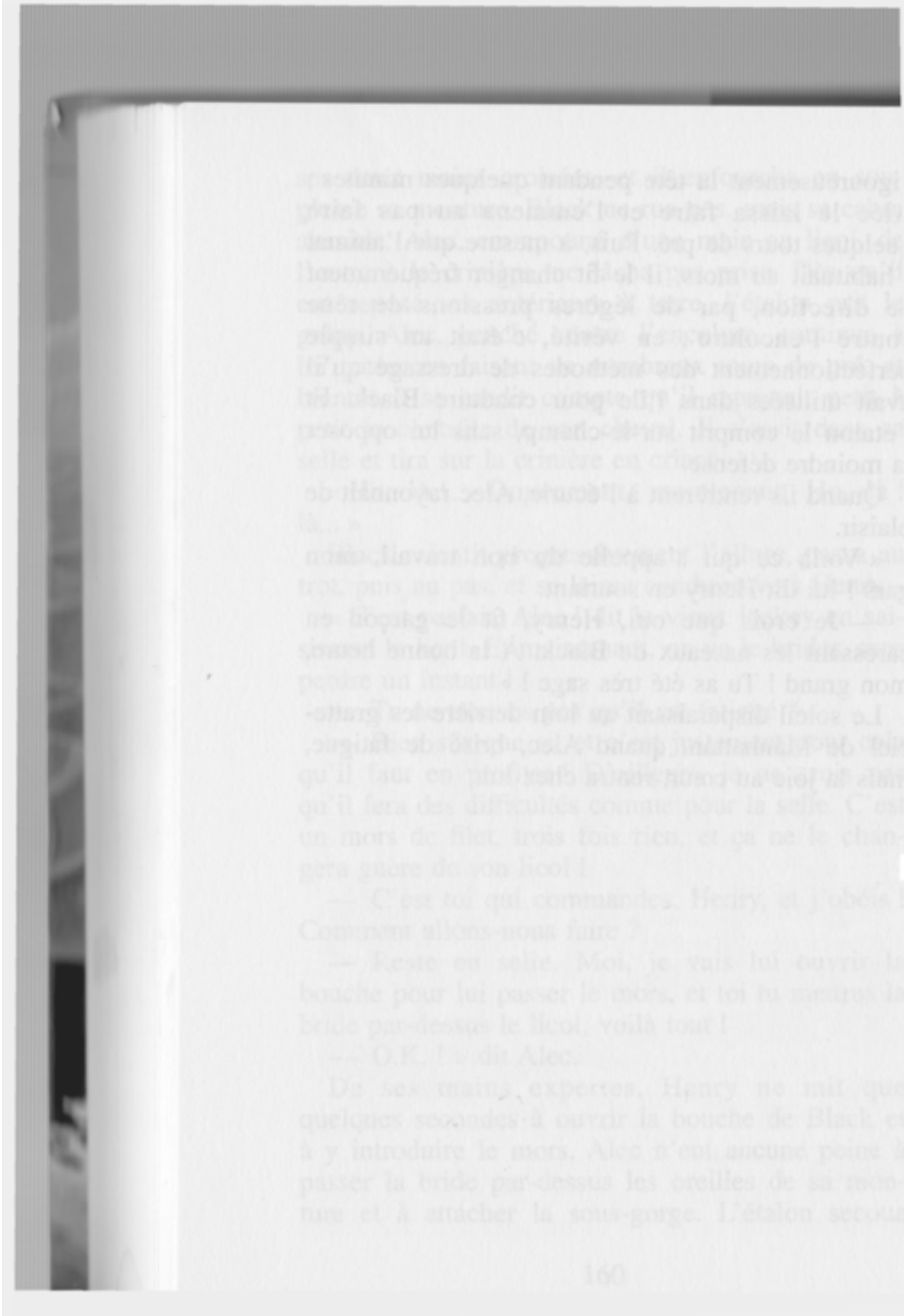
De ses mains expertes, Henry ne mit que quelques secondes à ouvrir la bouche de Black et à y introduire le mors. Alec n'eut aucune peine à passer la bride par-dessus les oreilles de sa monture et à attacher la sous-gorge. L'étalon secoua vigoureusement la tête pendant quelques minutes ; Alec le laissa faire et l'emmena au pas faire quelques tours de pré. Puis, à mesure que l'animal s'habitua au mors, il le fit changer fréquemment de direction, par de légères pressions de rêne contre l'encolure ; en vérité, c'était un simple perfectionnement des méthodes de dressage qu'il avait utilisées dans l'île pour conduire Black. Et l'étalon le comprit sur-le-champ, sans lui opposer la moindre défense.

Quand ils rentrèrent à l'écurie, Alec rayonnait de plaisir.

« Voilà ce qui s'appelle du bon travail, mon gars ! lui dit Henry en souriant.

— Je crois que oui, Henry, fit le garçon en caressant les naseaux de Black. A la bonne heure, mon grand ! Tu as été très sage ! »

Le soleil disparaissait au loin derrière les gratte-ciel de Manhattan, quand Alec, brisé de fatigue, mais la joie au cœur, rentra chez lui.



*Chapitre 13333333333333333333*

## Entraînement nocturne

Avant de refermer la porte de la maison endormie, Alec jeta un coup d'œil à sa montre ; elle marquait une heure du matin. Depuis quinze jours, le dressage de Black à la selle et à la bride se poursuivait de façon satisfaisante. La nuit était très claire, car la lune luisait haut dans le ciel fourmillant d'étoiles ; une tiède brise printanière agitait doucement les jeunes feuillages, dont le bruissement troublait seul le silence de la nuit.

Alec trouva Henry adossé à un van qui stationnait dans la cour des communs.

« Tout est prêt ? lui demanda-t-il à voix basse.

— O.K. ! » murmura le vieux jockey, d'une voix tranquille.

Il ouvrit sans bruit la porte de l'écurie.

« N'allume pas l'électricité ! » ajouta-t-il, en précédant son jeune compagnon dans le local.

Dès qu'il les entendit approcher Black hennit, aussitôt imité par Napoléon, qui passa sa tête au-dessus du bat-flanc.

« Chut ! firent d'une même voix Alec et Henry.

— Calme-les, petit ! dit Henry. Moi, je vais chercher le harnachement.

— Là, doucement ! murmura Alec, en caressant tour à tour les naseaux des deux compagnons. Il ne faut pas faire de bruit, sans ça, vous allez réveiller tout le quartier ! »

La lune éclairait si bien l'écurie qu'aucune lampe n'était nécessaire. Les deux bêtes, calmées, frottèrent leur tête contre les épaules du garçon. Henry revint, portant la selle et la bride.

« Vas-y maintenant, Alec ! Sors-le du box ! » dit-il.

Depuis qu'il s'était habitué à la sangle, le pur-sang passait la nuit revêtu d'une couverture. Alec ne la retira pas et mena son cheval jusqu'à la porte de l'écurie. Le martèlement des sabots sur les dalles résonna si fort dans le silence ambiant qu'Henry, levant la main, déclara :

« Doucement, doucement, Alec ! Tâche de le faire tenir tranquille, sans ça on va réveiller la patronne !

— Je fais ce que je peux, Henry ! Mais il est assez nerveux. C'est sans doute parce qu'il n'est pas habitué à sortir en pleine nuit ! »

Au moment de sortir dans la cour, l'étalon tourna la tête vers Napoléon et hennit. Henry referma la porte, mais aussitôt le vieux cheval de trait se mit à hennir, lui aussi, plus fort qu'il ne l'avait jamais fait.

« Tonnerre de chien ! gronda Henry, qui rentra précipitamment dans l'écurie. Jamais nous n'arriverons à partir d'ici sans réveiller quelqu'un. »

Black leva la tête, dressa les oreilles et répondit à l'appel de son compagnon par un hennissement retentissant. Alec réfléchit un instant et appela Henry à mi-voix.

« Oui ?... répliqua son ami.

— J'ai une idée. Pourquoi ne pas emmener aussi Napo ? Il y a bien place pour eux deux dans le van. J'ai l'impression que ça rendra Black beaucoup plus tranquille et facile à manier. »

Henry, songeur, examina l'étalon, dont la nervosité ne diminuait pas.

« O.K. ! dit-il. Ça vaut la peine d'essayer, en tout cas ! »

Peu après, il fit sortir le vieux cheval et l'amena près de l'étalon, qui hennit de nouveau, mais plus doucement. Dès lors, Alec n'eut aucune difficulté à faire monter Black dans le van, où Napoléon le rejoignit un instant plus tard.

« Eh bien ! grommela Henry. Il s'agit maintenant de nous dépêcher, car je dois ramener le camion à mon camarade avant six heures, et il faudra que Napo soit de retour ici à la même heure pour ne pas retarder Tony dans son travail !

— Il n'est qu'une heure et demie ! dit Alec.

— Oui. On nous attend là-bas vers deux heures. »

Les deux amis prirent place dans la cabine, et Henry démarra doucement. Ils roulèrent une demi-heure à travers les rues désertes et s'arrêtèrent enfin devant une haute grille en fer forgé portant à son sommet l'inscription : Belmont.

Henry donna deux petits coups de klaxon, et, après une brève attente, Alec aperçut, derrière la grille, une tête à cheveux blancs. Deux mains saisirent les barreaux, puis une voix aiguë et un peu chevrotante cria :

« C'est toi, Henry ? »

L'interpellé passa la tête à la portière et répliqua :

« Oui, Jake, c'est moi ! Tout va bien ?

— Je t'attendais ! »

Il y eut un grincement de clef, de serrure et de gonds, puis la grille s'ouvrit. Henry remit le van en marche et, sans s'arrêter, s'engagea dans une allée d'entrée qu'il semblait bien connaître.

« Qui était-ce ? lui demanda Alec.

— Ça, répondit Henry en souriant, c'est Jake, un de mes plus vieux copains. En fait, c'est lui qui m'a appris à monter. Tout gamin, j'adorais les chevaux, mais je n'avais jamais réussi à en monter un seul. J'avais ton âge, à peu près ; je venais le matin, de bonne heure, assister à l'entraînement et je rêvais du jour où je pourrais, moi aussi, monter un pur-sang. A cette époque-là, Jake encore jeune, était déjà devenu un jockey célèbre, et représentait pour moi une espèce de dieu, comme pour tous les gosses, d'ailleurs. Bref, il m'a formé, sans doute parce qu'il ne pouvait pas se débarrasser de moi. En tout cas, c'est lui qui m'a appris à peu près tout ce que je sais, et, si j'ai eu du succès, c'est à lui que je le dois. Par la suite, il est devenu entraîneur, lui aussi, et maintenant il est, comme on dit, à la retraite. »

Il s'interrompit pour prendre avec soin un virage à angle aigu, puis reprit :

« Vois-tu, Alec, on aime les chevaux comme on aime la mer. Tu en feras l'expérience toi-même. Du jour où tu es habitué à eux, où tu as appris à les connaître et à les aimer, tu ne peux plus t'en passer. C'est comme ça pour Jake, c'est comme ça pour moi. Il est maintenant concierge du champ de courses et il s'en contente. D'un bout de l'année à l'autre, il y a des chevaux qui viennent ici galoper à l'entraînement ; et bientôt la saison des courses va reprendre ; alors, il est ravi !

— Tu es sûr que personne ne peut nous voir, Henry ?

— Tout à fait sûr. Les chevaux à l'entraînement viennent travailler beaucoup plus tard. »

Henry vint ranger son véhicule le long d'une rampe de débarquement. Les deux amis sautèrent à terre et ouvrirent le van. Les chevaux hennirent gaiement, et l'étalon, dans sa hâte de sortir, cassa la longe qui l'attachait au camion.

« Allons, Black, ne commence pas à faire le fou ! » dit Alec en le conduisant par le licol sur la rampe de déchargement.

Henry fit à son tour descendre Napoléon et déclara :

« Je crois vraiment que tu as eu une riche idée, fiston, en pensant à emmener le vieux Napo ! Il va falloir le mettre à proximité de la piste, pour que Black continue à le voir, de loin ! Promène ton cheval, petit ! Il faut qu'il se déraille un peu les jambes ! »

Alec emmena l'étalon faire un tour au clair de lune, le long de la piste, puis revint vers le van. Il reconnut alors à distance la voix cassée du petit homme à cheveux blancs qui avait ouvert la grille et qui disait à Henry :

« Tu te paies ma tête, dis donc ! Tu ne vas pas prétendre que c'est pour cette vieille haridelle que je risque en ce moment de me faire flanquer à la porte !

— Eh, eh ! rétorqua Henry en riant. Ne juge pas trop vite, Jake ! Attends un peu de le voir courir, ce vieux démon !

— Fumiste, va ! s'écria Jake. Ce n'est pas à moi qu'il faut en raconter ! Tout ce qu'il peut faire, ton crack, c'est le tour de la piste au pas ! »

Alec ne put s'empêcher d'éclater de rire et Jake, l'entendant, se retourna. Quand le vieux gardien vit arriver Black, il resta bouche bée d'admiration. Il tourna à pas lents autour de lui, l'examinant dans ses moindres détails. L'étalon esquissa une courbette, mais Alec eut tôt fait de le calmer. Un long silence suivit, puis Henry demanda :

« Eh bien, Jake, qu'est-ce que tu en penses ?

— Tu ne t'es pas trompé, Henry, fit l'ancien jockey en levant les yeux vers son ami. Tu as là un cheval de premier ordre.

— Il vaut la peine que tu risques de perdre ta place, en nous donnant le moyen de le faire travailler ?

— Il la vaut, sans aucun doute ! répliqua Jake sans hésiter. Je n'en ai jamais vu de pareil... depuis Chang.

— C'est ce que j'ai dit à Alec !... Jake, permets-moi de te présenter le propriétaire de cet étalon noir, Alec Ramsay... Alec, je te présente mon vieil ami Jake !

— Enchanté de faire ta connaissance, mon garçon ! dit Jake.

— C'est moi qui suis ravi, monsieur, répondit Alec. C'est rudement chic de nous laisser venir ici ! Henry et moi, nous vous en sommes infiniment reconnaissants !

— Oh ! il n'y a pas de quoi, petit ! Henry connaît mon point faible. Quand il m'a dit que tu possédais un crack, il fallait que je m'en rende compte moi-même.

— Tu ne changeras jamais, Jake, dit Henry en riant aux éclats.

— Pas plus que toi !... Il n'y a pas de danger ! »

La brise fraîchit et Black se mit à piaffer nerveusement.

« Je crois qu'il a envie de travailler, dit Alec.

— D'accord ! Je vais chercher la selle, répondit Henry. Toi, Jake, reste là, et tu verras la plus formidable machine à galoper qui ait jamais existé !

— Ne t'en fais pas ! Je ne suis pas près de m'en aller, rétorqua Jake. Viens, petit ! dit-il à Alec. On va le conduire près de la barrière de la piste. »

Quelques minutes plus tard, Henry, les ayant rejoints, posa la selle sur le dos de Black, qui fit quelques cabrioles et se cabra un peu quand on le sangla. Puis Alec et Jake lui mirent la bride sans

difficulté.

« Nous voilà prêts ! s'écria Henry. Maintenant, comprends-moi bien, Alec ! Pour ce soir, ce qu'il faut, c'est qu'il s'habitue au terrain, à la piste. Avec cette lune-là, je crois que ni lui ni toi vous n'aurez de peine à y voir clair. Tâche de le retenir au début, autant que tu le pourras. Ne le laisse filer qu'une fois entré dans la dernière ligne droite. A ce moment-là, si tu sens que tout va bien, laisse-le marcher bon train pendant quelques centaines de mètres. Bon sang ! Il y a longtemps que j'attendais ça ! Avant de prendre le départ d'ici, fais-lui faire au pas deux ou trois cents mètres et reviens de même. Compris ?

— Entendu ! » dit Alec.

Jake prit position contre la lice, et tira de sa poche un gros chronomètre en argent. Henry mit son jeune ami en selle et ajusta les étriers. Alec, assis dans sa selle, avait les genoux si haut placés qu'il aurait pu les toucher avec son menton. Les leçons d'Henry portaient leur fruit et la position du garçon était digne d'un vétéran des courses. L'étalon, nerveux, semblait se rendre compte qu'un grand moment de sa carrière était arrivé. Henry, saisissant une des rênes, le conduisit sur la piste, puis le lâcha.

« O.K., petit ! dit-il. Un peu de pas d'abord ! »

Black s'en fut d'un bon pas sur le gazon moelleux, la tête bien droite, mais regardant de tous côtés. Alec se pencha un peu, tout en restant dans sa selle, et lui flatta l'encolure.

« Va doucement, mon grand, et ne t'en fais pas ! » murmura-t-il.

L'étalon voulait prendre le galop et Alec avait besoin de toute sa force pour le retenir. Arrivé au premier tournant, il fit demi-tour et revint au pas. La nuit était douce et Alec, ayant déjà chaud, ôta son chandail, qu'il jeta à Henry. Puis il fit faire demi-tour à Black, baissa les mains, prit appui sur l'encolure et, se dressant sur ses étriers, se pencha en avant.

« Maintenant, vas-y, Black ! » dit-il.

L'étalon pointa légèrement, puis bondit en avant. La chemise blanche d'Alec se détachait sur la robe noire du cheval et dans la pénombre de la nuit. Black, très à l'aise, fila sur la piste et ses gigantesques foulées dévorèrent l'espace. Alec le retint autant qu'il put ; le buste horizontal et la tête collée contre l'encolure de sa monture, il cligna les yeux pour que le vent ne le fit pas pleurer.

Il prit à la corde le premier tournant et entra dans la ligne droite située dans le fond du champ de courses. Il restait maître de son cheval, le retenant à pleins bras, et pourtant, même dans l'île, il n'avait jamais galopé à une telle allure. Visiblement, Black était enchanté et faisait de grands efforts pour se libérer des mains qui l'empêchaient d'allonger son encolure.

À mi-chemin de cette ligne droite, il parvint à prendre le mors aux dents et Alec se rendit compte qu'il n'en était plus maître. Une fois de plus, le pur-sang redevint un animal sauvage galopant librement, et ce fut en vain que, de toutes ses forces, Alec tira sur les rênes. Le galop de l'étalon se fit

de plus en plus rapide, si bien qu'Alec se trouva bientôt incapable de voir, et le vent soufflait si fort que sa chemise commença à se déchirer.

Dans le second tournant, le garçon vacilla un peu et, instinctivement, s'accrocha à la crinière de sa monture pour ne pas perdre l'équilibre. Comme un ouragan, Black entra dans la ligne droite de l'arrivée et passa comme une flèche, dans un bruit de tonnerre, devant Henry et Jake. Loin de s'arrêter au bout de cette longue ligne, il continua sa course pour un second tour de piste et l'effectua de bout en bout sans esquisser le moindre ralentissement. Alec, à demi inconscient, essaya de réfléchir au moyen d'arrêter son cheval ; mais, en tirant sur les rênes, il eut l'impression qu'elles étaient fixées à une barre d'acier.

Ils passèrent ainsi, comme le vent, pour la

ÉÉÉ**MÉÉÉÉÉHMIÉMMÈÈMIÈÈÉÉIÈHÉÈÈÈMIÈÈMÈHIIHI^^H**

deuxième fois, devant Jake et Henry, et l'étalon, sans paraître le moins du monde fatigué entama son troisième tour de piste. Ce ne fut qu'au milieu de la ligne droite extérieure qu'Alec le sentit ralentir un peu. Aussitôt, il se mit à lui parler et à caresser son encolure. Dès lors, Black réduisit progressivement son allure et quand, pour la troisième fois, il passa devant les deux vieux jockeys abasourdis, Alec en était redevenu à peu près maître. Néanmoins, ils parcoururent encore toute la ligne d'arrivée, et l'extraordinaire animal ne consentit à s'arrêter qu'après avoir, pour la quatrième fois, entamé un tour de piste.

**T**

Alec lui fit faire demi-tour. Black hennit et secoua la tête ; il soufflait très fort et tout son corps était blanc d'écume. Il revint d'un pas vif et léger vers Henry, qui courut à sa rencontre, suivi de Jake. Alec, très fatigué, se laissa glisser à terre, tandis que son ami prenait en main les rênes : elles étaient poisseuses et couvertes de sang. Henry tendit les rênes à Jake et passa un bras autour de l'épaule du garçon pour le soutenir.

« T'en fais pas, petit ! lui dit-il.

— Oh, ça va très bien ! répondit Alec. Seulement, je suis un peu abruti...

— Après une course pareille, il y a de quoi !

— Personne ne pourra jamais tenir ce cheval, déclara Jake. Une fois qu'il a pris le mors aux dents, la seule solution est de rester dessus et d'attendre qu'il se fatigue, comme tu l'as fait, petit !

— J'arriverai à le tenir... un de ces jours », déclara Alec d'un ton catégorique.

Il se sentait déjà mieux, ses forces lui revenaient et le sol commençait à redevenir stable. L'étalon tourna la tête vers lui en dressant ses oreilles, et il hennit doucement, en frottant son nez contre l'épaule du garçon. Alec, qui venait d'envelopper sa main d'un mouchoir, lui caressa le museau.

« Nous ne pouvons vraiment pas lui en vouloir, Henry ! dit-il. C'est la première fois depuis très, très longtemps, qu'il peut s'amuser librement. Tout ce que j'ai à apprendre, c'est à rester sur son dos, à ne pas le gêner, et à m'amuser autant que lui ! Voilà...

— Eh oui ! s'écria Jake. Comme tu dis ! Voilà... »

Ils quittèrent la piste, dont Jake referma la barrière, tandis qu'Alec menait l'étalon vers le van, auquel Napoléon était demeuré attaché. Les deux chevaux se frottèrent l'un contre l'autre, tout heureux de se retrouver.

« Regarde-moi ça, Jake ! dit Henry. N'est-ce pas impayable ? Mais dis-moi, es-tu de mon avis, maintenant, et crois-tu comme moi qu'il n'y a pas, dans tout le pays, un seul cheval de cette classe ?

— Entièrement d'accord ! répondit Jake. J'ai pu chronométrer son deuxième tour de piste. Jamais un cheval n'a couru ici à un train pareil ; il s'en faut de beaucoup. Les deux meilleurs chevaux de plat des États-Unis, Sun Raider et Cyclone, lui tiendraient tête, bien entendu, mais, s'il consentait à courir avec eux, je suis sûr qu'il les battrait.

— Pourquoi dites-vous : s'il consentait à courir ? demanda Alec.

— Parce que si jamais il se trouvait sur un champ de courses avec ces deux chevaux-là, il n'y aurait pas de course, petit ! Il y aurait une bataille.

Ton cheval commencerait par les attaquer, au lieu de courir. C'est un animal sauvage que tu as là, mon garçon. Où donc l'as-tu trouvé ? »

Alec interrogea Henry des yeux, et, sur un signe de tête affirmatif, raconta brièvement son aventure.

« Ça, par exemple, murmura Jake, quand il eut entendu l'étonnant récit, elle n'est pas banale, ton histoire ! Mais ce n'est pas tout ça, Henry ! Qu'est-ce que tu sais de ses origines ? Sans papiers, tu ne pourras jamais le faire courir, tu le sais bien !

— Naturellement, répliqua Henry. Nous attendons une réponse d'Arabie, et nous espérons que, là-bas, il a été enregistré comme pur-sang arabe.

Mais je ne te cache pas que je suis pessimiste, car voilà longtemps que j'ai écrit et je crains fort, qu'ils n'aient rien trouvé.

— Si tu veux mon avis, mon vieux, dit Jake après avoir longuement réfléchi, ce cheval est né sauvage et n'a jamais été enregistré dans un "studbook" !

— Je crains fort que tu aies raison, Jake, dit Henry. Mais on ne sait jamais ce qui peut arriver.

En tout cas, ce qui est possible, c'est de le faire courir contre la montre et de lui faire battre des records. A ce moment-là, il faudra bien qu'on fasse attention à lui !

— Ton idée n'est pas mauvaise. En ce qui me concerne, je connais une foule de gens qui paieraient cher pour voir ce que j'ai vu ce soir ! »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, Alec promenait son cheval au pas, pour le sécher. Puis on fit monter les deux bêtes dans le van et les associés prirent congé de Jake.

« Nous ne viendrons pas demain, dit Henry. Il faut que le petit se repose. Mais, si tu veux bien, rendez-vous après-demain, comme cette nuit, à deux heures du matin.

— D'accord, fit Jake. Je serai à la grille ! »

Alec, installé dans la cabine à côté d'Henry,

regarda sa montre :

« Trois heures et demie ! dit-il. J'espère que mes parents ne se sont aperçus de rien !

— Et ma femme ! grommela Henry. Si jamais

elle a découvert que je suis sorti, quelle discussion

je vais avoir !

— Ah ! vraiment ? s'écria Jake, qui, debout sur le marchepied, passa sa tête blanche par la portière. Alors ça continue, à ce que je comprends ? C'est toujours elle qui porte la culotte !

— Non, fit Henry, sèchement. Tout de même

pas ! Mais elle en a assez des chevaux et des

courses, et elle compte bien que je ne m'en occuperai plus jamais.

— Ça prouve simplement que, malgré les années, elle ne te connaît pas encore, pas vrai, mon vieux ? Tu es comme moi, je le sais bien ! Tant qu'il te restera un souffle de vie dans le corps, tu auras besoin de passer ton temps au milieu des chevaux, et rien au monde ne te retiendra loin d'eux ! »

Le van roula doucement jusqu'à la grille d'entrée ; là, Jake descendit du marchepied et ouvrit le portail. Ils se dirent au revoir et Henry prit le chemin du retour.

« Eh bien, fiston, dit-il, tu as eu plus de mal que nous ne le pensions tous les deux, pas vrai ?

— Je le reconnais, Henry, répondit Alec. Mais,

tu verras, la prochaine fois, je m'en tirerai mieux ! »

Il se pelotonna dans le coin de la banquette et appuya sa tête au dossier.

« Fatigué ? demanda Henry.

— Un peu ! fit le garçon en bâillant. J'avais pourtant fait un somme cet après-midi. Maman n'en revenait pas ! Elle m'a dit que c'était la première fois qu'elle me voyait dormir l'après-midi, depuis que j'avais quatre ans !

— M'est avis que tu feras bien de garder cette bonne habitude, Alec, tant que nous entraînerons Black la nuit. Je me suis entendu avec Jake pour que nous venions trois fois par semaine. Il faut profiter de ce que la saison d'entraînement n'est pas encore officiellement commencée, tu comprends ! Après, il y aura trop de chevaux et trop d'étrangers sur la piste, même la nuit, et nous ne pourrons plus risquer d'y mener Black, d'abord à cause des incidents, ensuite parce que je veux que personne, sauf Jake, ne le voie avant le jour où il courra.

— Si jamais il court ! murmura Alec d'une voix sombre. S'il avait été enregistré, nous aurions eu une réponse !

— On ne sait jamais, mon petit ! Dans les bureaux, on est souvent lent à donner les renseignements, et ils ont peut-être autre chose à faire que de nous écrire.

— Ça se peut ! fit Alec d'un ton las, en ramenant sous lui ses jambes. En tout cas, je t'assure que c'est rudement passionnant de monter Black sur un champ de courses, comme je l'ai fait cette nuit !

— Je m'en doute ! Ce n'est pas pour te flatter, mon gars, mais Black et toi vous avez, pour votre première sortie, fait du bon travail ! Pense un peu : vous avez pulvérisé le record de vitesse du tour de piste ! »

Un quart d'heure plus tard, ils arrivèrent à l'écurie. Alec conduisit Black dans son box et Henry, après avoir mené Napoléon dans le sien, vint aider son ami à frictionner vigoureusement l'étalon. Quand ils eurent achevé de le panser, de lui donner à boire et de refaire sa litière, ils éteignirent la lumière et fermèrent l'écurie : jamais les chevaux n'avaient été si calmes.

« Bonne nuit, Henry, dit Alec. À tout à l'heure, et merci tellement !

— Bonne nuit, petit, et repose-toi bien ! »

Alec trouva sa demeure silencieuse et plongée

dans l'obscurité. Il referma sans bruit la porte et monta l'escalier sur la pointe des pieds. En passant devant la chambre de ses parents, il entendit son père qui ronflait un peu. Arrivé dans la sienne, il était si fatigué qu'il eut de la peine à se déshabiller ; il avait mal partout...

Quelques heures plus tard, son réveille-matin le fit sursauter. Dans un demi-sommeil, il tendit la main pour l'arrêter. Mais, en appuyant sur le mécanisme, il ressentit une si vive douleur que, du coup, il se réveilla pour de bon. S'asseyant dans son lit, il regarda fixement le mouchoir ensanglanté qui enveloppait sa main, puis il laissa retomber sa tête sur l'oreiller. Ainsi donc ce n'avait pas été un rêve ! Il avait vraiment monté Black sur le champ de courses ! Il jeta un coup d'œil sur la chaise où étaient accrochés ses vêtements ; sur un des bras, sa chemise pendait, sa chemise en loques !...

D'un coup de pied il rejeta ses couvertures, et se leva péniblement ; tout son corps était endolori de courbatures. Il fit un paquet de sa chemise perdue, bien décidé à la jeter pour que sa mère ne pût la voir. Puis il passa dans la salle de bains, procéda à une grande toilette et pansa sa main. La teinture d'iode lui fit faire la grimace, mais qu'importait ce léger mal ? Il avait la tête en feu et le cœur plein de fièvre. En cette nuit mémorable, son existence avait repris le caractère aventureux et passionnant qu'il aimait...

*Chapitre 144444444444444444*

## Cyclone et Sun Raider

Le surlendemain, dans la nuit, Alec monta de nouveau Black, au champ de courses. Dès qu'il se retrouva sur la piste, où son maître le promena au pas avant de le faire galoper, l'étalon, impatient de prendre le départ, tira fortement sur les rênes. Henry et Jake, accoudés à la lice, le regardaient avec une attention passionnée, et Napoléon, attaché à côté d'eux, ne paraissait pas moins intéressé qu'eux.

Fort de l'expérience précédente, Alec portait un chandail ajusté qui moulait son torse ; il avait mis de gros gants sur ses mains meurtries et enfoncé sur sa tête la toque verte d'Henry, pour empêcher ses cheveux de le gêner. De temps à autre, l'étalon, cherchant à se libérer, pointait et tentait de prendre le galop. Mais les deux mains d'Alec, posées très bas sur l'encolure, de chaque côté du garrot, maintenaient les rênes tendues à l'extrême et empêchaient le pur-sang d'allonger le cou. Le cavalier n'était d'ailleurs pas moins impatient que sa monture de se lancer à toute allure sur la piste ;

son cœur battait très fort à l'idée que, dans quelques minutes, il sentirait vibrer sous lui cette formidable machine à galoper, tandis que le vent fouetterait son visage.

Soudain, il laissa glisser les rênes entre ses doigts et l'étalon bondit. En quelques puissantes foulées, il trouva sa cadence et accéléra progressivement ; son allure devint bientôt si rapide qu'Alec ne distingua plus le paysage ; seule la lice blanche bordant la piste lui servit désormais de guide, et il n'essaya pas de retenir son cheval.

« Vas-y, mon vieux, amuse-toi ! » cria-t-il sans que Black pût d'ailleurs l'entendre, tant le vent était violent.

Le premier tour de piste fut effectué avec autant d'aisance que l'avant-veille, et quand le crack passa comme un bolide devant Henry et Jake, ceux-ci bloquèrent d'un même geste leurs chronomètres. Ils confrontèrent leurs résultats et se regardèrent.

« Je n'aurais jamais cru ça possible ! » murmura Jake.

Quelques instants plus tard, Black, achevant son second tour de piste, déboucha du tournant sur la ligne d'arrivée.

« Regarde-moi cette foulée ! s'écria Jake. Quelle prodigieuse mécanique !

— Et regarde-moi ce gosse ! répliqua Henry. Crois-tu qu'il sait monter, le bougre ? »

Jake, appuyant son menton sur ses mains, reprit :

« Je n'aurais jamais cru qu'un cheval pouvait avoir une telle endurance, et Dieu sait que j'en ai vu courir !

— Oui. Mais rappelle-toi que c'est un arabe !

— Non, Henry ! Il n'est sûrement pas cent pour cent arabe. Il est beaucoup plus grand et plus rapide qu'un arabe. C'est un pur-sang, bien sûr, mais le sang qui coule dans ses veines est le produit de plusieurs races, crois-moi ! En tout cas, il est sauvage, et ce n'est que par attachement pour ce garçon qu'il reste en ce moment sur la piste ! »

Droit sur ses étriers, et le buste collé à l'encolure de Black, Alec avait l'impression de voler, et les larmes ruisselaient sans arrêt sur ses joues. Tout à coup, à la fin du second tour, il aperçut, en arrivant à hauteur de ses amis, la silhouette grise de Napoléon, qui venait d'entrer sur la piste, poursuivi par les deux vieux jockeys.

Or Black, qui avait également vu son camarade d'écurie, ralentit son allure. Jetant un coup d'œil en arrière, Alec aperçut Napoléon qui galopait vers lui, cherchant à rattraper l'étalon. Il tira sur ses rênes et Black ne fit aucune difficulté à passer bientôt au petit galop ; bien plus, avant même que son cavalier le lui demandât, il fit demi-tour et revint vers le vieux cheval de trait, qui s'époumonait courageusement sur la piste.

Quand ils eurent rejoint Napoléon, celui-ci leva la tête, et Black vint frotter ses naseaux contre ceux de son compagnon. Cependant, si essoufflé qu'il fût, le vétérinaire n'entendait pas en rester là ; il décida de profiter de l'occasion et, prenant le trot, il partit en direction du tournant, bien décidé à faire, lui aussi, un tour de piste.

L'étalon, pivotant sur ses postérieurs, le rejoignit en trois bonds, puis se mit au trot et continua tranquillement la promenade nocturne, réglant son allure sur celle de son vieil ami, qui faisait trois pas quand le pur-sang en faisait un. Ils parcoururent ainsi toute la ligne droite extérieure ; Napo regardait droit devant lui, tandis que Black secouait la tête en tous sens et s'amusait par moments à mordiller l'encolure de son compagnon. Dans le dernier tournant, le vieux cheval, à bout de souffle, passa au pas, mais ses yeux brillaient de plaisir. Alec, en rejoignant ses amis, sauta à terre et s'écria gaiement :

« Eh bien, nous avons deux cracks, maintenant !

— Je ne sais pas ce qui lui a pris ! dit Henry. Tout d'un coup, il a cassé sa longe et il a filé sur la piste, derrière Black ! »

Jake passa sa main sur le dos et la croupe de Napoléon et déclara :

« Je n'ai pas l'impression que cela lui ait fait du mal, au contraire ! »

Henry mit la couverture sur le dos de Black et répliqua :

« Tony se demandera probablement, tout à l'heure, pourquoi son cheval est si tranquille !

— Moi, dit Alec en riant, je crois au contraire qu'il sera beaucoup plus nerveux, et que Tony aura du mal à le tenir ! »

Jake jeta une autre couverture sur Napoléon.

« Il l'a bien méritée, lui aussi, dit-il.

— Promène-les donc tous les deux, Alec ! reprit Henry. Il faut qu'ils se sèchent un peu avant que nous repartions. »

Alec s'en fut sur la piste entre les deux chevaux, et prit plaisir à voir les efforts du vieux cheval pour dresser sa tête comme le faisait Black. Il imitait comiquement l'étalon, en levant haut ses pieds, voire en essayant de temps à autre de se cabrer.

Après un quart d'heure de marche, Alec ramena les deux bêtes au van, où Henry et Jake l'attendaient.

« Ah ! grommela Henry, quand je le vois galoper comme ce soir, je donnerais n'importe quoi pour pouvoir l'engager dans une grande course. Bon sang ! Quel spectacle ce serait !

— Mais dis-moi, Henry, fit Alec, tu ne perds pas tout espoir, tout de même ?

— Non, petit ! répliqua son ami d'un ton ferme. Parce que, même si je dois organiser moi-même une course, à mes frais, je le ferai ! Black courra, c'est moi qui te le dis ! »

Il y eut un silence, pendant lequel Henry alluma sa pipe. À la lueur de l'allumette, Alec remarqua l'expression volontaire de son ami, dont les mâchoires saillaient tandis qu'il tirait sur sa pipe. La brise emporta les volutes de fumée grise, puis Henry se tourna vers Jake.

« As-tu un conseil à nous donner à ce sujet, mon vieux ? demanda-t-il.

— Ma foi non ! répondit l'autre, après un instant de réflexion. Je crois que ton plan actuel est bon ; il faut le faire courir contre la montre et attendre la réponse à ta lettre.

— C'est bien ce que je pense, moi aussi ! dit Alec. Attendons. Mais je sens que Black a la classe des plus grands cracks, et d'une manière ou d'une autre, il faudra bien qu'un jour tout le monde s'en

aperçoive, qu'il soit ou non un pur-sang enregistré au "stud-book" ! »

Des semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles l'entraînement de Black fut poursuivi activement, mais sans qu'aucune réponse à la lettre d'Henry parvînt. Enfin, un soir qu'Alec procédait au pansage de Black, Henry fit irruption dans la cour, brandissant un papier.

« Voilà la lettre ! » s'écria-t-il, en déchirant fébrilement l'enveloppe.

Alec le vit parcourir le message et faire aussitôt une moue de désappointement. Henry tendit la lettre à son ami ; elle était brève et ne contenait que quelques lignes. Le garçon ne la lut même pas en entier, car la première phrase lui suffit. Elle disait :

+++++

***Nous avons le regret de vous informer que, malgré des recherches approfondies, nous n'avons trouvé, dans nos dossiers, aucune trace d'un cheval dont la description corresponde à celle que vous nous avez adressée...***

+++++

Alec rendit le document à Henry, qui le chiffonna dans sa main et le jeta nerveusement à terre.

Dans les jours qui suivirent, le malheureux garçon ne put cacher sa déception. Certes, il continua à prendre un intérêt passionné aux séances d'entraînement nocturne, mais un désir ardent croissait en lui de jour en jour, celui de faire courir Black contre les plus grands cracks de l'époque, contre des chevaux comme Sun Raider et Cyclone, dont les noms devenaient de plus en plus célèbres, d'un bout à l'autre des États-Unis.

Les journaux, la radio et la télévision abondaient en reportages sur ces deux grands champions et Alec n'en laissait échapper aucun, se passionnant pour tous ces récits. Les experts s'accordaient pour affirmer que Sun Raider et Cyclone étaient sans conteste les deux plus remarquables pur-sang qui eussent jamais galopé sur un champ de courses.

Sun Raider, champion de la côte du Pacifique, gagnant du « Santa Anita Handicap », était considéré comme le plus puissant et le plus rapide des chevaux de tous les temps. Quant à Cyclone, orgueil de l'Est, c'était un produit de l'élevage du Kentucky ; il y était né et y avait été entraîné, avant de remporter le « Derby », le « Preakness », le « Widener Futurity », et jamais encore un concurrent ne l'avait obligé à donner toute sa mesure. Si un jour il était contraint de s'employer à fond, affirmaient ses supporters, Cyclone stupéfierait le monde du turf, tant par sa vitesse que par son endurance.

Les rédacteurs sportifs publiaient de longs articles sur les deux chevaux, prophétisant ce qui se passerait si les deux cracks étaient opposés l'un à l'autre. Ceux de l'Est écrivaient que, si Sun Raider venait courir dans l'Est, « il amènerait Cyclone à établir un nouveau record mondial ». Quant à ceux de l'Ouest, ils rétorquaient que, si Sun Raider s'en allait courir dans l'Est, « il laisserait Cyclone sur place » !

Chaque grande course de la saison, gagnée par l'un ou l'autre des deux champions, suscita d'innombrables commentaires, si bien que leurs noms furent bientôt sur toutes les lèvres. Des hommes et des femmes qui n'avaient jamais mis le pied sur un champ de courses discutaient sur les mérites respectifs des deux chevaux, prenaient parti pour l'un ou pour l'autre, et se demandaient si on les ferait un jour courir ensemble. Et pendant ce temps, Henry et Alec, regardant travailler Black,

souriaient amèrement, sachant qu'ils entraînaient un crack capable de battre les deux autres.

Quelques semaines plus tard, Alec fit irruption, un samedi soir, dans l'écurie où Henry l'attendait ; il avait à la main un journal qu'il tendit à son ami.

« Tiens, lis l'article de Jim Neville ! » lui dit-il.

Pendant que le vieux jockey s'absorbait dans sa lecture, Alec s'en fut dans le pré, où Black, dès qu'il le vit, fonça à plein galop vers lui. Quand il lui eut donné les morceaux de sucre habituels, il le renvoya au pré et revint près d'Henry.

L'article de Jim Neville, le plus en vue des journalistes spécialisés dans les courses, était ainsi conçu :

+++++

***Il est inutile d'insister sur l'émotion que suscitent en ce moment, dans le monde du turf, les exploits des deux chevaux les plus rapides qui aient jamais couru sur une piste, Cyclone et Sun Raider. Depuis un an, des centaines, des milliers d'articles ont été écrits sur ces deux cracks, et d'un bout à l'autre des Etats-Unis on n'entend plus que des discussions sur***

*le même sujet : des deux champions, quel est le meilleur ? Or l'ironie de la situation consiste en ce que, selon toutes probabilités, ces chevaux ne se rencontreront jamais. En effet, M. C. T. Volence, propriétaire de Sun Raider, n'enverra pas son cheval courir dans l'Est cet été, et M. E. L. Hurst, propriétaire de Cyclone, n'engagera pas davantage son cheval dans les grandes courses de l'Ouest. Eh bien, qu'on me permette de le dire, j'estime que ces deux propriétaires, en agissant ainsi, manquent à leur véritable devoir de sportsmen américains. Car voilà une course que la nation tout entière réclame à grands cris, et quelles que soient les raisons personnelles que ces messieurs invoquent pour ne pas opposer l'un à l'autre leurs champions, elles ne sauraient résister à l'argument péremptoire que j'ose leur opposer: la gloire de l'élevage et du turf américains. C'est dans cet esprit que je lance aujourd'hui l'idée suivante: un match devrait opposer, le mois prochain, à Chicago, Sun Raider et Cyclone. J'adresse aujourd'hui même aux deux propriétaires une proposition dans ce sens. Aucune course importante n'a lieu à cette époque-là : et, pour venir à Chicago, les deux chevaux auront à peu près la même distance à parcourir, ce qui n'avantagera ni l'un ni l'autre. Ainsi, la question,*

***tant de fois posée, de savoir lequel des deux est le plus rapide sera définitivement tranchée.***

+++++

Henry leva la tête et regarda Alec.

« Si jamais ils acceptent, ce sera une grande course !  
» dit-il.

Deux jours plus tard, en rentrant du collège, Alec passa devant un kiosque à journaux où un gros titre attira son regard et le fit tressaillir :

+++++

**MATCH CYCLONE — SUN RAIDER LE 26 JUIN.**

+++++

Il acheta aussitôt le journal et lut avidement l'article où Jim Neville annonçait l'acceptation des deux propriétaires.

***M. Volence et M. Hurst, écrivait-il, ont même été au-delà de mon offre. Ils ont, d'un commun***

***accord, décidé d'abandonner leur part de recette des entrées à une œuvre de charité. C'est dire que je leur dois beaucoup d'excuses, car ils sont l'un et***

***L'autre de vrais sportsmen, dans toute l'acception du terme...***

+++++

Alec rentra chez lui et avala son déjeuner en toute hâte, tant il lui tardait de savoir ce qu'Henry penserait de l'événement. Quand il arriva à l'écurie, il vit que son ami avait le journal à la main.

« Alors, ça y est, petit ! grommela-t-il. Ils ont marché !

— Oui, et je paierais cher pour voir ça ! » fit Alec.

À ce moment, un cabriolet pénétra dans la propriété et stoppa devant la maison des Dailey.

« Tu sais qui c'est ? demanda Henry.

— C'est Joe Russo, le petit journaliste qui a écrit un article sur Black et moi, le jour de notre arrivée à New York. Je ne l'avais jamais revu ! »

Joe sauta à bas de sa voiture et vint à eux.

« Salut, Alec ! Bonjour, monsieur Dailey ! Je passais dans le quartier, et j'ai eu tout d'un coup envie de voir comment vous vous en tiriez avec votre étalon sauvage.

— Oh ! il est tout ce qu'il y a de calme, maintenant ! dit fièrement Alec.

— Enfin, c'est une façon de parler ! fit Henry en riant. Quand il le veut, il sait encore nous donner du fil à retordre. Tenez, regardez-le, là-bas, au fond du pré !

— Je vais l'appeler, pour que vous voyiez de plus près comme il est en bel état ! » dit Alec, qui aussitôt siffla l'étalon.

Celui-ci revint au grand galop ; mais, à la vue de Joe, il s'arrêta net, pointa légèrement, fit demi-tour et repartit.

« Depuis le temps, il m'a oublié, dame ! » s'écria le reporter en riant.

Alec siffla de nouveau, et Black, docile, revint. Cette fois, son maître fit quelques pas à sa rencontre et le prit par le licol.

« Quelle beauté ! déclara Joe. Je savais bien, le soir de mon arrivée, que je voyais là le plus grand cheval que j'aie jamais rencontré !

— Et vous pouvez dire aussi le plus rapide, répliqua Alec.

— Plus même que Sun Raider et que Cyclone ? fit Joe, en plaisantant.

— Comme vous le dites, mon jeune monsieur ! dit alors Henry. Il les battra quand on voudra !

— Dites donc, s'écria Joe en riant, c'est que vous avez l'air de parler sérieusement, ma parole ! Voyons ! L'Amérique tout entière est en train de discuter pour savoir qui, de Cyclone et de Sun Raider est le meilleur, et vous, vous venez froidement de déclarer que votre cheval est capable de les battre tous les deux !... Croyez-moi, ce n'est pas une chose à dire en ce moment !

— Et pourquoi pas, Joe ? rétorqua Alec. C'est la pure vérité ! Nous savons de quoi nous parlons. Nous l'avons fait courir... »

Il s'interrompit et interrogea Henry du regard.

« Ça ne fait rien, Alec ! Au point où nous en sommes, peu importe que la chose se sache, puisque nous ne pouvons l'engager dans aucune course.

— Dites-moi, fit Joe vivement intéressé. Vous l'avez vraiment entraîné ?

— Oui, dit Alec. Nous l'avons fait galoper à Belmont, la nuit.

— Et permettez-moi de vous affirmer, mon cher monsieur, enchaîna Henry, qu'aucun cheval au monde ne peut faire le tour de la piste de Belmont à l'allure de ce crack-là ! Ce que je vous dis n'est pas une impression ni une vague appréciation. Je l'ai chronométré, et pas une seule mais dix, vingt fois !

— Voilà ce qui s'est passé, expliqua Alec. Nous comptions l'engager dans des courses importantes, et je l'aurais monté moi-même. Mais nous n'avons pas pu obtenir ses papiers. Nous avons écrit en Arabie ; il est impossible de retrouver ses origines. Alors, comme il n'est pas enregistré au "stud-book", nous ne pouvons pas le faire courir.

— C'est évident, murmura Joe. Remarquez que, si Black a toutes les caractéristiques du pur-sang, il est beaucoup trop sauvage pour provenir d'un élevage ordinaire.

— En tout cas, si nous sommes dans l'impossibilité de le faire courir, déclara Henry, ça n'enlève rien au fait que nous savons que Black est le plus rapide cheval de ce pays.

— Vous êtes absolument sûr de ce que vous dites ? répliqua Joe en se grattant la tête.

— Absolument, répéta Henry. Pourquoi ?

— Parce que je connais une course dans laquelle il pourrait être engagé sans papiers.

— À l'occasion d'un comice agricole ? fit Henry en riant.

— Que non pas ! Je pense au match Cyclone-Sun Raider !

— Mais voyons, c'est impossible ! dit Henry.

— Rien n'est impossible ! rétorqua Joe. En tout cas, ce ne serait pas un manque de papiers qui pourrait l'empêcher de se mettre sur les rangs. Il ne s'agit pas d'une course ordinaire, mais d'un match, comprenez-vous ! Il ne fait l'objet d'aucun prix distribué par une société de courses. C'est comme si moi je vous lançais un défi à la course, tout simplement. Les propriétaires louent

l'hippodrome, amènent leurs chevaux et les font courir ensemble. Tout ce que vous avez à faire, c'est d'obtenir des deux propriétaires qu'ils autorisent Black à participer au match.

— Hé oui ! C'est tout ! s'écria Henry. Et je maintiens que c'est pratiquement impossible.

— Il y a pourtant une petite chance pour qu'ils y consentent, Henry, dit Alec, soudain ragaillardi.

— Bien dit, petit ! répliqua Joe. Et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, pas vrai ?

— Comment voyez-vous la chose possible, Joe ? demanda Henry.

— Je ne peux pas vous le dire comme ça, mais je travaille au même journal que Jim Neville, qui a lancé toute cette affaire. Peut-être qu'il nous aiderait...

— Si vous lui parliez de Black, proposa Alec.

— En effet. Il a la passion des chevaux, et il est convaincu que Cyclone est imbattable, même par Sun Raider. Si je lui dis que je connais un cheval capable de les battre tous les deux, il va me traiter

de fou, probablement ! Mais... vous êtes absolument sûrs de Black ?

— Voyons ! fit Henry en souriant. Je comprends votre scepticisme. Mais venez donc le voir courir un de ces soirs, et amenez Jim Neville, avec son chronomètre. Vous jugerez vous-mêmes, et il aura de quoi faire un bel article, c'est moi qui vous le dis !

— Bonne idée, Henry ! répondit Joe. Je vais voir Jim cet après-midi. Quand a lieu votre prochain galop ?

— Demain soir, répondit Alec.

— Si vous le pouvez, vous n'avez qu'à vous trouver à la grille de Belmont à deux heures du matin, dit Henry.

— Dites donc, ça a tout l'air d'un roman policier, votre histoire ! Mais c'est entendu. Moi, en tout cas, je viendrai, et j'ai comme l'idée que Jim sera de la fête ! Alors, à demain !

— A demain ! » répliquèrent Henry et Alec.

Joe remonta dans sa voiture et démarra, tandis

que Black, le regardant partir, hennissait gaiement.

*Chapitre 155555555*

## Le cheval mystérieux

Lorsque, le lendemain soir, Alec et Henry arrivèrent à la grille de Belmont le roadster de Joe les y attendait. Il était occupé par deux hommes.

« C'est sans doute Jim Neville qui l'accompagne ! » murmura Alec, plein d'espoir.

Henry stoppa le van et donna comme d'habitude deux petits coups de klaxon ; puis, se penchant à la portière, il dit à Joe :

« Laissez votre voiture là et montez sur le camion, nous n'allons pas loin ! »

Tandis que Jake ouvrait la grille, Joe et son ami, se conformant aux instructions d'Henry, prirent place chacun sur un marchepied. Le jeune reporter passa la tête à l'intérieur de la cabine.

« Ça y est ! » fit-il à voix basse, en clignant de l'œil.

Il mit un doigt sur ses lèvres et sourit, en ajoutant :

« Chut ! Nous sommes en plein mystère ! Où allons-nous ? »

— Tenez-vous ! répliqua Henry. Vous allez bien le voir !... »

Cinq minutes plus tard, il arrêta le van au bord de la piste. Dès que les deux associés en furent descendus, ils se trouvèrent en présence d'un grand gaillard aux épaules carrées qui se tenait à côté de Joe ; il était coiffé d'un chapeau de feutre qu'il avait repoussé en arrière, dégagant un large front et d'épais cheveux bruns entremêlés de mèches grises. Alec se dit que Jim Neville correspondait assez bien à l'image qu'il s'était faite du grand journaliste.

Dès que Joe eut fait les présentations, Jim déclara :

« Je vous avouerai franchement que, si je suis venu ce soir, c'est par conscience professionnelle. J'ai grande confiance en mon jeune copain Joe ; mais, connaissant à fond les courses et l'élevage de ce pays, je me refuse à croire qu'il puisse exister actuellement en Amérique un cheval capable de s'aligner avec Cyclone et Sun Raider.

— C'est tout naturel, répliqua Henry en souriant. Moi-même, si je n'avais pas vu courir Black, je parlerais comme vous.

— Dites-moi, monsieur Dailey, reprit Jim, vous ne seriez pas, par hasard, le même Henry Dailey qui a gagné tant de courses il y a une vingtaine d'années, avec cet étonnant crack qui s'appelait Chang ?

— Bien sûr que si ! » répondit fièrement Alec.

Jim Neville ramena son chapeau sur sa tête, et

l'on put constater que, dès ce moment, il redevint le reporter chevronné attelé à une importante enquête.

« Et vous croyez fermement, reprit-il, que votre cheval est capable de battre Cyclone et Sun Rai-der ?

— Absolument, dit Henry. Mais Black ne m'appartient pas. Il est à Alec et je me borne à lui donner un coup de main pour l'entraînement.

— Je ne vois pas pourquoi vous discutez, déclara Joe. Montrez-lui donc le cheval : il jugera par lui-même.

— Bien dit, Joe ! » répondit Alec, qui s'en fut ouvrir le van et fit sortir l'étalon.

Dès qu'il le vit paraître, Jim s'écria :

« Ma parole, mais c'est un géant ! »

Black secoua la tête vigoureusement. Il était en pleine forme et tout heureux à l'idée de galoper une fois de plus sur la piste. Il tourna sa belle tête sauvage vers les assistants et esquissa une courbette ; mais Alec le tint d'une main ferme et le calma de la voix et du geste.

A ce moment, Jake vint les rejoindre, et Henry le présenta aux journalistes :

« Dis donc, mon vieux, dit le vieux jockey à son ancien élève, ça m'a l'air de commencer à porter ses fruits, notre petit travail ! »

Cependant Jim tournait lentement autour de l'étalon et l'examinait avec la plus grande attention.

« Méfiez-vous ! s'écria Alec. Ne passez pas trop près de lui. Comme il ne vous connaît pas, il pourrait botter !

— Ne t'en fais pas, petit ! répliqua le journaliste. Pas de danger que je m'approche de ce seigneur-là ! Je commence à me rendre compte de ce que vous avez en tête, mes bons amis ! S'il galope aussi bien qu'il se présente... »

Il fut interrompu par l'apparition de Napoléon, qu'Henry faisait sortir du van.

« Hé là ! s'écria Jim. Qu'est-ce que c'est que celui-là ? Encore un champion ?

— Je vous présente le sieur Napoléon ! dit Henry en riant.

— C'est le compagnon d'écurie de Black, expliqua Alec. Sa présence a le don de calmer mon cheval ; c'est pour ça que nous les amenons toujours ici ensemble. »

Jim Neville regarda Napo qui, s'approchant du pur-sang, frottait ses naseaux contre ceux de Black.

« Ça m'a tout l'air d'être une excellente méthode ! » murmura-t-il.

Peu après, Henry mit Alec en selle. L'étalon piaffa nerveusement et faillit attraper d'un coup de dent la manche de Jim qui se trouvait trop près de lui. De toute évidence, ce surcroît d'assistance l'énervait. Il ne cessait de secouer la tête de haut en bas, faisant ainsi retomber sur son chanfrein sa lourde crinière. Tout à coup, il se cabra, et l'un de ses antérieurs atteignit Henry au bras. Alec réussit, en le jetant de côté, à le faire revenir à terre, tandis que Jake retroussait la manche, rouge de sang, de son ami.

« Tu es sérieusement blessé, Henry ? demanda Alec.

— Rien de cassé, répondit Jake, mais il y a une profonde entaille. On va aller chez moi, pour le panser comme il faut.

— Il n'en est pas question ! déclara Henry. Nous sommes ici pour travailler et non pour jouer aux infirmiers ! Que mon bras saigne un peu, ça n'a aucune importance. On va bien le serrer avec des mouchoirs et on s'en occupera plus tard. Quand on entreprend une affaire comme celle-là, il faut être prêt à encaisser des coups bien plus durs que ça, c'est moi qui te le dis !

— Il n'y a pas de doute ! renchérit Jim. Parce que ce cheval-là, c'est un vrai démon.

— Mais non ! répliqua Henry. Nous l'avons énervé, voilà tout ! C'est la première fois qu'il me fait ça, et encore, je suis convaincu que c'est arrivé malgré lui ! »

Comme Black menaçait de pointer encore, Jake s'écria :

« Va, petit ! Emmène-le sur la piste ! »

L'étalon pénétra en piaffant sur l'hippodrome et Alec le sentit tressaillir d'impatience.

« Allons, mon grand, ne fais pas le fou ! » lui dit-il en passant une main sur le haut de l'encolure.

Il lui fit faire au pas un bout de chemin, puis le ramena devant les assistants qui, accoudés à la lice, ne le perdaient pas de vue. La nuit était claire et douce.

« Bon sang ! grommela Joe. Ce gosse-là n'a pas froid aux yeux ! Ce n'est pas une amulette que de monter ce crack ! »

Alec ajusta le plus possible ses rênes et baissa les mains. A mesure que l'entraînement s'était poursuivi, il avait pris conscience du danger que présentaient ces galops furieux de Black, surtout quand le pur-sang prenait le mors aux dents. Il était sûr que son cheval ne lui ferait jamais volontairement du mal ; mais, quand il perdait la tête,

Black redevenait l'étalon sauvage et indompté que, sans doute, nul ne pourrait jamais dresser complètement.

Alec fit faire demi-tour à sa monture et, se dressant sur ses étriers, pencha son buste en avant, au point que sa tête se trouva contre celle du pur-sang.

« Va, maintenant, lui dit-il à l'oreille. Montre-leur ce que tu peux faire ! »

L'étalon bondit, et ses longues jambes nerveuses se mirent à fonctionner rapidement, comme les bielles d'une machine tournant de plus en plus vite. Les sabots frappèrent le sol en cadence, comme les gigantesques baguettes d'un tambour dont Alec entendit le roulement ininterrompu. Jamais encore Black n'avait couru si vite, en sorte que bientôt son cavalier eut l'impression de devenir insensible ; il ne vit plus rien et n'entendit plus que le vent assourdissant, contre lequel il lutta de toutes ses forces pour tenter de respirer. Il ne pensa plus qu'à deux choses : tenir bon sans gêner Black et tâcher de le maintenir le long de la corde.

Mais bientôt il ne put même plus voir la lice, car ses yeux ruisselaient de larmes ; cramponné à la crinière, et le buste collé contre l'encolure de son cheval, il baissa la tête autant qu'il le put pour aspirer des gorgées d'air, comme un nageur de crawl qui sort la tête de l'eau. Il ne savait plus en quelle partie de la piste il se trouvait, et ne se rendait compte que du galop endiablé qui se poursuivait sans à-coups, mais à une cadence véritablement infernale. Puis, progressivement, ses oreilles se mirent à bourdonner, et malgré des efforts désespérés pour lutter contre l'engourdissement qui l'envahissait, il perdit toute notion du monde extérieur.

Quand il reprit connaissance, des bras le soutenaient et l'étendaient sur le dos, par terre. Ouvrant les yeux, il aperçut le van et, autour de lui, un cercle d'hommes qui le regardaient. Tout contre lui, Henry était agenouillé : sa manche gauche retroussée laissait voir, autour de son avant-bras, un pansement rudimentaire et maculé de sang. Alec regarda ses propres mains ; ses poings encore fermés tenaient une quantité de crins noirs. Machinalement, il ouvrit ses doigts gantés, examina ces touffes de crins, puis leva vers Henry un regard interrogateur. Il éprouva quelque peine à parler :

« Mais comment ?... »

— Tout va bien, petit, répliqua aussitôt son ami. Tu ne voulais pas lâcher la crinière !... Comment te sens-tu ?

— Un peu abruti !... Où est Black ?

— En excellent état, dans le van, avec Napo !

— Est-ce que je suis tombé, Henry ? »

Ce fut Jake qui lui répondit, de sa voix pointue :

« Tombé ? Ah, tu en as de bonnes !... Si ce diable de Black courait encore, tu serais toujours dessus ! Rends-toi compte ! Quand il a fini par s'arrêter, il a fallu qu'Henry coupe avec son couteau la crinière que tu tenais à pleines mains ; sans ça il n'aurait jamais pu t'enlever de la selle. Et même comme ça, il a eu bien du mal, parce que nous ne pouvions pas approcher de ton démon.

— Je suis rudement content d’être resté dessus, dit Alec. Tu sais, Henry ! Nous ne l’avions pas encore vu donner sa mesure ! Cette fois-ci, je n’ai pas réussi à trouver ma respiration. C’est sans doute ça qui m’a fait perdre connaissance.

— Sans doute, mon gars ! fit Henry. Ce qui est sûr, c’est qu’il faut un rude cran pour le monter, et que je suis fier de toi, tu sais ! Tâche de te lever maintenant. Plus vite tu marcheras, mieux ça vaudra ! »

Jake et Henry l’aiderent à se remettre debout ; pendant quelques minutes, il se sentit encore très chancelant, et la terre continua à lui paraître instable ; puis, petit à petit, son cerveau se dégagea et il respira, d’un souffle plus profond et régulier, l’air frais de la nuit.

C’est alors que Jim s’approcha de lui.

« Bravo, mon petit gars ! dit-il. Dieu sait que j’en ai vu courir, des chevaux et des jockeys, tant en course qu’à l’entraînement. Eh bien, je te le dis comme je le pense, je n’ai jamais assisté à une séance qui puisse être comparée à celle de cette nuit !... Vous aviez raison, monsieur Dailey, continua-t-il, tourné vers Henry. Black est le cheval le plus rapide que l’on ait jamais possédé aux États-Unis. J’ai peine à en croire mes yeux, mais ça, fit-il en élevant devant son visage son chronomètre, c’est un appareil qui ne souffre aucun démenti. Allons, Joe, il faut filer maintenant, si nous voulons que notre papier paraisse dans les journaux de ce matin !

— D’accord, Jim.

— Revenez quand vous voudrez, répondit Henry. Nous vous laisserons assister gratis aux performances du plus grand crack de tous les temps !

— Bien volontiers ! déclara Jim Neville. Et si ça ne dépend que de moi, dites-vous bien qu’il y aura bientôt une foule de gens qui verront au travail cet extraordinaire animal ! »

Alec, bouleversé d’émotion, saisit le bras de Neville et lui dit :

« Vrai de vrai, Jim, vous croyez que nous pourrons réussir à le faire courir ?

— Je ne te promets rien, mon petit, répliqua le journaliste. Mais tu peux compter sur moi pour lancer un ballon d’essai qui va faire du bruit ! Lis mon article, tout à l’heure, et tu verras. Et maintenant vite au travail ! Allons, viens, Joe !

— Je vous accompagne, pour vous ouvrir la grille ! » dit Jake.

Quand ils se furent éloignés, Henry passa son bras valide sous celui d’Alec et lui fit faire quelques pas. Le garçon ne tarda pas à se sentir mieux, en sorte qu’ils purent remonter dans le van pour prendre le chemin du retour. Par la petite glace de la cabine, Alec vit que Black ne le quittait pas des yeux.

« Eh bien, mon bonhomme, lui dit-il, je crois que tu t’es régaté, ce soir !...

— En tout cas, déclara Henry, tu as convaincu Jim Neville, et ça, c'est quelque chose ! Pourvu, maintenant, que son action aboutisse à faire engager Black dans ce match !

— Nous n'avons plus qu'à attendre et à espérer ! » murmura Alec.

Le lendemain se trouvait être un samedi et Alec n'allait pas au collège. Dès qu'il eut achevé son petit déjeuner, il courut à l'écurie. Henry commençait toujours sa journée par la lecture des nouvelles, et sans doute était-il déjà en train de **dévor**er l'article de Jim Neville.

Effectivement, Alec le trouva assis devant l'écurie et plongé dans son journal.

« Qu'est-ce qu'il dit ? demanda anxieusement le garçon.

— Lis donc toi-même ! » répliqua son ami, qui, tout souriant, lui tendit la feuille.

Un gros titre attira son regard :

+++++

**QUEL EST LE MYSTÉRIEUX CHEVAL QUI  
PEUT BATTRE À LA FOIS CYCLONE ET SUN  
RAIDER ?**

+++++

***Oui, je sais, écrivait Jim, je suis le type qui a dit et écrit cent fois qu 'aucun cheval au monde, pas même Sun Raider, ne pourrait jamais battre Cyclone, l'extraordinaire alezan dont on dirait que le cœur est bourré de dynamite. Et c'est moi qui ai***

*proposé à MM. Volence et Hurst le match qui opposera, dans quinze jours, leurs deux champions.*

*Dans mon esprit — et je pense qu'il en est de même pour tous les sportsmen américains — cette course n'a qu'un but : déterminer quel est le cheval le plus rapide des Etats-Unis. Cyclone et Sun Raider ont, chacun de leur côté, battu tous leurs concurrents chaque fois qu'ils ont couru, en sorte qu'il était normal de les opposer l'un à l'autre pour régler une fois pour toutes cette question de suprématie.*

*Or voici qu'à mon avis, ce match ne pourra pas nous apprendre quel est le cheval le plus rapide de ce pays ! Allons donc ! me direz-vous. C'est vous, le promoteur de la rencontre, qui prétendez maintenant qu'elle ne prouvera rien ?*

*Hé oui ! Et cela pour la bonne, pour l'excellente raison, que je viens de voir un cheval capable de battre à la fois Cyclone et Sun Raider ! Il faut bien que je vous le dise, à vous, les vrais, les purs sportsmen, qui vous apprêtez à couronner bientôt le vainqueur de Chicago comme étant le cheval le plus rapide du monde ! Car ce ne sera pas vrai ! Il existe, dans ce pays, un autre cheval, un très grand*

***cheval, qui peut battre nos deux champions  
chevronnés !***

***Il n'est que juste de vous dire que ce cheval n'a  
jamais couru une seule course sur nos  
hippodromes, et n'en courra sans doute jamais,  
faute d'avoir été dûment et légalement enregistré au  
« stud-book ». Alors, me voilà parvenu au terme de  
mon message, amis turfistes. Tout ce que je vous  
demande, obéissant ainsi à un scrupule de ma  
conscience, c'est de vous rappeler, le jour où vous  
acclamerez le gagnant de ce match mémorable, que  
je connais un cheval, un mystérieux cheval se  
trouvant ici même, à New York, qui, très  
probablement, pourrait faire mordre la poussière à  
ce champion du monde.***

+++++

« Eh bien, il ne mâche pas ses mots ! dit Alec.

— Tu r as dit, fiston. Avant ce soir, il va se trouver  
submergé sous une vague de protestations !

— Il n'a pourtant pas proposé que Black participe  
au match...

— Non, mais il a laissé la porte entrouverte ! Et je parierais volontiers que quelqu'un ne va pas tarder à la rouvrir !

— Oh ! pourvu que ça réussisse, Henry ! Imagine-toi ce que ce serait : Black courant contre

Cyclone et Sun Raider ! Tonnerre ! Quelle course !... Je n'ose y penser !

— Oui ! » murmura Henry, qui, après un instant de réflexion, demanda : « Dis-moi, petit, si jamais nous arrivons à engager Black dans ce match, crois-tu que tes parents marcheraient ?... Je veux dire, qu'ils te laisseraient monter le cheval ?

— Il le faudra bien ! répliqua le garçon en regardant son ami d'un air grave. Je crois qu'ils comprendront, surtout quand je leur aurai appris ce que nous avons fait à Belmont. Ce qui est drôle, c'est que maman vient justement de décider, hier soir, qu'elle irait la semaine prochaine passer quinze jours à Chicago, chez ma tante. Elle sera là-bas au moment même où le match aura lieu !

— Ça, par exemple, c'est une coïncidence !

— Remarque que maman ne s'intéresse pas du tout aux courses et qu'elle ne se dérangera même pas pour y assister, à mon avis ! Je crois donc qu'il vaut mieux que je ne dise rien chez moi, tant que nous ne saurons pas si Black est invité à participer au match. S'il est engagé, je parlerai à papa et il comprendra sûrement.

— J'espère que tu ne te trompes pas ! » grommela Henry quelque peu sceptique.

Quand Alec feuilleta les journaux du soir, il constata qu'Henry avait vu juste, en prédisant une levée de boucliers contre Jim Neville. Ses confrères de la presse spécialisée tournaient en ridicule ses déclarations, qu'ils qualifiaient d'insensées : il fallait être fou pour prétendre qu'à New York même se trouvait un cheval capable de battre les deux champions américains.

Or les articles de Jim Neville étaient reproduits par une **quantité de journaux, dans tous les États de l'Union, de l'Atlantique au Pacifique, car son opinion faisait autorité dans le monde des courses ; ses déclarations sur le cheval mystérieux suscitèrent donc de jour en jour une**

curiosité passionnée. Dédaignant les critiques, il prit soin de ne pas laisser le grand public oublier ce qu'il avait annoncé, et, chaque jour, il revint sur la question, dans les chroniques hippiques qu'il publiait dans la presse ou prononçait à la radio. Tant et si bien qu'un jour, un de ses confrères écrivit :

+++++

***Seule une personnalité aussi connue et estimée que Jim Neville était capable de susciter un hour-vari comme celui auquel donne lieu actuellement son mystérieux cheval, dont chacun discute les mérites, se demandant si cet animal exceptionnel est vraiment capable de battre nos deux grands champions.***

+++++

Une semaine après avoir été lancée, la boule de neige de Jim Neville continuait à rouler et à augmenter de volume, et le monde du turf commençait à exiger de savoir qui était le mystérieux cheval. A toutes ces demandes, la seule et invariable réponse de Jim fut qu'il avait promis de garder le secret sur les noms du crack et de son propriétaire, mais qu'il pouvait les

présenter au public, en quelques instants, si la chose se révélait nécessaire.

Il appela Henry et Alec au téléphone et leur dit :

« Ne le faites plus courir à Belmont ! L'affaire se corse beaucoup plus que je n'osais l'espérer ! Je suis maintenant persuadé que Black sera dans la course ! »

Une semaine s'écoula ainsi. Mme Ramsay partit pour Chicago huit jours avant la date prévue pour le match. Alec devait maintenant se contenter de faire travailler Black dans le pré, le matin, avant d'aller au collège, et l'après-midi.

Il arrivait généralement à l'écurie à l'heure où Tony attelait Napoléon pour partir au travail. Après un rapide pansage à la brosse douce, il sellait Black et le travaillait au trot et au galop pendant une demi-heure, dans le pré. Dès qu'il se retrouvait en selle, il se sentait un autre être ; il oubliait ses préoccupations, la course problématique, les leçons et les devoirs du collège, l'avenir... Il réintégrait aussitôt un monde à part, un monde connu de lui seul : c'était comme si, volant au-dessus des nuages, il ne voyait plus la terre...

Un matin qu'il s'était attardé à monter Black, il trouva, en le ramenant à l'écurie, Henry qui l'attendait.

« Je m'excuse, Henry, lui dit-il. Mais je suis resté plus longtemps que je n'aurais dû, et il faut que je file, pour ne pas être en retard au collège. Peux-tu être assez gentil pour le desseller et le bouchonner un peu ? Moi, je n'ai plus le temps... »

— Bien sûr, répliqua son ami en souriant jusqu'aux oreilles. Mais, même si ça doit te mettre en retard, je pense que tu tiendras, avant de partir, à lire ceci ! »

Ce disant, il lui tendit le journal du matin. Alec le prit avidement et son cœur se mit à battre à grands coups. Un gros titre annonçait :

## LE CHEVAL MYSTÉRIEUX PARTICIPERA AU MATCH DE CHICAGO

+++++

Son émotion fut telle qu'il dut attendre un instant pour continuer la lecture de l'article.

Jim Neville s'exprimait comme suit :

+++++

*J'ai reçu hier l'une des lettres les plus sportives que j'aie jamais trouvées dans mon courrier. Elle émanait de M. E. L. Hurst, le sympathique propriétaire de Cyclone. Elle était courte et précise. M. Hurst m'a informé que le match de Chicago ayant un caractère purement sportif et le produit des recettes devant aller à des œuvres de charité, il ne voyait aucune raison pour que mon mystérieux cheval ne participât pas à la course. M. Hurst est convaincu que Cyclone n'a jamais été obligé de donner sa mesure, et il ne craint aucun rival. Si donc le propriétaire du cheval mystérieux pense que son crack peut battre Cyclone, il sera le bienvenu dans cette compétition ; M. Hurst accepte volontiers ce troisième concurrent pourvu que le propriétaire de Sun Raider, M. C. T. Volence, soit du même avis.*

*Dès réception de cette lettre, j'ai aussitôt téléphoné à Los Angeles pour en communiquer le texte à M. Volence. Celui-ci s'est déclaré entièrement d'accord avec M. Hurst: il a ajouté que, étant donné les*

***commentaires suscités dans le pays par la révélation du cheval mystérieux, mieux valait faire d'une pierre deux coups ; cela lui éviterait, après la victoire de Sun Raider sur Cyclone, d'avoir à faire disputer un nouveau match a son champion. « Comme ça, m'a-t-il déclaré, il pulvérisera en même temps Cyclone et Folie de Neville ! »***

***Folie de Neville !... Hé, hé !, monsieur Volence, attendez un peu de l'avoir vue en action, ma Folie !...***

+++++

Ainsi se terminait l'article. Alec, levant les yeux vers Henry, sourit à son ami. Contrairement à ce qu'il aurait cru, il ne se sentait pas bouleversé d'émotion ; et il se rendit compte qu'en réalité, depuis la venue de Neville à Belmont, il n'avait jamais cessé de croire au succès de l'entreprise. Maintenant qu'il en était sûr, il demeurerait calme et maître de lui.

« Ça y est tout de même ! » dit-il simplement.

Les deux amis s'en furent ensemble à l'écurie, où Black, passant la tête par-dessus la porte de son box, paraissait surpris de n'avoir pas encore été pansé, comme après chaque séance de travail.

## Préparatifs

Ce jour-là, Alec n'aurait pu prétendre aux félicitations de son professeur pour son assiduité : les heures de classe lui parurent interminables. Sans cesse lui revenait à l'esprit la même pensée : dans huit jours exactement, il monterait sa première course, et ce serait pour affronter les deux plus grands champions des États-Unis, Cyclone et Sun Raider. À certains moments, il avait peine à y croire ; était-ce bien à lui, Alec Ramsay, que cela arrivait ?

Lorsque, après dîner, M. Ramsay se fut installé au salon pour lire, son fils alla le rejoindre ; il s'assit sur une chaise et feuilleta nerveusement les pages d'un magazine. M. Ramsay, levant les yeux vers lui, annonça :

« J'ai reçu une lettre de maman, Alec. Elle a l'air très contente de son séjour à Chicago. Ta tante l'emmène voir un tas de choses intéressantes. Elle compte rester trois semaines. Ça te va ?

— Bien sûr, papa ! Tu es si bon cuisinier !

— Merci ! fit son père en riant. Tes examens de fin d'année vont commencer bientôt, je pense ?

— Oui, lundi.

— Tu te sens prêt ?

— Je crois que oui ! »

M. Ramsay alluma sa pipe et reprit la lecture de son journal, tandis qu'Alec continuait à tourner les pages de la revue, et leur bruissement troubla seul le silence de la pièce. Face au journal grand ouvert qui lui cachait le visage de son père, le garçon se racla la gorge et s'apprêtait à parler, quand M. Ramsay, posant les feuilles sur ses genoux, lui dit :

« Depuis quelque temps, on ne peut plus rien lire, dans la presse, que des articles sur le match qui opposera vendredi à Chicago les grands cracks ! Je me demande un peu quel est ce mystérieux cheval que Jim Neville a obtenu de faire participer à la course. »

Le cœur d'Alec battit plus fort.

« Justement, papa...

— Oui, mon petit ?

— Eh bien, c'est de cela que je voulais te parler... parce que... »

Du coup, M. Ramsay laissa tomber son journal par terre et scruta intensément le visage de son fils. Et Alec, d'une voix mal assurée, lui annonça :

« Le cheval mystérieux... eh bien... c'est Black ! »

Son père, abasourdi, le dévisagea sans pouvoir articuler un mot. Puis, après un très long silence, il balbutia :

« Tu veux dire... que Black est ce cheval... dont tout le monde parle ?



— Oui, papa. C'est bien ça ! »

Alec se leva et s'en fut à la fenêtre, dont il souleva le rideau, pour le laisser aussitôt retomber.

« Mais qui va le monter, dans une course pareille ?

— Moi », répondit-il doucement.

Quelqu'un sonna à la porte d'entrée. Alec savait que c'était Henry, qui répondait ainsi au signal donné à la fenêtre.

« J'y vais, papa », dit-il.

Henry entra et ôta son vieux chapeau de feutre.

« Bonsoir, monsieur Ramsay ! fit-il simplement.

— Bonsoir, Henry ! Content de vous voir ! Vous devez naturellement être dans ce coup-là ! Alors, racontez-moi en détail ce que vous avez fait tous les deux de ce diable de cheval ! Depuis quelque temps, je sentais bien qu'il y avait anguille sous roche, mais jamais je n'aurais imaginé quelque chose d'aussi ahurissant !

— C'est une longue histoire, monsieur Ramsay ! » dit Henry.

Pendant une demi-heure, il fit le récit des séances de dressage de Black. Alec ne quitta pas des yeux son père, qui écouta le vieux jockey avec une extrême attention. Comment allait-il prendre la chose ? Il aimait beaucoup les chevaux, lui aussi, mais le laisserait-il monter cette course ? C'était une chance que Mom fût absente ! Quand Henry eut achevé son exposé, M. Ramsay se tourna vers son fils :

« Laisse-nous un instant, je te prie, mon enfant ! » dit-il.

Alec sortit et monta dans sa chambre. Henry fixa sur son hôte un regard ardent.

« Il faut que vous le laissiez monter cette course, monsieur Ramsay ! dit-il. Il s'est donné corps et âme à cette entreprise ! Alec n'est plus l'enfant que vous avez envoyé aux Indes l'été dernier, vous le savez aussi bien que moi ; il en est revenu mûri avant l'âge, et vous ne pouvez que vous en féliciter !

— Mais, Henry, c'est une course si dangereuse pour un garçon de son âge ! Et ce cheval, tellement sauvage, n'a jamais couru ! Dieu sait ce qu'il va faire !

— Ce ne sera pas plus dangereux, croyez-moi, que ce qu'il a affronté tant de fois, depuis l'heure où son bateau est allé par le fond. Au cours de ces derniers mois, je crois pouvoir vous dire, monsieur Ramsay, que j'ai appris à bien connaître votre fils. En toute franchise, je ne crains pas d'affirmer qu'il est différent de nous tous. Il a trouvé quelque chose qui nous échappera toujours, à nous autres, parce que nous ne passerons vraisemblablement jamais par les épreuves qu'il a traversées !... D'autre part, ajouta-t-il après avoir marqué un temps, je serais, moi, rudement fier si j'avais un fils capable de monter cet étalon noir, car c'est, j'en suis sûr, quelque chose que personne d'autre que lui ne pourra jamais faire ! »

M. Ramsay se leva et arpenta la pièce de long en large pendant quelques minutes, sans rien dire. Puis il se dirigea vers la porte et répondit :

« C'est d'accord, Henry ! Je vais informer Alec que je l'autorise à monter Black dans cette course. »

Le lendemain, Jim Neville téléphona à Henry que tout était arrangé pour la participation de

Black au match de Chicago. Les frais de transport et de déplacement des chevaux, des propriétaires, des entraîneurs et des jockeys seraient prélevés sur les bénéfices de la réunion. Cyclone et Sun Raider quitteraient leurs écuries le lundi ou le mardi au plus tard, pour qu'on pût leur donner quelques galops sur le terrain avant la rencontre. Mais Henry ne put indiquer la date exacte de leur départ ; elle dépendait d'Alec, qu'il lui fallait consulter.

« Dans tous les cas, déclara Jim, j'insiste pour que vous ne fassiez plus galoper Black à Belmont. Je m'efforce de conserver le secret sur l'identité du cheval mystérieux, parce que, si jamais on la découvrait, vous seriez envahis de reporters, et cela rendrait les derniers jours encore plus difficiles. Black n'aura que trop d'occasions de s'énerver, sans celle-là ! Un mot encore, Henry ! Vous êtes sûr qu'il est en bonne forme, oui ?... Parce que je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que je risque ! Il m'a vraiment fait perdre la tête, le bougre ! Il y a des moments où je me demande si je n'ai pas rêvé, la nuit où j'ai été le voir courir à Belmont ! Alors, je regarde mon chronomètre ; c'est la seule chose qui me redonne confiance ! »

Henry éclata de rire au téléphone et répliqua :

« Ah ! ne vous en faites pas, allez ! Il est au meilleur de sa forme. Vous pouvez me croire ! »

Peu après cet entretien, Alec arriva à l'écurie.

« Jim vient de me téléphoner, lui dit Henry. Tout est prévu pour le voyage de Black et son séjour là-bas. Ça ne nous coûtera pas un centime. Ce qu'il faut décider, c'est la date de notre départ.

Cyclone et Sun Raider partent au plus tard demain, pour disposer de quelques jours là-bas, afin de s'habituer au terrain.

— Je viens d'en parler encore avec papa, répondit Alec. Il ne met qu'une condition à son autorisation, c'est que j'aie fini de passer mes examens de fin d'année.

— Et quand doivent-ils se terminer ?

— Je commence demain et le dernier a lieu jeudi matin.

— Zut, grommela Henry. La course est samedi ! Tu te rends compte ?

— Oui. Mon père a téléphoné à la gare. Nous avons un train qui part jeudi après-midi et qui nous met à Chicago vendredi matin. Il n'y a pas d'autre solution, Henry. Je ne peux pas refuser ça à papa, qui a été vraiment chic !

— Tu as raison, petit ! Et après tout, ça n'est pas une mauvaise chose. Nous aurons quand même un jour devant nous là-bas, et je crois que Black n'aimera pas beaucoup attendre, dans cet endroit qu'il

ne connaît pas. »

Le jeudi matin, Alec posa sa plume en poussant un soupir de soulagement. Sa dernière composition était enfin terminée ! Il essuya avec soin sa feuille avec du papier buvard et regarda l'heure. Presque midi ! Il n'avait pas de temps à perdre, s'il voulait attraper le train de trois heures. Il alla remettre sa copie au professeur et sortit de la classe. Dans la cour, il rencontra ses camarades Whiff et Bill.

« Ça a marché ? demanda Bill.

— Pas mal ! » dit Alec sans s'arrêter.

Les deux garçons lui emboîtèrent le pas.

« Ce que tu es pressé ! s'écria Whiff.

— Oui, on m'attend chez moi. Du travail urgent.

— Comment ça marche, avec Black ? demanda Whiff.

— O.K. ! Pourquoi ne venez-vous plus le voir ?

— Merci bien ! répliqua Whiff. Moi, il ne me dit rien, ton cheval ! Il a l'air bien trop dangereux pour mon goût.

— Pour moi aussi, fit Bill. À propos de chevaux, tu vas regarder la grande course de Chicago, après-demain, à la télévision ? »

Alec haussa les épaules, sans répondre.

« Ça va être sensationnel ! reprit Bill. Je me demande un peu de quoi va avoir l'air ce mystérieux cheval.

— Oh ! déclara Whiff, c'est un coup de publicité. Comment veux-tu qu'il résiste à Cyclone ? Il n'existera pas !

— Surtout avec Sun Raider dans la course ! dit Bill. Pour lequel parierais-tu, Alec ?

— Dame, répliqua-t-il en riant. Puisque vous prenez les deux autres, je n'ai pas le choix ; il ne me reste que le cheval mystérieux ; alors, va pour celui-là !

— Tu es fou !

— On verra bien ! Au revoir, les gars !

— Au revoir, vieux ! »

En arrivant chez lui, il trouva son père qui l'attendait et, pendant leur rapide repas, ils ne parlèrent pas de la course. Ils s'en furent ensemble à l'écurie. Alec n'était pas nerveux, mais seulement préoccupé de ne pas gêner Black et de se montrer digne de lui.

Henry et Jim Neville faisaient les cent pas dans la cour, près d'un superbe van. Joe Russo s'y trouvait aussi, avec un photographe qu'il avait amené. Alec présenta ses amis à son père.

« Tout va bien, Alec ? demanda Henry.

— Tu as passé tes examens dans ta foulée, je parie ! dit Jim Neville en riant.

— J'espère que oui », fit Alec qui pensait à tout autre chose et examinait le van avec intérêt. « Dis donc, Henry, m'est avis que nous voyageons en grands seigneurs, pas vrai ?

— Tu parles ! dit Henry. Et, dans le train, ce sera le même genre ! Jim m'a annoncé que nous avons un wagon spécial pour nous.

— Non ?

— Si ! C'est bien exact, Jim ?

— Dame, c'est normal ! Cyclone et Sun Raider ont eu des wagons spéciaux pour voyager. Il n'y a aucune raison pour que Black n'ait pas le sien ! De plus, une foule de gens vont venir, souvent de fort loin, pour voir ces trois chevaux ; il faut donc qu'ils soient au meilleur de leur forme.

— Parfait ! dit Alec.

— Regarde ce que Jim nous a apporté ! » s'écria Henry.

Il montra à son ami une grosse couverture de cheval noire, bordée de blanc, et portant aux quatre coins le mot BLACK brodé en lettres blanches.

« Oh ! ce que c'est gentil, Jim ! dit Alec.

— Rien ne sera trop beau pour Black ! » répondit Jim en riant.

Quand Alec pénétra dans le box, l'étalon hennit doucement ; son maître lui fit un rapide pansage et lui dit :

« Alors, mon grand, voici venue la grande aventure ! »

Henry lui passa la belle couverture neuve qu'il jeta sur le dos du pur-sang et fixa soigneusement.

« Là ! fit-il fièrement. Te voilà bien au chaud et paré comme une belle dame !

— Il n'y a pas de doute qu'il a tout l'air d'un crack, comme ça ! déclara Henry.

— L'air ? répliqua Alec. Il n'en a pas que l'air. Il est un crack ! Pas vrai, mon grand ? » ajouta-t-il en le caressant affectueusement.

Quand Black, sortant de l'écurie, vit le petit groupe des assistants, près du van, il commença par pointer deux ou trois fois, puis il trottina autour d'Alec.

« On peut prendre quelques photos pour le journal ? demanda Joe.

— Bien sûr ! dit Alec. Viens, Henry ! Il faut que, toi aussi, tu paraisses sur les clichés ! »

Pendant dix minutes, le reporter s'affaira et photographia Black avec tous les assistants, y compris M. Ramsay.

« J'espère, lui dit Alec, que vous pourrez utiliser ces photos... après samedi ! »

Lorsque Alec entreprit de faire monter l'étalon dans le van, Black se défendit, pointa, hennit ; il dressa les oreilles et son regard alla constamment d'Alec à l'écurie.

« Qu'est-ce qui ne va pas, mon vieux ? lui demanda Alec.

— Je vais te le dire, petit, dit Henry. Chaque fois que nous l'avons transporté dans un van, Napoléon était avec lui. Alors, il se demande ce que son copain est devenu !

— C'est ma foi vrai ! s'écria Alec. N'empêche qu'il faut bien qu'il s'en passe, maintenant ! Allons viens, Black ! »

Mais l'étalon, se cabrant de nouveau, continua à refuser de se laisser embarquer ; bien plus, baissant la tête, il vint frotter son nez contre la poitrine d'Alec et repoussa son maître vers l'écurie.

« Mais Napo n'est pas là, mon vieux ! lui dit Alec. Il est au travail avec Tony ! »

Ce fut peine perdue : Black continua à le pousser de plus belle, et ce manège dura un quart d'heure.

« Quel ennui ! dit Alec. Je crains fort qu'il n'y ait rien à faire, car, lorsqu'il a une idée en tête, il n'y a pas moyen de l'y faire renoncer !

— Nous n'avons plus guère de temps ! déclara Neville en consultant sa montre. Si nous ne partons pas dans quelques minutes, nous manquerons le train, et il n'y en a pas d'autre avant demain !

— Black ! Allons, viens ! » cria Alec d'un ton suppliant.

Mais l'étalon fit des cabrioles, leva très haut la tête et ses naseaux frémissaient, tandis qu'il continuait à chercher des yeux son camarade d'écurie. Tout à coup, il dressa les oreilles et hennit fortement. Du bout de la rue voisine, on entendit la voix familière de Tony qui criait :

« Qui veut des pommes, des carottes, des petits pois, des pommes de terre, des poireaux, des choux !... Qui en veut ?

— C'est Tony avec Napoléon, qui passe par ici ! s'écria Alec.

— Je vais les chercher ! » dit Henry en courant vers la grille.

Quelques minutes plus tard, Napoléon faisait, à son trot le plus rapide, une entrée sensationnelle dans la cour. Tony et Henry, assis sur le siège de la branlante carriole, se cramponnaient au rebord de la caisse pour ne pas perdre l'équilibre. Le vieux cheval alla droit vers Black et ne s'arrêta qu'auprès du pur-sang, dont il frotta l'encolure avec son nez. Black parut enchanté, hennit et se calma aussitôt. En quelques instants, Henry expliqua à Tony comment il avait été amené à utiliser Napo pendant les séances d'entraînement nocturne de Black.

« Et maintenant, Black va courir à Chicago, Tony, et nous ne pouvons pas l'embarquer dans le van sans Napoléon.

— Dites-moi, Tony, dit alors Neville, consentez-vous à nous laisser emmener Napo ?

— Vous croyez que nous le pouvons, Jim ? demanda Alec, reprenant espoir.

— Bien sûr ! Il y a toute la place qu'on veut dans le wagon, et là-bas, nous nous débrouillerons. Qu'en dites-vous, Tony ? On vous le ramènera dimanche ou lundi au plus tard, et on vous paiera un bon dédommagement.

— Dame ! fit Tony, après un bref moment de réflexion. Si ça vous fait plaisir, pourquoi pas ? Mais je ne veux pas d'argent. Merci beaucoup ! Napo a été un bon cheval pendant quinze ans. C'est bien son tour de prendre un peu de vacances !

— Alors, entendu, dit Neville. Vite ! En route ! »

Henry fit embarquer Napo, et Alec suivit avec Black, docile comme un chien. Un instant plus tard, le van démarra.

« Ouf ! » dit Henry.

---

*Chapitre 17777777777*

## Chicago

Deux heures et demie sonnaient quand ils pénétrèrent dans la gare des marchandises.

« Nous avons juste le temps ! » déclara Jim.

Tout autour d'eux, de nombreux camions allaient et venaient, à grand renfort de coups de klaxon, et de tous côtés des gens criaient, accroissant encore le tintamarre. Jim fit arrêter le van et alla se renseigner au sujet du wagon réservé. Dans le van, l'étalon frappait nerveusement du pied.

« Tout ce bruit l'énerve, dit Alec, qui l'observait par la glace de la cabine.

— C'était inévitable, répliqua Henry, mais je voudrais tout de même essayer d'éviter qu'il s'agite trop, à la veille de la course... »

Un instant plus tard, Jim revint. Le wagon se trouvait en queue du train ; le van s'y rendit, en se frayant un passage parmi les nombreux véhicules qui encombraient le quai. Il fut possible d'amener le camion contre le wagon, si bien qu'aucune rampe d'embarquement ne fut nécessaire.

« Il ne va même pas s'apercevoir qu'il monte dans le train ! » dit Henry.

Dès qu'il eut pénétré dans le wagon, Alec s'extasia sur son agencement pratique et confortable ; il était divisé en deux parties, l'une consistant en un box spacieux, à deux stalles et l'autre comprenant trois couchettes de voyageurs.

« Ça peut aller ! déclara Henry. Comme ça, il ne souffrira pas trop du voyage. »

Ils s'affairèrent à préparer les litières et à disposer le bat-flanc séparant les deux stalles, puis Alec s'en fut chercher Black. Malgré sa nervosité, l'étalon ne ménagea pas à son maître ses habituelles marques d'attachement et frotta son nez contre l'épaule d'Alec. Sans brusquerie, le garçon fit reculer son cheval, qui passa directement du van dans le train. Le plancher du wagon résonna si fort que Black en fut effrayé ; mais dès qu'il se trouva sur la paille épaisse de son box, il se calma.

Henry, qui était allé chercher un supplément de paille pour Napoléon, pendant que Jim réglait la course au chauffeur du van, revint, chargé de deux grosses bottes. Tandis qu'il aménageait la stalle du vieux cheval de trait, Alec hissa dans le wagon leur malle ; Henry y avait emballé la précieuse toque verte et la casaque au brassard portant le fameux numéro 3, celui-là même qui avait désigné Chang, le jour où il avait gagné sa dernière course, le « Kentucky Derby ». Quelques heures encore à passer, et Alec les porterait à son tour, cette casaque et cette toque ! A cette seule pensée, sa gorge se contractait d'émotion. La voix d'Henry l'arracha à ses réflexions :

« Ça y est, petit ! Amène Napoléon, maintenant ! »

Embarquer le bon vieux cheval fut un amusement. Il hennit de plaisir en retrouvant Black, qui lui répondit non moins gaiement.

« Tout de même, s'écria Henry, avoue qu'ils forment une drôle de paire, ces deux-là !

— Pour sûr ! répliqua Alec. C'est une vraie chance que d'avoir Napo ! Imagine un peu ce qui se serait passé, si nous n'avions pas pu l'emmener !

— Non, grommela Henry. Je préfère ne rien imaginer de ce genre. »

Le van étant reparti, Jim Neville monta à son tour dans le wagon, et, quelques minutes plus tard, le train s'ébranla.

Pendant de longues heures, Alec, ne pouvant dormir, se retourna continuellement sur sa couchette. Un wagon de marchandises est beaucoup plus sonore qu'un wagon de voyageurs, et le garçon ne parvenait pas à s'habituer au perpétuel fracas des roues sur les rails et du train filant à toute vitesse. Tout comme son maître, Black ne pouvait pas rester tranquille et piétinait nerveusement la paille de sa stalle. Alec se leva et alla rejoindre son compagnon ; Henry et Jim, endormis, respiraient profondément, et Napoléon dormait aussi. Dès que Black vit arriver le garçon, il hennit, mais Alec le fit taire aussitôt en lui caressant longuement la tête. A certains moments, le wagon vacillait un peu, en sorte que l'étalon avait du mal à rester debout.

« Eh quoi ? lui dit Alec, ce n'est rien, cela !

225

iiinii



Rappelle-toi quand le bateau roulait ; c'était autrement dur, pas vrai ? »

Il resta un quart d'heure près du pur-sang, puis, après une dernière caresse, il le quitta en murmurant :

« Maintenant, il faut que nous essayions de dormir, toi et moi ! Nous en avons autant besoin l'un que l'autre ! »

Revenu à sa couchette, il s'assoupit, mais sans parvenir à s'endormir. Il pensait à la course, cherchant à se la représenter. Rouvrant les yeux, il regarda fixement le plafond ; si seulement, il pouvait ne pas réfléchir ! Il devait dormir, c'était indispensable ! Il s'efforça de concentrer sa pensée sur le rythme des roues qui semblaient répéter inlassablement : « Chicago — Chicago — Chicago !... » À force de le dire avec elles, il finit par sombrer dans un profond sommeil.

Henry l'en tira en le secouant par la manche. Jim et lui étaient déjà prêts.

« On arrive, petit ! »

Alec, encore mal réveillé, s'habilla lentement.

« Comment te sens-tu, mon gars ? demanda Jim.

— Très bien, merci.

— Voilà les faubourgs, annonça Henry.

— Est-ce que le champ de courses est loin de la gare ? demanda Alec.

— Encore assez ! répondit Jim. Il faut à peu près trois quarts d'heure pour y aller. J'ai commandé un van par télégramme. Il est maintenant cinq heures et demie ; par conséquent, si tout se passe bien, nous devrions être au terrain vers six heures et demie.

— Ce ne serait pas mal ! dit Alec. Car, à cette heure-là, il n'y aura sans doute pas trop de gens pour nous déranger ! »

Le train pénétra dans la gare de marchandises. Alec remplaça la couverture de nuit de Black par celle que Jim Neville lui avait donnée, pendant qu'Henry prenait soin de Napoléon. À mesure que le train ralentissait, une horde de camions s'en approcha, faisant un vacarme assourdissant.

« Je crois que c'est encore pire ici qu'à New York ! grommela Henry.

— Je vais voir où se trouve le van ! » dit Jim, qui, ouvrant la porte, sauta à bas du wagon avant même qu'il se fût arrêté.

Black, très nerveux, regardait d'un air inquiet la porte ouverte. Pour le calmer, Henry ôta le bat-flanc et laissa Napoléon se placer contre son camarade : l'effet fut instantané et les deux chevaux frottèrent amicalement leurs encolures l'une contre l'autre. Après une brève attente, un van vint s'acculer au wagon et la voix de Jim se fit entendre.

« Quand vous voudrez !... »

Alec fit sans difficulté passer l'étalon du wagon dans le véhicule, et Henry le suivit aussitôt avec Napoléon. Quelques minutes plus tard, ils filaient bon train, par les rues désertes, vers le champ de courses où d'excellentes écuries étaient aménagées pour les concurrents.

« Qu'est-ce que vous voulez ? leur demanda le concierge, avant de leur ouvrir les grilles.

— Je suis Jim Neville, répondit le journaliste. Nous amenons un cheval, pour la course de demain.

— Ah ! Le cheval mystérieux ! fit l'homme en riant. On l'attend avec impatience !... Vous pouvez choisir n'importe quel box ! cria-t-il quand il eut ouvert le portail. Ce n'est pas cela qui manque ! Mais ne le mettez pas trop près de Sun Raider et de Cyclone ! Il est vrai que ce serait l'occasion ou jamais de le rapprocher d'eux, parce que demain ça ne risquera pas de lui arriver, pas vrai ?

— Il a le sens de l'humour, ce gars-là ! dit Jim.

— Oui, mais demain il faudra qu'il trouve autre chose ! » répliqua Henry.

Alec, qui surveillait Black par la glace de la cabine, constata avec plaisir que les deux chevaux continuaient à se frotter amicalement l'un contre l'autre.

Il ne leur fallut qu'un quart d'heure pour installer Black et Napoléon dans deux boxes voisins. Le champ de courses, silencieux dans la fraîcheur du matin, semblait désert.

« J'ai idée qu'on n'autorise aucun visiteur à pénétrer sur le terrain, dit Alec.

— Je crois plutôt que Cyclone et Sun Raider doivent être en train de galoper, répliqua Henry. Dès qu'ils auront fini le travail et qu'on apprendra notre arrivée, tu vas voir qu'on va nous envahir !

— Et dis-toi bien, petit, ajouta Jim, qu'aujourd'hui tu ne pourras pas écarter les journalistes !

— Il faudra tout de même bien les empêcher d'approcher de Black, déclara Henry, sans ça Dieu sait ce qui pourrait arriver ! »

Tandis que Jim Neville allait aux nouvelles, Alec et Henry déballèrent leur matériel et commencèrent à panser les deux chevaux. Mais ils ne tardèrent pas à entendre un bruit grandissant de voix et de pas.

« Les voilà qui rentrent ! dit Henry. Cyclone et Sun Raider ont sans doute fini de travailler. »

Il sortit du box, laissant Alec avec Black, et s'appêta à accueillir les visiteurs. Effectivement, un groupe de reporters et d'hommes d'écurie s'avança vers lui.

« Bonjour, messieurs ! leur dit-il.

— Salut ! fit l'un des journalistes. On vient voir le cheval-phénomène !

— Erreur ! rectifia un lad. C'est le cheval mystérieux qu'il faut dire !

— Le voici ! » répondit Henry, en montrant, dans son box, Black qui les regardait farouchement, pendant qu'Alec, impassible, continuait à le panser à la brosse douce.

Quelques-uns des assistants esquissèrent un mouvement en avant, pour venir jusqu'à la porte. Mais Henry leur barra le chemin et déclara :

« Je regrette, mais je vous prierai de ne pas approcher. Le cheval est impressionnable, et nous ne voulons pas qu'on le dérange.

— Pauvre chéri ! lança un reporter, goguenard. C'est une petite nature délicate, hein ? »

Le sang irlandais d'Henry commençait à s'échauffer.

« Assez de boniments ! rétorqua-t-il sèchement. Si vous ne faites pas ce que je vous dis, je vous avertis que je vais vous envoyer voir ailleurs si j'y suis ! Compris ? »

L'assistance jugea qu'il était inutile d'insister, et plusieurs hommes s'en allèrent en haussant les épaules. Ce petit homme au visage ridé comme une vieille pomme ne paraissait pas comprendre la plaisanterie... Parmi ceux qui restèrent sur place, à observer Black de loin, il y eut quelques échanges de remarques ironiques.

« Il fera moins d'embarras demain ! dit l'un.

— Moi, je ne comprends pas qu'on ait accepté dans une course pareille un toquard de ce genre-là !  
» déclara un autre.

Peu après Jim Neville revint.

« Sun Raider et Cyclone ont l'air en bonne forme, dit-il. Allez donc les voir tous les deux. Moi, je reste ici pour monter la garde.

— Merci, Jim ! Viens, Alec ! » cria Henry.

Ils s'en furent d'abord au box de Cyclone ; la foule stationnait devant la porte, et les deux amis s'y mêlèrent sans être reconnus. On sortit le champion pour le faire photographier. C'était un grand modèle, presque aussi grand que Black. Sa magnifique robe alezane luisait au soleil, avec des reflets rouges. Il tourna gracieusement au pas, sous les feux des photographes ; sa tête était plus grosse que celle de Black, et son regard n'avait pas l'expression intense et sauvage de l'étalon noir.

« C'est typiquement un pur-sang du Kentucky ! murmura Henry. Il est taillé pour la vitesse !

— Oui, fit Alec. Comme il est fin et élancé ! C'est un bien beau cheval ! »

Ils l'observèrent un moment, puis s'en allèrent vers le box de Sun Raider. Le champion de l'Ouest revenait de galoper sur la piste, et, à sa vue, Alec retint mal une exclamation. L'animal semblait à peu près aussi grand et puissant que Black, mais autant celui-ci était noir autant celui-là était blanc. Il avait une petite tête et une abondante crinière, plantée comme une crête, sur son encolure arquée, tout comme celle de Black.


« Formidable ! dit Alec. C'est tout à fait le même modèle que le nôtre, Henry !

— Oui. Il y a en lui beaucoup de pur-sang arabes ! Je parierais que c'est lui qui sera le plus dur à battre ! Mais il ne faut pas oublier que Cyclone n'a jamais donné sa mesure, et qu'il a gagné toutes ses courses sans se fatiguer !

— Ça va faire deux rudes concurrents, Henry !

— Dame ! Ce sont les deux plus rapides chevaux actuellement connus, mon gars ! Nous savions ce qui nous attendait, pas vrai ?

— Oui, dit Alec. Et je persiste à croire que Black peut les battre ! »



*Chapitre 188888888888888888*

## Le match

Le jour de cette course mémorable, l'Amérique tout entière eut les yeux tournés vers Chicago. Dès les premières heures de la matinée, une invraisemblable quantité de trains, de cars, d'autos et d'avions déversa sur l'immense cité des milliers de voyageurs, à destination du champ de courses. La ville prit un air de fête ; les bureaux et les magasins fermèrent l'après-midi, et gens de toutes classes et de tous milieux ne se posèrent plus qu'une seule question : « Qui de Cyclone ou de Sun Raider gagnera ? »

« Comment vas-tu, Charlie ? » demanda un motard à un de ses collègues, qui réglait la circulation à l'un des plus importants carrefours de la ville.

« Je n'ai jamais rien vu de pareil, Pat ! répliqua le sergent de ville. D'où diable est-ce qu'ils sortent tous ? Regarde-moi ces embouteillages ! Il y en a comme ça sur des kilomètres !

— Tu parles ! s'écria le motard. J'en sais quelque chose, et je suis claqué ! Jusqu'au champ de courses, on avance au tour de la roue ! Jamais ils n'y entreront tous !

— On est venu de tous les coins du pays pour voir ça, mon vieux ! Et je t'avoue que je paierais cher, moi aussi, pour y assister ! Qu'est-ce qu'il va leur flanquer, comme pile, Cyclone !

— Penses-tu ! Ce sera Sun Raider, de trois longueurs ! rétorqua l'autre, en remettant sa machine en route.

— Enfin, on verra bien ! Et puis, il y a le troisième, le cheval mystérieux ! Qu'est-ce que tu en penses ?

— Pas grand-chose de bon ! Tout le monde se demande comment on le laisse courir dans un match comme celui-là ! Pour moi, il ne figurera même pas dans la course, et c'est une combine qui nous dépasse !... À tantôt, Charlie !... »

Non loin de l'hippodrome, dans un vaste immeuble de rapport, Mme Ramsay et sa sœur Bess regardaient par la fenêtre du salon le flot des voitures qui, lentement, se dirigeaient vers le champ de courses ; au loin, elles pouvaient apercevoir la pelouse déjà noire de monde.

« Je n'ai jamais vu pareil trafic, Bess ! dit Mme Ramsay. Qu'est-ce qui se passe donc là-bas ?

— Voyons, Belle, tu ne vas pas me dire que tu n'as jamais entendu parler du match qui oppose aujourd'hui les deux plus grands chevaux des États-Unis ? Tout le monde ne s'occupe que de ça depuis des semaines ! Et j'ai deux places au pesage pour la course. Je comptais justement t'en faire la surprise !

— Mais Bess, je n'ai jamais été aux courses, et je n'y connais absolument rien !

— Il n'y a pas besoin d'y connaître quelque chose, répliqua sa sœur. Le cheval qui gagne, c'est celui qui arrive le premier au poteau, voilà tout ! Moi-même j'y vais rarement, mais cette course-là, personne ne doit la manquer. C'est la première et sans doute la seule fois que Cyclone et Sun Raider vont se rencontrer. Tu as sûrement entendu leurs noms. Ce sera le plus grand match qu'on ait jamais vu. Tu penses bien que ce serait un crime de ne pas y assister, quand on habite, comme nous, à quatre cents mètres de l'hippodrome ! Regarde ce monde ! C'est fou ! Allons, viens, Belle ! Il faut partir, sans ça nous n'arriverons pas à gagner nos places !

— Ça, par exemple ! dit Mme Ramsay, en mettant son chapeau. Quand je dirai à Alec et à son père que j'ai assisté à ce match, ils ne me laisseront plus une seconde en paix ! Il faudra que je laisse le cheval d'Alec habiter chez nous, tu verras ! Je t'ai dit qu'ils en sont tous les deux toqués ! Et je t'assure que j'ai du mal à empêcher que cette passion d'Alec ne prenne des proportions inadmissibles !... Pauvre gosse ! C'est lui et son père qui auraient aimé voir ça !

— Oui ! C'est trop dommage qu'ils ne soient pas là ! Mais, je suis sûre qu'ils vont suivre la course à la télévision ! »

Pendant ce temps, à l'aéroport, un avion vira gracieusement dans le ciel et vint se poser sur l'aire d'atterrissage, où il ne tarda guère à s'arrêter. Les passagers descendirent en hâte l'échelle, tandis qu'un haut-parleur clamait :

« Messieurs les voyageurs pour l'hippodrome, veuillez prendre place dans l'autocar qui vous attend à côté du portillon de sortie ! »

M. Ramsay, dépassant au pas de course les autres voyageurs, s'engouffra dans le car et s'assit derrière le chauffeur.

« Vous croyez que nous arriverons à l'heure ? lui demanda-t-il.

— Oh ! oui, m'sieur ! fit l'homme. Ça prend toujours beaucoup de temps, vous savez, de mener ces enfants terribles sur la piste et de les aligner pour le départ.

— Surtout que Sun Raider cherche généralement la bagarre avant chaque course, dit un des voyageurs. Il est beaucoup plus sauvage que Cyclone !

— Alors, il fera mieux de se battre que de courir ! déclara un autre turfiste, parce que, une fois Cyclone parti, il ne sera plus question qu'il le rattrape !

— Allons donc ! Sun Raider va le battre au moins de deux longueurs. C'est couru ! Qu'en dites-vous, monsieur ? demanda-t-il à M. Ramsay.

— Moi ? Je parie pour le cheval mystérieux !

— Allons donc ! Vous ne savez pas que c'est un truc de publicité ? Je suis certain qu'il n'y aura pas de troisième cheval !

— On verra bien ! » dit M. Ramsay.

Au même moment, dans le box de Black, Alec achevait ses préparatifs.

« Ça va être l'heure, mon grand ! » dit-il à l'étalon en lui caressant les naseaux.

Le pur-sang frappa nerveusement les dalles avec son antérieur droit. Une double rangée de sergents de ville maintenait les spectateurs à bonne distance des écuries. Une foule innombrable avait envahi l'hippodrome, et des haut-parleurs diffusaient de la musique de danse en attendant l'heure du grand événement.

Henry revint d'une dernière inspection de la piste.

« Vas-y dès le départ, dit-il, et tant que ça peut, petit. Laisse-le faire, et borne-toi à l'empêcher, si tu le peux, de galoper trop près des autres. C'est pour ça qu'à mon avis, le mieux serait de mener le train, de bout en bout. Il en est capable !

— D'accord ! répondit Alec.

— Dis donc, elle te va rudement bien, la casaque !

— Oui ! La culotte et la toque ont aussi l'air d'avoir été faites pour moi ! »

Il mit la toque et rabattit la longue visière sur ses yeux. Henry ajusta le brassard portant le n° 3.

« Il te portera chance, petit ! C'est lui qui m'a fait gagner ma plus belle course ! Maintenant, va te faire peser ! »

Alec s'en fut, portant son harnachement, au pesage. Comme il revenait vers l'écurie, il dépassa les jockeys de Cyclone et de Sun Raider. Ils lui parurent bien plus âgés que sur les photos publiées le matin dans la presse. L'un d'eux l'interpella :

« Dis donc, petit, c'est toi qui montes le cheval mystérieux ? »

Alec répondit par un simple signe de tête affirmatif.

« Alors, vrai de vrai, tu veux monter cette course-là ? dit le jockey de Sun Raider. Nous, on croyait que c'était un truc de publicité, pas vrai, Dave ? »

L'autre jockey le tira par la manche et répliqua :

« Allons, amène-toi ! C'est pas le moment de perdre son temps ! Toi le gosse, ajouta-t-il en toisant Alec, tu feras bien de te tenir tranquille, dans cette course ! »

Ils lui tournèrent le dos et s'en allèrent. Alec se sentit devenir rouge de colère. Pour qui se prenaient-ils, ces types-là ? Parce qu'ils étaient vieux dans le métier, ils se figuraient que le champ de courses leur appartenait !...

Henry avait sorti Black, et ils le sellèrent sans trop de difficultés ; la rumeur de la foule énervait naturellement l'étalon, qui ne tenait pas en place et mâchait son mors.

« Ça va, mon gars ? demanda Henry.

— Très bien !

— Encore quelques mots que je te demande de ne pas oublier. Alec ! Je n'ai pas grand-chose à te recommander ; pour ce qui est de monter Black, tu connais ton cheval beaucoup mieux que moi. Tu as bien compris les petits trucs de métier que je t'ai appris, et je suis tranquille. Mais méfie-toi des deux autres jockeys. Ce sont des malins et des durs. Ils ne laisseront passer aucune occasion de t'enfermer ; bien sûr, ils ne feront rien qui soit contraire au règlement ; ils sont redoutables, mais pas malhonnêtes. Ils sont tous les deux décidés à gagner, et toi aussi. Or tu as entre les jambes un cheval qui vaut non seulement autant que les leurs, mais plus. Alors, gare à toi, quand ils vont s'en apercevoir.

— Compris, Henry ! dit Alec. Et ne t'en fais pas, va ! Il les battra !

— Je ne peux pas te recommander de le retenir : tu en serais incapable, et personne ne le pourrait, à ta place. Reste dessus, aide-le, et monte comme tu n'as encore jamais monté. Si je l'ai bien jugé, Black doit mener de bout en bout et gagner haut la main ! »

Ce fut Cyclone qui prit le premier le chemin du paddock. Il était revêtu d'une couverture écarlate et portait des œillères également rouges ; il avait des bandes aux deux antérieurs. La foule l'acclama vigoureusement.

Peu après, on fit sortir Sun Raider, entièrement enveloppé d'une couverture blanche qui tombait presque jusqu'à terre. Ses quatre membres étaient bandés. Il piaffa nerveusement et tourna de tous côtés sa petite tête au regard méchant. La foule l'acclama autant que Cyclone, mais soudain elle fit silence.

Black venait d'apparaître, couvert de laine noire, et accompagné du vieux Napoléon. Alec le tenait par une longe fixée provisoirement à l'anneau du mors de filet. Lorsque à plusieurs reprises il se cabra, son maître ne lui résista pas et laissa glisser la longe entre ses doigts, jusqu'à ce que l'animal eût reposé les pieds par terre. Dès qu'il aperçut les deux autres étalons, Black les regarda farouchement ; Alec, se rappelant la bataille de Rio, le retint fortement, et ne suivit ses concurrents qu'à une grande distance.

Soudain une voix cria : « Voilà le cheval mystérieux ! » et tous les gens se mirent à échanger leurs impressions. Personne ne s'attendait à voir un tel cheval.

« Mais il est encore plus grand que Sun Raider ! » cria quelqu'un.

Un instant plus tard, la voix du juge-commissaire se fit entendre au haut-parleur :

« A cheval ! »

On ôta aux concurrents leur couverture et Henry mit prestement Alec en selle.

« Laisse aller les autres, dit-il, et suis-les à bonne distance ! Comme ça, il y aura moins de risques ! »

Cependant, Black ne perdait pas une seconde de vue ses rivaux ; non seulement ses naseaux, mais tout son corps frémissait sans arrêt et seule la présence de Napoléon permettait aux deux amis de rester maîtres de l'étalon. Des cordons de police maintenaient la foule à distance respectueuse, de chaque côté de l'allée conduisant à la piste. L'apparition de Napoléon fit d'abord rire le public, mais l'impressionnant aspect de Black montra vite aux turfistes qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, et l'étrange association des deux camarades d'écurie suscita un intérêt passionné. Henry, marchant entre les deux chevaux, les conduisit jusqu'à l'entrée de la piste, où il s'arrêta. Cyclone et Sun Raider passaient lentement au pas, devant les tribunes, se dirigeant vers la ligne de départ.

« Et maintenant, je te laisse, fiston ! dit Henry, calmement. Montre-leur ce que tu peux faire !

— O.K., Henry », dit Alec.

Black entra sur la piste, tandis que Napoléon, maintenu par Henry, hennissait plaintivement.

Tous les postes d'observation les plus favorables étaient garnis de spectateurs. Il y en avait sur les toits, dans les arbres, juchés sur des échelles, et, dans les tribunes, on n'aurait pas pu laisser tomber

une épingle. L'attention générale se concentra d'abord sur Cyclone et sur Sun Raider. Puis, à la stupéfaction générale, voici que parut un gigantesque cheval noir, dont la crinière s'agitait au vent comme une flamme. D'un même mouvement, le public des tribunes se leva et des milliers de jumelles furent braquées sur le troisième concurrent du match, le mystérieux crack découvert par Jim Neville.

« Et voici le cheval mystérieux ! » hurla dans son micro le commentateur officiel, racontant à des dizaines de millions d'auditeurs l'étonnant événement. « Le programme nous informe qu'il se nomme Black et que son jockey s'appelle Alec Ramsay. Il provoque parmi l'immense public de l'hippodrome une véritable sensation. Pour ma part, je dois dire que c'est l'un des chevaux les plus extraordinaires que j'aie jamais vus, et peut-être le plus grand de tous. Il est noir, noir comme du charbon ; il est puissant ; il respire la force, l'énergie, et semble ne pas vouloir approcher de ses concurrents. Alec Ramsay, qui le monte, a beaucoup de mal à en rester maître. Bon sang ! J'ai passé ma vie à voir des chevaux, mais jamais je n'en ai vu un ayant une action pareille ! Nous avons à peu près tous pensé qu'il s'agissait d'une aimable fantaisie de notre ami Jim Neville ; eh bien, j'ose prétendre que Black va jouer un rôle important dans cette course. Oui, mes chers auditeurs, et cela fait que nous sommes sur le point d'assister à un événement sportif véritablement unique dans l'histoire du turf ! Ce sera le match le plus passionnant de tous les temps !

« Les voilà qui approchent de la ligne de départ ! Mais Cyclone ne veut pas rester près de Black et fait demi-tour. Sun Raider reste en place, mais montre les dents à Black ! Le juge au départ a un mal terrible à les mettre en ligne ! Ce cheval noir est un démon ! Il veut manifestement se battre ! Ils vont s'aligner ! Non ! Black se dresse tout droit sur ses postérieurs et se jette sur Sun Raider, en agitant ses antérieurs, comme s'il boxait ! Je ne sais pas si vous avez entendu, mes chers auditeurs, le cri qu'il vient de pousser. Ce n'est pas un hennissement, c'est bien le cri d'un animal sauvage. Je n'ai jamais rien entendu de semblable ! Il recommence ! C'est tellement aigu qu'on pourrait appeler ça un sifflement ! Ah ! Alec Ramsay a réussi à l'empêcher de pointer de nouveau. Tonnerre, c'est un vrai cow-boy, ce garçon-là ! Il reste collé à son cheval, quoi qu'il arrive ! Eh bien, en attendant de voir la plus passionnante des courses, quatre-vingt mille spectateurs sont en train d'assister à une bataille comme ils n'en ont sûrement jamais imaginé ! Vous pouvez me croire, ce Black est un étalon sauvage qui n'a jamais été vraiment dressé. Rendez-vous compte ! Un animal sauvage sur un champ de courses !

« Tous ceux d'entre vous qui connaissent Sun Raider savent qu'il est lui-même extrêmement farouche. Eh bien, je peux vous assurer qu'aujourd'hui, il a trouvé à qui parler, si j'ose dire, ou plutôt contre qui se battre, en attendant que nous sachions s'il en sera de même dans la course ! Ah ! Il s'est écarté de Black, et Cyclone se trouve entre eux. C'est mieux ainsi. Alec Ramsay calme son cheval ; il fait vraiment des merveilles, ce gosse, et pourtant, je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, être à sa place ! Maintenant, c'est Sun Raider qui ne veut pas rester tranquille ! Il est furieux, et on se rend compte qu'il hait l'étalon noir ! Le voilà qui se cabre et attaque Black ! Il l'a touché à la cuisse ! Oh, oh ! Black saigne. Ce doit être un coup très dur ! Alec Ramsay n'est plus maître de son cheval, qui se jette à son tour sur Sun Raider ! On ne peut pas arrêter ça ! Ah ! Sun Raider fait demi-tour et fuit devant Black ! Il a trouvé son maître, ma parole ! Bravo, Alec ! Le garçon a réussi à reprendre son cheval en main. Il le ramène à l'extérieur, et Sun Raider est à la corde ! Je crois que le starter va donner le départ ! Les deux ennemis n'ont plus l'air de vouloir se battre ; mais Black saigne beaucoup, tandis que Sun Raider n'a reçu que des coups de dents ! Alec Ramsay se penche pour regarder la blessure de son cheval ! Il met pied à terre ! Il va probablement abandonner !... Quel

dommage ! ILS SONT PARTIS !... Le juge au départ a sans doute estimé que Black n'était plus en état de courir.

« Cyclone et Sun Raider passent botte à botte devant les tribunes et Black est resté sur la ligne de départ ; il n'est plus dans la course ! Non. Non ! Le voilà qui est parti à son tour ! Son jockey était à peine remonté quand il a démarré ! Il fait des efforts désespérés pour l'arrêter ! Il ne veut pas le faire courir dans ces conditions ! Mais Black s'en moque bien ! C'est lui qui, au contraire, oblige Alec Ramsay à participer à la course ! Il a pris le mors aux dents ! Il a au moins cent mètres de retard sur ses rivaux, et ne pourra jamais les rattraper, mais il veut courir quand même !

« Cyclone a battu Sun Raider dans le premier tour ! Les deux jockeys ont levé leurs cravaches ! Chacun d'eux veut mener le train ! Le jockey de Cyclone voudrait bien garder la tête pour que Sun Raider reçoive dans le nez toute la terre que soulèvent les formidables foulées de son rival ! Et puis, en se maintenant devant le blanc, l'alezan l'empêche d'avancer ! Ils sont tous les deux à la corde ! Attention ! Dans le tournant, Sun Raider remonte Cyclone, et ils entrent botte à botte dans la ligne droite extérieure !

« Formidable !... Vous avez entendu, mes chers auditeurs, les hurlements de la foule ! C'est que Black arrive comme un ouragan ! Jamais on n'a vu un cheval galoper comme celui-là ! C'est une splendeur ! Quelle puissance ! Il remonte ! Il remonte encore ! Il remonte toujours ! Il faut le voir pour le croire ! Black est en train de pulvériser tous les records ! À l'approche du dernier tournant, les deux cracks sont botte à botte et Black est juste derrière eux ! C'est tout simplement prodigieux ! Quelle foulée, mes amis ! Le public est dans un état indescriptible ! Dans le tournant, Sun Raider a pris la tête ! Ils entrent dans la ligne droite !... »

La foule se mit à crier de plus belle, en voyant les trois chevaux déboucher vers elle. Sun Raider fonça vers le but et Cyclone, faiblissant, fut bientôt dépassé par Black. Devançant son adversaire de deux longueurs, Sufi Raider, violemment actionné par son jockey, accéléra encore son allure. Mais Black, déboîtant un peu, parut trouver une énergie nouvelle. En quelques foulées, il remonta une longueur, sans qu'Alec eût même à bouger les mains ; sur son grand pur-sang, le garçon n'était qu'une petite tache verte, en partie cachée par l'épaisse crinière noire.

A cent mètres de l'arrivée, ils passèrent devant les premières tribunes où hurlait une foule en délire.

« Jamais il n'arrivera à battre Sun Raider ! » vociféra le radioreporter.

Or voici que, remontant petit à petit les quelques mètres qui le séparaient de l'étalon blanc, Black se rabattit soudain contre son rival, coucha les oreilles et montra les dents. Mais à ce moment précis, on vit la main d'Alec se lever, et, pour la première fois, frapper un violent coup de cravache sur la croupe de sa monture. L'effet fut foudroyant et arracha de nouveaux cris au public. Black, en quelques secondes, prit à Sun Raider une tête, puis une encolure, une longueur, puis une autre encore, et finalement passa comme un bolide devant le poteau d'arrivée.

Il galopa encore jusqu'au tournant, et ce fut seulement à l'entrée de la ligne droite extérieure qu'Alec put l'arrêter. Encore fut-il convaincu que seule sa blessure obligeait l'étalon à ne plus poursuivre sa course folle.

Sans tenir aucun compte des applaudissements frénétiques dont il était l'objet, Alec, épuisé, se laissa glisser à bas de son cheval et se pencha anxieusement sur la jambe blessée, qui continuait à saigner. Il tenta d'arrêter le sang avec son mouchoir, en disant à Black :

« Grand fou ! Tu n'aurais pas dû faire ça ! »

Un van pénétra alors sur la piste et fonça à toute vitesse vers Alec, soulevant un nuage de poussière. Quand Black le vit approcher, il se cabra, mais la fatigue de la course le rendit plus docile, et il ne tarda pas à se calmer. Henry, accompagné d'un vétérinaire, sauta du camion.

« Est-il grièvement blessé, Alec ?... »

— Je ne sais pas. Il saigne beaucoup et ça lui fait mal ! »

Le vétérinaire put, non sans mal, examiner et nettoyer la profonde entaille faite dans la cuisse de Black par le coup de pied de Sun Raider. Au loin, la foule, subitement silencieuse, suivait à la jumelle la scène qui se déroulait sur la piste.

Le vétérinaire se redressa enfin et déclara :

« Ce cheval a des membres en acier ! Il a dû perdre pas mal de sang, mais aucun organe vital n'est atteint. Deux mois de repos, et il n'y paraîtra plus ! »

Alec et Henry se regardèrent sans dire un mot ; leurs yeux étaient humides. Ils aidèrent le vétérinaire à bander la jambe de Black, et ce fut seulement une fois le pansement achevé qu'Henry rompit le silence. Il donna à Alec une affectueuse tape sur l'épaule et lui dit simplement :

« Bravo, petit ! Tu les as bien eus ! »

— O.K., mon garçon ! fit le vétérinaire. Et maintenant, en route pour le pesage : on t'attend là-bas ! »

Dès qu'Henry eut remis Alec en selle, une formidable ovation s'éleva de la foule. Black, les oreilles dressées, roula des yeux effrayés, mais les voix conjuguées d'Alec et d'Henry le rassurèrent. Alec commençait seulement à réaliser que la course était terminée et qu'il l'avait gagnée. Le fol enthousiasme du public lui mit le sang aux joues et son cœur battit très fort.

Henry s'en fut en avant, pour recommander au service d'ordre de faire largement dégager l'allée menant au pesage, car Black, se cabrant à tout moment, menaçait de ne pas vouloir se laisser conduire dans l'enceinte des vainqueurs. Le public, fasciné, sembla comprendre qu'il valait mieux ne pas effaroucher cet étonnant animal, et se borna à suivre avec la plus vive attention son retour au pesage. Au surplus, les cabrioles de Black eurent tôt fait de décourager ceux qui auraient voulu l'approcher ; seuls quelques courageux photographes se risquèrent à proximité du champion. Son arrivée devant les officiels suscita un long murmure d'admiration, et le juge-commissaire résuma l'opinion générale en déclarant :

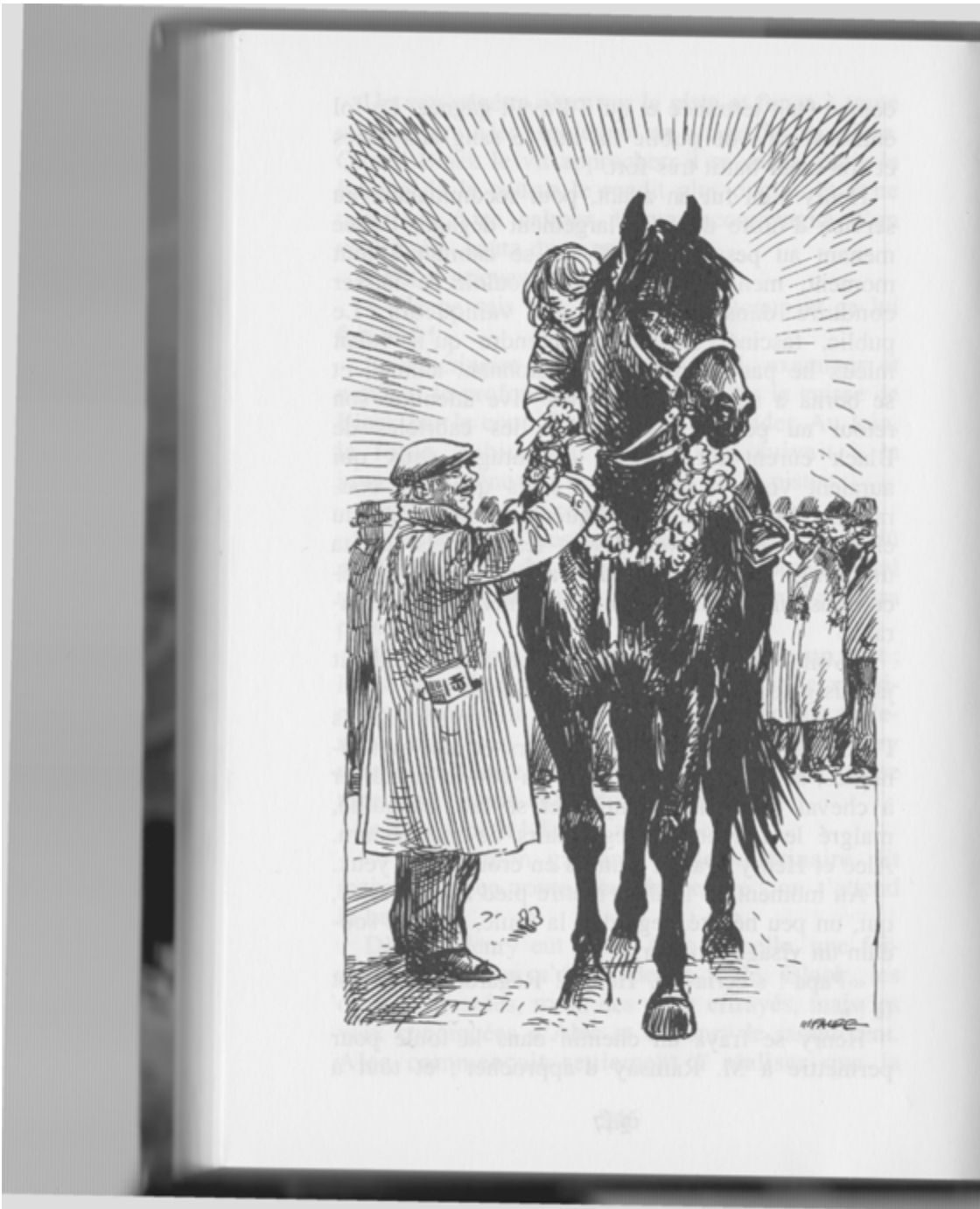
« Voilà bien le plus magnifique animal qui ait jamais galopé sur un champ de courses ! »

Chose surprenante, Black, parvenu dans l'enceinte réservée aux vainqueurs et aux personnalités, se laissa passer autour du cou le grand fer à cheval fleuri du triomphe et se tint tranquille, malgré le feu nourri des éclairs de magnésium. Alec et Henry avaient peine à en croire leurs yeux.

Au moment où il allait mettre pied à terre, Alec, qui, un peu hébété, regardait la foule, aperçut soudain un visage familier.

« Papa ! s'écria-t-il. Henry ! Regarde ! Papa est là ! »

Henry se fraya un chemin dans la foule pour permettre à M. Ramsay d'approcher ; et tout à



coup une voix également familière fit sursauter les deux hommes.

« Eh bien, nous voilà tous réunis ! déclara Mme Ramsay.

— Belle ! s'exclama son mari, stupéfait.

— Quelle journée ! fit-elle en s'appuyant au bras de son époux. Jamais je n'oublierai ce que j'ai éprouvé, depuis l'instant où j'ai vu paraître Alec sur Black, jusqu'à la fin !... Et je ne pouvais rien faire !... Mais maintenant je suis contente, parce que c'est fini et que le petit est sain et sauf !

— Il faut être très fière de lui, madame Ramsay ! » dit Henry en conduisant les parents vers leur glorieux fils.

Le gouverneur de l'État venait de remettre à Alec la médaille d'or, quand le garçon vit arriver, avec Henry, non seulement son père mais sa mère. Bouche bée, il en oublia d'écouter les félicitations du haut personnage. Une grande émotion l'étreignit, le rendant incapable de dire un mot. Tant que le gouverneur parla, il demeura appuyé à Black, qui commençait à s'impatienter et frappait le sol de coups de pied nerveux.

Il fallut cependant attendre longtemps que le gouverneur eût fini son discours et que photographes, radioreporters et journalistes eussent achevé d'accaparer le vainqueur du match. Puis Henry dessella Black, et à peine l'avait-il fait que le service d'ordre dégagea l'entrée de l'enceinte ; on vit alors s'avancer Jim Neville, conduisant en main Napoléon. Aussitôt, Black hennit gaiement et dressa bien haut sa tête.

« Bravo, mon gars ! s'écria Jim. Je savais que tu pouvais gagner, mais je n'aurais jamais pensé que tu réussirais à rattraper cent mètres de retard ! C'est prodigieux ! Napoléon lui-même en était devenu à moitié fou. Il a voulu absolument venir, lui aussi, féliciter son copain !

— Dame ! dit Alec. Il a bien mérité d'être ici, Jim, parce que, sans lui, nous n'y serions pas nous-mêmes ! »

Les envoyés spéciaux de la radio s'approchèrent alors avec leurs micros, et déclarèrent que le « champion du monde », Alec Ramsay, allait dire quelques mots aux auditeurs.

Alec, un peu gêné, réfléchit un instant, puis déclara simplement :

« Black s'est comporté exactement comme je m'y attendais. Nous savions qu'il était capable de gagner, et il vient de le prouver, dans des conditions particulièrement difficiles. »

Les reporters enchaînèrent aussitôt en faisant le récit des aventures de Black et d'Alec. Jim Neville souriait de plaisir : c'était lui qui venait de les mettre au courant !...

Les propriétaires de Cyclone et de Sun Raider vinrent féliciter Alec et déclarèrent n'avoir jamais vu, dans toute leur existence de turfistes, un cheval comparable à Black.

« Je ne pense pas que vous envisagiez de le vendre ? demanda M. Hurst.

— Non, monsieur, répondit fièrement Alec. Et nous avons bien l'intention de faire parler de lui !

— Ça, je le crains fort ! » déclara M. Volence.

Répondant aux sollicitations de la foule, Alec

garda en souvenir quelques-unes des roses qui paraient l'encolure de Black et jeta les autres aux amateurs de souvenirs. Puis, quand toutes les formalités furent terminées, il prit Black par la bride et, suivi de Napoléon tenu par Henry, il le ramena à l'écurie où l'attendait un festin exceptionnel : l'avoine du triomphe.